

TRADUC
DE
CELCE

TOM I

MINN

A
67
110



5.

Se vend, A GEN,
Chez v^e. NOUBEL & FILS, Imprimeur-Libraires, rue Garonne.

On peut s'adresser aux mêmes Libraires, pour se procurer les livres tant anciens, que nouveaux sur toutes les matières, & ceux en vente par souscription; pour s'abonner aux ouvrages périodiques; pour faire imprimer son ouvrage, & faire relier son ouvrage; pour acheter des brochures, livres, registres, &c. &c.

0
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16

C. H^o de la Farm. N^o 609



G-5-26

5.

Se vend, A AGEN,
Chez v^e. NOUBEL & FILS, Imprimeur-Libraires, rue Garonne.

On peut s'adresser aux mêmes Libraires, pour se procurer les livres, tant anciens, que nouveaux, sur toutes les matières, & ceux entrepris par souscription; pour s'abonner aux ouvrages périodiques; pour faire imprimer tel labour que ce soit; & faire relier ou brocher livres, registres, &c. &c.

C. H^o de la Farm. N^o 609



G-5-26

BIBLIOTECA HOSPITAL REAL
GRANADA

Sala:

A

Estante:

047

INDICACION

110



B. 5. 488

61(081 Celso, M. C.)
61(09)

TRADUCTION
DES OUVRAGES
D'AUR. CORN. CELSE,
SUR LA MÉDECINE.

Par M. NINNIN, Docteur-Régent de la Faculté
de Médecine de Reims, & Médecin ordinaire de
Son Altesse Sérénissime, Monseigneur le COMTE
DE CLERMONT, Prince du Sang.

TOME PREMIER.

Le Prix des deux Volumes reliés est de 5 liv.



A PARIS,
Chez VINCENT, rue S. Severin.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME,
MONSEIGNEUR
LE COMTE
DE CLERMONT,
PRINCE DU SANG.



MONSEIGNEUR,

*Le Traité de Médecine, dont je
présente la traduction à VOTRE
ALTESSE SÉRÉNISSIME, est*
aij

*l'Ouvrage d'un des plus beaux
génies de l'antiquité. Celle se
distingua dans presque tous les
Genres. Il fut tout - à - la fois
homme de guerre , Philosophe ,
Rétheur , Médecin. Toutes ces
connoissances qu'il fit servir au
bien de la société , lui méritèrent
les suffrages les plus illustres , &
lui répondent de celui de VOTRE
ALTESSE SÉRÉNISSIME. On
est assuré de Lui plaire , dès
qu'on travaille à se rendre utile.
C'est le but que je me proposai ,
lorsque j'entrepris de traduire
Celle. Vous avez , MON-
SEIGNEUR , animé mon
travail , en m'honorant du titre*

de votre Médecin : titre infiniment précieux pour moi ; puisqu'il me procure l'avantage d'approcher de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME , & d'être témoin de son goût pour les Sciences & pour les Arts , qu'Elle protegea toujours d'une façon spéciale. Votre valeur tant de fois couronnée par les succès les plus éclatans , vous a marqué un rang distingué parmi les Héros ; mais , qu'il me soit permis de le dire , MONSEIGNEUR , ce qui met le comble à votre gloire , c'est cette grandeur d'ame ; c'est cette bonté de cœur , qu'on admire en Vous , & qui Vous

*concilie l'estime & l'amour des
Peuples.*

*Je suis avec un très-profond
respect ,*

MONSEIGNEUR,

De VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ;

Le très-humble &
très-obéissant ser-
viteur, NINNIN.



PRÉFACE.

IL y a eu parmi les Romains, plusieurs personnes célèbres, qui ont porté le nom de Celse ; mais celui dont nous donnons la traduction, est distingué des autres, autant par son excellent Traité de Médecine, que par les prénoms d'*Aurelius Cornelius*, qui se trouvent à la tête de toutes les éditions de ses ouvrages.

Quoiqu'on ne puisse pas marquer précisément le tems où vivoit cet Auteur ; on a cependant assez de preuves, pour assurer que c'étoit sous les régnes d'Auguste, de Tibere, & de Caligula ; & qu'il écrivit du tems de ces deux derniers Empereurs ; comme on peut le conclure des

termes dont il se sert dans sa Préface, en parlant de la doctrine de Thémison, l'un des successeurs d'Asclepiade. Il dit que dans sa vieillesse, il avoit apporté quelque changement dans la doctrine de son maître; & il détermine ce tems par le mot *nuper*, *dernièrement*; ce qui ne désigne que peu d'années. Or Thémison exerçoit la Médecine à Rome, du tems d'Auguste. Ce qui est encore plus décisif pour cette question, c'est le témoignage de Columelle, qui certainement écrivoit sous l'empire de Claude, & qui parle de Celse, comme de son contemporain. *Nostrorum temporum Cornelius Celsus*, & dans un autre endroit: *Ætatis nostræ*.*

Il a été plus difficile encore de décider de quelle profession étoit Celse, que de déterminer le tems auquel il a vécu; & ce

* *De re rustica. l. 3. c. 7.*

qui a donné lieu à la diversité des sentimens , c'est celle des Arts , sur lesquels il a écrit , & cela , selon Quintilien , d'une manière à persuader qu'il étoit versé dans chacun ; * de sorte qu'ayant traité de la Réthorique , de l'Art Militaire , de l'Agriculture , & de la Médecine , il semble , dit l'Auteur qu'on vient de citer , qu'il y auroit autant de raison de dire , qu'il étoit orateur , ou homme de guerre , que médecin. Cette multiplicité de connoissances dans quelques Anciens , ne doit point surprendre. Nous en avons des exemples remarquables dans Platon , dans Aristote , Varron , Pline , Plutarque , & plusieurs autres. Cependant l'ordre que le Traité de Médecine tient parmi les ouvrages que Celse avoit composés , & qui y est le dernier , prou-

* *Instit. l. 2. c. 11.*

x PRÉFACE.

ve qu'après s'être appliqué successivement à plusieurs choses, il avoit consacré les dernières années de sa vie, & le tems de la plus grande maturité de l'âge, à celui de tous les Arts, qui a besoin d'un plus grand nombre de connoissances; & on ne doit pas plus douter qu'il n'ait été Médecin, que Fracastor, Perrault, & Charles Patin, desquels nous avons d'excellens ouvrages de Poësie, d'Architecture, & d'Histoire. On fait, à la vérité, une objection qui paroît spécieuse; c'est que, selon Pline, * la Médecine étoit de son tems, le seul de tous les Arts, que la gravité Romaine ne cultivoit point; & si quelque Romain en avoit appris quelque chose, on le rangeoit d'abord parmi les Grecs, dans la langue desquels, il étoit obligé d'écrire, s'il vou-

* Hist nat. l. 29. c. 1.

PRÉFACE. xj

loit donner quelque crédit à ses découvertes. Mais il paroît qu'on a mal interprété le passage de Pline, qui dit seulement, que la langue des Grecs étant celle des premiers Médecins établis à Rome, elle donnoit plus de poids à leur Art, que la Latine.

Quelques Critiques ont prétendu que Celse n'a été que traducteur, & qu'il n'a point travaillé de son fonds sur la Médecine. Il paroît que la chose est aisée à décider, ou pour mieux dire, qu'on ne doit point former de doute à cet égard. Il suffit de faire quelque attention au ton qu'il prend, quand il parle de plusieurs manières de pratiquer dans certaines circonstances : ce ton décisif marque un maître, & non pas un traducteur. *J'avertis, j'ordonne, nous prescrivons*, dit-il, en plusieurs endroits. Theophraste & Pline ont, comme lui, traité des médicamens &

des cures chirurgicales ; mais c'est en Historiens qu'ils ont parlé ; Celse le fait en homme du métier, qui examine les cas où il faut appliquer les remèdes, & qui, après avoir balancé les raisons de part & d'autre, prend son parti en habile Médecin. Quelle pratique, par exemple, plus sage, que celle qu'il observe pour la pierre ? Il n'omet rien, ni dans l'examen des remèdes, ni dans les précautions qu'il faut prendre, pour le tems de l'opération, pour le régime, &c. Ce sont autant de points sur lesquels il raisonne en maître.

De l'histoire de Celse, nous passerons à l'examen de ses ouvrages conservés ou perdus. Quintilien, qui cite quelques-uns de ces derniers, en fait la critique ; * mais on prétend qu'il est entré un peu de jalousie dans

* *Instit.* liv. 2. ch. 5. & liv. 3. chap. 5.

P R É F A C E. xiiij

le jugement qu'il a fait de la Rétorique de Celse ; puisqu'après quelques invectives, il convient de son érudition, & avoue qu'il écrit avec netteté & avec grace : *Scriptit non parum multa, non sine cultu ac nitore* ; & s'il le traite ailleurs, d'esprit du second ordre, ce n'est qu'en le comparant à Platon, à Aristote, à Ciceron & à Varron ; après lesquels il y a encore bien des rangs honorables. Pour ce qui regarde le traité d'Agriculture qu'avoit composé Celse, on sçait par Columelle, qui travailla quelques années après, sur le même sujet, qu'il étoit divisé en cinq Livres ; qu'il renfermoit toutes les parties de cet Art ; que l'Auteur étoit très-versé dans cette matière, & généralement dans toute l'histoire de la nature. A l'égard de son ouvrage sur la Médecine, il a paru admirable à tous ceux qui l'ont lû ; & en effet, si on l'exa-

mine en Grammairien , quelle source de mots choisis n'y trouve-t-on point ? quelle richesse dans les termes de l'Art , quelle pureté dans le style , quelle élégance ? Le choix des expressions , le tour noble & concis , l'éloquence , tout marque un Auteur fleuri. L'Historien y trouve à profiter dans le détail des sectes , des opinions , des découvertes & des noms des anciens Médecins ; l'Antiquaire , dans ses observations sur le manger , le boire , la diète , & en général , sur toute la gymnastique des Romains ; le Philologue dans la valeur de leurs poids & de leurs mesures , qui y est mieux marquée que dans aucun autre Auteur de ce tems-là : enfin , le corps de l'ouvrage est le plus parfait & le plus méthodique que nous ayons en latin , de toutes les parties de la Médecine-pratique des Anciens , réduite dans un abrégé qui n'est qu'un

tissu de préceptes, & comparable, selon M. Mahudel, aux instituts de Justinien. *

Cet ouvrage est divisé en huit Livres. Le premier renferme une préface fort étendue, dans laquelle l'Auteur rapporte l'origine, les progrès de la Médecine, les différentes sectes des Médecins, & leurs différentes opinions. Cette préface contient la moitié du livre; le reste est employé à donner des préceptes sur la manière de se conserver en santé. Dans le second, sont décrits tous les signes qui précèdent, qui accompagnent les maladies, & qui donnent lieu d'espérer la guérison, ou de craindre la mort du malade. Celse passe ensuite à la cure des maladies en général; il rapporte les indications qu'elles présentent à remplir, & les diffé-

* Voyez l'histoire de l'Académie des Belles-Lettres, année 1726. Tome VII. p. 97. & suiv. d'où nous avons tiré presque tout ce que nous venons de dire sur Celse.

xvj *PRÉFACE.*

rens moyens de les remplir. Tout ce second Livre ne renferme absolument que des préceptes généraux ; ce n'est que dans le troisième Livre , où il commence à être question des maladies en particulier. Elles sont divisées en deux classes principales ; en maladies universelles , qui semblent attaquer tout le corps ; & en maladies particulières , qui sont propres à chaque partie du corps. Le troisième Livre traite des maladies de la première classe ; & le quatrième , de celles de la seconde. On trouve au commencement de celui-ci , un traité de Splanchnologie , peu étendu , à la vérité , mais très-intéressant ; puisqu'il peut servir à nous donner une idée des connoissances anatomiques des Anciens. Ces quatre premiers Livres sont entièrement du ressort de la Médecine proprement dite ; l'Auteur n'y parle que des maladies internes

PRÉFACE. xvij

internes , de leurs causes , de leurs symptômes & de leur curation. Les quatre derniers regardent la Pharmacie & la Chirurgie. La Pharmacie des Anciens étoit beaucoup moins étendue que la nôtre. Celse n'employe que la moitié de son cinquième Livre, à décrire les différens remèdes , tant simples que composés , qui étoient en vogue de son tems , & qu'on appliquoit à l'extérieur , ou qu'on faisoit prendre intérieurement : il traite dans le reste de ce Livre & dans le suivant , des maladies qu'on guérissoit sur-tout par le secours des médicamens extérieurs : il divise aussi ces maladies en deux classes ; en maladies qui attaquent indistinctement toutes les parties du corps ; & en maladies qui sont propres à chaque partie. Il commence par les différentes espèces de plaies simples , sur lesquelles il s'est fort étendu ; il

xviiij *PRÉFACE.*

en rapporte les différens signes & les différens symptômes ; de-là , il passe à la cure des accidens qui accompagnent les blessures ; après quoi , il donne le traitement général des plaies ; la manière de les réunir , de les déterger , de les incarner & de les cicatrifer. Il parle ensuite des plaies qui sont accompagnées d'ulcères , de déperdition de substance & de contusion. Après les plaies , viennent les différentes sortes de tumeurs & d'ulcères qui sont occasionnés par quelque vice intérieur , & qui peuvent naître sur quelque partie du corps , que ce soit. C'est à ces maladies , que se borne le cinquième Livre. Il s'agit dans le sixième , de celles où l'usage des topiques est aussi nécessaire , mais qui sont propres à certaines parties. Ces maladies sont traitées avec beaucoup de soin & d'exactitude , principalement celles des

yeux & des oreilles. Les Anciens s'étoient sur-tout attachés aux maladies de ces organes, dont les fonctions sont si essentielles aux différens usages & au bonheur de la vie ; & ils n'avoient rien omis de ce qui pouvoit en assurer la guérison. Dans le septième & le huitième Livre, il est question de la Chirurgie proprement dite ; c'est-à-dire, des maladies qui demandent le secours de la main & de l'opération. On sera surpris, sans doute, de voir à quel point de perfection cette partie de la Chirurgie étoit portée chez les Anciens. Nos Chirurgiens modernes exécutent aujourd'hui peu d'opérations, qu'on ne trouve décrites dans notre Auteur. M. Boerhave dans sa méthode d'apprendre la Médecine, avoue que les opérations de Chirurgie se faisoient du tems de Celse, avec autant d'habileté, d'adresse & de dextérité, qu'au-

jourd'hui ; & qu'on donne pour nouvelles, quantité de choses qui font dans les Ouvrages de cet illustre Romain. Il l'appelle le premier de tous les Anciens & même des Modernes, en fait de Chirurgie. * On trouve décrites dans le septième Livre, la plupart des grandes opérations, telle que l'opération de la fistule à l'anus, de la fistule lacrymale, de la cataracte, du staphylome, de la taille, du bubonocèle, & des différentes espèces de hernies. On y voit aussi une méthode de retirer les différentes sortes de traits & de flèches. Ce morceau est des plus curieux, & l'on sent qu'il part de la main d'un grand maître. Le huitième Livre concerne les os. Il commence par un traité d'ostéologie. Viennent ensuite les maladies des os ; la carie, les fissures,

* Page 416.

les fractures & les luxations. C'est dans ce Livre, qu'on trouve la description du trépan ; il est tout-à-fait semblable au nôtre. Il paroît même que les Anciens en faisoient plus d'usage que nous. Ils appliquoient souvent sur un même os, quatre ou cinq couronnes de trépan. Les fractures & les luxations ne sont pas traitées avec moins de soin, que la carie & les fissures, dont Celse parle d'une manière qui ne laisse rien à désirer ; & l'on peut dire que ce que l'on trouve de mieux dans les Modernes, au sujet des maladies des os, semble copié d'après cet Auteur. Nous avons cru devoir donner ce précis de son Ouvrage, afin que le lecteur pût, comme d'un coup d'œil, s'en former une juste idée. Il est étonnant qu'il n'ait été jusqu'à présent, traduit dans notre langue, par personne. Presque tous les Auteurs Latins qui

ont écrit dans les beaux siècles de Rome, l'ont été: on peut affurer néanmoins, que Celse ne méritoit pas moins de l'être, qu'aucun d'eux. L'histoire des infirmités du genre humain, & des moyens d'y remédier, feroit-elle moins intéressante pour nous, que les Oraisons de Cicéron, ou les Discours de Saluste & de Tite-Live? Si ces grands hommes nous ont servi de modèles, chacun dans leur genre, Celse peut aussi nous en servir dans le sien; & c'est la source où ont puisé plusieurs Modernes célèbres. Nous avons suivi l'édition de Vanderlinden, & celle d'Ameloven, parce qu'elles nous ont paru les plus exactes: nous ne nous y sommes cependant point attachés de façon que nous ne nous en soyons écartés dans quelques endroits qui n'étoient point clairs, & qui ne pré-

P R É F A C E. xxiiij

fentoient point un sens exact. Nous avons eu recours alors, au Manuscrit de la Bibliothèque du Roi, ou aux Observations de M. Morgagni sur Celle. Nous avons quelquefois traduit d'après ce Manuscrit, ou d'après les Remarques de l'Auteur que nous venons de citer. Toutes les fois que nous l'avons fait, nous avons eu soin d'en avertir par des notules mises au bas de la page. Il est certains termes que nous avons rendus comme dans le Latin; tels sont ceux de *mulsum*, qui signifie vin miellé; *passum*, qui signifie vin de raisins séchés au soleil, &c. Nous avons traduit *sorbitio*, par *sorbitio*. Les autres termes dont nous eussions pû faire usage, n'eussent point rendu exactement l'idée de ce mot. Il est évident que celui de tisanne ne la rend point, non plus que celui de bouillon. Le terme de breu-

vage étoit trop générique, & ne caractérisoit point assez l'espèce de breuvage : il a donc fallu faire un nouveau terme, pour ne point se mettre en contradiction avec l'Auteur qu'on tradui-
 soit. Nous avons rendu les termes d'*acia* & de *fibula*, le premier par *fil* ; & le second, par *boucle*. On sçait les disputes qu'il y a eu entre les Modernes, au sujet de la signification de ces deux mots. Ils paroissent cependant présenter un sens fort clair, pour quiconque veut lire Celse avec attention. *Acia* ne signifie rien autre chose, qu'un fil. Il est aisé de se convaincre de la vérité de ce que nous avançons ici, par le passage suivant de Celse. * *Utraque (sutura & fibula) ex aciâ molli, non nimis tortâ, quò mitiùs corpori insideat.* On voit par ce passage, que la matière de la

* L. 5. ch. 26. p. 292. lig. 53.

future & de la boucle étoit absolument la même , & que les meilleures étoient celles qui étoient faites avec un fil doux & qui n'étoit point trop tors. Il seroit absurde de dire qu'*aciâ* pût signifier un fil de métal ; *utraque ex aciâ molli , non nimis tortâ* , ne peut souffrir cette interprétation ; un fil de métal n'est point doux ; & il l'est d'autant moins , qu'il est double & retors. Celle d'ailleurs , dans tous les endroits où il parle de future , se sert indistinctement du mot *filum* ou *linum* ; ce qui tranche la difficulté , & fait voir manifestement , que le fil dont il est question , n'est point un fil de métal. Le passage que nous venons de citer , ne laisse point non plus de doute , sur la matière de la boucle *fibula* ; elle étoit de fil , comme celle de la future ; *utraque ex aciâ molli , non nimis tortâ*. Par la manière dont se faisoit la

boucle, on a lieu de croire qu'elle n'étoit rien autre chose, que la future entre-coupée de nos Chirurgiens Modernes. Voici ce que dit Celse à ce sujet. * *Tum fibulæ oris sic injiciendæ, ut simul eas quoque venas comprehendant. Id hoc modo fit. Acus ab exteriori parte, oram vulneris perforat: tum non per ipsam venam, sed per membranam ejus immittitur, per eamque in alteram oram compellitur.* » On applique, dit-il, aux bords de l'incision, des boucles, dans lesquelles les veines variqueuses se trouvent aussi comprises. Voici comment cela se fait. On perce par l'extérieur, un des bords de l'incision, avec une aiguille, qu'on enfonce, non dans la veine même, mais à travers sa membrane; après quoi, on vient percer avec la même aiguille, l'autre bord de l'incision. » Nous prions le lecteur,

* L. 7. ch. 22. p. 469. lig. 19.

P R Ê F A C E. xxvij

de lire attentivement, le reste de ce Chapitre, & il se convaincra de plus en plus par lui-même, de ce que nous disons ici de la boucle. Nous eussions fort souhaité pouvoir trouver dans notre Auteur, des passages aussi décisifs sur la valeur de certains signes qu'on trouve employés dans ses formules. Ces caractères sont les suivans. P. * Z. Rhodius, dans sa dissertation posthume * des poids & des mesures des anciens Médecins, & sur-tout de Celse, prétend que le signe P. désigne la livre; le signe * le denier, ou la drachme, & le signe Z. le sixième. On convient, avec Rhodius, de la valeur de ces deux derniers caractères; mais il n'en est pas de même de celle du premier; il ne peut désigner la li-

* Imprimée à Coppenhague en 1662, par Thomas Bartholin: voyez aussi à ce sujet, la quatrième planche du cinquième volume du Dictionnaire de James.

xxviiij P R É F A C E.

vre, au moins dans Celse, où il n'est jamais employé, que pour désigner le poids en général. Voici comment il s'explique au sujet des poids. * *Sed & antè sciri volo, in unciâ pondus denariorum septem esse. Unius deinde denarii pondus dividi à me in sex partes, id est, sextantes, ut idem in sextante denarii habeam, quod Græci habent in eo, quem obolon appellant. Is ad nostra pondera relatus paulo plus dimidio scrupulo facit.* » Avant tout, » je veux qu'on sçache que l'once » pèse sept deniers; que je divise » le denier en six parties, c'est-à- » dire, en sixièmes, & que le si- » xième équivaut à l'obole des » Grecs, qui pèse un peu plus » qu'un demi-scrupule dans notre » mesure ». Le caractère P. com- me l'on voit, n'est donc dans Celse qu'une abbréviation, qui désigne le poids en général, & non la

* Liv. 5. chap. 17. pag. 249. lig. 2.

livre. A l'égard des mesures des matières liquides , il n'est fait mention dans Celse , que du sétier, *sextarius* , qui étoit la sixième partie du conge qui contenoit cent onces romaines d'eau ou de vin , c'est-à-dire , trois pintes & un peu plus, que la quatrième partie d'une pinte de Paris ; de la chopine, *hemina* , qui étoit la moitié du sétier ; du verre, *cyathus*, qui étoit la quatrième partie de la chopine, & de l'*acetabulum* , que nous avons traduit par mesure, & qui contenoit un demi-verre.

Nous nous étions proposé d'abord, de donner, avec notre traduction, une édition du texte, conforme au manuscrit de la bibliothèque du Roi , & aux Remarques de M. Morgagni ; mais nous avons été bien aises auparavant, de pressentir le jugement du Public, sur les changemens qu'il y auroit à faire dans

xxx PRÉFACE.

le texte de Celse. Nous ne devons point oublier de dire, que M. Morgagni pense qu'il manque quatre chapitres entiers de cet Auteur, dans le quatrième Livre, après le vingtième chapitre. Il se fonde sur un ancien manuscrit, où il a trouvé les titres de ces chapitres. Le manuscrit de la bibliothèque du Roi, qui est très-exact, n'en fait aucune mention; on n'en voit non plus aucune trace dans de très-anciens fragmens de Celse, déposés aussi à la bibliothèque du Roi.

* * * * *

T A B L E

Des Matières contenues dans ce
premier Volume.

LIVRE PREMIER.

P R É F A C E de l'Auteur,	page 1
CHAP. I. De la manière dont les per- sonnes robustes doivent se com- porter.	35
Du commerce des femmes.	36
CH. II. Des précautions que doivent prendre les personnes délicates.	37
CP. III. De quelques précautions par- ticulières, relatives aux nouvea ux incidens qui arrivent; aux diffé- rens tempéramens; aux sexes; aux âges, & aux saisons de l'année.	42
Des incrassans.	49
Des atténuans.	50
Du vomissement.	51
De la purgation.	54
Des rafraîchissans & des échauffans.	55
Des humectans & des desséchans.	ibid.
Des moiens de resserrer & de relâcher le ventre	56
De la diversité des âges.	57
De la différence des saisons.	58
De la diète d'Eté.	59

xxxij T A B L E

De la diète d'Automne. *ibid.*CH. IV. *De ceux qui ont la tête foible.* 61CH. V. *De ceux qui sont sujets aux maux d'yeux, de gorge; aux fluxions & aux rhumes.* 64CH. VI. *Des remèdes contre la trop grande liberté du ventre.* 65CH. VII. *Des remèdes contre la colique.* 67CH. VIII. *Des remèdes contre la foiblesse d'estomach.* *ibid.*CH. IX. *Précautions que doivent prendre ceux qui ont des douleurs de nerfs.* 69CH. X. *Précautions qu'il faut prendre dans la peste.* 72

L I V R E I I.

P R É F A C E. page 74

CH. I. *Quelles sont les saisons de l'année; les espèces de tems; les âges; les tempéramens où l'on est plus ou moins sujet à être malade; & quelles sont les maladies propres à chacune de ces choses.* 75CH. II. *Des signes qui annoncent la mauvaise santé.* 5CH. III. *Des signes qui donnent lieu d'esperer dans les maladies.* 88CH. IV. *Des signes qui donnent lieu*

DES MATIERES. xxxiiij

- de craindre dans les maladies.* 91
- CH. V. *Des signes qui annoncent que la maladie sera longue.* 95
- CH. VI. *Des signes de la mort.* 96
- CH. VII. *Des signes propres à chaque espèce de maladie.* 103
- CH. VIII. *Des signes qui font espérer, ou craindre dans chaque espèce de maladie.* 117
- CH. IX. *Du traitement des malad.* 133
- CH. X. *De la saignée.* 135
- CH. XI. *De la manière de tirer du sang par les ventouses.* 144
- CH. XII. *De la purgation.* 146
- Du lavement.* 147
- CH. XIII. *Du vomissement.* 151
- CH. XIV. *De la friction.* 152
- CH. XV. *De la gestation.* 157
- CH. XVI. *De la diète.* 160
- CH. XVII. *De la sueur.* 161
- CH. XVIII. *Quels sont les alimens solides, liquides, & médiocrement, ou peu nourrissans.* 167
- CH. XIX. *De la nature & des propriétés de chaque espèce d'aliment.* 173
- CH. XX. *Des alimens de bon suc.* 176
- CH. XXI. *Des alimens de mauvais suc.* 177
- CH. XXII. *Des alimens doux, & de ceux qui sont âcres.* 178

XXXIV TABLE

CH. XXIII. Des alimens qui épais- sissent ou attenuent la pituite.	179
CH. XXIV. Des alimens bons à l'es- tomach.	ibid.
CH. XXV. Des alimens nuisibles à l'estomach.	181
CH. XXVI. Des alimens qui causent des vents.	182
Des alimens qui ne sont point ven- teux.	ibid.
CH. XXVII. Des alimens qui échauf- sent, ou qui rafraîchissent.	183
CH. XXVIII. Des alimens qui se cor- rompent aisément dans l'estom.	ibid.
Des alimens qui ne se corrompent point dans l'estomach.	184
CH. XXIX. Des alimens qui lâ- chent le ventre.	185
CH. XXX. Des alimens qui resser- rent le ventre.	186
CH. XXXI. Des alimens qui chaf- sent les urines.	188
CH. XXXII. Des plantes qui exci- tent le sommeil.	ibid.
Des plantes qui reveillent les sens.	189
CH. XXXIII. Des remèdes attrac- tifs.	ibid.
Des repercussifs.	190
Des remèdes qui échauffent.	191
Des remèdes qui durcissent ou ramol- lissent le tissu de la peau.	192

LIVRE III.

- CH. I. Des différentes espèces de maladies. page 193
- CH. II. Comment on distingue les espèces de maladies ; comment on voit si elles augmentent ou diminuent, & de la manière dont il faut les traiter dès le commencement. 196
- CH. III. Des différentes espèces de fièvres. 201
- CH. IV. Curation des différentes sortes de fièvres. 204
- CH. V. Des différentes espèces de fièvres ; de leur curation, & premièrement, du tems où il faut donner à manger aux fébricitans. 215
- CH. VI. Du tems où il est à propos de faire prendre de la boisson aux fébricitans. 222
- CH. VII. De la curation de la fièvre pestilentielle. 232
- Curation de la fièvre ardente. 233
- CH. VIII. Curation de la fièvre demi-tierce, qu'on appelle hémitrite. 236
- CH. IX. Curation des fièvres lentes. 237
- CH. X. Remèdes dans les fièvres, contre la douleur de tête, l'inflammation des hypocondres, la sécheresse, & l'aspérité de la langue. 240

XXXV] T A B L E

CH. XI. Remède contre le frisson qui précède la fièvre.	243
CH. XII. Curation du tremblement qui précède la fièvre.	245
CH. XIII. Curation de la fièvre quotidienne.	248
CH. XIV. Curation de la fièvre tierce.	249
CH. XV. Curat. de la fièvre quarte.	251
CH. XVI. Curation de la fièvre double-quarte.	255
CH. XVII. Curation de la fièvre qui est devenue quotidienne, de quarte qu'elle étoit.	257
CH. XVIII. Des trois espèces de folies ; & premièrement, de la curation de la folie que les Grecs appellent phrénésie.	ibid.
CH. XIX. De la Cardialgie.	271
CH. XX. De la léthargie.	275
CH. XXI. De l'hydropisie.	279
CH. XXII. De la consommation, & de ses espèces.	289
CH. XXIII. De l'épilepsie.	298
CH. XXIV. De la Jaunisse.	303
CH. XXV. De l'éléphantiasis.	306
CH. XXVI. De l'apoplésie.	307
CH. XXVII. De la paralysie.	308
De la douleur des nerfs.	311
Du tremblement.	312
Des suppurations internes.	313

DES MATIERES. xxxviij

L I V R E I V.

CH. I. De la position des parties intérieures du corps.	page 315
CH. II. Du traitement des maladies de la tête.	321
De la douleur de tête.	322
CH. III. Des maladies qui attaquent la face.	327
CH. IV. De la paral. de la langue.	328
CH. V. Du catarrhe, & de l'enchi-frenement.	329
CH. VI. Des maladies du cou.	334
CH. VII. Des maladies de la gorge, & premièrement, de l'angine.	338
De la difficulté de respirer.	341
De l'ulcère du gosier.	344
De la toux.	346
Du crachement de sang.	348
CH. VIII. Des malad. de l'estom.	354
CH. IX. Des douleurs de côté.	361
CH. X. Des maladies des viscères, & premièrement, des maladies du poulmon.	365
CH. XI. De l'hépatite.	368
CH. XII. Des maladies de la rate.	371
CH. XIII. Des maladies des reins.	374
CH. XIV. Des maladies des intestins, & pren. du cholera-morbus	375
CH. XV. De la passion cœliaque du ventricule.	379

XXXVIII T A B L E.

CH. XVI. De la maladie de l'intestin grêle.	381
CH. XVII. De la maladie des gros intestins.	384
CH. XVIII. De la dyssenterie.	386
CH. XIX. De la lyenterie.	389
CH. XX. Des vers qui s'engendrent dans les intestins.	391
CH. XXI. Du Tenesme.	393
CH. XXII. Du flux de ventre.	394
CH. XXIII. Du mal de matrice.	400
Du flux d'urine.	403
CH. XXIV. Du flux immodéré de sémen- ce par les parties naturelles.	404
CH. XXV. Des malad. des hanches.	405
CH. XXVI. De la douleur des ge- noux.	407
CH. XXVII. Des maladies des arti- cles des mains & des piés.	408
CH. XXVIII. De la manière de réta- blir les convalescens.	413

L I V R E V.

PRÉFACE.	page 415
CH. I. Des propriétés simples de cha- que médicament, & premièrement, des médicamens qui ont la propriété d'arrêter le sang.	417
CH. II. Des cicatrisans.	ibid.
CH. III. Des maturatifs.	418
CH. IV. Des apéritifs qu'on employe	

- dans les blessures.* 419
- CH. V. *Des détersifs.* *ibid.*
- CH. VI. *Des corrosifs.* 421
- CH. VII. *Des médic. qui rongent.* 422
- CH. VIII. *Des caustiques.* 423
- CH. IX. *Des escarotiques.* *ibid.*
- CH. X. *Des médicamens qui font tom-
ber les croûtes des ulcères.* 424
- CH. XI. *Des résolutifs.* *ibid.*
- CH. XII. *Des attract. & des digest.* 423
- CH. XIII. *Des remèdes qui rendent
lisse ce qui est âpre & raboteux.* 426
- CH. XIV. *Des sarcotiques.* *ibid.*
- CH. XV. *Des émolliens.* 427
- CH. XVI. *Des médicamens qui né-
toyent la peau.* *ibid.*
- CH. XVII. *Du mélange des médicam.
simples, & de leurs poids.* 428
- En quoi différent le cataplasme, l'em-
plâtre & le pastille.* 429
- CH. XVIII. *Des cataplasmes, & de
leurs différentes espèces.* 431 & suiv.
- CH. XIX. *Des emplâtres, & de leurs
différentes espèces.* 448 & suiv.
- CH. XX. *Des pastilles, & de leurs
différentes espèces.* 463 & suiv.
- CH. XXI. *Des pessaires, & de leurs
différentes espèces.* 467 & suiv.
- CH. XXII. *Des médicamens qu'on em-
ploie sous une forme sèche; & en
premier lieu, de ceux qui sont*

- propres pour ronger les chairs fongueuses. 470 & suiv.
- Différentes compositions pour ronger doucement les chairs, s'opposer à leur pourriture, & l'empêcher de s'étendre. 471 & suiv.
- Mélange pour arrêter l'hémorragie des membranes du cerveau, ou des autres parties, & dont on se sert aussi, pour guérir le chancre, cicatrifer les plaies, & consumer les chairs fongueuses. 474
- Composition de Timée contre le feu sacré & le chancre. ibid.
- Mélange pour exciter l'éternument. 475
- Des ingrédiens qu'on doit employer dans les gargarismes. ibid.
- CH. XXIII. Des antidotes, & des maladies où il convient de les employer. 476 & suiv.
- CH. XXIV. Des acopes, & de leurs différentes espèces. 479 & suiv.
- Encristes pour déterger les ulcères, & procurer la régénération des chairs. 480
- CH. XXV. Des pilules. 481 & suiv.
- Différentes potions. 487



TRADUCTION
DES OUVRAGES
D'AURELIUS-CORNELIUS
CELSE,
SUR LA MÉDECINE.

LIVRE PREMIER.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'OBJET de l'Agriculture est de fournir des alimens aux corps sains; celui de la Médecine est de rendre la santé aux corps malades. La Médecine est répandue par tout: les Nations même les plus grossières connoissent des Plantes & d'autres Remèdes propres à gué-

rir leurs plaies & leurs maladies. Les Grecs néanmoins se sont adonnés à cette Science avec un peu plus de soin que les autres Nations; mais ils ne l'ont pas fait dès les commencemens de leur établissement: ce n'a été que quelques siècles avant nous; puisqu'Esculape est regardé parmi eux, comme le plus ancien Médecin. On le mit au nombre des Dieux, pour avoir exercé avec un peu plus d'habileté que les autres, cet Art qui étoit encore informe & abandonné au peuple. Ensuite ses deux fils, Podalirius & Machaon, ayant suivi Agamemnon à la guerre de Troye, ne rendirent pas de médiocres services à leurs Compatriotes. Selon le rapport d'Homere, ils ne s'attachèrent pas à traiter la peste, ni les autres espèces de maladies, mais seulement à guérir les plaies, avec le fer & les médicamens. D'où il paroît que ce furent les seules parties de la Médecine, auxquelles ils s'appliquèrent, & qu'ainsi elles sont les plus anciennes. Le même Auteur nous apprend aussi que dans ce tems, on avoit coûtume d'attribuer les maladies à la colére des Dieux, & d'implorer leur secours pour la guérison des malades. Quoique la Médecine n'eut

pas alors beaucoup de remédes contre la mauvaise santé ; il est vraisemblable néanmoins, que les hommes se portoit ordinairement bien, à cause de leurs bonnes mœurs, que ni la paresse, ni l'usage immodéré des plaisirs n'avoient point encore corrompues. Ce fut d'abord chez les Grecs & ensuite chez nous, que ces deux vices énervèrent les corps. C'est pourquoi la Médecine d'aujourd'hui si variée dans ses remédes, dont on se passoit autrefois, & dont se passent encore à présent certaines Nations, conduit à peine quelques-uns d'entre nous, aux portes de la vieillesse. Après les hommes dont je viens de parler, il y en eut peu qui se distinguèrent dans la Médecine, jusqu'au tems où l'on commença à se livrer avec plus d'ardeur à l'étude des Lettres ; occupation qui est aussi nuisible au corps, qu'elle est nécessaire à l'esprit. Alors la Médecine fut regardée comme une partie de la Philosophie ; tellement que l'Art de Guérir, & l'Etude de la Nature, étoient également l'objet des Philosophes. Il étoit naturel que ces Grands Hommes qui par leurs longues veilles, & leurs profondes méditations avoient épuisé leur temperament, cher-

chassent dans la Médecine les moyens de le rétablir. Aussi apprenons-nous que plusieurs Philosophes étoient fort habiles dans l'art de guérir, & que parmi ce nombre, Pithagore, Empedocle & Democrite tenoient le premier rang. Hippocrate de l'Isle de Co, disciple de Démocrite, ainsi que quelques-uns l'ont cru, fut le premier de ceux dont les noms ont mérité de passer à la postérité, qui sépara la Médecine de la Philosophie. Ce Grand Homme étoit également recommandable & par son sçavoir, & par son éloquence. Après lui, Dioclès de Caryste, ensuite Praxagore, & Chrysippe, Herophile & Erasistrate exercèrent la Médecine; mais ils procédèrent chacun par différentes méthodes de guérir. Ce fut dans ce même-tems, que la Médecine fut divisée en trois parties, dont l'une guérissoit par le régime; l'autre par les médicamens; & la troisième par le secours de la main. Les Grecs appellèrent la première *Diététique*; la seconde *Pharmaceutique*; & la troisième *Chirurgique*. C'est dans la partie qui guérit par la diète, que l'on trouve les Auteurs les plus célèbres, qui pour porter leur Art à un plus haut point de per-

fection, entreprirent de connoître la nature même des choses, croyant que sans cette connoissance, la Médecine étoit insuffisante & de peu de ressource. A ceux-ci succeda Serapion, qui fut le premier de tous, qui prétendit que le raisonnement étoit inutile à la Médecine, & qui la fit toute consister dans l'expérience. Apollonius, Glaucias, & quelque tems après, Heraclide de Tarente & quelques autres Médecins d'un mérite peu commun, suivirent ce sentiment, le mirent en pratique, & s'appellèrent Empiriques. Ainsi cette partie qui guérit par la diète, fut subdivisée en deux Sectes, dont l'une réunissoit l'expérience au raisonnement, & l'autre se bornoit uniquement à l'expérience. La Médecine resta quelque tems dans cet état; personne après ceux dont je viens de parler, n'ajoutant rien à ce qu'il avoit appris de ses Prédecesseurs, jusqu'au tems où l'art de guérir fut presque entièrement changé par Asclepiade. Le systême de celui-ci souffrit aussi à son tour quelques changemens; car il n'y a pas long-tems que Thémison, l'un de ses successeurs, s'en est un peu écarté, & cela dans sa vieillesse. C'est à ces Hommes principalement que

la Médecine est redevable aujourd'hui de ses accroissemens. Des trois parties qui composent la Médecine, celle qui guérit les maladies, étant la plus difficile, & en même-tems la plus belle, c'est par elle qu'il convient de commencer. Mais comme les sentimens sont partagés, & que les uns prétendent que l'expérience seule est nécessaire; les autres au contraire, que l'expérience est insuffisante, si elle n'est jointe à la connoissance du corps & des choses naturelles; nous allons rapporter ce que l'on dit de part & d'autre, pour pouvoir ensuite dire ce que nous pensons nous-mêmes sur cette matière.

Ceux donc qui prétendent que la Médecine doit réunir le raisonnement à l'expérience, exigent que le Médecin ait la connoissance des causes cachées, prochaines & évidentes des maladies; qu'il connoisse la cause des actions naturelles, & la structure des parties intérieures. Ils appellent causes cachées, celles qui concernent les élémens, ou les principes dont nos corps sont composés, & ce qui fait la santé, ou la maladie. Il est impossible, disent-ils, qu'on puisse guérir les maladies, si on ignore d'où elles viennent. Peut-on

douter qu'il ne faille un autre traitement, si toutes les maladies en général viennent de l'excès, ou du défaut de quelque un des quatre Elemens, comme quelques Philosophes l'ont cru; un autre, si tout le vice est dans les humeurs, ainsi qu'Herophile l'a prétendu; un autre, si c'est dans les esprits, comme Hippocrate l'assure; un autre, si c'est le sang, qui passant dans les vaisseaux destinés à contenir les esprits, y excite une inflammation, que les Grecs appellent *Phlegmone*, & qui est accompagnée d'un mouvement semblable à celui de la fièvre, comme Erasistrate l'a imaginé; un autre enfin, si ce sont des Corpuscules qui venant à s'exhaler, s'arrêtent dans les pores imperceptibles de la transpiration & bouchent le passage, ainsi qu'Asclepiade l'a voulu? Cela supposé, il est constant que celui de tous les Médecins qui ne se fera point mépris sur la première cause des maladies, réussira le mieux dans leur cure. Les Dogmatiques ne nient point que les expériences ne soient aussi nécessaires; mais ils assurent que ces expériences n'ont jamais pû se faire sans le secours du raisonnement. Les anciens Médecins, ajoutent-ils, n'ont pas commencé

par faire prendre aux malades , la première chose qui leur est venue dans l'imagination ; mais ils ont réfléchi sur ce qui leur paroïsoit le mieux convenir , & ensuite ils ont essayé le remède qui leur avoit été suggéré par quelque conjecture. Et peu importe après tout , que dans les commencemens on ait été obligé de faire pareilles épreuves , pourvu que l'on ne puisse disconvenir que ce soit le raisonnement qui y ait donné lieu. N'est-ce point ainsi que cela se fait dans une infinité de cas ? D'ailleurs ne se présente-t-il pas souvent des maladies d'une espèce nouvelle , touchant lesquelles l'usage n'a encore rien appris ? Il est donc nécessaire d'examiner d'où proviennent ces sortes de maladies ; sans quoi , personne ne pourra dire pourquoi il employe plutôt un tel remède qu'un autre. Voilà les raisons qui obligent les Dogmatiques à s'attacher à la recherche des causes cachées.

Ils nomment causes évidentes , celles où l'on examine , si c'est la chaleur , le froid , la faim , l'excès dans le manger , & autres choses semblables qui ont donné naissance à la maladie. Celui , disent-ils , qui connoît l'origine du mal , pourra dès le commencement en prévenir

nir les suites. Ils appellent actions naturelles du corps, la respiration, la déglutition, la digestion, la nutrition; ils veulent que le Médecin soit au fait de la manière dont se font ces différentes fonctions; qu'il sache d'où proviennent la dilatation & la contraction successives de nos artères; qu'il connoisse les causes de la veille & du sommeil. Sans ces connoissances, ils ne pensent pas que personne puisse prévenir ou guérir les maladies qui dépendent du dérangement de ces fonctions. Comme la digestion est la plus importante de toutes, ils s'y attachent principalement. Les uns prenant Erasistrate pour guide, soutiennent qu'elle se fait par trituration; d'autres selon le sentiment de Pliftonicus, Disciple de Praxagore, veulent que ce soit par putrefaction; d'autres en croyent Hippocrate, & admettent la coction; enfin viennent les Disciples d'Asclepiade, qui prétendent que tous ces sentimens sont vains & inutiles; qu'il ne se fait point de coction, mais que la matière passe dans le corps toute crue, ainsi qu'on l'a prise. Ils ne sont guere d'accord entre eux, comme on le voit, sur ce point; & la seule chose dont ils conviennent, c'est qu'il faut

des alimens différens aux malades, selon que la digestion se fait par telle, ou telle cause. Car si c'est par trituration, il faut faire choix d'alimens qui se broyent facilement; si c'est par putrefaction, les alimens qui se pourrissent aisément, sont préférables; si c'est par coction, il faut faire usage de ceux qui excitent le plus la chaleur. Mais ce n'est aucun de ces alimens qui convient, s'il ne se fait point de coction; & il faut employer ceux qui changent le moins de nature. Par la même raison, ils pensent que pour guérir une personne qui a la respiration gênée, qui est assoupie, ou tourmentée d'insomnie, il faut connoître les causes d'où dépendent la respiration, la veille, & le sommeil.

Enfin comme la douleur & différentes espèces de maladies attaquent les parties intérieures, ils prétendent que celui qui n'aura pas une connoissance exacte de la structure de ces parties, ne pourra pas remédier à leurs dérangemens; qu'ainsi il est nécessaire d'ouvrir les corps des morts; de fouiller dans leurs viscères & leurs entrailles; qu'on ne peut trop louer Herophile & Erasistrate, qui ont dissequé tout vifs

les criminels qu'ils avoient obtenus des Rois; puis que par-là ces Médecins sont venus à bout de considérer sur le sujet vivant, les parties que la nature a cachées; d'en examiner la position, la couleur, la figure, la grandeur, la disposition, la dureté, la mollesse, la lubricité, les anfractuosités, les prolongemens, & les différens replis; & de voir s'ils s'insinuent l'un dans l'autre, ou si l'un reçoit seulement une portion de l'autre. En effet, lorsque la douleur se fait sentir à l'intérieur, pourra-t-on savoir qu'elle est la partie qui souffre, si l'on ne connoît pas la position de chaque viscère, & de chacune des parties internes? Peut-on guérir un mal qu'on ne connoît point? Et lorsque les viscères ont été mis à découvert par quelque blessure, sera-t-il possible à celui qui ne connoît pas la couleur de chaque partie saine, de distinguer ce qui est sain d'avec ce qui est corrompu ou altéré? Comment pourra-t-il y apporter du secours? Enfin n'est-il pas nécessaire de connoître la position, la figure & la grandeur des parties intérieures, si l'on veut appliquer avec exactitude, les topiques à l'extérieur? Il en est de même des autres choses

dont on vient de parler. Il n'y a donc point de cruauté, ainsi que plusieurs l'avancent, de chercher dans le supplice d'un petit nombre de scélérats, des connoissances qui peuvent servir dans tous les âges, à la conservation d'une infinité d'innocens.

Ceux au contraire, qui se bornent uniquement à l'expérience, & qui s'appellent Empiriques, admettent à la vérité comme nécessaires, les causes évidentes; mais ils prétendent que les recherches sur les causes cachées, & sur la manière dont se font les actions naturelles, sont inutiles, par la raison que la nature est incompréhensible; que la diversité des sentimens de ceux qui disputent sur ces matières, en est la preuve; puisque ni les Philosophes, ni les Médecins ne sont point d'accord sur ce point. Car pourquoi croira-t-on plutôt Hippocrate qu'Herophile? Pourquoi plutôt celui-ci qu'Asclepiade? Sera-ce par rapport aux raisonnemens? Mais tout ce que les uns & les autres disent paroît également vraisemblable. Sera-ce par rapport aux cures? Il est constant que tous ces Médecins ont rendu la santé à des malades. Il ne faut donc pas se refuser ni aux raisons, ni

à l'autorité des uns & des autres. Si le raisonnement faisoit les Médecins, les Philosophes devroient être regardés comme les plus habiles. Mais ils n'ont que des paroles à donner, & ne guérissent point. La manière de traiter les maladies, doit varier selon la diversité des climats. La méthode qui convient à Rome, ne conviendrait point dans l'Égypte, ni dans la Gaule, qui ont chacune leur méthode particulière. Si c'étoient les mêmes causes par tout, qui occasionnassent les maladies; les remèdes devroient être aussi par tout les mêmes. Souvent les causes de la maladie sont évidentes, comme celles de la lippitude & de la blessure, sans que pour cela on connoisse les remèdes qu'il convient d'y apporter. Si une cause évidente ne donne pas cette connoissance, à plus forte raison, une cause douteuse ne la donnera-t-elle point? Les causes cachées étant incertaines & impénétrables, il vaut mieux s'appuyer sur les choses certaines & éprouvées, c'est-à-dire, sur celles que l'expérience nous a fait découvrir dans le traitement des maladies; ainsi que cela se pratique dans tous les autres Arts. C'est l'usage, & non la dispute, qui fait le

Laboureur & le Pilote. La preuve que toutes ces recherches ne font d'aucune utilité dans la Médecine, c'est que tous les Médecins qui avoient des sentimens tout-à-fait différens sur ces matières, font également venus à bout de rendre la santé à leurs malades; ce qui n'est arrivé que parce qu'ils ont fondé leur traitement, non sur les causes obscures, & sur la connoissance des choses naturelles; points sur lesquels ils pensoient tous différemment; mais sur les expériences qui leur avoient réussi auparavant. Ce n'est pas à des questions de cette nature, mais aux expériences, que la Médecine doit ses premiers progrès. Car parmi le nombre des malades qui dans le commencement étoient sans Médecins, les uns tourmentés par la faim, ont voulu manger dès les premiers jours; les autres au contraire, dégoutés, n'ont rien voulu prendre, & se sont trouvés beaucoup mieux que les premiers. De même les uns ont voulu manger dans le tems même de la fièvre; les autres un peu devant, & les autres après la fin de l'accès; ce qui a réussi parfaitement à ces derniers. Par la même raison, les uns ont mangé beaucoup dès le commencement de leur

maladie, & les autres fort peu. Et ceux qui s'étoient remplis d'alimens, ont été bien plus dangereusement malades que les autres. Comme ces sortes de choses arrivoient tous les jours, des hommes attentifs ont observé ce qui réussissoit le mieux, & l'ont ensuite prescrit aux malades. C'est de-là qu'est née la Médecine qui, par les essais qui ont été faits tantôt au bien, tantôt au détrimment des malades, a appris à discerner les choses pernicieuses d'avec celles qui sont salutaires. Ce n'est donc qu'après avoir trouvé les remédes, que les hommes ont commencé à raisonner sur leur manière d'agir; ainsi la Médecine n'a pas été inventée après le raisonnement; mais le raisonnement après la Médecine. D'ailleurs, ou les choses que le raisonnement enseigne, sont conformes à l'expérience, ou elles y sont contraires. Si elles y sont conformes, le raisonnement est inutile; si elles y sont contraires, il est nuisible. A la vérité dans les commencemens, il a fallu s'assûrer avec tout le soin possible de la vertu des remédes; mais aujourd'hui qu'on en connoît les propriétés, il n'est plus nécessaire de faire de pareilles épreuves; & comme il ne se rencontre point de nouvelles es-

pèces de maladies, on n'a pas besoin de nouveaux remèdes. S'il se présente aujourd'hui quelque mal inconnu, le Médecin ne doit point recourir pour cela à des causes obscures; il lui suffit d'examiner à quel genre de maladie cette nouvelle espèce se rapporte le plus, & d'essayer les mêmes remèdes qui ont été employés souvent avec succès dans des cas à peu près semblables. En se conduisant ainsi par la voie de l'Analogie, on ne peut manquer de trouver des secours.

Les Empiriques disoient aussi qu'ils étoient bien éloignés de penser que le raisonnement fût inutile en Médecine, ou qu'un animal sans raison pût exercer cet Art; mais ils étoient persuadés que les conjectures qu'on tiroit des causes cachées & obscures, ne faisoient rien au fait; car le but n'est pas de sçavoir ce qui fait la maladie, mais ce qui la guérit. L'essentiel n'est pas de connoître comment se fait la digestion, mais quels sont les alimens qui se digèrent le mieux; soit que cette fonction se fasse par telle ou telle cause; soit qu'il y ait réellement coction; soit qu'il n'y ait qu'une simple dissolution. Il est aussi également inutile, à ce qu'ils prétendent, de rechercher quelles sont les causes de la respiration

tion, mais ce qui peut rendre aisée & facile une respiration lente & embarrassée. Il n'est pas plus nécessaire de connoître la cause du battement des artères; il suffit de sçavoir ce que dénotent les différentes espèces de pouls; or cette dernière connoissance ne peut s'apprendre que par l'expérience. Dans toutes ces sortes de disputes, on peut soutenir le pour & le contre; aussi celui qui a le plus d'esprit ou d'éloquence, l'emporte-t-il toujours. Cependant ce n'est pas par les beaux discours, mais par les remèdes qu'on guérit les maladies. Un homme qui seroit sans facilité pour s'énoncer, mais qui connoitroit parfaitement les propriétés des remèdes, seroit bien plus grand Médecin que celui qui, sans cette connoissance, se seroit uniquement attaché à bien parler. Les choses dont on vient de faire mention, peuvent être regardées seulement comme inutiles; mais il n'en est pas de même de celles qui suivent. C'est une cruauté inouïe de disséquer des hommes tout vivans, & de faire d'un Art destiné à la conservation du genre humain, l'instrument de sa destruction, & cela de la façon la plus barbare; sur-tout si par des voies aussi horribles, on ne peut parvenir à décou-

vrir une partie des choses que l'on cherche, & si l'on peut connoître les autres sans exercer une pareille inhumanité. Ni la couleur, ni la moleſſe, ni la lubricité, ni la dureté, ni la plûpart des choses de cette nature, ne ſont pas dans un corps qu'on vient d'ouvrir, telles qu'elles étoient dans ce même corps avant qu'on l'eût ouvert: car ſi la crainte, la douleur, la faim, une indigeſtion, la laſſitude, & mille autres légères incommodités ſont capables de produire du changement à cet égard ſur les corps des perſonnes intactes, à combien plus forte raiſon les parties intérieures qui ſont beaucoup plus molles, & qui ne ſont point faites à l'air, doivent-elles changer ſous le couteau, & par une mort auſſi violente. Qu'y a-t-il de plus ridicule que de penſer que les choses doivent être dans un homme mourant, ou même déjà mort, les mêmes qu'elles étoient dans un homme vivant? On peut à la vérité ouvrir à un homme vivant, le bas-ventre qui renferme des parties moins eſſentielles à la vie; (*) mais cet homme n'expire-

(*) Nous avons ſuivi ici le Texte du Manuſcrit de la Bibliothèque du Roi.

t-il pas aussi-tôt que le scalpel a atteint la poitrine, & qu'il a coupé le diaphragme, ainsi appelé des Grecs, parce qu'il sépare les parties supérieures d'avec les inférieures. Voilà le seul moyen par lequel le cœur & les autres viscères se présentent enfin aux yeux du Médecin homicide. Peut-on dire que ces parties dans le cadavre soient dans l'état, où elles étoient dans le sujet vivant? Qu'a donc fait ce Médecin? Il a égorgé un homme de la manière la plus cruelle, & n'a pu venir à bout de voir les viscères tels qu'ils sont dans l'homme pendant la vie. Enfin s'il est quelques parties que l'on puisse considérer au-dedans du corps avant que l'homme soit expiré, le hazard fournira assez d'occasions aux Médecins de les voir. N'arrive-t-il pas tous les jours qu'un Gladiateur dans l'arène, un Soldat dans une bataille, un Voyageur dans une rencontre de voleurs, sont blessés de manière que dans celui-ci, il y a une telle partie intérieure qui a été mise à découvert, & dans celui-là une autre? Un Médecin habile peut donc sans donner la mort, mais en travaillant à rétablir la santé, s'instruire de la situation, de la position, de l'arrangement, de la figure, & des autres

choses semblables qui concernent les parties intérieures. La compassion lui apprend ce que les autres ne peuvent connoître que par une horrible cruauté. Si l'on pese bien ces raisons, on verra que la dissection des cadavres, qui à la vérité n'a rien de cruel, mais qui répugne toujours à la nature, n'est pas même nécessaire; puisque les parties pour la plûpart sont très-différentes après la mort, de ce qu'elles étoient pendant la vie; & que le traitement des maladies fait voir tout ce qu'il est possible de connoître dans le sujet vivant.

Comme les Médecins ont écrit quantité de Volumes sur cette matière; qu'ils ont eu, & qu'ils ont encore aujourd'hui à ce sujet de grandes disputes, je crois devoir rapporter ici ce qui me paroît le plus vraisemblable, sans cependant trop m'approcher des uns, ni trop m'écarter des autres; mais en gardant un juste milieu, ainsi qu'il convient de faire dans des disputes telles que celle-ci, où l'on doit rechercher sincèrement la vérité, sans montrer de partialité.

Quant aux causes de la santé & des maladies; quant à la manière dont se font la respiration, la déglutition, la digestion, je dis que les Philosophes même

les plus habiles ne sçavent rien de certain là-dessus, & qu'ils n'en raisonnent que par conjectures; or une conjecture sur une chose que l'on ne connoît pas avec certitude, peut-elle faire trouver un remède sûr? Il faut donc convenir que rien ne contribue plus à perfectionner la méthode de traiter les maladies, que l'expérience. Mais de même que dans les Arts, il y a bien de choses qui ne leur sont point essentielles, & qui concourent néanmoins à leur perfection, en ce qu'elles excitent le génie de l'Artiste, de même aussi la contemplation des choses naturelles, quoiqu'à proprement parler, elle ne fasse pas le Médecin, le rend cependant plus propre à exercer la Médecine. Hippocrate, Erasistrate & tous les autres qui, non contents de traiter les plaies & les maladies, se sont aussi livrés à l'étude de la nature, n'ont pas été Médecins par cela seul, mais ils en sont devenus bien plus habiles dans leur Art. L'on peut dire même que, s'il n'est pas toujours nécessaire de raisonner en Médecine, sur les causes obscures & sur les actions naturelles, on ne peut souvent néanmoins se dispenser de le faire; car la Médecine est un Art conjectural, & non-seulement

les conjectures , mais même les expériences trompent. La fièvre , par exemple , l'appétit , le sommeil ne sont-ils pas sujets à quantité de variations ? On rencontre aussi des maladies nouvelles , rarement à la vérité ; mais enfin on ne peut nier qu'on n'en rencontre. De nos jours , une personne fut attaquée d'une maladie , dont les plus habiles Médecins ne purent expliquer la nature , & à laquelle ils ne connoissoient point de remèdes. Il lui sortit par les parties naturelles , une excroissance de chair , qui étant venue à se dessécher , la fit périr en peu d'heures. Comme c'étoit une personne de la plus haute distinction , on n'osa faire sur elle aucune expérience , dans la crainte d'être accusé de sa mort , si on ne la ramenoit à la vie ; mais je crois que sans cette cruelle politique , on n'eût pas manqué de chercher des remèdes , & peut-être en eût-on trouvé de salutaires. L'analogie cependant ne réussit pas toujours dans ces sortes de cas ; & si elle réussit quelquefois , c'est lorsque le raisonnement a fait connoître parmi plusieurs espèces semblables de maladies & de remèdes , quel est celui qu'il est le plus à propos d'employer. Ainsi lorsque pareil cas se présente , il faut que

le Médecin trouve un remède, qui peut-être ne répondra pas toujours à son attente ; mais qui du moins lui réussira le plus souvent. Pour cela, il tachera de tirer de nouvelles lumières, non des causes cachées, car elles sont toujours douteuses & incertaines ; mais des choses que l'on peut examiner, c'est-à-dire, des causes évidentes ; car il est d'une très-grande importance de distinguer si c'est la fatigue, ou la soif, le froid ou le chaud, la veille ou la faim, l'excès dans le boire ou dans le manger, ou l'intempérance qui a donné lieu à la maladie. Il ne faut pas non plus que le Médecin ignore quelle est la constitution de son malade ; s'il est d'un tempérament humide ou sec ; s'il est foible ou robuste. Il s'informera aussi s'il est souvent incommodé ou non, & si lorsqu'il l'est, ses maladies sont considérables, ou légères ; si elles sont longues ou de peu de durée ; s'il mène un genre de vie pénible ou tranquille ; s'il vit frugalement, ou s'il aime la bonne chère. C'est de ces circonstances, qu'il déduira peut-être une méthode nouvelle de traiter la maladie. Qui croiroit que ce que j'avance ici, souffrit des contradictions ? Cependant Erasistrate soutient que ces

considérations sont inutiles, & que les
 maladies ne viennent point de-là; puis-
 que l'on voit plusieurs personnes qui
 ont eu la fièvre, & d'autres qui ne
 l'ont point eue, après s'être trouvées
 dans les différens cas dont nous venons
 de parler. Il y a même quelques Mé-
 thodiques de notre siècle, qui préten-
 dent avec Thémison, ainsi du moins
 qu'ils veulent le faire croire, qu'il n'est
 pas nécessaire de connoître aucune cau-
 se pour guérir les maladies; que c'est
 assez d'en considérer quelques généra-
 lités, & que ces généralités sont de
 trois espèces. Que l'une consiste dans
 le resserrement; l'autre dans le rela-
 chement; & que la troisième est mixte.
 Car tantôt, les malades ne rendent pas
 assez; tantôt ils rendent trop, & tan-
 tôt ils ne rendent pas assez par une
 partie, & trop par une autre. Les ma-
 ladies comprises sous ces trois genres,
 sont quelquefois aiguës, quelquefois
 chroniques; elles croissent, elles arri-
 vent à leur plus haut période, ou elles
 restent un certain tems dans le même
 état; & enfin on les voit diminuer.
 Ainsi lorsqu'on connoît quelle est l'es-
 pèce de ces trois derangemens, qui a
 lieu; si le corps est resserré, il faut
 relâcher,

relâché ; s'il est relâché , il faut resserrer ; & s'il est tout à la fois relâché & resserré , il faut commencer par remédier au mal le plus pressant. Le traitement doit aussi varier selon que les maladies sont aiguës ou chroniques ; selon qu'elles croissent , qu'elles sont dans leur état de consistance , ou qu'elles vont en déclinant. Toute la Médecine , disent-ils , consiste dans l'observation de ce petit nombre de règles ; ils renferment cet Art dans une manière de procéder , que les Grecs appellent Méthode , & qui envisage ce que les maladies ont de commun. Les Méthodiques ne veulent pas qu'on les place ni parmi les Médecins Dogmatiques , ni parmi les Empiriques , parce qu'ils diffèrent de ces premiers , en ce qu'ils rejettent la connoissance des causes occultes ; & de ces derniers , en ce qu'ils pensent que l'Art ne consiste point à faire des observations sur les expériences. Quant à Erasistrate , l'évidence même est contraire à son opinion ; car il est rare qu'on soit malade , si ce n'est après s'être trouvé dans quelqu'une des circonstances fâcheuses dont on a parlé ; & il ne s'en suit pas de ce qu'une chose n'affecte pas l'un , qu'elle ne puisse pas

affecter l'autre, & de ce qu'elle ne nuit pas dans un tems, qu'elle ne puisse pas nuire dans un autre. Ne peut-il pas se trouver dans un corps, soit par rapport à sa foible constitution, soit par rapport à quelque autre affection, certaines dispositions qui ne se trouveront pas dans un autre. ? Ces mêmes dispositions ne peuvent elles pas même se trouver en une personne dans un tems & ne pas s'y trouver dans un autre ? Si elles ne sont pas assez considérables par elles-mêmes, pour exciter une maladie, elles mettent du moins le corps dans un état où il est bien plus exposé aux différentes espèces d'infirmités. Si Erasistrate eut bien compris jusqu'où s'étend la connoissance des choses naturelles, connoissance que les Médecins s'attribuent à bon droit, il eut vû que rien ne se fait par une seule cause, & qu'on prend pour cause tout ce qui paroît avoir contribué beaucoup à produire un effet; que telle chose qui seule n'agira pas, peut, étant jointe à d'autres, exciter les plus grands troubles. Bien plus, Erasistrate lui-même, qui prétend que la fièvre est produite par le passage du sang dans les artères destinées à contenir les esprits,

& que ce passage se fait lorsqu'il y a plénitude, ne peut expliquer, pourquoi de deux personnes également pléthoriques, l'une tombera malade, tandis que l'autre restera en santé. C'est ce que nous voyons arriver tous les jours. Il paroît donc de-là, que cette transfusion du sang, toute vraie qu'elle est, ne se fait pas précisément parce qu'il y a pléthore, mais parce qu'il se rencontre avec la pléthore, quelque'une des causes dont nous avons parlé plus haut. Pour ce qui est des Disciples de Thémison, s'ils pouvoient toujours s'en tenir à leurs principes, ils feroient plus d'usage du raisonnement que les Dogmatiques mêmes; car il ne s'en suit point de ce que les Méthodiques n'admettent pas tout ce que les Dogmatiques admettent, qu'on doive en faire une classe à part; pourvu, & c'est l'essentiel, qu'ils s'appuyent également sur le raisonnement, & qu'ils ne s'en rapportent pas uniquement à leur mémoire. Mais s'il est vrai, comme il l'est réellement, qu'il n'est presque aucun principe en Médecine, dont il ne faille s'écarter dans certains cas, les Méthodiques ne diffèrent en rien des Empiriques; & on a d'autant plus de raison de les regarder comme tels, que

le plus ignorant même, est en état de s'appercevoir, si un malade est resserré, ou relâché. D'ailleurs, ou c'est le raisonnement qui leur a fait connoître ce qui peut relâcher le corps, lorsqu'il est resserré, & le resserrer lorsqu'il est relâché, & alors ils sont Médecins rationnels; ou c'est l'expérience, & dans ce cas, il faut qu'ils se reconnoissent Empiriques, & qu'ils avouent que la connoissance de la maladie n'est pas du ressort de leur art, & que leur pratique se borne uniquement à l'expérience: on doit même les ranger dans une classe inférieure à celle des Empiriques; car ceux-ci font attention à quantité de choses dans le traitement des maladies; au lieu que les Méthodiques se bornent aux plus aisées, & ne font rien au-delà de ce que font les Maréchaux, & les autres personnes qui se mêlent de traiter les maladies des Bestiaux. Car comme ces gens sentent qu'il leur est impossible d'apprendre des animaux muets, ce qu'il y a de propre dans chaque maladie, ils s'en tiennent aux généralités. Telle est aussi la pratique des Nations étrangères, qui jusqu'à présent ne se sont point rendu fort habiles dans la Médecine. Enfin, ces généralités sont encore la

ressource de ceux qui font manger beaucoup tous les Valétudinaires indistinctement, parce qu'il ne leur est pas possible de prescrire à chaque malade, le régime particulier qui lui convient. Il est hors de doute que les anciens Médecins ont connu ce que les maladies ont de commun entre elles; mais ils n'ont eu garde de s'en tenir là. Hippocrate, cet Auteur si ancien, n'a-t'il pas dit positivement, que pour guérir les maladies, il falloit observer ce qu'elles ont de commun entre elles, & ce qui est particulier à chacune d'elles. Les Méthodiques se trouvent eux-mêmes forcés de reconnoître cette vérité, & d'abandonner leurs principes; car ils ne peuvent se dispenser d'admettre des différences essentielles entre les maladies qu'ils rangent sous le genre resserré ou relâché. Ces différences sont plus sensibles dans les maladies comprises sous le genre relâché; car enfin autre chose est de vomir du sang; autre chose de vomir de la bile, ou de rendre les alimens; d'avoir une dysenterie, ou un flux de ventre; d'être épuisé par des sueurs immodérées, ou de périr de consommation. Les humeurs ne se jettent-elles pas aussi quelquefois sur certaines parties, com-

me sur les yeux , sur les oreilles ; il n'est aucun membre du corps qui ne soit sujet à cet accident ; aucune de ces maladies néanmoins ne se guérit l'une comme l'autre. Il faut donc que du principe général de relâchement , le Méthodique descende à la curation qui est propre à chaque espece ; & cette curation exige encore souvent l'application d'un remède particulier ; parce que les maladies semblables ne se guérissent pas toujours, dans toutes les personnes, par les mêmes remèdes. Il est bien vrai qu'il est des remèdes propres à resserrer , ou à relâcher le ventre , & que ces remèdes produisent inmanquablement leur effet sur le plus grand nombre ; mais il en est aussi chez lesquels ces mêmes remèdes agissent d'une façon toute différente que chez les autres. Ce n'est donc point au mal en général , mais à la disposition particulière de ces personnes, qu'il faut avoir égard , pour pouvoir les traiter avec succès dans leurs maladies. Il suffit aussi souvent de connoître la cause du mal pour le guérir. C'est ce que nous avons vû faire depuis peu à Cassius , l'un des plus habiles Médecins de notre siècle ; ayant été appelé auprès d'un malade qui étoit très altéré , & qu'il sçut n'avoir

la fièvre que pour s'être enyvré, il lui fit boire beaucoup d'eau froide. A peine l'eau se fut-elle mêlée dans le corps avec le vin, que l'agitation violente des liqueurs se rallentit, & que le malade tomba dans un profond sommeil, accompagné d'une grande sueur qui emporta la fièvre. La raison qui fit que ce Médecin plaça si à propos ce remède, ne fut pas, parce que le corps du malade étoit resserré, ou relâché, mais parce qu'il connoissoit la cause qui avoit précédé. Les Méthodiques conviennent encore qu'il faut avoir égard aux saisons & aux climats des Pays où l'on est. Car dans les disputes qu'ils ont entre eux, au sujet de la manière dont les personnes en santé doivent se gouverner, ils leur prescrivent, selon que les saisons ou les climats sont contraires à la santé, d'éviter avec plus de soin le froid ou le chaud, l'excès dans le boire & le manger, le travail, l'incontinence; de ne prendre ni vomitif, ni purgatif, quand même elles se sentiroient pesantes; mais de se tranquiliser plus qu'elles n'ont coutume de le faire. On ne peut disconvenir de la vérité de ces remarques; mais ce n'est point assez d'en faire des préceptes généraux; il faut

encore en faire usage dans les différens cas particuliers ; à moins que les Méthodiques ne veuillent nous persuader qu'à la vérité les personnes en santé doivent avoir égard aux saisons & aux climats ; mais que cela n'est pas nécessaire pour les malades. Cependant si quelqu'un à besoin de prendre des précautions, & d'user de ménagemens, ce sont surtout ces derniers, qui, par rapport à leur foiblesse, sont en butte à toutes sortes d'infirmités. Les maladies n'ont-elles pas aussi souvent des caractères tout à fait différens chez les mêmes personnes ? Et n'a-t'on pas vû des gens qui n'ont pû être guéris par les remédes qui sembloient les mieux indiqués, & qui l'ont été par ceux qui paroissoient les plus contraires. Il y a encore bien des différences à faire par rapport à la manière de régler le manger ; je me contenterai d'en faire remarquer une. Un jeune homme par exemple, supporte plus facilement la faim, qu'un enfant. On la supporte aussi plus aisément lorsque l'air est pesant, que lorsqu'il est léger ; plus facilement en Hyver, qu'en Été ; plus aisément lorsqu'on est accoutumé à ne faire qu'un repas par jour, que lorsqu'on est dans l'habitude d'en faire

deux, & lorsqu'on ne s'exerce pas, que lorsqu'on s'exerce. Or il est souvent à propos de ne pas laisser si long-tems qu'un autre, sans manger, une personne qui supporte la faim moins aisément. Toutes ces raisons me font conclure que celui qui ne connoît pas les différences des maladies, est obligé de s'en tenir aux généralités; & que lorsqu'on connoît ce qu'elles ont chacune de particulier, on ne doit point négliger non plus, ce qu'elles ont de commun entre elles; mais y donner aussi toute son attention. Ainsi à mérite égal, il vaut encore mieux avoir pour Médecin, un ami, qu'un étranger. Mais revenons à notre but. Je pense donc que la Médecine doit faire usage du raisonnement; mais que l'on doit prendre ses principales indications des causes évidentes de la maladie; qu'il faut bannir de l'Art & non pas de l'esprit de l'Artiste, toutes les inductions que l'on peut tirer des causes obscures; qu'il est cruel & inutile d'ouvrir les corps des vivans; mais que ceux qui se consacrent à la Médecine, ne peuvent se dispenser de disséquer des cadavres: car ils doivent connoître la position & l'arrangement des parties, objets que les cadavres nous représentent beau-

coup mieux que l'homme vivant & blessé. Pour ce qui est des choses que l'on ne peut connoître que sur le sujet vivant ; l'expérience nous les fera connoître dans le pansement même des blessures , d'une manière plus lente à la vérité ; mais plus douce & plus conforme à l'humanité. Voilà ce que j'avois à dire sur cette matière : maintenant je vais parler de la manière dont les personnes en santé doivent se comporter ; ensuite je passerai à ce qui concerne les maladies & leurs curations.



CHAPITRE PREMIER:

De la manière dont les personnes robustes doivent se comporter.

UN homme robuste qui se porte bien, & qui est son maître, ne doit point s'affujettir à aucun régime. Il n'a besoin, ni de Médecin, ni d'Iatralapte. * Il doit mener un genre de vie fort varié. Il faut qu'il soit, tantôt à la campagne, tantôt à la ville, & plus souvent à la campagne. Qu'il navige, qu'il chasse, qu'il se repose quelquefois ; mais qu'il s'exerce souvent : car le repos appesantit le corps, le travail le fortifie ; l'un hate la vieillesse, l'autre prolonge la jeunesse. Il est bon qu'il se baigne, tantôt dans l'eau tiède, tantôt dans l'eau froide ; qu'il se fasse oindre dans un tems, & qu'il néglige de le faire dans un autre ; qu'il ne se prive d'aucun aliment dont le peuple fait usage. Qu'il se trouve quelquefois

* Médecin qui prétendoit guérir les maladies par les frictions, les fomentations, & les applications d'onguent.

dans les festins ; que d'autres fois il s'est retire ; qu'il mange tantôt plus qu'il ne faut ; & tantôt qu'il ne prenne juste que ce qu'il faut ; qu'il mange plutôt deux fois par jour qu'une , & toujours beaucoup , pourvu que l'estomac puisse faire la digestion. Cette manière de vivre , & de s'exercer , est autant nécessaire que celle des Athlètes est dangereuse , & superflue. Car si quelques affaires obligent d'interrompre l'ordre des exercices auxquels on s'est accoutumé , le corps s'en trouve mal ; & on a observé d'ailleurs , que les personnes qui se nourrissent à la façon des Athlètes , tombent facilement malades , & vieillissent très promptement.

Du Commerce des Femmes.

On ne doit , ni trop fuir , ni trop rechercher le commerce des femmes. Ce commerce, lorsqu'il est rare, fortifie ; il abbat, quand il est fréquent. Au reste comme la fréquence ne se mesure point ici par la seule répétition des actes ; mais qu'elle s'estime par le tempérament , l'âge & les forces ; il est bon de sçavoir sur cet article , que le commerce des femmes , lorsqu'il n'est suivi ni

d'épuisement , ni de douleur , n'est point nuisible au corps. Le jour, il peut être dangereux, la nuit il est plus sûr ; il faut cependant se donner bien de garde de manger, de veiller, ou de travailler incontinent après. Voilà les choses que doivent observer les personnes robustes ; & elles ne doivent point, tant qu'elles sont en bonne santé, user mal à propos des remèdes qui ne sont faits que pour ceux qui se portent mal.

CHAPITRE II.

Des précautions que doivent prendre les personnes délicates.

LES personnes délicates, dans la classe desquelles je mets la plus grande partie des habitans des villes, & presque tous les hommes de Lettres, ont besoin de prendre plus de précautions. Il faut qu'elles regagnent par leur soin à veiller sur elles-mêmes, ce que leur foible constitution, la nature de leurs études, & du lieu où elles habitent, leur fait perdre du côté de la santé. Ainsi donc, parmi cette

classe de gens, celui qui a bien digéré, pourra en toute sûreté se lever matin; celui qui a digéré moins bien, doit rester plus long-tems au lit, & s'il est forcé de se lever matin, il doit se recoucher pendant la journée. Celui qui n'a point digéré du-tout, doit garder le lit, se tranquiliser, ne se point livrer au travail, ne faire aucun exercice, ni entreprendre la moindre affaire. Lorsqu'on est sujet à avoir des rapports qui ne sont point accompagnés de douleur à l'estomac, il faut boire de tems en tems, quelques verres d'eau froide, & outre cela, se tenir aussi en repos; habiter dans une maison bien éclairée, qui soit exposée au vent en Eté, & qui ait le soleil en Hyver. On doit éviter le soleil de midi, le froid du matin, & du soir, de même que les vapeurs qui s'élèvent au-dessus des Rivieres & de Lacs. Il ne faut pas s'exposer à un air nébuleux, & froid, ni à la chaleur du soleil, pour ne point éprouver alternativement l'action du froid, & du chaud; car il n'y a rien de plus propre à exciter des rhumes, des enroumens, & des fluxions. C'est surtout dans les lieux où l'air est mauvais, & où les choses dont nous venons de parler, produisent même quelquefois la

peste, qu'il est bon de prendre ces précautions. L'on peut être sûr que l'on se porte bien, lorsque tous les matins l'urine que l'on rend, est d'abord blanche, & ensuite jaunatre. La première marque que la digestion se fait bien; la seconde, que la digestion est faite. Lorsqu'on est éveillé, on doit se tenir encore pendant quelque tems au lit, & ensuite, à moins que ce ne soit en Hyver, se bien laver la bouche avec de l'eau froide. Dans les longs jours, il vaut mieux faire la méridienne avant le repas; & après, dans les courts. En Hyver il est à propos de ne rien faire pendant toute la nuit; ou si l'on est forcé de travailler, il ne faut pas le faire immédiatement après qu'on a mangé; mais lorsque la digestion est faite. Celui qui a travaillé pendant la journée, soit à ses affaires particulières, soit aux affaires publiques, doit employer quelque tems pour se délasser & se remettre de ses fatigues, Il doit commencer par l'exercice qui doit toujours précéder le manger. Cet exercice sera moindre pour celui qui a peu travaillé, & qui a bien digéré; plus considérable pour celui qui y est accoutumé, & qui a moins bien digéré. La lecture à haute voix, les armes,

la paume , la courſe , la promenade , ſont des exercices ſalutaires. Lorſqu'on ſe proméne , il ne faut pas que ce ſoit dans un lieu abſolument uni ; il eſt bon qu'il y ait des montées , & des deſcences ; cela cauſe une variété de mouvement dont le corps ſe trouve bien , à moins qu'il ne ſoit fort foible. La promenade eſt meilleure en plein air , que ſous un portique ; meilleure , ſi la tête le permet , au ſoleil , qu'à l'ombre ; meilleure à une ombre formée par des murs , ou des allées d'arbres , qu'à celle des toits. L'on ſe trouve mieux auſſi de ſe promener en ligne droite , que d'aller en tournant. La fin de l'exercice doit être la ſueur , ou tout au moins une laſſitude qui ne ſoit point accompagnée de fatigue. Il faut ſ'exercer , tantôt plus , tantôt moins. On ne peut preſcrire la-deſſus , comme aux Athlètes , de règles fixes ; il ſuffit de dire que l'exercice ne doit point être immodéré. Après l'exercice , il eſt à propos quelquefois de ſe faire parfumer , ou à la chaleur du ſoleil , ou à celle du feu , & d'autres fois de prendre le bain ; mais il faut que ce ſoit toujours dans une ſalle fort élevée , bien éclairée , & fort ſpacieuſe. Il n'eſt pas cependant

pendant toujours nécessaire de s'oin-
 dre, ou de se baigner; mais il est bon
 de faire souvent l'un ou l'autre, selon la
 disposition du corps, & de se reposer
 ensuite pendant quelque tems. Quant
 au manger, il n'est jamais avantageux
 d'en prendre trop; il y a aussi du danger
 de n'en point prendre assez. L'excès
 dans le boire, est ordinairement moins
 nuisible au corps, que l'excès dans le
 manger. L'on se trouve mieux de com-
 mencer le repas, par les salines, les
 légumes, & les autres choses de cette
 nature; on en vient ensuite à la vian-
 de. La meilleure est celle qui est rôtie,
 ou bouillie; tous les ragouts sont nuisi-
 bles pour deux raisons; la première par-
 ce qu'on en mange trop, à cause de leur
 bonne saveur qui excite l'appetit; la
 seconde, parce qu'ils se digèrent tou-
 jours moins bien, quand même, on
 n'en prendroit pas trop. Le dessert ne
 fait point de mal à un bon estomac;
 mais il s'aigrit dans un estomac foi-
 ble. Ainsi, si on n'a pas l'estomac bon,
 on fera mieux de manger d'abord des
 dattes, des pommes, & autres fruits
 semblables. Si on a bu plus qu'il ne fal-
 loit pour étancher la soif, il ne faut plus
 manger. Il ne faut rien faire lorsque

l'estomac est plein. Lorsqu'on a mangé beaucoup, la digestion se fait plus facilement, si l'on boit par-dessus tout ce qu'on a pris, un verre d'eau froide; que l'on veille encore quelque tems, & que l'on dorme ensuite d'un sommeil plein & tranquille. Une personne qui a fait un grand dîner, ne doit point s'exposer ni au froid, ni au chaud, ni travailler immédiatement après; car le froid, le chaud & le travail nuisent bien plus aisément lorsqu'on a mangé, que lorsqu'on est à jeun. On ne doit point travailler, lorsqu'on prévoit que l'on sera dans le cas d'être long-tems sans manger.

C H A P I T R E I I I .

De quelques précautions particulières relatives aux nouveaux incidens qui arrivent; aux différens tempéramens; aux sexes; aux âges, & aux saisons de l'année.

L E S règles que nous venons de donner, s'étendent presque à tout. Néanmoins les nouveaux incidens qui arrivent; la diversité des tempéramens,

des sexes, des âges, & des saisons de l'année, exigent encore que l'on prenne des précautions particulières. Ce ne seroit pas sans danger, par exemple, qu'on passeroit d'un lieu où l'air est sain, dans un où il seroit mauvais; ou d'un endroit où il seroit mauvais, dans un où il seroit sain. Au commencement de l'Hyver, il y a moins de risque de passer d'un air sain, dans un qui ne l'est point; c'est tout le contraire au commencement de l'Eté. Il n'est point à propos non plus, de prendre une trop grande quantité d'alimens, lorsqu'on a été quelque tems, sans manger; ni de rester trop long-tems sans rien prendre, après qu'on a mangé beaucoup. On doit craindre d'être incommodé, lorsque, contre son ordinaire, on mange une fois ou deux par jour, avec excès. L'on ne peut pareillement, sans s'exposer à un très-grand danger, passer tout à coup d'un travail immodéré au repos; ni d'un trop long repos au travail. Il faut se disposer peu à peu au changement. Un jeune homme, un vieillard supporte plus facilement telle espece de travail que ce puisse être, qu'un homme dans l'âge de consistance, qui n'est point accoutumé à travailler. Ainsi une

vie trop oisive n'est point sans inconvénient, puisqu'il peut se rencontrer des occasions, où l'on soit forcé de travailler. Lorsqu'un homme qui n'est point accoutumé au travail, s'y est livré; ou même lorsqu'une personne qui y est faite, a travaillé plus qu'elle n'a coutume de faire, elle doit se mettre au lit, sans rien prendre; principalement si elle a la bouche amère, les yeux pesans, & le ventre dérangé. Dans ce cas, on ne doit pas rester au lit à jeun ce jour là seulement; mais il faut encore s'y tenir le lendemain, de la même façon; à moins que le repos n'ait d'abord tout dissipé. Si cela arrive, il faut se lever, se promener un peu, & à petits pas. Mais si l'on n'a pas besoin de dormir, parce que l'on a peu travaillé, il est toujours néanmoins fort à propos de se promener de la manière que nous venons de dire.

C'est une regle générale pour tous ceux qui après s'être fatigués, veulent manger, de se promener un peu; & après la promenade, s'il n'y a point de bain dans l'endroit où ils sont, de se faire oindre dans un lieu chaud, soit au Soleil, soit au feu, & de suer ensuite; s'il y en a un, de se tenir d'abord dans le

Tepidarium *; ensuite lorsqu'ils se sont un peu reposés, de se mettre dans le bain; de se faire oindre en sortant du bain, avec beaucoup d'huile; de se faire ensuite de légères frictions, & de se remettre de nouveau dans le bain. Après quoi ils se doivent rincer la bouche d'abord avec de l'eau tiède, & ensuite avec de l'eau froide. Ces personnes n'ont pas besoin d'un bain fort chaud. Si quelqu'un pour s'être trop fatigué, est menacé d'avoir la fièvre, il doit prendre dans un endroit tiède, un demi bain d'eau chaude, à laquelle on ait ajouté un peu d'huile; se faire ensuite frotter légèrement toutes les parties du corps; mais surtout celles qui ont été dans l'eau, avec de l'huile, dans laquelle on ait mêlé du vin & un peu de sel broyé. Après ces précautions, les personnes qui se sont fatiguées, peuvent en toute sûreté prendre de la nourriture, mais une nourriture humectante & rafraîchissante. Elles ne doivent boire que de l'eau, ou du moins se contenter d'un vin détremé avec beaucoup d'eau, & propre à faire couler l'urine. On ne doit point ignorer que

* Salle du bain tiède.

rien n'est plus pernicieux que de boire de l'eau froide lorsqu'on sue, pour avoir trop travaillé; & qu'il y a du danger d'en boire, lors même que la sueur est passée, si l'on se sent fatigué après une route qu'on a faite. Asclepiade a prétendu qu'elle étoit aussi nuisible à ceux qui sortent du bain. Cela est vrai des personnes chez lesquelles le ventre se lâche aisément, & qui courent des risques toutes les fois qu'elles ont le ventre trop libre, ou qui frissonnent pour la moindre chose; mais on ne peut en faire une règle générale pour tous; puisque rien n'est plus naturel que de rafraîchir l'estomac lorsqu'il est échauffé, & de le rechauffer lorsqu'il est refroidi. Au reste, ce que je dis ici, ne m'empêche point d'avouer qu'un homme en sueur, pour s'être trop fatigué, ne doit point boire d'eau froide. Lorsqu'on a mangé différentes sortes de mets, & pris beaucoup de boisson détrempee, il est à propos de se faire vomir le jour même; de se reposer pendant long-tems le lendemain, & ensuite de s'exercer un peu. Si l'on a des baillemens fréquens, il faut boire alternativement tantôt de l'eau, tantôt du vin; & ne faire usage du bain que rarement. Le

changement de travail diminue aussi la lassitude. Une personne qui est fatiguée d'un travail auquel elle n'est point accoutumée, se delasse, en reprenant le genre d'occupation auquel elle est faite. Lorsqu'on est fort las, il n'y a rien de mieux pour dissiper la lassitude, que le lit dans lequel on couche tous les jours. Un lit au contraire, auquel on n'est point accoutumé, fatigue; & on y est mal à son aise, soit qu'il soit mollet ou dur. Il est des précautions particulières qu'un homme qui se fatigue en se promenant, doit prendre. Il se sentira soulagé, si dans le tems même qu'il est à la promenade, il se fait frotter souvent. Après la promenade, il faut qu'il se repose sur un siège; qu'ensuite il se fasse oindre, & qu'enfin il se fomenté toutes les parties du corps; mais principalement les inférieures, dans un bain d'eau chaude. Celui qui a été exposé long-tems à l'ardeur du Soleil, doit sur le champ se rendre dans l'endroit du bain, s'y faire frotter le corps & la tête avec de l'huile, & se mettre ensuite dans un bain fort chaud, où on lui versera sur la tête d'abord de l'eau chaude, & ensuite de la froide. Celui au contraire, qui a eu très-froid, a

besoin de se tenir bien couvert dans une étuve, d'y rester jusqu'à ce qu'il sue; ensuite de se faire oindre & de se baigner. Il doit prendre peu de nourriture, & boire son vin pur.

Celui qui a été sur Mer, & qui a des nausées, ne doit point manger du tout; ou du moins ne manger que fort peu, s'il a vomi beaucoup de bile. S'il a rendu une pituite aigre, il doit à la vérité prendre de la nourriture, mais une nourriture plus legere que celle qu'il prend ordinairement. S'il a eu des nausées sans vomir, il ne doit rien prendre; ou vomir après avoir mangé. Lorsqu'on a été assis pendant toute une journée, soit dans une litière, soit aux spectacles, il ne faut point courir, mais se promener à petits pas. Il est bon aussi de rester long-tems dans le bain, & de ne souper que legerement. Si on a trop chaud dans le bain, on peut se rafraîchir, en tenant dans la bouche du vinaigre, ou, au défaut de vinaigre, de l'eau froide. On doit s'attacher sur toutes choses, à bien connoître le temperament. Il est des personnes maigres, il en est de grasses; les uns sont d'un temperament chaud, les autres sont d'un temperament froid; ceux-ci

ceux-ci sont d'un temperament pituiteux; ceux-là d'un temperament bilieux. Les uns ont le ventre libre, les autres l'ont resserré; il est rare qu'on n'ait pas quelque partie du corps, foible. Un homme maigre doit mener un régime de vivre, qui lui donne de l'embonpoint; celui qui est gras, doit en observer un tout contraire. Lorsqu'on est d'un temperament chaud, il faut se rafraîchir; il faut s'échauffer lorsqu'on est d'un temperament froid. Les personnes pituiteuses se trouvent bien de tout ce qui desseche, & les bilieuses de tout ce qui peut humecter. Il faut resserrer le ventre à ceux qui l'ont trop libre, & le relâcher à ceux qui l'ont trop resserré. Enfin l'on doit toujours secourir la partie qui est la plus foible.

Des Incrassans.

Les Incrassans sont, l'exercice modéré, le repos fréquent, l'onction, le bain, si on le prend après le dîner; la constipation, le froid modéré en hiver, un sommeil plein, mais pas trop long; un lit mollet, la tranquillité d'ame, des alimens, tant solides que liquides, doux & gras, pris souvent, & en aussi grande quantité, que l'estomac peut en digérer.

Des Attenuans.

Les Attenuans font, l'eau chaude, si l'on se tient dedans, & sur tout si elle est salée; le bain à jeun; l'ardeur du Soleil; toute sorte de chaleur; les soins; la veille; le sommeil ou trop court, ou trop long; la terre pour lit en été; un lit dur en hiver; la course; la promenade, si elle dure long-tems; tout exercice violent; le vomissement; la purgation; les substances acides & austères; l'habitude de ne faire qu'un repas par jour; & de boire à jeun, du vin qui ne soit pas trop froid.

Puisque nous avons mis au nombre des Attenuans, le vomissement & la purgation, il est nécessaire de parler de l'un & de l'autre en particulier. Je sçais que le vomissement a été rejetté par Asclepiade, dans le Livre qu'il a composé sur la manière de conserver la santé: & je ne lui fais point un reproche d'avoir blâmé la coûtume de ceux qui se font vomir tous les jours, pour augmenter leur appetit; je prétends seulement qu'il a poussé les choses un peu trop loin, sur cette matière. Il proscriit aussi dans le même Livre la purgation. Ces

deux sortes d'évacuations, sont pernicieuses, il est vrai, si elles se font par le moyen de médicamens trop violens; mais il est faux de dire qu'il faille les bannir pour toujours de la Médecine. Car il est des circonstances, où, eu égard aux saisons & aux temperamens, elles peuvent être nécessaires; & on peut retirer de grands avantages des vomitifs, & des purgatifs, pourvû qu'on ne les employe que lorsqu'il en est besoin, & de la manière convenable. Asclepiade lui-même est forcé d'avouer qu'il faut expulser du corps les matières viciées & corrompues; il ne faut donc pas rejeter entièrement les vomitifs & les purgatifs; il peut y avoir bien des cas qui les exigent; mais ces remèdes, pour bien faire, demandent à être administrés avec beaucoup de précautions, & de discernement.

Du Vomissement.

Le Vomissement est plus utile en hiver qu'en été; car dans cette première saison, la pituite est plus abondante, & la tête est plus chargée. Il est nuisible aux personnes maigres, & qui ont l'estomac foible. Il fait bien à toutes les personnes

52 T R A D U C T I O N
repletes & bilieuses, si elles ont trop mangé, ou si elles digèrent mal; car si on a mangé plus qu'on ne peut digérer, il ne faut point s'exposer à laisser corrompre dans l'estomac les alimens qu'on a pris; & s'ils sont déjà corrompus, rien de plus commode que de les faire sortir de l'estomac par la voie par où ils peuvent en sortir sur le champ. Ainsi lorsqu'on a des rapports amers, qui sont accompagnés de pesanteur & de douleur à l'estomac, il ne faut point différer à avoir recours au vomissement. Il fait bien aussi à ceux qui ont la poitrine fort échauffée, qui crachent souvent, ou qui ont des nausées fréquentes, des tintemens d'oreille, les yeux larmoyans, & la bouche amère. Il convient encore aux personnes qui changent d'air, ou de lieu, & qui ressentent des douleurs dans la région de l'estomac, lorsqu'elles ont été plusieurs jours sans vomir. Je n'ignore pas que l'usage de ce remède exige un repos, que les gens qui sont forcés d'agir, ne sont pas toujours les maîtres de se procurer; & que le repos ne fait pas également bien à tout le monde. Aussi ne ferai-je point difficulté d'avouer qu'il ne faut point se faire vomir pour s'aiguïser l'appetit; mais je

trois qu'il est démontré par l'expérience, qu'il est quelquefois nécessaire de le faire pour se conserver en santé. J'avertis cependant que quiconque veut se bien porter, & vivre long-tems, ne doit point s'en faire une habitude journaliere. Lorsqu'on veut vomir après avoir mangé, si l'on vomit aisément, il suffit de boire de l'eau tiède; mais si l'on vomit plus difficilement, il faut ajoûter à l'eau tiède, un peu de sel, ou de miel; si l'on veut vomir le matin, il faut boire auparavant du vin miellé, ou manger de l'hyssope, ou des racines de Raifort, & boire ensuite de l'eau tiède, comme nous l'avons dit ici-dessus. Tous les autres remèdes que les anciens Médecins ont prescrits pour exciter le vomissement, sont contraires à l'estomac. Après le vomissement, si l'on se sent foible, il faut manger un peu; mais choisir une nourriture qui convienne à l'estomac, & boire trois verres d'eau froide, parce que le vomissement a fort échauffé le gosier. Si on a vomi le matin, on doit se promener, se faire oindre, & ensuite souper. Si c'est après le souper qu'on a vomi, on doit se baigner le lendemain, & suer dans le bain. L'on se trouvera bien de ne prendre que fort peu de

nourriture la première fois ; il faut se contenter de pain cuit de la veille , de vin austère , sans eau ; de viande rôtie , & d'alimens fort secs. Si l'on est dans l'usage de se faire vomir deux fois par mois , il vaut mieux le faire deux jours de suite , que de mettre quinze jours de distance entre chaque fois , à moins qu'on ne se sente la poitrine embarrassée , si l'on est plus de quinze jours sans se faire vomir.

De la Purgation.

Il est nécessaire de se purger lorsque le ventre est paresseux , qu'on ne va presque point à la selle , & qu'en conséquence, on éprouve des flatuosités, des vertiges, des douleurs de tête, & d'autres incommodités qui se font sentir, sur-tout dans les parties supérieures. C'est en vain que pour ces sortes de maux, on attendroit quelque soulagement du repos & de la diète, qui ont coutume de les produire. Celui qui veut se purger, doit premièrement faire usage d'alimens & de vins qui soient propres à cela ; & ensuite employer l'Aloës, si ces premières choses ne font rien. Si l'on se trouve bien de se purger quel-

quefois, il n'est pas moins dangereux de le faire trop souvent. Le corps s'accoutume à ne point prendre de nourriture; il devient foible, & cet état de foiblesse le met en proie à toutes les maladies.

Des rafraîchissans & des échauffans.

L'onction, l'eau salée, sur-tout si elle est chaude, toutes les salines en général, le vin austère, échauffent. Au contraire, les amers pris à jeun, les substances charnues, le bain après le manger, le sommeil, à moins qu'il ne soit trop long, tous les acides, l'eau fort froide, l'huile mêlée avec l'eau, & les lotions rafraîchissent.

Des humectans & des desséchans.

Le travail, s'il est moindre qu'à l'ordinaire, l'usage fréquent du bain, une nourriture pleine & abondante, une boisson copieuse, la promenade & la veille après les repas, sont propres à humecter le corps. On doit mettre aussi dans la classe des humectans, la promenade par elle-même, si l'on se promène long-tems, & avec activité;

L'exercice du matin , si l'on ne mange pas immédiatement après ; toutes les espèces d'alimens qui viennent des lieux frais , pluvieux & arrosés de beaucoup de fontaines. L'exercice immodéré, la faim, l'onction, la chaleur, la trop grande exposition au soleil, desséchent; l'usage excessif du sel, l'eau froide, la nourriture prise immédiatement après l'exercice, & les alimens tirés des lieux secs & chauds, sont desséchans.

Des moyens de resserer, & de relâcher le ventre.

Le travail, le repos sur un siège, la craye dont les Potiers se servent, appliquée sur le corps, la diminution dans le manger qu'on ne prend qu'une fois par jour, tandis qu'on avoit coutume d'en prendre deux fois; une boisson peu abondante, & prise seulement lorsqu'on a mangé la quantité de nourriture qu'on avoit envie de prendre, le repos après les repas, resserrent le ventre. Il sera libre au contraire, si l'on mange, & si l'on se promène plus qu'on n'a coutume de faire, si l'on s'exerce immédiatement après les repas; si on entremêle sa boisson avec le manger. On

ne doit point ignorer non plus, que le vomissement resserre le ventre, lorsqu'il est lâche, & qu'il le lâche lorsqu'il est resserré. On peut encore se resserrer le ventre, si l'on se fait vomir incontinent après qu'on a mangé; mais lorsqu'on ne le fait que long-tems après, on se procure la liberté du ventre.

De la diversité des âges.

Quant aux différens âges, les Adultes supportent facilement la faim; les jeunes gens moins bien; les enfans & les vieillards ne peuvent la supporter en aucune façon. On a besoin de prendre des alimens, d'autant plus souvent qu'on supporte la faim avec moins de facilité; c'est sur-tout lorsque le corps grandit, qu'il est nécessaire de prendre fréquemment de la nourriture. Le bain tiède convient fort aux enfans & aux vieillards. Il faut que les enfans boivent leur vin mêlé avec beaucoup d'eau, & que les vieillards boivent le leur pur; mais ni dans l'un, ni dans l'autre de ces âges, on ne doit point user de vin violent, & capable d'exciter une grande rarefence dans les liqueurs. Pour les jeunes gens, ils n'ont pas besoin de prendre

tant de précautions, ni pour le choix des alimens dont ils doivent faire usage, ni pour la manière dont ils doivent se gouverner. Ceux qui ont eu le ventre lâche dans la jeunesse, l'ont ordinairement resserré dans la vieillesse; & ceux qui l'ont eu resserré dans la jeunesse, l'ont lâche dans la vieillesse; mais il vaut mieux l'avoir lâche lorsqu'on est jeune, & resserré lorsqu'on est vieux.

De la différence des saisons.

Il faut aussi faire attention aux différentes saisons de l'année. En Hyver, on doit manger d'avantage, boire moins de vin, mais plus pur; manger beaucoup de pain, user par préférence de chair bouillie, & faire peu d'usage des légumes. Il ne faut manger qu'une fois par jour, à moins que le corps ne soit trop resserré. Si l'on dîne, il est à propos de ne prendre que quelques alimens secs, & même en petite quantité, sans manger de viande, & sans boire. Tout ce que l'on mange dans cette saison, doit être chaud, ou du moins propre à exciter la chaleur. Le commerce des femmes est alors moins pernicieux. Au Printems, il faut commencer à manger un peu

moins, & à boire d'avantage; mais tremper son vin plus qu'en Hyver; faire plus d'usage de la viande & des légumes, & passer peu à peu de l'usage de la viande bouillie, à celui de la viande rôtie. Il n'y a point de saison dans l'année où le commerce des femmes fasse autant de bien.

De la diète d'Eté.

En Eté, on a besoin de manger, & de boire plus souvent. Ainsi il est à propos de dîner dans cette saison. C'est surtout en Eté qu'il est bon de vivre de chair & de légumes. La boisson doit être très délayée, pour étancher la soif, sans échauffer. Le bain froid, la viande rôtie, les alimens froids, ou qui rafraîchissent, sont les plus convenables; l'on doit prendre d'autant moins d'alimens à la fois, qu'il est nécessaire d'en prendre plus souvent.

De la diète d'Automne.

On court beaucoup de danger en Automne, à cause de la variété du tems dans cette saison; c'est pourquoi il ne faut point s'exposer à l'air, sans

habits & sans être chauffé , principalement les jours où il fait froid. On ne doit point non plus coucher à l'air , ou si l'on y couche , il faut être bien couvert. Il est à propos de commencer à se nourrir un peu plus , à boire moins de vin , mais plus pur. Il y en a qui pensent que les fruits , dont bien des gens mangent avec excès , pendant toute la journée , sans rien diminuer de la nourriture plus forte qu'ils prennent d'ailleurs, sont nuisibles. Mais ce ne sont point les fruits ; c'est la trop grande quantité qu'on en mange , qui fait mal. Il y a même moins de danger à trop manger de fruits , que de toute autre chose. Cependant il ne faut point en manger plus souvent , que d'aucun autre aliment ; & lorsque l'on en mange , l'on doit toujours retrancher quelque chose de la quantité des autres nourritures que l'on a coutume de prendre. Le commerce des femmes n'est point avantageux , ni en Eté , ni en Automne ; il est moins nuisible néanmoins dans cette dernière saison. Mais il faut en Eté , si l'on peut , s'en abstenir totalement.

CHAPITRE IV.

De ceux qui ont la tête foible.

JE vais parler maintenant de ceux qui ont quelque partie du corps, foible. Celui qui à la tête foible, doit tous les matins, s'il a bien digéré, se la frotter doucement avec les mains. Il ne doit jamais, si cela est possible, avoir la tête couverte, ni se la faire raser fort près de la peau. Il prendra garde de ne point s'exposer au clair de la Lune, surtout avant la conjonction de cette planète avec le soleil; Il ne faut pas qu'il marche immédiatement après avoir mangé. Celui qui porte ses cheveux, doit les peigner tous les jours, se promener beaucoup; mais s'il est possible, il ne faut point que ce soit, ni dans la maison, ni au soleil; car l'ardeur du soleil pourroit lui faire mal, sur-tout après les repas. Il se trouvera mieux de se faire oindre, que de se baigner. Lorsqu'il se fait oindre, ce doit être à la chaleur d'un brasier ardent, & non pas à celle de la flamme. S'il vient au bain, il doit d'abord, sans se dépouiller

de ses habits, suer un peu dans le *Tepidarium*; (a) s'y faire ensuite froter, & de-là, passer dans le *Calidarium*; (b) il ne se baignera point après avoir sué; mais il se fera répandre sur la tête & sur tout le corps, une grande quantité d'eau d'abord chaude, & ensuite tiède; & enfin il doit se laver la tête plus long-tems que les autres parties; se la froter ensuite pendant quelque tems, & se faire oindre, après s'être essuyé. Rien ne fait tant de bien à la tête, que l'eau froide. Il faut donc, lorsqu'on à cette partie foible, se la tenir plongée tous les jours en Été, pendant quelque tems, dans un grand vaisseau rempli d'eau froide. Et l'on doit, lors même qu'on se fait oindre sans se baigner, & que tout le corps ne s'accommoderoit point également du froid du bain, se faire verser sur la tête de l'eau froide. Ainsi si l'on ne veut point que l'eau mouille les autres parties du corps, il faut se tenir la tête panchée en devant, afin que l'eau ne descende point sur le col. Il est même à propos de la diriger avec les mains le long des joues, pour

(a) Salle du bain tiède.

(b) Salle du bain chaud.

empêcher qu'elle ne tombe sur les yeux, ou sur quelque'autre partie. On doit manger peu, & ne faire usage que d'alimens de facile digestion. Si on éprouve des maux de tête, lorsqu'on est à jeun, il faut manger vers le milieu de la journée. Mais si l'on n'en ressent point, on fera mieux de ne faire qu'un repas. Il est plus à propos d'user pour sa boisson ordinaire, de vin léger détrempe avec de l'eau, que de ne boire que de l'eau pure, afin d'avoir un remède auquel on puisse avoir recours, lorsqu'on a mal à la tête. Ainsi on ne doit point faire sa boisson ordinaire, ni du vin, ni de l'eau pure; mais boire alternativement de l'un & de l'autre, si l'on veut qu'ils tiennent lieu de remède. Après le souper on ne doit, ni lire, ni écrire, ni déclamer, ni même méditer trop attentivement; mais rien sur-tout n'est plus contraire que le vomissement.



CHAPITRE V.

*De ceux qui sont sujets aux maux
d'yeux, de gorge; aux fluxions
& aux rhumes.*

CE n'est pas seulement à ceux qui ont la tête foible, que l'usage de l'eau froide est avantageux; il l'est encore à ceux qui sont sujets aux maux d'yeux, aux maux de gorges aux rhumes, & aux fluxions. Ils doivent se laver tous les jours, non seulement la tête, mais encore la bouche, avec de l'eau froide. Ceux qui ont besoin de ce secours, doivent sur-tout s'en servir lorsque les vents du midi ont rendu l'air plus pesant. En général, la contention & le travail d'esprit sont nuisibles au corps après qu'on a mangé; mais sur-tout aux personnes qui sont sujettes aux douleurs de tête, aux maux de gorge, ou à quelqu'autre maladie de la bouche. Un moyen de se garantir des rhumes & des fluxions, lorsqu'on y est sujet, est de changer, le moins qu'il est possible, d'air, de lieu, d'eau; de se bien couvrir la tête, lorsqu'on

qu'on va à l'air, afin qu'elle ne puisse point s'échauffer par l'ardeur du soleil, ou se refroidir par le froid qui est produit quelquefois tout à coup par un amas de nuages. Il est bon aussi de se faire raser la tête à jeun, lorsque la digestion est faite, & de ne lire, ni écrire, lorsqu'on a mangé.

CHAPITRE VI.

Des Remèdes contre la trop grande liberté du Ventre.

CEUX qui ont le ventre trop libre, doivent s'exercer les parties supérieures, en jouant à la paume, ou en faisant quelque autre exercice de la même nature, & en se promenant à jeun; ils doivent éviter la grande ardeur du Soleil, l'usage fréquent du bain; se faire oindre sans suer; ne point user de différentes sortes d'alimens, ou qui soient fort succulens; ne point manger de legumes, de plantes qui restent peu dans l'estomac; mais se nourrir d'alimens qui se digèrent lentement. Le gibier, les poissons dont la

chair est dure, la viande rôtie des animaux domestiques, est ce qui leur convient le mieux. Ils ne doivent point user pour leur boisson, de vin salé, doux, léger; mais d'un vin austere, qui n'ait rien perdu de sa force, & qui ne soit pas trop vieux. Il ne faut point qu'ils boivent de Mulsum, *à moins qu'il ne soit fait avec le miel cuit. Il est bon qu'ils boivent froid, à moins que cela ne leur donne la colique. Ces sortes de personnes, lorsqu'elles se sentent incommodées du souper, doivent se faire vomir sur le champ, recommencer le lendemain, & le troisième jour ne prendre qu'un peu de pain trempé dans du vin; ou bien manger des œufs frits dans de l'huile, ou dans du vin doux cuit, ou quelque autre liqueur semblable; & se remettre ensuite à la vie ordinaire. Il faut qu'elles se tranquilisent après les repas, qu'elles ne s'appliquent à rien, & qu'elles ne se promènent pas, même doucement.

* Vin dans lequel il entre du Miel.



CHAPITRE VII.

Des Remèdes contre la Colique.

SI l'on est sujet à avoir la colique, mal dont le siège est dans le gros intestin que les Grecs appellent *Colon*, & qui est ordinairement occasionné par des vents retenus dans cet intestin, lorsque les digestions se font mal; il faut faire en sorte de mettre l'estomac en état de bien digérer. Pour cela, la personne sujette aux coliques, fera bien de lire à haute voix, de s'exercer beaucoup, de faire usage du bain tiède; de boire & de manger chaud; d'éviter le froid, de renoncer aux legumes, à toutes les choses douces, & se donner garde de rien prendre qui puisse causer des vents.

CHAPITRE VIII.

Des Remèdes contre la foiblesse d'Estomac.

LORSQU'ON a l'estomac foible, il faut lire à haute voix, & après la lecture se promener, jouer à la paume,

faire des armes, ou se livrer à tout autre exercice qui mette en mouvement & en action les parties supérieures; il ne faut point boire d'eau, mais du vin chaud; faire deux repas par jour, & ne prendre chaque fois, que la quantité d'alimens que l'estomac peut digérer aisément; user pour la boisson ordinaire, de vin léger & austère, prendre après les repas, quelques potions froides. La pâleur, la maigreur, les douleurs des hypocondres, les nausées, les vomissemens, les maux de tête lorsque l'on est à jeun, annoncent la foiblesse d'estomac. Ceux chez lesquels ces signes ne se trouvent point, ont l'estomac bon. Il ne faut pas là-dessus en croire toujours nos Romains; car souvent, lorsque dans les maladies, ils ont souhaité du vin ou de l'eau froide, ils rejettent sur la prétendue mauvaise constitution de leur estomac, l'usage d'une boisson qui fait leurs délices. Ceux qui digèrent lentement, & qui pour cette raison, ont les hypocondres gonflés, ou qui éprouvent des chaleurs & une alteration considérable pendant la nuit, doivent avant que de se coucher, boire deux ou trois verres d'eau froide, à travers un siphon. Les personnes chez lesquel-

les la digestion se fait lentement, se trouvent bien aussi de lire à haute voix, ensuite de se promener, & après la promenade, de se faire oindre, ou de se baigner; il est à propos qu'elles boivent toujours leur vin froid; qu'après les repas, elles prennent une grande* potion, mais à travers un siphon, comme je l'ai dit plus haut, & par dessus cette potion un verre d'eau froide. Si le manger s'aigrit, il faut boire de l'eau tiède avant que de rien prendre, & ensuite vomir. Si cela donne le dévoyement, il n'y a rien de mieux après chaque selle, que de boire un verre d'eau froide.

CHAPITRE IX.

Précautions que doivent prendre ceux qui ont des douleurs de Nerfs.

LORSQU'ON ressent des douleurs dans les nerfs, ce qui est ordinaire à ceux qui ont la goutte aux piés, ou aux mains; il faut autant qu'il est possi-

* Breuvage, composé de différens médicamens.

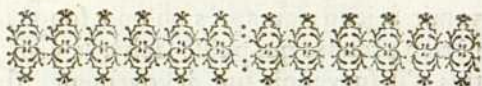
les. La chaleur dérange la digestion ; empêche le sommeil, dissipe par la sueur, les parties les plus fluides des humeurs, & dispose le corps aux maladies pestilentielles.

CHAPITRE X.

Précautions qu'il faut prendre dans la Peste.

IL est des précautions qu'il faut prendre dans la peste, lorsqu'on n'en est point encore attaqué, & qu'on a lieu de craindre de l'être. Il est à propos de voyager, de naviger. Si l'on en est empêché, il faut se faire porter, se promener doucement en plein air, avant la grande chaleur ; & se faire oindre de la même façon. L'on doit, comme nous l'avons dit plus haut, éviter la fatigue, les indigestions, le froid, le chaud, la débauche, & se contenir beaucoup plus qu'à l'ordinaire. Si l'on sent quelque pesanteur, il ne faut point se lever matin ; ne point marcher nus pieds, principalement après les repas, ou en sortant du bain. L'on ne doit point se faire vomir

vomir à jeun, ou après qu'on a soupé, ni rien prendre qui puisse lâcher le ventre; s'il survenoit un devoyement, il seroit même à propos de l'arrêter. Si on a l'estomac plein, il convient de faire abstinence. Le bain, la sueur, le sommeil de midi, surtout si on a mangé, peuvent faire mal. Il est plus prudent de ne manger qu'une fois par jour, & même de ne prendre qu'une petite quantité d'alimens, afin de ne point se donner d'indigestion. On doit boire alternativement pendant un jour, de l'eau; & pendant un autre, du vin. Ces précautions prises, il ne faut rien changer au reste de sa façon de vivre. Voilà ce qu'il convient de faire dans toutes les espèces de pestes; mais principalement dans celle qui est occasionnée par les vents du midi. On doit même se comporter de cette manière, lorsqu'on voyage, & qu'on est parti de chez soi dans une saison fâcheuse, ou qu'on arrive dans un pays où l'air est mauvais. Si l'on ne peut observer de point en point ce régime de vivre, il faut du moins faire abstinence; & boire alternativement, comme nous venons de le dire, un jour du vin, & un autre de l'eau.



LIVRE SECOND.

P R É F A C E.

IL est plusieurs signes qui annoncent que la santé est sur le point de se déranger. En les rapportant, je ne ferai point difficulté de m'appuyer sur l'autorité des anciens Médecins, & sur-tout sur celle d'Hippocrate; car de l'aveu même des modernes qui se sont un peu écartés de sa pratique, il est le Médecin qui ait porté un prognostic plus juste sur les maladies. Mais avant que d'entrer en matière, il me paroît qu'il est à propos de dire qu'elles sont les saisons de l'année, les espèces de tems, les âges, les tempéramens, où l'on est plus ou moins exposé à être malade; & qu'elles sont les maladies propres à chacune de ces choses. Ce n'est point que les hommes ne soient sujets à toutes sortes de maladies; & qu'il n'en meure dans toutes sortes de saisons, d'âges, de tems, & de quelque

tempérament qu'ils puissent être ; mais c'est qu'il est des espèces de maladies qui arrivent plus fréquemment que d'autres ; & qu'ainsi il est utile que chacun sçache ce qu'il a principalement à craindre, & en quel tems.

CHAPITRE PREMIER.

Quelles sont les saisons de l'année ; les espèces de tems ; les âges ; les tempéramens où l'on est plus ou moins sujet à être malade ; & qu'elles sont les maladies propres à chacune de ces choses.

LE Printems est la saison la plus favorable pour la santé. Ensuite l'Hyver ; l'Eté est plus dangereux ; & l'Automne beaucoup plus encore. Les meilleurs tems pour la santé, sont ceux qui ne varient point, soit qu'ils soient chauds, ou froids. Les plus pernicioeux sont ceux qui varient beaucoup. C'est cette variété de tems qui fait périr tant de monde en Automne. Car il fait chaud à midi ; & froid le matin, le soir & la nuit. Le tissu du corps qui a été relâché par les chaleurs de l'Eté, & qui

l'est encore par le chaud qu'il fait à midi, est tout à coup resserré par le froid qui succède au chaud. C'est en Automne sur-tout que se font ces changemens subits du chaud au froid ; mais en quelque saison qu'ils arrivent, ils sont toujours très pernicieux. Lorsque le tems n'est point variable, les jours fereins sont les plus salutaires. Un tems pluvieux est meilleur qu'un tems chargé de brouillards. Les tems les plus sains, en Hyver, sont ceux où il n'y a point de vents ; & en Eté, ceux où règne un vent de l'Ouest. Si c'est une autre sorte de vent, il vaut mieux que ce soit un vent du Septentrion, qu'un vent de l'Est, ou du Midi. Cependant il faut convenir que la salubrité des vents dépend beaucoup de la position des lieux où ils soufflent ; car un vent qui vient des régions méditerranées, est presque toujours sain ; & un vent qui vient de la Mer, presque toujours mal sain. La salubrité des tems ne contribue pas seulement à affermir la bonne santé, mais encore à diminuer le danger des maladies graves qui arrivent dans ces tems, & à les faire finir plutôt. L'air le plus pernicieux de tous, est donc celui qui rend malade ; de

forte que dans ce cas, il est avantageux au malade, de se faire transporter même dans un endroit où l'air est naturellement mauvais. L'âge de consistance est celui où l'on court le moins de risque; car on n'a rien à craindre, ni de l'ardeur bouillante de la jeunesse, ni des froideurs de la vieillesse. Dans la jeunesse, on est plus sujet aux maladies aiguës; & dans la vieillesse, aux maladies chroniques. Les personnes qui ont la taille quarrée, sans être ni maigres, ni grasses, sont les mieux constituées. A la vérité, dans la jeunesse, c'est un agrément d'être d'une haute taille; mais en revanche, on éprouve bien plus vite que les autres, toutes les infirmités de la vieillesse. Les personnes maigres sont foibles; les personnes grasses sont pesantes. C'est dans le Printems sur tout, que régner les maladies qui naissent de la trop grande agitation des liqueurs; aussi est-ce dans cette saison, que viennent les ophthalmies, les boutons, les hémorrhagies, les abscess, que les Grecs appellent *Apostèmes*; les maladies atrabilaires, qu'ils nomment *Mélanchole*; la phrénésie, l'épilepsie, l'esquinancie, les rhumes, & les fluxions. C'est aussi

dans cette même saison, que les maladies des articles & des nerfs qui se font sentir avec violence dans un tems, & disparoissent dans un autre, comment & se renouvellent. Non seulement on n'est pas exempt de la plûpart de ces maladies en Eté; mais on est encore sujet aux fièvres ardentes, aux fièvres tierces, aux vomissemens, aux flux de ventre, aux douleurs d'oreille, aux ulcères de la bouche, aux chancres dans toutes les parties; mais surtout dans les parties honteuses; & enfin à tous les maux que produisent les sueurs immodérées. Il n'est presque aucune de ces maladies qui n'arrive en Automne; & outre cela, dans cette saison, naissent encore les fièvres Erratiques, les douleurs de ratte, l'hydroisie, la consommation que les Grecs appellent *Pthisie*; la difficulté d'uriner, qu'ils nomment *Strangurie*; la passion iliaque, qui a son siège dans l'intestin que l'on appelle *Ileon*; la lienterie qui dépend de la trop grande lubricité des intestins; les douleurs dans les hanches, & les attaques d'épilepsie; c'est en Automne que meurent ceux qui sont accablés par des maux qui durent depuis long-tems, & qui ont été fatigués par

les chaleurs de l'Eté qui ne fait que de finir. Beaucoup de malades périssent aussi en Automne, par les nouvelles espèces de maladies que cette saison occasionne. On en voit qui tombent dans des maladies très-longues, principalement dans des fièvres quartes qui leur durent pendant tout l'Hyver. Il n'est point de saison, où la peste de quelque espèce qu'elle puisse être, régne plus fréquemment. En un mot, l'Automne est nuisible de presque toutes les façons. L'Hyver cause des douleurs de tête, des toux, des maux de gorge, des pleurésies, & beaucoup de maladies dans les viscères.

Quant aux vents, l'aquilon excite la toux; dessèche le gosier; resserre le ventre; supprime l'urine; occasionne des frissons, des pleurésies, & des fluxions de poitrine. Il raffermi néanmoins dans un corps sain, le tissu des fibres, & rend plus alerte & plus agile. Le vent du midi affoiblit l'ouïe; émousse les sens; excite des maux de tête; lâche le ventre; appesantit tout le corps; ramollit & affoiblit le tissu des fibres. Les autres vents, selon qu'ils approchent plus, ou moins de l'un ou de l'autre de ceux-ci, produisent des

effets plus ou moins semblables à ceux dont nous venons de parler. Toute chaleur en général, enflamme le foye, la ratte ; rend l'esprit plus pesant ; occasionne des foiblesses & des hémorrhagies. Le froid cause, tantôt des convulsions, & tantôt des roideurs dans les nerfs. On appelle en Grec, la première de ces maladies, *Spasme*, & la seconde, *Tetanos*. Le froid rend livides les ulcères ; & occasionne des frissons dans la fièvre. Dans les tems de sécheresse, naissent les fièvres aiguës, les ophthalmies, la dysenterie, les difficultés d'uriner, & les douleurs des articles. Dans les tems de pluie, viennent les fièvres intermittentes, les dévoiemens, l'esquinancie, les chancres, l'épilepsie, le relâchement des nerfs, qu'on nomme en Grec, *Paralysie*. Ce n'est point assez d'avoir égard au tems présent ; il faut encore faire attention à celui qui a précédé ; car si l'Hyver a été sec ; & s'il a régné dans cette saison un vent du Septentrion, tandis qu'il tombe dans le Printems beaucoup de pluies accompagnées d'un vent du Midi ; il survient presque toujours des fluxions sur les yeux, des dysenteries ; des fièvres qui attaquent les personnes

qui ont le tissu des fibres lâches, & particulièrement les femmes. Si au contraire, il y a eu pendant l'Hyver, un vent du Midi, & des pluies; & que le Printems soit froid & sec, les femmes enceintes qui sont sur le point d'accoucher, courent risque d'avorter; & celles qui deviennent enceintes, ne mettent au monde que des enfans languissans, & qui ont de la peine à vivre. Pour les personnes qui ont le tissu des fibres resserré, elles seront sujettes à des ophthalmies sèches; & si elles sont âgées, à des fluxions & à des rhumes. Si les vents du Midi ont régné depuis le commencement de l'Hyver, jusqu'à la fin du Printems, il y aura des pleurésies, & des fièvres accompagnées de phrénésie, qui emporteront rapidement les malades. Lorsqu'il a fait fort chaud pendant tout le Printems & l'Eté, les fièvres sont accompagnées de sueurs considérables. Si l'Eté a été sec, avec un vent de bize; & s'il régné en Automne, un vent du Midi, avec des pluies, il y aura dans l'Hyver suivant, des toux, des rhumes, des enrouemens; quelqu'uns même seront attaqués de consommation. Si l'Automne a été aussi sèche que l'Eté; & si les vents de bize ont

continué de souffler dans cette première saison, les personnes qui ont le tissu des fibres lâche, telles que les femmes, jouissent d'une bonne santé; mais pour celles qui l'ont resserré, elles sont menacées d'ophthalmies sèches, de fièvres aiguës, & intermittentes; elles ont sur-tout à craindre les maladies qui sont produites par l'humeur atrabilaire.

Quant aux âges, les enfans & ceux qui sont parvenus à l'âge de puberté, se portent mieux dans le Printems, & au commencement de l'Eté; les vieillards mieux en Eté & au commencement de l'Automne; les jeunes gens, & les personnes de l'âge de consistance mieux en Hyver. L'Hyver est plus contraire aux vieillards; & l'Eté aux jeunes-gens. Les enfans & ceux qui sont dans l'âge de puberté, lorsqu'ils tombent malades, sont sujets à avoir dans la bouche des ulcères rongeurs, que les Grecs appellent *Aphthes*; ils ont aussi des insomnies, des vomissemens, des écoulemens d'humeurs par les oreilles, & des inflammations aux environs de l'ombilic. Il est encore des maladies particulières aux enfans qui poussent leurs dents. Leurs gencives s'ulcèrent; ils éprouvent des convulsions, des fié-

vres, des dévoiemens ; principalement lorsque les dents canines leur poussent. Ces accidens arrivent ordinairement aux enfans qui ont beaucoup d'humours, & qui ont le ventre fort resserré. Lorsqu'ils sont un peu plus avancés en âge, il leur survient des tumeurs dans les glandes ; les vertèbres de l'épine se courbent ; ils sont sujets aux écrouelles ; à des espèces de verrues douloureuses, que les Grecs appellent *Acrochordons*, & à plusieurs autres sortes de tubercules ; enfin lorsqu'ils entrent dans l'âge de puberté, ils sont encore sujets à plusieurs des maladies dont nous venons de parler, & outre cela, à des fièvres de longue durée, & à des hémorrhagies par le nez. Tous les enfans courent des risques vers le quarantième jour de leur naissance, vers leur septième mois, leur septième année, & l'âge de puberté. Les maladies des garçons qui ne se terminent pas vers cet âge, & après qu'ils ont commencé à faire usage du commerce des femmes ; celles des filles qui ne cessent point après les premières éruptions des règles, sont ordinairement longues. Cependant les maladies des enfans, qui ont duré long-tems, se

terminent le plus souvent vers ce tems. La jeunesse est sur-tout sujette aux maladies aiguës ; aux attaques d'épilepsie, & à la consommation : car ce sont presque toujours des jeunes-gens qui crachent le sang. Après cet âge, on est exposé aux pleurésies, aux fluxions de poitrine, à la léthargie, au choléramorbus, à la démence & aux flux hémorrhoidal. Les vieillards ressentent principalement des difficultés de respirer, & d'uriner ; ils sont sujets aux rhumes ; ils éprouvent des douleurs dans les articles, & dans les reins. Ils sont exposés à la paralysie, à la cachexie, aux insomnies, à des maux d'oreilles, d'yeux, de narines, qui durent long-tems ; au flux de ventre, à la dysenterie, à la lienterie, qui viennent ordinairement à la suite des longues diarrhées, & à toutes les autres incommodités qui dépendent de la trop grande liberté du ventre.

Les personnes maigres sont non seulement sujettes à toutes ces maladies ; mais elles sont encore exposées à la consommation, à des débordemens de bile, à des rhumes, à des points de côté, & à des douleurs dans les viscères. Les personnes grasses périssent or-

dinairement par des maladies aiguës, & des difficultés de respirer; & meurent souvent subitement; ce qui n'arrive presque jamais aux personnes maigres.

CHAPITRE II.

Des signes qui annoncent la mauvaise santé.

LA mauvaise santé a coutume de s'annoncer, comme nous l'avons dit ci-dessus, par des signes qui lui sont particuliers. Le plus commun de tous, est lorsque le corps se trouve hors de sa situation ordinaire, non seulement en pis; mais même en mieux. Ainsi, si l'on a plus d'embonpoint; si l'on est de meilleur mine; si le teint est plus vermeil que de coutume; il faut se défier de ce mieux: car, comme il est impossible que l'on reste dans cet état, au-de-là duquel on ne peut aller, il est nécessaire qu'il se détruise, & qu'il se change en pis. C'est cependant un plus mauvais signe, lorsque l'on est plus maigre qu'à l'ordinaire; que l'on a perdu ses couleurs, & sa bonne mine;

car si l'on a du trop, la maladie trouve de quoi retrancher; mais si l'on n'a point assez, on manque même du nécessaire pour supporter le mal. On doit craindre aussi, si les membres sont plus pesans que de coutume; s'il survient des ulcères en grand nombre; si on se sent le corps plus échauffé, qu'il ne l'est ordinairement; si l'on est accablé par le sommeil; si l'on a des songes tumultueux; si l'on s'éveille plus fréquemment que de coutume; & si ensuite on se rendort; si dans le sommeil il y a quelque partie du corps qui sue, contre l'ordinaire, sur-tout si c'est la poitrine, le col, les jambes, les cuisses ou les hanches; si l'esprit est languissant; si l'on a de la peine à parler, & à se mettre en mouvement; si le corps est comme engourdi; si l'on ressent des douleurs vers la région de l'estomac, vers la poitrine; ou si l'on a, ce qui arrive à quantité de personnes, des maux de tête; si la bouche est continuellement remplie de salive; si l'on ne remue les yeux qu'avec peine; si les tempes sont resserrées; si l'on ressent des frissonnemens dans les membres; si la respiration est difficile; si les artères du front sont gonflées, &

battent avec violence ; si l'on baille fréquemment ; si l'on éprouve un sentiment de lassitude dans les genoux , & dans tout le corps. Souvent plusieurs de ces signes sont les avant-coureurs de la fièvre , & elle ne vient jamais sans avoir été précédée de quelqu'un ; mais une chose à laquelle il faut sur-tout faire attention ; c'est , si on a remarqué souvent quelqu'un de ces signes dans une personne , sans qu'ils ayent été suivis d'aucun dérangement. Il est des constitutions & des tempéramens si singuliers , qu'il est impossible , à moins que de les connoître , d'en porter un prognostic certain. Ce seroit à tort qu'on s'allarmeroit , lorsqu'on se trouve dans quelqu'unes des situations dont nous venons de parler , si on s'y est déjà trouvé plusieurs fois , sans qu'il en soit arrivé de mal. On a de justes sujets de crainte , au contraire , si l'on s'y trouve pour la première fois ; ou si l'on ne s'y est jamais trouvé , sans avoir été obligé de prendre des précautions , pour en prévenir les suites fâcheuses.



C H A P I T R E I I I .

*Des signes qui donnent lieu d'espérer
dans les maladies.*

LORSQU'UN malade a la fièvre ,
on peut être assuré qu'il n'est point
en danger , s'il se couche sur le côté
droit ou gauche , comme il a coutume de
faire , les jambes un peu repliées ; ce
qui est à peu près la situation d'un
homme en santé. Il n'y a point de ris-
que non plus , si le malade se remue ai-
sément ; s'il dort la nuit , & est éveillé
pendant le jour ; si la respiration est
aisée ; s'il n'est point agité ; si la peau
n'est point tendue aux environs de
l'ombilic , & du pubis ; si les hypo-
condres ne sont point douloureux ;
s'ils sont également moux de chaque
côté ; ou s'ils sont seulement un peu
gonflés , mais cèdent à la pression des
doigts , sans causer de douleur. Alors
quoique la maladie puisse durer long-
tems , elle n'est cependant pas dangé-
reuse. On n'a pareillement rien à
craindre , lorsque le tissu de la peau est
relâché également par-tout ; que la sueur
se

se répand par tous les membres, & que l'accès de fièvre se termine avec cette sueur. On doit regarder comme un bon signe, l'éternuement qui arrive lorsque la maladie commence à prendre le chemin de la guérison. On a lieu aussi de bien augurer, lorsque le malade ne perd point l'appétit dès le commencement de la maladie; ou qu'il le recouvre, après l'avoir perdu. Une fièvre qui se termine le même jour qu'elle a commencé, est sans danger, de même que celle qui dure plus longtemps, mais dont le premier accès est entièrement fini avant que le second commence; en sorte qu'il y a une parfaite apyrexie, * entre les deux accès. Le vomissement qui est mêlé de bile & de pituite; l'urine dont le sédiment est blanc, lisse, égal, ou qui est chargée à sa superficie, de nuages qui se précipitent ensuite au fond, sont d'un bon augure. Les excréments n'annoncent point de danger, lorsqu'ils sont moux, figurés comme dans l'état de santé; qu'on les rend à peu près dans le même tems qu'on a coutume de les rendre, lorsqu'on se porte bien; & que

* Cessation de la Fièvre.

leur quantité répond à celle des alimens qu'on a pris. Le flux de ventre est plus à craindre. Il ne faut cependant point s'allarmer, quand il paroît dès le commencement de la maladie, si le ventre est plus resserré le matin, ou s'il se resserre peu à peu dans le cours de la maladie; & si les matières que le malade rend, sont jaunâtres, & ne sentent pas plus mauvais que dans l'état de santé. Ce n'est point un mal, que de rendre quelques vers avec les selles sur la fin de la maladie. S'il y a tumeur & douleur sans inflammation, dans les intestins grêles, occasionnées par des vents retenus dans les gros intestins, c'est un bon signe que les borborigmes * qui se font entendre vers les parties inférieures du bas ventre; sur-tout si ces vents sortent avec les excréments sans difficulté.

* Bruit occasionné par des vents dans les gros intestins.



CHAPITRE IV.

Des signes qui donnent lieu de craindre dans les maladies.

ON a tout lieu de craindre au contraire que la maladie ne soit grave, lorsque le malade se couche sur le dos, les mains & les piés étendus; lorsqu'il veut être assis dans la violence d'une maladie aigue; & sur-tout dans une inflammation du poulmon; lorsqu'il repose de tems en tems, pendant le jour, & qu'il ne dort point pendant la nuit. Le sommeil qui arrive entre dix heures du matin & la nuit, est moins salutaire que celui du matin, jusqu'à dix heures; enfin le mal est encore plus grand, lorsque le malade ne dort ni le jour, ni la nuit; car il est rare qu'une pareille insomnie ne soit point accompagnée d'un délire continuél. Ce n'est pas non plus un bon signe, lorsque l'on dort trop; & ce signe est d'autant plus dangereux, que l'assoupissement dure le jour & la nuit. On a aussi lieu de craindre que la maladie ne soit dangereuse, lorsque la

respiration est fréquente & laborieuse ; que l'on ressent des frissons le sixième jour de la maladie ; qu'on crache du pus ; qu'on expectore difficilement ; qu'on éprouve une douleur continuelle ; qu'on supporte son mal avec peine ; qu'on s'agite les pieds , & les mains ; qu'on pleure involontairement ; qu'on a les dents couvertes d'une humeur glutineuse ; que la peau est sèche & aride vers les environs de l'ombilic , & du pubis ; que les hypocondres sont enflammés , douloureux , durs , gonflés & tendus ; principalement si c'est l'hypocondre droit. Le péril est extrême , si on sent un battement considérable des artères dans ces mêmes parties. C'est aussi une très-mauvaise marque dans une maladie aigue , de maigrir tout à coup ; d'avoir la tête , les pieds , & les mains froides , le ventre & les côtés chauds , ou les extrémités froides ; de ressentir des frissons après avoir sué. Le hocquet , la rougeur des yeux , qui surviennent après le vomissement ; le dégoût qui succède à l'appétit , ou à des fièvres qui ont duré longtemps ; les sueurs trop considérables , & sur-tout les sueurs froides , les sueurs qui ne se répandent pas également par-

tout le corps , ou qui ne terminent pas l'accès de fièvre , n'annoncent rien que de dangereux. Les fièvres qui reviennent tous les jours à la même heure , ou qui ont des accès semblables , & qui ne diminuent point le troisième jour , sont d'un mauvais caractère ; il en est de même de celles qui ont des redoublemens , & ensuite des rémissions sans cesser entièrement. Les fièvres qui continuent toujours avec la même violence , sont les plus fâcheuses de toutes. La fièvre qui succède à la jaunisse ; est dangereuse , sur-tout si l'hypocondre droit est resté dur ; ou s'il est douloureux , tandis que le gauche est dur. Toute fièvre aigue n'est point sans danger. Les convulsions qui arrivent dans une fièvre aigue , ou qui surviennent après le sommeil , sont toujours très à craindre. C'est une mauvaise marque dans une maladie , si le malade s'épouvante en dormant ; s'il a l'esprit troublé ; ou si une paralysie se jette sur quelque partie ; car quand bien même on viendroit à bout de ranimer cette partie , elle restera toujours plus foible que les autres. Il y a aussi du danger , si l'on vomit de la bile , ou de la pituite toute pure ; sur-tout si la bile ou la

pituite que l'on rend, est verte ou noire. L'urine dans laquelle il se fait un dépôt livide ou rougeatre, est mauvaise; celle où il paroît comme des filamens petits & blancs, l'est encore davantage. Enfin la plus mauvaise de toutes, est celle où l'on apperçoit des nuages répandus en manière de grumeaux de son. L'urine ténue & blanche, donne pareillement sujet d'appréhender, principalement dans la phrénésie; c'est encore un très mauvais signe de ne point aller à la selle, ou d'avoir dans une fièvre un dévoiement considérable, qui ne permet point de rester au lit, sur-tout si les matières que l'on rend, sont fort liquides, blanches, pâles, ou écumeuses. Les excréments, s'ils sont en petite quantité, s'ils sont liffes, blancs, un peu pâles, livides, bilieux, sanguinolens, ou s'ils sentent plus mauvais, que dans l'état de santé, dénotent du danger, de même que ceux qui ne sont point changés de couleur, après une longue fièvre.



CHAPITRE V.

Des signes qui annoncent que la maladie sera longue.

LORSQU'UNE maladie est accompagnée des symptomes dont nous venons de parler, elle ne peut manquer d'être longue, à moins que le malade ne meure; car dans les maladies violentes on ne peut espérer de guérir, qu'autant que la maladie traîne en longueur, & qu'elle donne le tems de faire les remèdes nécessaires. Il est certains signes néanmoins par lesquels on peut connoître dès le commencement, qu'une maladie sera longue, sans être mortelle. C'est lorsque dans les fièvres intermittentes, on a des sueurs froides autour de la tête seulement, ou autour du col; ou bien que la sueur survient avant la fin de l'accès; que l'on a tantôt chaud, tantôt froid; que la couleur change d'un instant à l'autre; que les parties qui se sont abscondées pendant la fièvre, ne sont point encore guéries; que le malade est peu maigri pour l'espace de tems que la

maladie a duré ; que l'urine est liquide & claire dans un tems , & que dans un autre elle dépose un sédiment , & que ce sédiment est lisse , blanc , ou rouge , étendu en forme de petits grumaux , & qu'il s'éleve de petites bulles à la superficie de l'urine.

CHAPITRE VI.

Des signes de la mort.

QUOIQUE les signes rapportés aux deux Chapitres précédens , annoncent du danger , il reste néanmoins encore quelque espérance ; mais le péril est extrême , lorsque les narines se resserrent , que les tempes s'enfoncent , que les yeux sont creux , les oreilles froides sans ressort , & renversées par en bas ; que la peau est dure & tendue vers le front , & que la couleur est noire , ou fort pâle : la mort est encore bien plus certaine , si ces signes paroissent , sans que le malade ait été épuisé auparavant par de longues veilles , par un flux de ventre , ou par la faim ; causes qui peuvent mettre une personne
dans

dans la situation dont nous venons de parler, mais qui passe au bout d'un jour, & qui est toujours un indice de mort, si elle dure plus long-tems. Le malade touche à sa dernière heure, si ces symptomes terribles subsistent depuis trois jours dans une maladie ancienne; sur-tout si les yeux ne peuvent supporter la lumière; s'ils sont larmoyans; si le blanc est rouge, ou si les venules qui rampent sur la membrane extérieure, sont pâles; si la puitte qui nage ordinairement sur le globe, s'attache aux angles; s'il y a un des yeux qui soit plus petit que l'autre; s'ils sont fort enfoncés, ou s'ils sont considérablement gonflés; si dans le sommeil, les paupières ne s'approchent pas exactement l'une de l'autre; mais si l'on apperçoit à travers, quelque chose du blanc de l'œil; si tous ces accidens n'ont point été précédés d'un flux de ventre; si les paupières sont pâles, & si la même pâleur s'est répandue sur les levres, les narines; si les yeux, les paupières, les sourcils, ou quelques-unes de ses parties se renversent; si le malade ne voit, ou n'entend plus, à cause de l'extrême foiblesse où il se trouve.

C'est aussi un signe de mort, lorsque le malade se couche sur le dos, les genoux serrés l'un contre l'autre; que le poids de son corps l'entraîne ensuite vers les pieds; qu'il se découvre les bras, & les jambes; qu'il les étend inégalement; qu'il a les extrémités froides; qu'il bâille, qu'il dort continuellement; que son esprit est aliéné, & qu'il grince les dents, sans avoir coutume de le faire étant en santé.

On a pareillement tout à craindre, si un ulcère, qui est venu avant, ou dans le tems même de la maladie, devient sec, pâle, ou livide; si les ongles & les doigts pâlisent; si l'air qui sort des poulmons, est froid; si le malade dans une fièvre, dans une maladie aiguë, dans une phrénésie, dans une inflammation au poulmon, une douleur de tête violente, arrache les flocons de ses couvertures; s'il étend les franges de son lit; s'il porte la main sur toutes les petites éminences qu'il aperçoit sur le mur voisin. Les douleurs qui naissent aux environs des hanches & des extrémités inférieures, & qui, après avoir passé dans les viscères, disparaissent ensuite tout-à-coup, annoncent aussi la mort; sur-tout, si ce

symptome est accompagné de quelques autres. Il n'y a plus de ressource dans une squinancie, où il ne paroît aucune tumeur à l'extérieur, si le malade se sent tout-à-coup suffoqué; s'il ne peut avaler sa salive, ou bien s'il a le col renversé de façon qu'il ne peut rien prendre. Un malade est en danger de mort dans une fièvre continue, s'il est d'une foiblesse extrême; s'il a les parties extérieures du corps froides, dans le tems même de la fièvre; tandis que la chaleur est si grande à l'intérieur, qu'il a besoin de boire. Il en est de même, si la fièvre est continue avec délire, & difficulté de respirer. Si l'on tombe en convulsion après avoir pris de l'hellebore, ou si l'on perd l'usage de la parole pour s'être enivré, on périt ordinairement dans des mouvemens convulsifs violens, à moins que la fièvre ne survienne, ou qu'on ne recouvre l'usage de la parole dans le tems même que l'ivresse se dissipe. Les maladies aiguës sont ordinairement mortelles dans les femmes enceintes. On doit pareillement craindre la mort, si le sommeil augmente la douleur, au lieu de la diminuer; si l'on rend par haut, ou par bas, au commencement d'une maladie, de la

bile noire; ou bien si cet accident arrive de l'une, ou de l'autre de ces façons vers la fin d'une maladie qui dure depuis long-tems, & qui a miné le corps. Si l'on rend des crachats bilieux ou purulens, à la fois, ou séparément, on est très en danger de périr: si ces crachats ont paru dès le sept de la maladie, on meurt ordinairement le quatorze; quelquefois cependant plutôt, ou plus tard, selon que les autres symptômes sont plus ou moins graves. Les sueurs froides dans les fièvres aiguës, sont mortelles. Il en est de même dans toutes sortes de maladies, du vomissement qui est de diverses matières, & de différentes couleurs; principalement si les matières que le malade rend, sont de mauvaise odeur. Le vomissement de sang dans la fièvre, est également funeste. Lorsque l'urine est jaune & ténue, c'est une preuve ordinairement qu'elle est fort crue, & le malade périt souvent avant que la coccion des humeurs ait pu se faire. C'est donc un signe de mort, lorsque l'urine reste long-tems dans cet état de crudité. L'urine la plus mauvaise & qui dénote le plus la mort, est celle qui est noire, épaisse, & de mauvaise odeur, principalement chez les hommes & les fem-

mes; car chez les enfans, c'est celle qui est ténue, & fort claire. Si les excréments sont de différentes sortes de matières; si l'on y remarque comme des raclures de boyaux; si l'on y apperçoit du sang, de la bile, quelque chose de vert; soit que ces matières sortent en différens tems, ou toutes ensemble, étant pour ainsi dire, mêlées l'une avec l'autre, mais distinctes, on doit craindre pour les jours du malade: il peut cependant vivre encore quelque tems; mais la mort est proche, si les excréments sont liquides, noirs, pâles, bilieux & de mauvaise odeur.

Je sçais qu'on peut m'objecter que, s'il est des signes qui annoncent sûrement la mort, on ne conçoit point comment des malades abandonnés par les Médecins, peuvent en revenir, & comment il est arrivé que des gens qu'on croyoit morts, sont ressuscités dans le tems même de leurs funérailles; & que Démocrite, ce Médecin dont la réputation est si grande & si bien méritée, bien éloigné de penser qu'il y eut des signes en Médecine, qui annonçassent la mort d'une manière certaine, a même prétendu qu'on n'avoit point de marques assez sûres pour connoître si la vie étoit éteinte.

A cela je ne répondrai point qu'il est des signes presque semblables à ceux dont nous venons de parler, & qu'il n'y a que les mauvais Médecins, & non les bons, qui puissent s'y méprendre; que le fait qu'on raconte d'Asclepiade, qui s'écria à la rencontre d'un convoi, que la personne qu'on alloit inhumer, étoit en vie, en est la preuve; & que les fautes de l'Artiste ne sont point celles de l'Art. Je repliquerai avec plus de modération, que la Médecine est un art conjectural, & que quoiqu'il arrive souvent que les conjectures se trouvent vraies, elles trompent néanmoins quelquefois; mais qu'une chose qui trompe à peine une fois sur mille, n'en est pas moins digne de foi pour cela, puisqu'on en éprouve la vérité sur une multitude innombrable de personnes. Ce que je dis ici, doit s'entendre également des signes dangereux & favorables; car on est quelquefois trompé dans ses espérances, & on voit mourir tel malade que le Médecin croyoit d'abord devoir en revenir. Les remèdes que l'on n'employe que dans la vûe de guérir les maladies, sont quelquefois funestes à quelques-uns, & empirent le mal au lieu de le diminuer. C'est un malheur que la foi-

blesse humaine ne peut éviter, à cause de la diversité presque infinie des tempéramens. La Médecine cependant n'en est pas moins digne de la confiance des hommes, puisqu'elle est avantageuse au plus grand nombre de malades, & qu'elle est bien plus souvent utile que nuisible. On doit aussi observer que les signes qui donnent lieu d'espérer la guérison, ou de craindre la mort des malades, sont moins certains dans les maladies aiguës que dans les autres.

CHAPITRE VII:

Des signes propres à chaque espèce de maladie.

APRÈS avoir parlé des signes communs à toutes les maladies, je vais parler de ceux qui sont propres à chaque espèce. Parmi ces signes, il en est qui font connoître avant la fièvre, d'autres dans le tems même de la fièvre, ce qui se passe pour le présent à l'intérieur, & ce qui surviendra par la suite. Si avant d'avoir la fièvre, on se sent la tête pesante; si après le sommeil, on a les

yeux chargés, des éternemens fréquens, on doit craindre qu'il ne se fasse tout-à-coup quelque dépôt de pituite vers la tête. S'il y a pléthore; si l'on est fort échauffé, il arrive ordinairement une hémorrhagie par quelque partie du corps. Si l'on maigrit sans cause, on est menacé de tomber dans la cachexie; si les hypocondres sont douloureux, ou fort enflés, ou si l'on rend pendant toute la journée des urines crues, c'est une preuve que la digestion se fait mal. Ceux qui ont pendant quelque tems une mauvaise couleur, sans avoir la jaunisse, éprouvent de violens maux de tête, ou mangent de la terre. Les personnes qui ont le visage pâle & bouffi depuis long-tems, ont ou la tête, ou les viscères, ou le bas ventre en mauvais état. Si un enfant ne va point à la selle dans une fièvre continue; s'il change de couleur; s'il ne repose point; s'il pleure continuellement, il est à craindre qu'il ne lui survienne des convulsions. Des rhumes fréquens chez une personne mince & grande, doivent faire appréhender la consommation. Lorsqu'on a été pendant plusieurs jours, sans aller à la selle, on est menacé ou d'un flux de ventre subit, ou d'un petit accès de fièvre.

Lorsque les piés sont enflés, que l'on ne va que rarement à la selle, ou que l'on a des douleurs dans les hanches, ou vers les parties inférieures du bas ventre, on est menacé d'hydropisie; mais alors la cause du mal est dans le bas ventre même. On doit craindre cette même maladie, lorsqu'on a des envies fréquentes d'aller à la selle, sans rien rendre que des matières fort dures, & avec beaucoup de peine. Lorsque les piés sont enflés, qu'on apperçoit une tumeur tantôt au côté droit, tantôt au côté gauche du ventre, que cette tumeur paroît dans un tems, & disparoît dans un autre, la cause de l'hydropisie réside dans le foye. On est pareillement menacé de ce mal, si on éprouve des tranchées dans les intestins, aux environs de l'ombilic; si l'on ressent des douleurs dans les hanches qui ne cèdent ni au tems, ni aux remèdes. Les douleurs des articles qui se font sentir aux mains, ou aux piés, ou dans quelque autre partie, de façon que les nerfs se retirent, ou que, pour le peu que l'on fatigue la partie, elle souffre également du chaud, ou du froid, annoncent la goutte aux piés, ou aux mains, ou dans l'article où l'on ressent ces douleurs.

Ceux qui ont eu des hémorrhagies par le nez dans leur enfance, & qui n'en ont plus, sont exposés à avoir ou de violens maux de tête, ou des ulcérations considérables dans les articles, ou quelque autre maladie. Les femmes qui n'ont point de règles, sont nécessairement sujettes à de cruelles douleurs de tête, ou à avoir quelque autre partie malade. Elles sont exposées aux mêmes dangers, si, sans avoir la goutte, ou quelques autres maladies semblables, elles ont des tumeurs, ou des douleurs dans les articles, qui viennent dans un tems, & disparaissent ensuite. Elles sont pareillement menacées de fluxion sur les yeux, si les tempes leur font souvent mal; si elles suent pendant la nuit; si le front leur démange. Une femme qui ressent à la suite de son accouchement, des douleurs fort violentes, sans être accompagnées de mauvais signes, aura vers le vingtième jour, une hémorrhagie par le nez, ou un abcès dans quelque partie inférieure. Quiconque éprouve une douleur fort vive vers les tempes ou le front, peut être sûr qu'elle se terminera de l'une ou de l'autre façon que nous venons de dire; ou, par une hémorrhagie, s'il est jeune; ou, par

un abcès, s'il est vieux. Une fièvre qui a quitté tout à coup, sans qu'on en apperçoive la raison, & sans aucun signe favorable, revient presque toujours. Une personne qui rend du sang par la bouche le jour & la nuit, sans qu'il y ait eu douleur ou à la tête ou aux hyppocondres; ni toux, ni vomissement, ni fièvre qui ayent précédé, a sûrement un ulcère dans le nez, ou dans le gosier. S'il est survenu à une femme, une tumeur dans l'aine, accompagnée d'une petite fièvre, dont la cause ne se manifeste pas, elle a un ulcère à la matrice. Une urine fort épaisse & dont le sédiment est blanc, dénote qu'il y a douleur vers les articles, ou dans les viscères, & qu'on est menacé de maladie. Celle qui est verte, annonce qu'il y a douleur dans les viscères; qu'il s'y forme quelque tumeur qui n'est point sans danger, ou que le corps est dérangé. Mais si l'on remarque du sang, ou du pus dans l'urine, c'est un signe que la vessie ou les reins sont ulcérés. Si l'urine est épaisse; si elle renferme de petites caroncules, ou comme de petits filamens; si l'on s'élève dessus de petites bulles; si elle sent mauvais; si elle charie quelquefois du gravier, &

quelquefois des matières mêlées de sang; si outre cela, on a mal dans les hanches, & dans les parties qui sont situées entre les hanches & au-dessus du pubis; si on a des rapports fréquens; si l'on vomit de tems en tems de la bile; si les extrémités sont froides; si l'on a souvent des envies d'uriner; si on ne peut uriner qu'avec beaucoup de difficulté; si l'urine que l'on rend, est semblable à de l'eau; si elle est jaune ou pâle; si l'on se sent un peu soulagé après avoir uriné; si on ne va à la selle qu'en rendant beaucoup de vents, c'est une preuve que les reins sont affectés. Mais si l'on n'urine que goutte à goutte; s'il y a du sang mêlé dans l'urine, ou des caillots de sang, qu'on ne rend qu'avec peine; si l'on ressent de la douleur à l'intérieur, dans les environs du pubis, le mal est dans la vessie. Le calcul se reconnoît aux signes suivans: on urine avec difficulté & goutte à goutte, & quelquefois involontairement; l'urine est remplie de sables, & l'on rend de tems en tems, en urinant, ou du sable, ou quelque chose de sanguinolent, ou de purulent. Il y en a qui urinent plus facilement lorsqu'ils sont debout; d'autres, lorsqu'ils sont couchés sur le dos;

sur-tout, si le calcul est fort considérable. D'autres sont obligés de se courber, & pour diminuer la douleur, d'allonger la verge, en la tirant avec la main; on éprouve dans cette partie un sentiment de pesanteur, qui augmente par la course & par le mouvement. Quelques-uns dans la douleur, se croisent alternativement les piés l'un sur l'autre. Les femmes sont obligées de se gratter souvent avec la main, l'orifice de leurs parties naturelles, & lorsqu'elles y portent le doigt, & qu'elles pressent le col de la vessie, elles sentent quelquefois la pierre. Les personnes qui crachent du sang écumeux, sont attaquées du poulmon. Une femme enceinte qui a un devoiement considérable, est en risque d'avorter. S'il lui sort du lait par les mamelles, le fœtus qu'elle porte, est foible. Mais si les mamelles sont dures, c'est une marque qu'il se porte bien. Un hocquet fréquent, & qui dure plus qu'il n'a coûtume de faire, dénote que le foye est enflammé. Lorsque les tumeurs qui environnent les ulcères, disparoissent tout à coup; si ce sont des ulcères situés en derrière, on est menacé de convulsions, & de roideur dans les nerfs; mais si les ulcères sont en devant, on doit

craindre des douleurs fort violentes de côté, ou la démence. La disparition de ces tumeurs est quelquefois suivie d'un devoiement, qui est ce qui peut arriver de plus salutaire en pareil cas. Les écoulemens périodiques de sang, supprimés tout à coup, sont ordinairement suivis de phtisie, ou d'hydropisie. La phtisie survient aussi à une pleuresie qui a suppuré, & qui n'a pas été entièrement détergée dans l'espace de quarante jours. Si l'on a eu du chagrin pendant long-tems, accompagné d'inquiétude & d'insomnie, on court risque de tomber dans la mélancholie. Ceux qui sont sujets à de fréquentes hémorrhagies par le nez, ont des tumeurs à la ratte, ou des maux de tête suivis de vertiges. Ceux chez lesquels la ratte est d'un volume considérable, ont les gencives mauvaises, la bouche puante, ou des écoulemens de sang par quelque partie; s'ils n'éprouvent aucune de ces incommodités, il leur survient aux jambes des ulcères d'un mauvais caractère, qui laissent des cicatrices noires. Lorsqu'il y a cause de douleur, & qu'on ne souffre point, l'esprit est aliéné. Si du sang s'épanche dans le ventre, il se tourne en pus. Si la douleur passe des han-

ches & des parties inférieures dans la poitrine, sans être accompagnée d'aucun mauvais signe, la suppuration du poulmon est à craindre. Si l'on ressent de la douleur & de la démangeaison sans fièvre, avec rougeur & chaleur dans une partie, c'est une marque qu'il s'y forme un abcès. Une urine fort claire dans un homme qui ne se porte pas des mieux, dénote qu'il y aura quelque chose qui s'abscedera aux environs des oreilles. Si ces signes, sans être accompagnés de fièvre, font connoître l'état des choses cachées & futures, on ne peut disconvenir qu'ils ne soient encore bien plus certains lorsque la fièvre se met de la partie; on doit même craindre alors qu'il ne se joigne quelques nouvelles maladies aux premières. On doit appréhender qu'il ne survienne une prompte démence, lorsque la parole est plus brève que dans l'état de santé; qu'on se met tout à coup à parler sans cesse, & avec plus de hardiesse qu'à l'ordinaire; ou lorsqu'on respire lentement & profondément; que le battement des artères est fort considérable, & que les hypocondres sont durs & enflés. Le mouvement fréquent des yeux; des maux de tête accompagnés de vertiges;

la privation du sommeil, sans qu'il y ait douleur, sont aussi des signes de folie. On doit pareillement craindre le délire, si le malade ne dort, ni le jour, ni la nuit; si contre sa coutume, il se couche sur le ventre, sans qu'il y soit forcé par la douleur; s'il grince les dents, sans avoir encore perdu beaucoup de ses forces. Si une suppuration commencée s'arrête, lorsque la fièvre subsiste encore, & que l'expectoration n'est point établie, on court risque de tomber dans un délire furieux, & ensuite de périr. Une douleur d'oreille fort aiguë, accompagnée d'une fièvre continue & violente, produit souvent le délire. Ce mal fait périr les jeunes gens au bout de sept jours, & les vieillards plus tard, parce qu'ils n'ont pas la fièvre si fort, & qu'ils n'extravaquent pas si facilement; ce qui fait qu'ils résistent à la maladie jusqu'à ce que la suppuration soit établie. Lorsque les mamelles des femmes sont parsemées de taches rouges, le délire est à craindre. Lorsqu'on a eu la fièvre pendant long-tems, on doit appréhender de ressentir des douleurs dans les articles, ou qu'il ne s'y forme quelque abcès. On est sur le point de tomber en convulsion, si dans
la

la fièvre, l'air de la respiration vient se briser avec violence contre les parois du gosier. Si une squinancie s'est terminée tout à coup, le mal est passé dans le poulmon, & fait souvent mourir le malade au bout de sept jours, à moins qu'il n'y ait suppuration dans quelque partie. Après un flux de ventre, qui a duré pendant long-tems, survient la dysenterie, & après celle-ci la lienterie. Aux rhumes fréquens succède la phtisie. La pleuresie dégénère souvent en fluxion de poitrine, accompagnée de délire. Les convulsions, ou l'immobilité des nerfs est à craindre lorsque le corps est fort échauffé. Le délire accompagne ordinairement les blessures de tête. Les veilles immodérées sont quelquefois suivies de convulsions. Lorsque les artères qui sont dans les environs des ulcères, battent violemment, on doit appréhender qu'il ne survienne une hémorrhagie. La suppuration est produite par différentes causes: car si une fièvre dure long-tems sans douleur, & sans cause manifeste, il se forme un abcès dans quelque partie, mais seulement chez les jeunes-gens; au lieu que chez les vieillards, elle se change ordinairement en fièvre quarte. La suppuration a encore lieu, si la dou-

leur & la dureté des hyppocondres n'ont point fait mourir le malade avant le vingtième jour ; ou s'il n'est point survenu d'hémorrhagie par le nez , principalement chez les jeunes gens ; & surtout si dans le commencement de la maladie, il y a eu des vertiges & des douleurs de tête ; mais alors c'est dans les parties inférieures que se forme l'abcès. Si au contraire, la tumeur des hyppocondres est molle ; si elle subsiste au-delà du soixantième jour , & si la fièvre dure pendant tout ce tems , ce sont les parties supérieures qui s'abcéderont. L'abcès se formera même dans les environs des oreilles , s'il n'y a point eu d'hémorrhagie dans les premiers jours de la maladie. Quoique toutes les tumeurs qui durent long-tems , tendent presque toujours à la suppuration ; celles néanmoins qui attaquent les hyppocondres , sont plus sujettes à s'abcéder que celles qui se forment dans le ventre. Les tumeurs qui viennent au-dessus de l'ombilic , ont aussi plus de disposition à suppurer, que celles qui naissent au-dessous. Si on a un sentiment de lassitude dans la fièvre, il se formera quelque abcès dans les aisselles , ou dans les articulations. Lorsque l'urine est tenue , & crue

pendant long-tems, mais qu'il y a d'autres signes salutaires, il se forme alors quelquefois un abcès au-dessous du diaphragme. Si l'inflammation du poulmon n'a point été résolue ni par les crachats, ni par les ventouses, ni par le régime, ni par la saignée, elle produit quelquefois une * vomique le vingtième, le trentième, le quarantième, & même quelquefois aux environs du soixantième jour. Nous comptons du jour où l'on a commencé à avoir de la fièvre, ou des frissons, ou à ressentir une pesanteur dans le poulmon. La vomique vient tantôt du poulmon, & tantôt de la plèvre. La suppuration rend douloureuse & enflamme la partie qu'elle occupe: cette partie est plus chaude que les autres; & si le malade se couche sur le côté sain, il y éprouve un sentiment de pesanteur. Une vomique cachée peut se reconnoître par les signes suivans: Si la fièvre ne cesse point, si elle diminue pendant le jour, & augmente la nuit; s'il survient d'abondantes sueurs; si l'on touffe souvent sans,

* Amas de pus, enveloppé d'une membrane, dans la substance du poulmon, ou de quelque autre viscère.

pour ainsi dire, rien cracher ; si les yeux sont creux, les joues rouges ; si les veines placées sous la langue, blanchissent ; si les ongles des mains deviennent crochus ; si les doigts, & sur-tout leurs extrémités sont chaudes ; si les piés sont enflés ; si l'on respire difficilement ; si l'on est dégoûté ; si tout le corps est couvert de pustules ; si dès le commencement, on a ressenti une douleur vive ; si l'on a toussé beaucoup ; si la respiration a été fort embarrassée, la vomique se formera avant, ou aux environs du vingtième jour. Si ces accidens ont commencé plus tard, il est nécessaire qu'ils augmentent ; mais ils disparoissent d'autant plus tard, qu'ils ont été plus long-tems à venir. Lorsque le mal est porté à un certain degré de violence, les piés, les doigts, & les ongles deviennent quelquefois noirs. Dans ce cas, quand même la mort ne s'ensuivroit pas, & que le reste du corps se rétablirait, les piés tombent en gangrene & en pourriture.



CHAPITRE VIII.

Des signes qui font espérer ou craindre dans chaque espece de maladie.

IL me reste à parler des signes qui font espérer, ou craindre dans chaque espece de maladie. Lorsqu'on sent du mal dans la vessie, si l'urine que l'on rend est purulente, & que son sédiment soit lisse & blanc, il n'y a rien à craindre. Dans l'inflammation du poulmon, si la douleur est allégée par les crachats, quoiqu'ils soient purulens, pourvu que le malade respire facilement, qu'il crache aisément, & qu'il supporte son mal sans beaucoup de peine, il peut se rétablir. On ne doit point s'épouvanter non plus, quand les crachats paroîtroient jaunes & sanguinolens dans le commencement de la maladie, pourvu qu'ils ne tardent pas à changer. Les pleurésies qui ont suppuré & qui ont été parfaitement détergées dans l'espace de quarante jours, se guérissent aussi. Dans l'abcès du foie, si le pus qui en sort, est pur & blanc, on en revient assez

facilement ; car alors le mal est à la partie convexe du foie. Les abscesses les moins dangereux, sont ceux qui se portent à l'extérieur, & qui s'y terminent en pointe. Pour ceux qui s'enfoncent dans les chairs ; les moins fâcheux sont ceux qui sont renfermés dans un kiste ; qui n'attaquent point la peau, qui n'y causent point de douleur, & qui ne la font point changer de couleur. Le pus de quelque partie qu'il vienne, est sans danger, s'il est lisse, blanc & d'une même sorte ; si la fièvre s'arrête ; si le dégoût pour le boire & le manger cesse aussi-tôt que le pus est évacué. S'il y a un abscessé à la jambe, & que les crachats du malade, de jaunes qu'ils étoient, deviennent purulens, il y a moins de danger. Pour revenir de la phtisie, il faut que le pus que l'on crache, soit blanc, égal, tout entier de la même couleur, sans être mêlé de pituite ; & s'il s'écoule des matières de la tête par les narines, elles doivent être tout à fait semblables au pus dont nous venons de parler. Le meilleur signe de tous, est lorsque le malade est absolument sans fièvre : il y a aussi lieu d'espérer, quand même il y auroit une petite fièvre, pourvu cependant que ce

léger mouvement febrile n'empêche point de donner un peu de nourriture au malade, & ne l'oblige point de boire souvent. C'est encore une bonne marque, si l'on ne va à la selle qu'une fois par jour, & même en faisant quelque effort; si les excréments répondent pour la quantité, à celle des alimens qu'on a pris; si le corps n'est point maigre, & effilé; si la poitrine est large, & velue; si les cartilages sont petits & recouverts de chair. La phtisie qui est occasionnée chez les femmes, par la suppression des règles, se guérit ordinairement, si la douleur demeure fixe vers la poitrine & les épaules, & si les règles viennent à couler. Car dès que le flux menstruel est rétabli, la toux diminue, la fièvre & la soif cessent; mais à moins que les règles ne reviennent, la vomique s'ouvre presque toujours; & il y d'autant moins de danger, que le pus est plus sangui-nolent. L'hydropisie qui survient, sans qu'il y ait eu de maladie qui ait précédé, n'est nullement dangereuse, de même que celle qui vient à la suite d'une longue maladie, pourvu cependant que les viscères soient en bon état; que la respiration soit aisée; qu'il n'y ait point

de douleur, ni de chaleur; que les extrémités du corps ne soient point enflées; que le ventre soit mol; qu'il n'y ait point de toux; que le malade ne soit point altéré; que la langue ne se dessèche point, même pendant le sommeil; que l'on ait de l'appétit; que le ventre obéisse aux médicamens; que l'on aille à la selle naturellement; que les excréments soient moux & figurés; que le corps ne soit point exténué; que l'urine change de couleur, si l'on change de vin & de médicamens; que le malade ne sente point de lassitude, & qu'il supporte le mouvement aisément. L'hydropique chez lequel tous ces signes se rencontrent, n'a absolument rien à craindre; celui chez lequel il s'en trouve le plus grand nombre, à lieu de bien espérer.

Les maladies des articles, comme la chiragre, & la podagre, peuvent se guérir, si elles ne sont point encore nouées, & si ce sont des jeunes-gens qui en sont attaqués. Ces deux espèces de gouttes s'adoucisent beaucoup par la dysenterie, & par tout ce qui peut procurer la liberté du ventre. L'épilepsie qui arrive avant l'âge de puberté, ou dont on sent venir l'accès d'une
partie

partie du corps , se guérit assez facilement. La moins fâcheuse de toutes est celle dont le foyer est dans les mains , ou les piés ; il y a plus de danger si la source du mal est dans les côtés ; la plus fâcheuse est celle qui vient d'un vice de la tête. Dans toutes ces différentes espèces d'épilepsie , les remédes capables de lâcher le ventre , font beaucoup de bien. Un flux de ventre qui n'est point accompagné de fièvre , & qui ne dure pas long-tems , est sans aucun danger , pourvu que le ventre ne soit pas dur , ni tendu , & que les vents passent librement par bas. La dysenterie elle-même est peu dangereuse , si les matières glaireuses & sanguinolentes passent aisément , & s'il n'y a ni fièvre , ni accidens qui accompagnent cette maladie : on peut non seulement en guérir une femme enceinte , mais même l'empêcher d'accoucher avant son terme. C'est un avantage dans la dysenterie , d'être un peu avancé en âge. La lienterie au contraire , se guérit plus facilement chez les jeunes gens , pourvu que les urines recommencent à couler , & le corps à reprendre de la nourriture. Il est aussi avantageux d'être jeune , dans les douleurs des hanches

& des bras, de même que dans toutes sortes de paralysie. On guérit aisément & promptement des douleurs des hanches, quoiqu'elles soient considérables, si les hanches ne sont point engourdies, & si elles ne sont que médiocrement froides. On peut rétablir un membre paralytique, s'il continue à prendre de la nourriture. La paralysie de la bouche se guérit, s'il survient un dévoïement. Le dévoïement de quelque espèce qu'il puisse être, est avantageux dans les maladies des yeux. Des varices *, un écoulement subit de sang par les veines hémorrhoidales, la dysenterie guérissent la folie. Les douleurs des bras qui s'étendent vers les épaules, ou les mains, se guérissent par un vomissement de bile noire. Les douleurs qui se font sentir dans les parties postérieures du corps, se guérissent plus facilement que les autres. L'éternument fait cesser le hocquet. Le vomissement arrête un flux de ventre invétéré. Le vomissement de sang se guérit chez les femmes, par l'écoulement de leurs ré-

* Tumeur molle, inégale, causée par la dilatation de quelque veine engorgée de sang épais.

gles. Une femme qui n'est pas réglée, ne court aucun risque, si elle a des hémorrhagies par le nez. L'éternument fait beaucoup de bien dans les vapeurs, & dans les accouchemens difficiles. Le délire est salutaire à ceux qui sont fort échauffés, & qui ont des tremblemens. La dysenterie soulage les maladies de la ratte. Enfin ce qui paroîtra étonnant, la fièvre elle-même est souvent d'un grand secours. Elle met fin aux douleurs des hyppocondres, si elles sont sans inflammation, & soulage celles du foie. La fièvre qui survient aux convulsions, & au tétan, guérit radicalement ces maladies. La fièvre en faisant couler les urines par sa chaleur, adoucit la passion iliaque occasionnée par la difficulté d'uriner. Les douleurs de tête qui sont accompagnées de fluxions & de rougeurs sur les yeux, de démangeaisons au front, se guérissent par un écoulement de sang naturel, ou artificiel. Celles qui viennent du vent, du froid, ou du chaud, sont dissipées par l'enrouement & l'éternuement. Un frissonnement subit emporte la fièvre ardente, que les Grecs appellent *Causos*. Quant à la surdité qui survient dans la fièvre, une hémorrhagie par le nez, un dévoie-

ment la dissipe totalement. Rien ne fait tant de bien dans la surdité, qu'un flux de ventre bilieux. Les petits abscesses qui viennent dans l'uretère, & que les Grecs appellent *Phyma*, se guérissent radicalement, lorsque le pus s'est entièrement écoulé par le conduit de l'urine. Comme la plupart de ces changemens en mieux, arrivent souvent d'eux-mêmes, on ne peut douter que la nature ne contribue pour beaucoup à rendre efficaces les remèdes que l'Art emploie. C'est un très mauvais signe au contraire, & même un signe mortel, si dans une fièvre continue, la douleur de tête est toujours également violente : ce signe est sur-tout redoutable chez les enfans depuis l'âge de sept ans, jusqu'à quatorze. Dans l'inflammation du poulmon, si le malade ne crache pas d'abord ; si les crachats ne commencent à paroître que le septième jour ; & si l'expectoration n'est pas entièrement faite le sept, il y a du danger ; & il est d'autant plus grand, que les couleurs des crachats sont plus mêlées, & moins distinctes entre elles. Le danger n'est jamais plus grand, que lorsque les crachats sont d'une même couleur, soit qu'ils soient jaunes, sanglans,

blancs, visqueux, pâles, écumeux. Les crachats noirs sont les plus mauvais de tous. La toux, l'enrouement, l'éternuement même, si salutaire dans d'autres maladies, sont pernicieux dans l'inflammation du poulmon. Le flux de ventre qui survient à tous ces accidens, est des plus dangereux. Les signes qui donnent lieu de craindre, ou d'espérer dans la pleurésie, sont à peu près les mêmes que dans la péripleurésie. C'est un signe mortel, que de cracher du sang dans l'inflammation du foie. Les abcès les plus pernicieux, sont ceux qui s'étendent dans l'intérieur des chairs, & qui font changer la couleur de la peau. Parmi ceux qui se portent à l'extérieur, les plus étendus & les moins élevés, sont les plus mauvais. Le péril est extrême, lorsque dans une vomique ouverte, la fièvre ne cesse point, après que le pus est entièrement évacué, ou si elle revient après avoir cessé; si le malade est altéré, dégouté; si il a le dévoiement; si le pus qu'il rend, est livide & pâle; ou si il ne crache qu'une puitte écumeuse. Les vieillards périssent presque toujours de la suppuration qui survient à la suite de l'inflammation du poulmon; & les jeunes gens de celle

qui survient à l'inflammation des autres viscères. Il y a beaucoup de danger dans la phtisie, pour une personne maigre, lorsque les crachats sont mélangés & purulens; que la fièvre est continue; qu'elle ne laisse point de relâche pour faire prendre un peu de nourriture au malade, & que la soif est considérable. On ne tarde guere à mourir dans cette maladie, principalement en Automne, qui est le tems, où périssent ordinairement ceux qui en sont attaqués, & qui ont traîné pendant le reste de l'année; lorsque les cheveux commencent à tomber, que les urines déposent un sédiment, qui ressemble à des toiles d'araignée, & que les crachats sont fétides; sur-tout lorsqu'à tout cela, il survient un dévoiement. On périt aussi, si, lorsqu'on a commencé à cracher le pus, les crachats se suppriment. La phtisie vient encore chez les jeunes gens, d'une vomique, ou d'une fistule; & il n'est pas facile de la guérir, à moins qu'elle ne soit accompagnée d'un grand nombre de signes favorables. Les personnes qui guérissent le plus difficilement de la phtisie, sont les filles & les femmes chez lesquelles cette maladie est pro-

duite par une suppression de règles. Celui qui étant en santé, est tout-à-coup attaqué d'une douleur de tête, & tombe ensuite dans un sommeil si profond, qu'il ronfle, & qu'on ne peut l'éveiller, périt au bout de sept jours; sur-tout s'il dort les yeux ouverts, & qu'on n'en apperçoive que le blanc, sans qu'il y ait eu de dévoiement qui ait précédé. Il n'y a que la fièvre qui puisse dissiper ce mal, & empêcher le malade de mourir. L'hydropisie qui survient à la suite d'une maladie aigue, se guérit rarement, sur-tout si elle est accompagnée de signes contraires à ceux dont nous avons parlé plus haut. La toux n'annonce rien de bon dans cette maladie, & il ne reste plus d'espérance, si le sang se porte avec violence vers les extrémités supérieures ou inférieures, & que l'eau occupe le milieu du corps. Pour les Hydropiques, auxquels il survient des tumeurs qui paroissent & disparaissent, ils sont moins en danger que ceux dont nous venons de parler, s'ils veillent sur eux-mêmes; mais la trop grande confiance qu'ils ont de guérir, leur est ordinairement funeste. Une chose dont on ne peut trop s'étonner, c'est que certaines ma-

ladies qui détruisent le corps , le conservent en quelque façon ; car dans l'hydropisie où il y a beaucoup d'eau épanchée , & dans les abscess considérables , où il y a une grande quantité de pus accumulé , si on évacue le tout à la fois , on périt ; comme , si lorsqu'on est en santé , on venoit à perdre tout son sang par une blessure. Les gouttes nouées accompagnées de petites tumeurs , ne se guérissent jamais ; il en est de même de celles qui attaquent les vieillards , ou qui durent depuis la jeunesse , jusqu'à un âge avancé. On peut bien en adoucir la violence , mais on ne les guérit point. L'épilepsie se guérit aussi difficilement après vingt-cinq ans ; il est encore bien plus difficile de guérir celle qui vient après quarante ans ; de sorte qu'à cet âge , il peut bien y avoir encore quelque ressource dans la nature , mais aucune dans la Médecine. Il est aussi presque impossible de guérir de cette maladie , à quelque âge que l'on soit , si tout le corps est attaqué à la fois , & si l'on ne sent point venir le mal de quelque partie du corps , mais si l'on tombe tout à coup. Il n'y a point de remède , si l'esprit est attaqué , & s'il est survenu une paralysie. On est pa-

reillement en danger de mort, si l'on a un dévoiement accompagné de fièvre, de soif considérable, & d'inflammation au foie, aux hypocondres, ou au bas-ventre; sur-tout s'il y a long-tems que ce dévoiement s'est changé en dysenterie, & si les matières que l'on rend, sont de différentes sortes. La dysenterie fait périr beaucoup d'enfans jusqu'à l'âge de dix ans; les autres âges résistent plus aisément à cette maladie. Il y a cependant bien des femmes enceintes qui en meurent, & lorsqu'elles en reviennent, elles sont en danger d'avorter. La dysenterie qui est causée par une humeur atrabilaire, est mortelle. C'est aussi un signe de mort dans la dysenterie, si l'on rend tout à coup, lorsque le corps est fort affoibli, des excréments noirs. La lienterie est dangereuse, si les selles sont fréquentes, & si l'on va à toute heure, pendant le sommeil ou non, également la nuit comme le jour, soit que l'on rende des vents, ou qu'on n'en rende point. Il y a aussi du danger, si les matières qui coulent par bas, sont crues, ou noires, lisses & de mauvaise odeur; si l'on est fort altéré, si l'on n'urine point après avoir bu; ce qui

n'arrive que parce que la boisson que l'on prend, ne va point jusqu'à la vessie, mais passe par les intestins. C'est un signe certain de mort dans cette maladie, s'il y a des ulcères dans la bouche; si le visage est rouge & couvert de pustules de toutes sortes de couleurs; si le ventre est gonflé, ridé, gras; si le malade n'a point d'appétit; si ce mal dure depuis long-tems, & si la personne qui en est attaquée, est âgée. La passion iliaque qui est accompagnée de vomissement, de hocquet, de convulsions, de délire, est très dangereuse. C'est un fort mauvais signe dans la jaunisse, si le foie est dur. Il y a peu de secours à attendre de la Médecine pour ceux qui après avoir eu mal à la ratte, ont une dysenterie qui a dégénéré en hydropisie ou en lienterie. La passion iliaque qui provient d'une difficulté d'uriner, fait périr le malade en sept jours, à moins qu'elle ne soit dissipée par la fièvre. Une femme à laquelle la fièvre survient à la suite de son accouchement avec une douleur de tête violente & continue, est en danger de mort. Une respiration fréquente est un mauvais signe dans les douleurs & les inflammations des viscères. Il y a lieu d'appré-

hender, si, sans cause, on ressent une douleur de tête qui dure depuis long-tems; si cette douleur passe dans le col, dans les épaules, & si elle remonte ensuite à la tête, ou si elle s'étend depuis la tête jusqu'au col & aux épaules: dans ce cas, il y a tout sujet de craindre, à moins que cette douleur ne produise une vomique, & que l'on ne crache ensuite du pus, ou qu'il n'arrive une hémorrhagie par quelque partie, ou que l'on ne ressent des démangeaisons par toute la tête, ou qu'il ne s'élève des pustules par-tout le corps. C'est aussi un très mauvais signe, lorsqu'on éprouve des engourdissemens, des démangeaisons, ou comme un sentiment de froid qui se répand, tantôt sur toute la tête, tantôt seulement sur une partie, & qui s'étend jusqu'au haut de la langue; ce mal est d'autant plus difficile à guérir, qu'il est rarement suivi d'abcès, ce qui cependant ne manqueroit pas d'y apporter du soulagement. La goute sciatique dure très long-tems, & pour le moins un an, & ne se termine qu'au Printems ou en Automne, si l'engourdissement est considérable, si la cuisse & les hanches sont froides, si l'on ne va à la selle qu'avec effort, si les matié-

res que l'on rend, sont muqueuses, & si le malade a plus de quarante ans. Les rhumatismes du bras qui s'étendent jusqu'à la main, ou qui se portent vers les épaules & qui y causent de la douleur, & un engourdissement, guérissent aussi très difficilement à cet âge, sur-tout si l'on n'est point soulagé après avoir vomi de la bile. Telle partie du corps que ce soit, qui est paralytique, si elle est entièrement privée du mouvement, & si elle se dessèche, ne revient point à son premier état; & elle y revient d'autant moins, que la paralysie dure depuis plus long-tems, & que la personne paralytique est plus âgée. L'Hyver & l'Automne ne sont point des saisons propres pour le traitement d'aucune paralysie; on peut espérer quelque chose des remèdes au Printems & en Eté. La paralysie imparfaite se guérit difficilement: la paralysie parfaite ne se guérit jamais. Toute douleur qui se porte vers les parties supérieures, obéit moins facilement aux remèdes. Une femme enceinte, dont les mamelles se dessèchent tout à coup, est en danger d'avorter. Une femme qui n'est point accouchée depuis peu, ou qui n'est pas enceinte, si elle a du

lait, cesse d'être réglée. La fièvre quarte en Eté, dure peu ; & en Automne, fort long-tems, principalement, si elle a commencée aux approches de l'Hyver. Si la démence survient à une hémorrhagie avec des convulsions, il y a danger de mort. Les convulsions qui surviennent à la suite d'une purgation, lorsqu'on n'a point encore mangé ; & les extrémités froides dans une grande douleur, annoncent pareillement la mort. Il est impossible de rappeler à la vie, une personne qu'on a détachée de la potence, lorsqu'elle commençoit à écumer par la bouche. C'est un signe très pernicieux, de rendre tout à coup des excréments noirs, semblables à du sang caillé, soit qu'il y ait fièvre ou non.

CHAPITRE IX.

Du traitement des maladies.

APRÈS avoir parlé des signes qui nous donnent lieu d'espérer ou de craindre, il est à propos de passer au traitement des maladies. Les méthodes curatives sont générales, ou parti-

culières. Les générales sont celles qui conviennent à plusieurs maladies ; & les particulières, celles qui sont propres à chaque espèce de maladie. Je parlerai d'abord des méthodes générales, parmi lesquelles il en est qui conviennent non seulement aux malades, mais encore aux personnes en santé ; & d'autres qu'on n'employe que dans les maladies. Tous les remèdes dont on se sert en Médecine, sont pour ôter ou pour ajouter, pour attirer, ou répercuter, rafraîchir ou échauffer, endurcir ou ramollir. Il est même des remèdes qui agissent tout-à-la-fois de deux façons qui ne sont point opposées entre elles. On ôte par la saignée, les ventouses, la purgation, le vomissement, les frictions, la gestation, par tous les différens exercices du corps, par l'abstinence, & la sueur. Je vais parler de chacun de ces articles.



CHAPITRE X.

De la Saignée.

L'USAGE de la Saignée n'est point une nouveauté ; mais c'en est une , d'employer ce remède dans presque toutes les maladies. Il y a long-tems aussi que l'on tire du sang aux jeunes gens, & aux femmes qui ne sont point enceintes ; mais ce n'est que depuis peu , qu'on en tire aux enfans , aux vieillards & aux femmes enceintes. Les anciens pensoient que l'enfance & la vieillesse étoient également incapables de supporter la saignée ; & ils étoient persuadés qu'une femme enceinte à laquelle on avoit tiré du sang , couroit risque d'avorter. Mais l'expérience à fait connoître par la suite des tems, qu'il n'y avoit aucune des règles prescrites par les anciens , au sujet de la saignée , qui dut être constamment observée, & qu'il falloit faire de nouvelles observations qui pussent diriger le Médecin dans la pratique. Car ce n'est, ni à l'âge , ni à la grossesse , mais aux forces qu'il faut avoir égard ; & c'est mal à propos qu'on tirera du

sang à un jeune homme , s'il est foible , ou à une femme qui n'est point enceinte , si elle est dans un état de langueur. Par la saignée , on emporte & on détruit le peu de forces qui pouvoit leur rester. On saignera au contraire sans aucun danger , un enfant qui est fort , un vieillard qui est robuste , & une femme enceinte qui a de la vigueur. Cependant un Médecin ignorant peut aisément se tromper dans ces sortes de cas : car on a ordinairement peu de forces dans l'enfance & dans la vieillesse ; & une femme enceinte après être guérie , a besoin de toutes les siennes , non seulement pour se soutenir , mais encore pour nourrir son enfant. Il ne faut point bannir de la Médecine , tout ce qui exige de la réflexion & de la prudence : c'est en cela au contraire , que consiste principalement l'Art , qui ne doit pas compter seulement les années , & ne faire attention qu'à la seule grossesse ; mais qui doit encore examiner l'état des forces , & voir s'il en restera assez pour que l'enfant , le vieillard , la femme enceinte , & son fruit puissent se soutenir. Il y a aussi une différence à faire entre une personne forte , & une personne grasse ; entre

tre une personne maigre, & une personne foible. Les personnes maigres ont plus de fang, & les grasses plus de chair; aussi les personnes maigres soutiennent-elles mieux la saignée que les grasses. On juge donc mieux des forces par la grosseur des vaisseaux, que par l'embonpoint du corps.

Ce n'est point assez de considérer ces choses; il faut encore faire attention à l'espèce de la maladie. On doit examiner si c'est par excès ou par défaut, que la matière pêche; si les humeurs sont saines ou vitiées: car si le sang manque, ou s'il est bien conditionné, la saignée est contraire; mais s'il y en a trop, ou s'il est gâté, il n'y a point de meilleur remède que la saignée. Il est donc nécessaire de tirer du sang dans une fièvre violente, où il y a pléthore, & dans laquelle les artères trop remplies battent fortement. La saignée est pareillement indispensable dans les maladies des viscères, dans la paralysie, le tétan, les convulsions; dans les maladies du larinx, où l'on court risque d'être suffoqué par le défaut de respiration; dans la perte subite de la voix, dans toutes les douleurs violentes; dans tous les cas, où il y a quelque chose de froissé, ou de brisé à l'intérieur; dans

la cachexie *, dans toutes les maladies aiguës qui sont produites, comme je l'ai dit ci-dessus, non par le défaut, mais par l'abondance du sang. Il peut arriver que la maladie demande la saignée, & que les forces du malade puissent à peine la soutenir. Dans ce cas, s'il n'y a point d'autre remède, & si le malade ne peut en revenir, sans être secouru par un moyen qui pour lors, peut à la vérité être regardé comme téméraire, il est d'un bon Médecin de faire voir qu'il n'y a point de ressource sans la saignée, & combien en même tems il y a de danger de l'employer. Alors, si on la demande, il faut la faire, & il n'y a pas à balancer : car il vaut mieux essayer un remède douteux, que de n'en faire aucun. C'est ce qu'on doit sur-tout pratiquer dans la paralysie, dans la perte subite de la voix, dans la squinancie où l'on est menacé d'être suffoqué ; & lorsqu'on a eu un accès de fièvre si violent qu'on a manqué d'en mourir ; qu'il est probable que celui qui suivra, sera pareil, & que le malade ne fera point en état d'y résister.

* Mauvaise habitude du corps,

Quoique ce soit une règle de ne point tirer du sang immédiatement après qu'on a mangé, cette règle ne doit cependant point avoir toujours lieu : car il est des cas, où l'on ne peut attendre que la digestion soit faite ; comme lorsqu'on est tombé d'un lieu élevé, & qu'il y a contusion ; lorsqu'on vomit du sang tout à coup : alors, quoiqu'on ait mangé depuis peu, il faut cependant tirer du sang sur le champ, crainte qu'il n'arrive quelque accident, si l'on diffère. On doit faire la même chose dans tous les cas où l'on est menacé d'être subitement suffoqué ; mais si la nature de la maladie le permet, on doit attendre qu'il ne reste plus aucune suspicion de crudité. Le second ou le troisième jour de la maladie paroît le plus avantageux pour la saignée ; mais s'il est quelquefois nécessaire de tirer du sang dès le premier jour, il n'est jamais utile de le faire après le quatrième, lorsque la matière a eu le tems de se dissiper, ou que le corps est affoibli par la maladie. La saignée alors, au lieu de guérir le malade, ne serviroit qu'à l'affoiblir davantage. Saigner dans le fort de l'accès, un homme qui a une fièvre violente, c'est

l'égorger* : il faut attendre l'intermission. Si la fièvre ne tombe point, & qu'il n'y ait point de rémission à espérer, il faut saisir le moment qu'elle cesse d'aller en augmentant. Alors, quelque critique que soit la circonstance; il ne faut point laisser échapper la seule occasion qui se présente.

Lorsqu'il est nécessaire de tirer du sang, il est plus à propos d'en tirer en deux jours, la quantité qu'on en doit tirer, qu'en un seul : car il est plus prudent de débarrasser petit à petit le malade, & ensuite de le dégager tout à fait, que de courir peut être le risque de le faire périr, en lui retirant tout à coup toutes ses forces. Si l'on se trouve bien de cette méthode, lorsqu'il est question d'évacuer les eaux des Hydropiques, à plus forte raison doit-on s'en bien trouver dans la saignée.

Si l'on tire du sang, à raison de dégager tout le corps, il faut le tirer du bras : si c'est pour débarrasser quelque partie, il faut le tirer de la partie même attaquée, ou de celle qui en est le plus

* Cette maxime est démentie par la pratique générale d'aujourd'hui.

proche , puisqu'on ne peut tirer du sang à toutes les parties du corps , mais seulement aux tempes , aux bras & aux piés. Je n'ignore pas qu'il est des Médecins qui prétendent qu'il faut saigner le plus éloigné qu'il est possible , de l'endroit qui est attaqué ; parce qu'en suivant cette méthode , on détourne le cours du sang ; au lieu que par l'autre on l'attire sur les parties mêmes qui en sont déjà surchargées ; mais cette opinion est absolument fausse : car les vaisseaux les plus voisins de celui qui est ouvert , se vuident d'abord , & ceux qui en sont plus éloignés , ne se dégagent qu'à proportion qu'on laisse couler le sang ; & cessent absolument de se dégorger , dès qu'on a fermé la veine. L'usage néanmoins semble avoir appris qu'il étoit plus à propos de saigner du bras dans les blessures de la tête ; & du bras opposé , lorsque le mal attaque un bras. En voici la raison : c'est que s'il survenoit quelque accident par la saignée , il vaudroit mieux que ce fut sur une partie saine , que sur une déjà malade. On détourne aussi quelquefois le cours du sang , lorsque coulant déjà par une partie , on saigne d'une autre. Le sang cesse de s'écouler par l'endroit que nous ne voulons point , en lui oppo-

fant des obstacles, & en lui ouvrant une autre issuë.

Rien de plus aisé que de tirer du sang, pour celui qui en a l'habitude ; mais aussi rien de plus difficile pour celui qui est sans expérience. La veine est jointe aux artères, & les artères aux nerfs. La piqueure du tendon est suivie de convulsions qui font périr le malade au milieu des plus vives douleurs. L'artère coupée ne se reprend point, & laisse même quelquefois échapper tout le sang avec impétuosité. Si l'on vient à couper la veine de part en part, les bords de l'ouverture se retirent, & ne laissent point couler le sang. Si l'on enfonce la lancette avec timidité, on n'effleure que la superficie de la peau, & on n'ouvre point la veine. Quelquefois aussi elle est fort enfoncée, & il est difficile de la trouver. Toutes ces choses font que la saignée qui est très aisée pour un homme instruit, est très difficile pour un ignorant.

Il faut ouvrir la veine par le milieu ; & lorsque le sang en sort, on doit examiner sa couleur & sa consistance : s'il paroît épais & noir, il est mauvais, & il est utile d'en tirer ; s'il est rouge & clair, il est bon ; alors la saignée est plus nui-

fible qu'avantageuse, & il faut fermer la veine sur le champ. Mais on ne court point ce risque avec un Médecin qui sçait quand il est à propos de saigner ou non. Il arrive assez ordinairement que tout le sang qu'on tire le premier jour, est également noir; mais quoique cela soit, il faut l'arrêter, si on en a tiré suffisamment, & ne jamais attendre que le malade tombe en foiblesse, pour finir.

On bande le bras, en appliquant sur l'ouverture de la veine, une compresse trempée dans de l'eau froide. Le lendemain on frotte la veine avec le doigt du milieu, pour que les lèvres de la piqueure récemment unies se séparent, & laissent de nouveau échapper le sang. Si le sang, qui d'abord étoit noir & épais, commence à devenir rouge & clair, soit que ce soit le premier ou le second jour, on en a assez tiré: ce qui reste est bon: il faut sur le champ fermer le vaisseau, & tenir le bras bandé, jusqu'à ce que la cicatrice soit bien formée; ce qui arrive très promptement dans les veines.



C H A P I T R E X I.

*Dé la manière de tirer du sang par
les Ventoufes.*

LES Ventoufes font de deux fortes : les unes font de cuiyre , & les autres de corne. La ventoufe de cuiyre eft ouverte par un bout , & fermée par l'autre. Celle de corne , eft fort ouverte à fa bafe , avec une petite ouverture en haut. On met dans celle de cuiyre, une méche allumée ; on applique cette ventoufe par fa bafe fur le corps , & on appuie deffus avec la main, jufqu'à ce qu'elle tienne. La ventoufe de corne s'applique fans feu ; on pompe l'air avec la bouche par la petite ouverture qui eft au haut ; & après l'avoir fermée avec un petit morceau de cire , elle tient comme la première. Les ventoufes de l'une & de l'autre efpece , ne fe font pas feulement avec du cuiyre , ou de la corne , mais encore avec toute forte de matière : lors même qu'on n'a rien autre chofe , on peut fort bien fe fervir d'une petite taffe , ou de tout autre petit vafe , dont l'ouverture

re

te est étroite. Après l'application des ventouses, si l'on a fait des scarifications à la peau, il sort du sang; si l'on n'en a point fait, la ventouse attire les esprits. On applique les ventouses avec scarifications, lorsque le mal vient de l'abondance du sang à l'intérieur; & de la dernière façon, lorsqu'il est occasionné par les esprits. On fait sur-tout usage des ventouses, lorsqu'il y a dans une partie, un vice local qu'il suffit de détruire, pour rétablir la santé. La preuve qu'il faut, autant que l'on peut, tirer du sang, même avec la lancette, de la partie qui est affectée, lorsqu'on veut la soulager; c'est que personne n'applique jamais les ventouses sur une partie différente de celle où est le mal, si ce n'est lorsqu'on veut diriger le cours du sang vers l'endroit où on les applique; mais toujours sur la partie malade qu'il est à propos de débarrasser. On peut employer les ventouses dans les maladies chroniques, quoiqu'il y ait déjà quelque tems qu'elles durent; soit que le mal réside dans les humeurs, ou dans les esprits. On se sert aussi des ventouses dans les maladies aiguës, lorsqu'il est à propos de diminuer le volume des liqueurs, & que les forces du malade

ne permettent point de saigner. Ce genre de remède est moins violent, & plus sûr ; il n'y a jamais de danger de l'employer, même dans le fort du redoublement de la fièvre, & lorsque la digestion n'est point encore faite. Ainsi, il vaut mieux appliquer les ventouses, lorsqu'il est nécessaire de tirer du sang, & qu'il y auroit un danger évident de saigner ; ou bien lorsqu'il y a un vice local sur quelque partie noble du corps. Cependant on ne doit point ignorer que s'il y a moins de danger à craindre des ventouses, il y a aussi moins de secours à en attendre ; & qu'aux grands maux, il faut les grands remèdes.

C H A P I T R E X I I .

De la Purgation.

LES anciens purgeoient & donnoient des lavemens dans presque toutes les maladies. Ils employoient l'hellébore noir, le polypode, l'écaille d'airain, que les Grecs appellent *Lepidochalcos*, le suc de titimale, dont une goutte mêlée avec du pain, purge abondamment,

Le lait d'anesse, le lait de vache, & le lait de chevre; ils ajoutoient au lait un peu de sel; ensuite ils le faisoient bouillir; & après en avoir ôté tout ce qui s'étoit caillé, ils faisoient boire le reste qui étoit comme une espèce de petit lait. Mais comme la plûpart des médicamens sont nuisibles à l'estomac, il est bon de mêler l'Aloës à tous les purgatifs. Les évacuations par les selles, si elles sont trop copieuses ou trop fréquentes, affoiblissent: ainsi lorsqu'on est malade, il ne faut jamais employer de purgatifs violens, à moins qu'il n'y ait point de fièvre. On peut par exemple, donner dans les maladies produites par l'atrabile, l'hellébore noir, de même que dans la mélancholie causée par la tristesse, & dans la paralysie; mais lorsqu'il y a fièvre, il est plus à propos d'user d'alimens & de boissons qui nourrissent le malade, & qui lui procurent en même tems la liberté du ventre. Il est des espèces de maladies, où il est bon de purger avec le lait.

Du Lavement.

On doit aussi dans presque tous les cas, tenir le ventre libre par les lavemens. C'est une méthode qu'Asclepiade

a suivie, quoiqu'il l'ait blâmée, & dont on ne sert presque pas dans ce siècle-ci. l'usage modéré néanmoins qu'Asclepiade a fait du lavement, me paroît avoir de grands avantages; il ne faut pas à la vérité employer cette sorte de remède trop souvent; mais il n'y a aucun inconvénient de donner un lavement ou deux, si la tête est pesante; si les yeux sont chargés; s'il y a colique; si l'on sent des douleurs dans le bas ventre, dans les hanches; s'il y a amas de bile, de pituite, ou de sérosité dans l'estomac; si l'on respire difficilement; si l'on ne va point à la selle; s'il y a des excréments amassés dans les intestins, qui n'en sortent point; si le malade se présente au bassin, sans rien faire, & s'il sent une odeur désagréable; si les matières que l'on rend sont vitiées; si la diète qu'on a gardée, n'a point emporté la fièvre; si les forces ne permettent pas de saigner, quoiqu'on ait besoin de l'être, ou si le tems de le faire est passé; si l'on a bu beaucoup avant que de tomber malade; si l'on est tout à coup constipé, après avoir eu pendant long-tems naturellement, ou par accident, le ventre libre. ○

On doit observer à l'égard des lavemens, de ne point en donner avant le

troisième jour, ni lorsque la digestion n'est point entièrement faite; que le malade est foible, ou épaisé par une maladie qui dure depuis long-tems; lorsqu'on va tous les jours à la selle en suffisante quantité; qu'on a le flux, ou qu'on est dans le redoublement de la fièvre; car alors, la liqueur qu'on injecte, reste dans les intestins, porte à la tête, & augmente le danger. Le malade doit faire diète la veille, pour être plus en état de recevoir le lavement; boire le jour même, quelques heures avant que de le recevoir, de l'eau tiède, pour humecter les intestins grêles. Ces précautions prises, si on n'a pas besoin d'un lavement qui agisse bien fortement, on ne se sert que d'eau pure; si l'on veut un lavement plus fort, on ajoute du miel à l'eau; si l'on veut un lavement adoucissant, on prend une décoction de fénu-grec, d'orge, ou de mauve. Le lavement astringent se fait avec une décoction de verveine. Si l'on a besoin d'un lavement acre, on le prépare avec l'eau de la Mer, ou de l'eau commune, dans laquelle on a fait fondre du sel. Soit qu'on se serve de l'eau de la Mer, ou de l'eau commune, il est à propos de les faire bouillir l'une

& l'autre. On rend encore le lavement plus acre, en y ajoutant, ou de l'huile, ou du nître, ou même du miel. Plus le lavement est acre, plus il fait d'effet; mais il est aussi plus difficile de le garder. La liqueur que l'on injecte, ne doit être ni froide, ni chaude; afin qu'elle ne nuise point, ni par le chaud, ni par le froid. Lorsqu'un malade a pris un lavement, il doit autant qu'il est possible, se tenir au lit, & ne point aller à la selle à la première envie qu'il en ressent, mais attendre autant qu'il peut. Il arrive fort souvent que, les matières superflues ayant été emportées par le lavement, les parties supérieures se dégagent, & que le mal se dissipe. Lorsqu'après avoir pris un lavement, on a été plusieurs fois à la selle, & qu'on est fatigué; il faut se reposer un peu; & de crainte que les forces ne manquent, prendre de la nourriture ce jour-là. On en prend plus ou moins, selon que l'on a à craindre, ou que l'on n'a pas à craindre le retour de la fièvre.



CHAPITRE XIII.

Du Vomissement.

LE Vomissement qui est nécessaire aux personnes bilieuses, lors même qu'elles se portent bien, l'est aussi dans les maladies produites par la bile: & il est bon de faire vomir dans toutes les fièvres qui sont précédées de frissons, & de tremblement. Le vomissement n'est pas moins avantageux aux personnes qui sont sujettes au cholera-morbus: il est aussi d'une grande utilité dans la folie qui est accompagnée d'un excès de gaieté; dans les attaques d'épilepsie; mais dans les maladies aiguës, comme dans le cholera-morbus, dans les fièvres continuës, avec redoublement, il ne faut point faire vomir, comme je l'ai dit ci-dessus à l'article de la purgation, avec des vomitifs violens: il suffit de prendre pour vomir, ce que j'ai conseillé aux personnes en santé. Dans les maladies chroniques qui sont graves, mais qui ne sont point accompagnées de fièvre, comme l'épilepsie, la folie, on se sert de l'hellébore blanc; il n'est jamais

avantageux de s'en servir en Hyver, ou en Eté ; on s'en trouve très bien au Printems, & passablement en Automne. Avant que de le donner, il est bon de faire boire beaucoup le malade. Il est à propos d'observer que tous les médicamens que l'on donne en lavage, ne font pas toujours bien aux malades, & font toujours mal aux personnes en santé.

C H A P I T R E X I V.

De la Friction.

A SCLEPIADE dans le livre qu'il a intitulé *des Secours Généraux*, qu'il réduit à trois, qui sont la Friction, dont il se donne pour l'inventeur ; le vin, & la gestation ; a dit tant de choses de la friction & de la gestation, qu'il a employé la plus grande partie de ce livre, sur le seul article de la friction. Il y auroit de l'injustice à enlever aux Médecins modernes, la gloire des choses qu'ils ont découvertes en ce genre, ou qu'ils ont sagement imitées de leurs prédécesseurs ; mais il est juste aussi de rendre à leurs auteurs, ce qu'on trouve

d'écrit là-dessus chez quelques anciens. On ne peut nier qu'Asclepiade n'ait parlé d'une façon beaucoup plus étendue & plus claire, que ceux qui l'ont précédé, sur la manière d'employer la friction, & des cas où il convient de l'employer; cependant il n'a rien dit qu'Hippocrate n'ait dit avant lui, en peu de mots. On trouve dans cet Auteur beaucoup plus ancien qu'Asclepiade, que la friction violente durcit le tissu des fibres du corps; que la légère le ramollit; que celle qui est continuée pendant long-tems, amaigrit; & que celle qui dure peu, engraisse: il s'ensuit donc qu'on doit l'employer pour resserer le tissu des fibres, lorsqu'il est trop lâche; pour le ramollir, lorsqu'il est trop ferré; qu'on doit aussi s'en servir pour évacuer le superflu des humeurs, lorsqu'on en fait trop; & pour donner de l'embonpoint aux personnes maigres. Lorsqu'on voudra faire réflexion à chacune de ces espèces de friction, ce qui cependant n'est point du ressort de la Médecine, on verra qu'elles dépendent toutes de la même cause, qui consiste dans le retranchement. Car on ne resserre une chose, qu'en ôtant ce qui la rendoit lâche: on n'en ramollit une autre,

qu'en retranchant ce qui faisoit la dureté ; on engraisse , non pas par la friction , mais par la nourriture qui pénètre jusqu'à la peau qu'on a relâchée auparavant , par la friction. La cause de ces différens effets ne dépend donc que de la manière de faire la friction. Il y a une très grande différence entre la friction & l'onction : il est nécessaire d'oindre & de frotter légèrement le corps dans les maladies aiguës , lors même qu'elles ne font que commencer , pourvu que ce soit dans la rémission , & avant que d'avoir donné à manger : il y a du danger au contraire , d'user de frictions un peu fortes , dans les maladies aiguës , lorsqu'elles croissent : si ce n'est dans la phrénésie , lorsqu'on veut procurer du sommeil aux malades. On ne doit donc employer la friction , que dans les maladies qui durent depuis long-tems , & qui commencent à diminuer. Je n'ignore pas qu'il est des Médecins qui prétendent que c'est sur-tout , lorsque les maladies commencent , & qu'elles vont en augmentant , & non pas lorsqu'elles tirent à leur fin , qu'il est nécessaire de faire des remèdes ; mais ils se trompent : car une maladie qui , à la vérité , se termineroit d'elle-même , peut

se terminer bien plus vîte, si l'on emploie des remèdes ; & il est nécessaire d'en employer alors, pour deux raisons : la première, afin que l'on soit plutôt rétabli ; la seconde, afin que la maladie qui reste, ne vienne pas à augmenter de nouveau, même par quelque cause légère : car une maladie peut être moins grave qu'elle n'a été, & n'être point encore entièrement guérie ; & il peut y avoir quelques restes, que les remèdes acheveront de dissiper.

Il est aussi dangereux d'employer la friction dans le redoublement de la fièvre, qu'il est utile de s'en servir, lorsque la maladie commence à diminuer. On doit même attendre autant qu'il est possible, qu'il n'y ait plus de fièvre, ou tout au moins, qu'elle soit dans sa rémission. On fait des frictions tantôt par tout le corps, comme lorsqu'on veut donner de l'embonpoint à une personne maigre ; tantôt on n'en fait que sur une partie, lorsque la foiblesse de cette partie même, ou de quelque autre, le demande. La friction adoucit les douleurs de tête qui durent depuis long-tems, pourvu néanmoins qu'on ne la fasse pas dans la violence de la douleur. Il arrive aussi quelquefois qu'un membre paraît

lytique se rétablit par les frictions que l'on fait dessus. Il est cependant plus ordinaire de faire les frictions sur les parties qui ne sont point malades. On fait, par exemple, des frictions sur les parties inférieures, lorsqu'on veut dégager les parties moyennes ou supérieures du corps. Il en est qui veulent fixer le nombre des frictions que l'on doit faire à une personne; mais mal à propos. Cela dépend absolument des forces de celui qui a besoin qu'on lui fasse des frictions; car il suffira d'en faire cinquante à une personne fort foible, tandis qu'on pourra en faire jusqu'à deux cens à une personne plus forte, à raison des forces de l'une & de l'autre. Aussi en fait-on moins à une femme qu'à un homme; moins à un enfant ou à un vieillard, qu'à un jeune homme; enfin si l'on ne frotte que certaines parties, la friction doit être forte, & durer long-tems; puisqu'il est impossible d'affoiblir promptement le corps, en ne frottant que sur une partie, & qu'il est nécessaire de dissiper beaucoup de matière, soit qu'on veuille dégager la partie même sur laquelle on fait les frictions, soit qu'on veuille en débarasser une autre; mais si la foiblesse

de tout le corps demande qu'on employe également par tout la friction, elle doit durer moins de tems, & être plus legère; de sorte qu'il suffit de ramollir seulement la superficie de la peau, afin qu'elle soit plus en état de recevoir la nouvelle matière qui lui sera fournie par la nourriture que l'on fera prendre immédiatement après les frictions. Nous avons dit plus haut, que le malade étoit fort en danger, lorsqu'il avoit soif & qu'il ressentoit une grande chaleur à l'intérieur, tandis que les parties extérieures étoient froides. Il n'y a point de ressource alors que dans la friction; si elle rappelle la chaleur à l'extérieur, le malade peut en revenir.

CHAPITRE XV.

De la Gestation.

LA gestation est aussi convenable dans les maladies qui durent depuis long-tems, & qui tendent à leur fin. Elle convient également aux personnes qui ont eu la fièvre, mais qui ne l'ont plus, & qui ne sont point encore en

état de s'exercer par elles-mêmes. Elle est aussi très-propre pour emporter les restes des maladies qui durent depuis long-tems, & qui n'ont point cédé aux autres remèdes. Asclepiade a prétendu que dans le commencement des fièvres violentes, & sur-tout de la fièvre ardente, il falloit employer la gestation, pour la dissiper. Mais il y auroit du danger de tenter cette méthode; & le repos est plus convenable. Cependant si on veut en essayer, on peut le faire, si la langue n'est point sèche; s'il n'y a ni tumeur, ni dureté, ni douleur dans les viscères, à la tête ou aux hypocondres. On ne doit jamais agiter un corps qui souffre; soit que l'on ressent de la douleur par-tout, soit qu'on n'en ressent que dans quelque partie, excepté dans la goutte. On ne doit point le faire non plus, dans le redoublement de la fièvre; mais toujours dans la rémission. Il est plusieurs espèces de gestations que l'on employe selon les forces & les richesses de chacun, afin que cette sorte de remède n'épuise point trop une personne foible, & ne manque point à une personne pauvre. La gestation la plus douce de toutes, est celle d'un bateau dans le port ou sur un fleuve; d'une litière,

ou d'un siège; celle d'une voiture est plus violente; & celle d'un navire en pleine mer, l'est encore davantage. Chacune de ces gestations peut être plus ou moins forte. Si l'on n'a aucune des choses précédentes, il faut se servir d'un lit suspendu, que l'on fait agiter; si l'on n'en a point, il faut mettre sous un des piés du lit, un soutien, & remuer le lit avec la main. Les exercices modérés conviennent aux personnes fort foibles. Les exercices violens sont bons pour les personnes qui n'ont plus de fièvre depuis plusieurs jours, ou qui sans avoir de la fièvre, commencent à ressentir les premières atteintes de certaines maladies graves; comme cela arrive dans la phtisie, les maux d'estomac, l'hydropisie, & quelquefois aussi dans la jaunisse, & dans d'autres maladies qui sont sans fièvre, quoiqu'elles durent long-tems, comme l'épilepsie, & la mélancholie. Il est nécessaire dans ces sortes de maladies, de faire usage aussi des exercices que nous avons rapportés à l'article où nous avons parlé de la manière dont les personnes saines & délicates doivent se comporter.

CHAPITRE XVI.

De la Diète.

IL est deux fortes de diètes : l'une où le malade ne prend absolument rien ; l'autre où il ne prend que ce qu'il faut. On ne doit prendre ni nourriture, ni boisson au commencement des maladies ; ensuite il faut tenir un certain milieu ; de façon que l'on ne prenne que des alimens convenables, & pas plus qu'il n'en faut prendre. Il n'est nullement à propos de se trop remplir immédiatement après avoir souffert la faim & la soif ; & s'il y a du danger à le faire, même pour les personnes qui se portent bien, lorsqu'elles ont été obligées par quelque nécessité, de faire abstinence ; combien n'y en aura-t-il pas, pour les personnes infirmes & malades ? Rien ne fait tant de bien à un malade, que l'abstinence gardée à propos. Il est des hommes intempérans parmi nous, qui laissent à leur Médecin le soin de régler la quantité de nourriture qu'ils doivent prendre, & qui veulent régler eux-mêmes le tems où ils doivent

la

prendre : il en est d'autres au contraire, qui comme par grace, laissent au Médecin à marquer le tems de leur manger, & qui prétendent en régler eux-mêmes la mesure : enfin il en est qui pensent que le Médecin leur en redoit, s'ils veulent bien s'en rapporter à lui, pour le reste du traitement ; mais qui veulent être absolument libres dans le choix des alimens qu'ils prennent ; comme s'il s'agissoit d'examiner jusqu'où vont les droits du Médecin, & non de sçavoir ce qui peut être salutaire au malade. Cependant on ne peut disconvenir que l'on ne fasse beaucoup de mal, lorsqu'il est question de régler la nourriture d'un malade, si l'on se trompe au tems, où l'on doit donner à manger ; à la quantité, ou au choix des alimens.

CHAPITRE XVII.

De la Sueur.

LA Sueur s'excite de deux façons ; ou par la chaleur sèche, ou par le bain. La chaleur sèche est celle du sable chaud, des étuves, des fours, & de cer-

taines espèces d'étuves naturelles, où l'on retient renfermée dans un bâtiment, la vapeur chaude qui s'élève de la terre. Nous avons de ces étuves naturelles, au-dessus de Bayes, dans des endroits plantés de Myrthes. Enfin la fueur s'excite encore par le soleil, & l'exercice. Il est avantageux de faire fuer par les différentes manières que nous venons de rapporter, toutes les fois qu'il y a au-dedans du corps, une humeur nuisible qu'il faut dissiper. On guérit aussi parfaitement certaines maladies de nerfs par ces différentes méthodes de faire fuer: on fait usage des premières, pour les personnes délicates; & on n'a recours à la chaleur du soleil, & à l'exercice, que pour les personnes robustes; pourvu néanmoins qu'elles soient sans fièvre, que ce ne soit point au commencement de la maladie, & que la maladie ne soit point grave: on doit bien se garder de faire fuer d'une façon ou d'une autre, dans la fièvre, & lorsque la digestion n'est point encore faite.

On se sert du bain dans deux cas différens. Tantôt on l'emploie au commencement de la convalescence, lorsque la fièvre est dissipée, avant que de passer à une nourriture un peu abondante, &

à un vin plus fort ; & tantôt on y a recours , pour dissiper la fièvre même . On s'en sert presque toutes les fois qu'il est besoin de relâcher la peau , d'attirer au dehors les humeurs corrompues , & de changer l'habitude du corps . Les anciens étoient fort réservés sur l'usage du bain . Asclepiade l'a été beaucoup moins qu'eux . Il n'y a rien de mauvais à craindre du bain , si on l'emploie à propos : il n'est nuisible que lorsqu'on s'en sert à contre-tems . Tout malade qui n'a plus la fièvre depuis un jour , peut se baigner en sûreté le lendemain , après que l'heure de l'accès est passée . Lorsque la fièvre est tierce ou quarte ; on peut prendre le bain , tous les jours où il n'y a point d'accès ; mais si la fièvre est lente , & si la rate est déjà en mauvais état , on peut se baigner dans le tems de la fièvre même , pourvu néanmoins que les hypocondres ne soient point durs , ou enflés ; que la langue ne soit point sèche ; que l'on ne ressent point de douleur , ni à la tête , ni à la poitrine ; & que ce ne soit point dans le redoublement . Dans les fièvres réglées , on peut faire usage du bain dans deux tems différens , avant le frisson , & après l'accès . Dans les fièvres lentes ,

on doit attendre pour se baigner, que l'accès soit entièrement passé. Si la fièvre est continue, on doit attendre qu'elle diminue, & qu'on soit aussi bien qu'il est possible d'être dans ces sortes de fièvres. Les convalescens qui veulent prendre le bain, doivent éviter de s'exposer au froid avant que de se baigner; ils doivent lorsqu'ils sont entrés dans le bain, demeurer un instant tranquilles, & examiner si leurs tempes se resserrent, & s'il en découle ensuite de la sueur. Si les tempes se resserrent, sans qu'il survienne de sueur, le bain leur feroit mal ce jour-là; il faut les oindre fort légèrement, & les emporter chez eux, où ils auront soin de se tenir chaudement, & de faire diète. Si la sueur au contraire, découle des tempes, sans qu'elles se soient resserrées; & si cette sueur se répand ensuite sur toutes les autres parties du corps, ils se fomentent la bouche, avec de l'eau chaude; ils se mettent dans le bain, & ils examineront pareillement, si au premier contact de l'eau chaude, ils ont éprouvé un frissonnement à la superficie de la peau; ce qui n'arrive presque jamais, lorsque les premiers signes ont été bons: mais si on éprouve le frissonnement, c'est une

marque certaine que le bain seroit pernicieux.

C'est l'état particulier du malade qui fait connoître, s'il est nécessaire de l'oindre devant ou après un bain tiède. Le plus ordinaire, cependant, à moins que le Médecin n'ait recommandé expressément de le faire après, est de se faire oindre doucement, lorsqu'on a un peu sué, & de se mettre ensuite dans le bain. On doit avoir égard aux forces du malade, pour la durée du bain : il ne faut jamais attendre pour l'en retirer, que la chaleur le fasse tomber en foiblesse ; il faut l'en faire sortir avant ; & lorsqu'il est dehors, le bien couvrir, afin que le froid ne puisse pénétrer par aucun endroit ; & le faire ensuite suer dans la salle même du bain, avant que de lui rien donner à manger.

On fait aussi différentes espèces de fomentations chaudes, avec le millet, le sel, & le sable. On emploie chacune de ces matières, chaudes & enveloppées dans du linge. Si l'on n'a pas besoin d'une grande chaleur, le linge seul suffit ; si on a besoin d'une chaleur considérable, on se sert de tisons éteints, enveloppés dans un morceau d'étoffe. On se sert aussi de vessies remplies d'huile chaude :

on verse de l'eau dans des vases de terre, qu'on appelle lentilles, à cause de leur ressemblance avec la graine de cette plante : on met du sel dans un sac de linge ; on trempe ce sac dans de l'eau, qui est bien chaude, & on l'applique sur la partie qu'on veut échauffer. On fait encore rougir dans le feu, deux morceaux de fer aplatis par leurs extrémités ; on en enfonce un dans du sel qui est bien séché, & on verse de l'eau doucement par-dessus : lorsqu'il commence à se refroidir, on le remet au feu, & on fait la même chose avec l'autre ; ce qu'on réitère à différentes reprises. Il s'élève une vapeur salée & chaude qui fait très bien dans toutes les maladies des nerfs. L'effet de toutes ces fomentations, est de dissiper les matières nuisibles qui gonflent les hypocondres, qui gênent la respiration, ou les fonctions de quelque autre partie. Nous indiquerons en parlant des maladies, les cas où il est à propos de faire usage de chacune de ces choses en particulier.



CHAPITRE XVIII.

Quels sont les alimens solides, liquides ; & fort, médiocrement, ou peu nourrissans.

APRÈS avoir parlé des différens moyens dont on se sert pour évacuer, il est à propos d'en venir aux matières qui sont propres à nous nourrir ; c'est-à-dire, aux alimens solides & liquides, dont on fait usage, non seulement dans les maladies ; mais encore dans l'état de santé. Il est d'une grande importance de bien connoître toutes les propriétés des différens alimens, pour deux raisons : la première, afin que les personnes en santé, sçachent comment elles doivent en user ; la seconde, afin que les Médecins puissent indiquer dans le traitement des maladies, les espèces dont il est à propos de faire usage, sans être obligés de les nommer toutes en particulier.

Je mets dans la première classe ; c'est-à-dire, dans celle des alimens fort nourrissans (j'appelle ainsi ceux qui contiennent beaucoup de sucs nourriciers) tous

les légumes, toutes les espèces de pâtisserie, faites avec le froment; tous les animaux quadrupèdes domestiques; les grandes bêtes fauves, comme le chevreuil, le cerf, le sanglier, l'âne sauvage; les gros oiseaux, comme l'oye, le paon & la grue; les gros poissons de Mer, comme la baleine, & les autres cetacées; le miel, le fromage. On ne doit donc point s'étonner qu'un morceau de pâtisserie fait avec le froment; la graisse, le miel & le fromage, soient ce qu'il y a de plus nourrissant.

Je range dans la classe moyenne, les herbes potageres, dont on ne mange que les racines, ou les bulbes; certains quadrupèdes, comme le lièvre; tous les petits oiseaux, jusqu'au flambant inclusivement; les poissons qu'on ne sale point, ou qu'on sale en entier. Je place dans la dernière classe, toutes les herbes potageres à tige, comme la citrouille, la concombre, les câpres; toutes les espèces de fruits; les olives, les limaçons, & tous les poissons à coquilles. Outre ces différences dans les classes des alimens, il y en a encore de très grandes dans les espèces qui composent chaque classe. Les unes sont plus nourrissantes, & les autres le sont moins. Le

pain

pain est ce qu'il y a de plus nourrissant ; celui de froment l'est plus que celui de millet ; & celui-ci , plus que celui d'orge. La partie la plus nourrissante du froment , est sa première fleur ; ensuite , sa seconde ; puis la farine qu'on n'a point tamisée , que les Grecs appellent *Autopuron*. Le pain fait avec la farine passée par le bluteau , est moins nourrissant : le pain de ménage est celui de tous , qui contienne le moins de suc nourricier. Parmi les légumes , la fève , la lentille , sont plus nourrissantes que le pois ; & parmi les herbes potageres , la rave , les navets , & tous les bulbes , au nombre desquels je mets l'oignon & l'ail , sont plus nourrissans que le panais & le rai-fort. Le chou , la bette , le porreau nourrissent plus que la laitue , la citrouille & l'asperge. Parmi les fruits , les raisins , les figes , les noix , les dattes , & les pommes contiennent plus de sucs nourriciers ; & parmi ces mêmes espèces , les fruits succulens en contiennent plus que ceux qui sont cassans. Parmi les oiseaux de la classe moyenne , ceux qui marchent plus qu'ils ne volent , sont plus nourrissans , que ceux qui volent plus qu'ils ne marchent ; & parmi ces derniers , les plus gros contiennent plus

de fucs nourriciers, que les médiocres, comme la grive & le becfigue. Les oiseaux qui vivent dans l'eau, fournissent une nourriture plus legere, que ceux qui vivent sur terre. Parmi les quadrupedes domestiques, la viande de porc est la plus legere, & celle de bœuf la plus pesante. En général, tous les animaux sauvages fournissent une nourriture d'autant plus solide, qu'ils sont plus gros. Les poissons que j'ai rangés dans la classe moyenne, & dont nous faisons tant d'usage, sont les plus pesans de tous; ceux qu'on peut employer pour les salines, comme le cayement, le sont moins. Les poissons qui ont la chair plus tendre que celle de ces premiers, mais cependant dure, comme la Dorade, le Corbeau marin, l'Oculata, le Spare, le Plane, & tous les poissons plats, sont aussi plus legers: après ceux-ci viennent le Loup Marin, & le Mulet, & enfin tous les petits poissons de mer.

Ce n'est pas seulement dans les espèces qu'il se rencontre des différences; il en est encore qui dépendent de l'âge, des parties, de la nature du lieu où les choses croissent, & de leur conformation extérieure. Tout animal quadrupede qui tette encore, est moins nour-

rissant, que lorsqu'il est plus vieux. La volaille est aussi d'autant moins nourissante, qu'elle est plus jeune. Parmi les poissons, ceux qui sont d'un moyen âge, & qui n'ont point encore acquis toute leur grosseur, contiennent moins de sucs nourriciers, que ceux qui sont plus gros. Dans le Cochon, les parties qui nourrissent le moins, sont les piés, les bajoues, les oreilles, & la cervelle. Dans l'Agneau & le Chevreau, c'est la tête & la queue; de sorte que l'on peut ranger ces parties dans la classe des alimens qui nourrissent médiocrement; & c'est avec raison qu'on regarde comme la viande la plus legere & la moins nourissante, le col, & les ailes des oiseaux. Pour ce qui est du terrain, le froment qui vient dans les collines, contient plus de suc nourricier, que celui qui croît dans les plaines. Le poisson qui vit autour des rochers, est plus leger que celui qui se tient dans les endroits sablonneux; & celui-ci l'est encore d'avantage, que celui qui vit dans une eau bourbeuse; c'est pourquoi les mêmes poissons sont plus pesans, selon qu'ils ont été pris dans un étang, un lac, ou une rivière. Ceux qui se tiennent dans des endroits, où il y a beau-

coup d'eau, sont plus légers que ceux qui se retirent dans des bas-fonds. La chair des animaux sauvages, est moins pesante que celle des animaux domestiques. Les animaux qui vivent dans des endroits humides, donnent une nourriture plus légère que ceux qui se tiennent dans des lieux secs. Enfin les mêmes animaux nourrissent plus, lorsqu'ils sont gras, que lorsqu'ils sont maigres; frais, que lorsqu'ils sont salés; nouvellement tués, que lorsqu'ils le sont depuis long-tems. La même chose nourrit même plus, lorsqu'elle est bouillie, que lorsqu'elle est rôtie; plus, lorsqu'elle est rôtie, que lorsqu'elle est frite. Les œufs durs sont dans la classe des alimens les plus pesans; les œufs frais ou mollets, dans la classe des plus légers. Quoique toutes les pièces de pâtisserie faites avec le froment, soient dans la classe des alimens qui nourrissent beaucoup, on doit mettre néanmoins dans la dernière classe, certaines préparations de froment lavé, comme la fromentée, le ris, l'orge mondé, la bouillie, & les breuvages faits avec ces mêmes choses; & le pain trempé dans de l'eau.

Quant aux boissons, celle que l'on

fait avec le froment, de même que le lait, le vin miellé, le vin cuit, le vin fait avec des raisins séchés au Soleil, le vin gracieux ou violent, le moust de vin, & le vin fort vieux doivent être rangés dans la classe des alimens qui nourrissent beaucoup. Le vinaigre & le vin qui n'a que quelques années, qui est austère, ou huileux, sont dans la classe moyenne; ainsi on n'en doit jamais donner de cette espèce aux personnes infirmes: l'eau est la boisson la moins nourrissante de toutes.

Une boisson faite avec le froment, est d'autant plus nourrissante, que le froment qu'on a employé, est meilleur. Le vin qui croît dans un bon sol, est plus nourrissant, que celui qui vient dans un terrain médiocre; & celui qu'on a recueilli dans un endroit temperé, l'est plus, que celui qui vient dans un lieu ou trop humide, ou trop sec, ou trop froid, ou trop chaud. Le vin miellé contient d'autant plus de suc nourriciers, qu'il y a plus de miel; le vin cuit, qu'il a plus bouilli; & le vin de raisins séchés au Soleil, qu'il est fait avec des raisins plus desséchés. L'eau la plus légère est celle de pluye; ensuite celle de fontaine; puis celle de rivière, & enfin

celle de puits. Après celle-ci, vient l'eau de neige, ou de glace; celle de lac, & celle de marais, qui est la plus pesante de toutes. Il est nécessaire de bien faire attention à la pesanteur de l'eau, lorsqu'on en veut connoître la qualité; & il n'y a rien de plus facile, puisqu'il suffit de la peser pour s'assurer de sa legereté. Parmi les eaux qui sont également légères, la meilleure de toutes, est celle qui s'échauffe & qui se refroidit plus vîte, & qui cuit les légumes plus promptement. Il arrive presque toujours que plus une chose contient de suc nourricier, plus elle est difficile à digerer; mais si on la digere, elle nourrit d'avantage: on doit donc avoir égard à l'état des forces dans le choix des alimens, & n'en prendre que la quantité qu'il convient dans chaque espèce. Les personnes foibles doivent faire usage des alimens les moins nourriffans; celles qui sont plus fortes, se trouveront parfaitement bien de ceux qui nourrissent médiocrement; & les personnes robustes s'accommoderont à merveille de ceux qui nourrissent le plus. On peut manger d'avantage des alimens qui sont plus légers; mais il faut user sobrement de ceux qui sont plus pèsans.

CHAPITRE XIX.

De la nature & des propriétés de chaque espèce d'aliment.

C E ne sont point là , les seules différences que l'on observe dans les alimens ; il en est qui sont de bon suc , & d'autres de mauvais. Il est des alimens doux : il en est qui sont âcres : les uns épaississent la pituite ; les autres l'attenuent : ceux-ci sont bons pour l'estomac ; ceux-là lui sont contraires : les uns causent des vents ; les autres n'en causent point : les uns échauffent , les autres rafraîchissent : ceux-ci s'aigrissent dans l'estomac , & ceux-là ne s'y corrompent pas si facilement : les uns lâchent le ventre , d'autres le resserrent : ceux-ci font couler l'urine , & ceux-là , la suppriment : quelques-uns procurent le sommeil ; quelques autres éveillent les sens. Il faut donc connoître les propriétés de chacun ; parce que les uns conviennent à un tel temperament , ou à une telle maladie ; & les autres à un autre.

 CHAPITRE XX.

Des alimens de bon suc.

LES alimens de bon suc, sont le froment, l'épautre, la fromentée, le ris, l'amidon, le *Tragum* *, l'orge mondé, le lait, le fromage mou, le gibier, tous les petits oiseaux de la classe moyenne; & parmi les gros, ceux que nous avons nommés plus haut; tous les poissons qui tiennent le milieu entre les durs & les tendres, comme le mulot, & le loup marin; les herbes potageres, comme la laitue, l'ortie, la mauve, la concombre, la citrouille, le pourpier, les limaçons, les dattes; les fruits qui ne sont ni acerbés, ni acides; le vin gracieux, tendre; le vin de raisins séchés au Soleil; le vin cuit, les olives fraîches, & celles qui ont été conservées dans l'une ou l'autre des deux liqueurs dont nous venons de parler; les matrices, les bajoues, les piés de cochons; toute espèce de chair grasse, ou glutineuse, tous les foyes d'animaux, les œufs frais.

 * Tifanne de froment.

CHAPITRE XXI.

Des alimens de mauvais suc.

LES alimens de mauvais suc, sont le millet, le panis, l'orge, les légumes, la chair des animaux domestiques fort maigres, la chair salée, toutes les salines, le garus, le fromage vieux, le chervi, le raifort, la rave, les navets, les bulbes, le chou, ses rejettons sur-tout; l'asperge, la bette, la concombre, le porreau, la roquette, le cresson alenois, le thym, l'herbe au chat, la sarriette, l'hyssope, la rue, l'anet, le fenouil, le cumin, l'anis, la patience, la moutarde, l'ail, l'oignon, la ratte, les reins, les entrailles; tous les fruits acerbes, ou acides; le vinaigre; toutes les substances âcres, acides, acerbes, l'huile, les petits poissons de mer, & tous ceux qui sont fort tendres ou fort durs, & qui sentent mauvais, tels que sont la plupart de ceux qui vivent dans des étangs, des lacs, & des ruisseaux bourbeux, ou qui sont d'un volume considérable.

CHAPITRE XXII.

*Des alimens doux , & de ceux qui
sont âcres.*

LES alimens doux sont la Sorbition *, la bouillie, le baignet, l'amidon, l'orge mondé, la chair grasse, glutineuse, telle que celle de presque tous les animaux domestiques, & surtout les piés, les bajoues de cochons, les queués, les têtes de chevreaux, d'agneaux, de veaux; les cervelles, le lait, toutes les choses qu'on appelle proprement douces, le vin cuit, le vin de raisins séchés au Soleil, les amandes de pins.

Les alimens âcres sont toutes les substances fort austères; tous les acides, les salines, le miel qui est d'autant plus âcre qu'il est meilleur; l'ail, l'oignon, la roquette, la rue, le cresson alenois, la concombre, la bette, le chou, l'asperge, la moutarde, le raifort, l'endive, le basilic, la laitüe, & la plus grande partie des herbes potageres.

* Espèce de breuvage, qui faisoit la principale nourriture des malades chez les Romains.

CHAPITRE XXIII.

Des alimens qui épaisissent, ou atténuent la pituite.

LES alimens qui épaisissent la pituite, sont les œufs frais, la fromentée, le ris, l'amidon, l'orge mondé, le lait, les bulbes, & presque toutes les substances glutineuses. Ceux qui l'atténuent, sont toutes les choses salées, âcres & acides.

CHAPITRE XXIV.

Des alimens bons à l'estomac.

LES alimens bons à l'estomac, sont toutes les choses austères, acides, & médiocrement salées; le pain qui n'est point fermenté; le ris, l'orge mondé, la fromentée lavée; les oiseaux, le gibier, rôtis ou bouillis; parmi les animaux domestiques, la chair de bœuf; & si l'on fait usage de quelque autre, il vaut mieux que ce soit d'un animal maigre, que d'un gras; les piés, les

bajoues, les oreilles de cochon, les matrices des femelles qui n'ont point porté. Parmi les herbes potageres, l'endive, la laitue, le panais, la citrouille bouillie, le chervi; parmi les fruits, la cerise, la mure, la corne, la poire cassante, telles que celles de Crustume & de Nevie, de Tarente, & de Segni *; la pomme de francatu, de scandie; la semence de faule; le coing, la grenade, l'absynthe, le buret, la pourpre, les limaçons, les raisins de caisse; les œufs frais, les dattes, les amandes de pin; les olives blanches gardées dans de la saumure forte; les mêmes trempées dans du vinaigre; les olives noires qu'on a bien laissé meurir sur l'arbre, ou qu'on a conservées dans du vin cuit, ou dans du vin de raisins séchés au Soleil; le vin austère, quoiqu'il soit déjà piquant, le vin resiné, les poissons durs de la classe moyenne, les huîtres, les petoncles, toutes les espèces de buccine, & de porcelaine; tous les alimens tant solides que liquides, froids, ou chauds.

* Villes d'Italie.

CHAPITRE XXV.

Des alimens nuisibles à l'estomac.

LES alimens nuisibles à l'estomac, sont toutes les choses tièdes, fort salées, succulentes, fort douces, la Sorbition, le pain fermenté, le pain de millet, d'orge, l'huile, les racines des herbes potageres, & tous les légumes accommodés avec l'huile ou le garus; le miel, le vin miellé, le vin cuit, le vin de raisins séchés au Soleil, le lait, le fromage, le raisin frais, la figue verte ou sèche, tous les légumes venteux, le thym, l'herbe au chat, la sarricette, l'hyssope, le cresson alenois, la patience, le lampfane, les noix. On conçoit par le détail que nous venons de donner, que tous les alimens de bon suc ne conviennent pas tous à l'estomac; & que pareillement tous ceux qui conviennent à l'estomac, ne sont pas toujours de bon suc.



CHAPITRE XXVI.

Des alimens qui causent des vents.

LES alimens qui causent des vents, sont presque tous les légumes, toutes les choses grasses, ou fort douces, ou succulentes; le moust de vin, & le vin lui-même qui n'est pas bien vieux: parmi les plantes, on compte l'ail, l'oignon, le chou, toutes les racines, excepté celles du chervi, & du panais; les bulbes, les figues séches, & sur-tout les vertes, les raisins frais, toutes les espèces de noix, hormis celle de pin, le lait; les différentes sortes de fromage, & enfin tout ce qui n'est qu'à moitié cuit.

Des alimens qui ne sont point venteux.

Les alimens qui ne sont point venteux, sont le gibier, les oiseaux que l'on prend à la chasse, les poissons, les fruits, les olives, les poissons à coquilles, les œufs frais, ou mollets; le vin vieux. Le fenouil & l'anet chassent les vents.

CHAPITRE XXVII.

Des alimens qui échauffent, ou qui rafraîchissent.

LES alimens qui échauffent, sont le poivre, le sel, toutes les espèces de chairs succulentes, l'ail, l'oignon, la figue sèche, les salines, & le vin qui échauffe d'autant plus qu'il est plus pur.

Les alimens qui rafraîchissent, sont les herbes potagères, dont on mange les tiges cruës, comme l'endive, & la laitue, la coriande, la concombre, la citrouille bouillie, la bette, la mure, la cerise, les pommes acerbes, les poires cassantes, la chair bouillie, le vinaigre sur-tout, & les mets ou les boissons où on le fait entrer.

CHAPITRE XXVIII.

Des alimens qui se corrompent aisément dans l'estomac.

LES alimens qui se corrompent aisément dans l'estomac, sont le pain fermenté; le pain qui n'est point de

froment ; tous les ouvrages de pâtisseries ; le lait , le miel ; tout ce qu'on prépare avec le lait ; les poissons tendres , les huîtres , les herbes potagères , le fromage nouveau ou vieux , la chair grasse , ou tendre ; le vin doux , le vin miellé , le vin cuit , le vin de raisins séchés au soleil ; enfin tout ce qui est succulent , trop doux , ou trop tendre.

Des alimens qui ne se corrompent point dans l'estomac.

Les alimens qui ne se corrompent point dans l'estomac , sont le pain qui n'est point fermenté ; lesoiseaux , sur-tout ceux qui sont fort durs ; les poissons qui ont la chair dure , non seulement comme la Dorade , ou le Scarus , mais même le Calemar , la Langoûte , le Polype ; la chair de bœuf , & toute sorte de chair dure , principalement , si elle est maigre ou salée ; toutes les salines , les limaçons , le Buret , la Pourpre , le vin austère , ou résiné.



CHAPITRE XXIX.

Des alimens qui lâchent le ventre.

LES alimens qui lâchent le ventre, sont le pain fermenté, principalement le pain de ménage, & le pain d'orge ; le chou, lorsqu'il n'est qu'à demi cuit ; la laitue, l'anet & le cresson, le basilic, l'ortie, le pourpier, le rai-fort, les câpres, l'ail, l'oignon, la mauve, la patience, la bette, l'asperge, la citrouille, la cerise, la mure ; tous les fruits doux, les figues séches, & surtout les vertes, les raisins frais, gras ; les petits oiseaux, les limaçons, le Garus, les salines, les huîtres, les pelorides, le hérifson, la Moule, presque tous les poissons à petites coquilles, & surtout le jus de ces poissons ; les petits poissons de mer, tous les poissons tendres, la liqueur de la Seiche, la chair grasse, succulente, ou bouillie, les oiseaux qui nagent, le miel crud, le lait ; tout ce qui est préparé avec le lait ; le vin miellé, le vin doux ou salé, l'eau ; toutes les choses tendres, tièdes, douces,

grasses, bouillies, succulentes, salées,
& délayées.

CHAPITRE XXX.

Des alimens qui resserrent le ventre.

LES alimens qui resserrent le ventre, sont le pain d'épautre, le pain fait avec la fleur de farine de froment, sur-tout s'ils ne sont point fermentés, ou si on les a fait rôtir : on les rend encore plus astringens, en les font cuire deux fois. Parmi les alimens qui ont la même propriété, on compte encore la bouillie faite avec la farine de froment, de panis ou de millet ; les breuvages préparés avec ces mêmes choses, sur-tout si on les a fait frire auparavant ; la lentille frite & mêlée avec la bette, l'endive, la chicorée sauvage, ou le plantin. L'endive elle-même frite, & mêlée avec le plantin, ou la chicorée sauvage ; les petites herbes potageres, le chou cuit deux fois, les œufs durs, principalement, lorsqu'on les mange sans apprêt ; les oiseaux d'une médiocre grosseur, comme le merle, le ramier,

sur-tout si on les a fait cuire dans de l'oxicrat; la grive, tous les oiseaux qui courent plus qu'ils ne volent; le lièvre, le chevreuil, le foie des animaux qui ont du suif; le foie & le suif du bœuf; le fromage fort vieux, ou qui a passé la Mer; le fromage nouveau, cuit avec du miel, ou du vin miellé; le miel cuit, les poires qui ne sont point mures, les cornes, sur-tout celles qui causent des tranchées; le coing, la grenade, les olives blanches, ou prématurées; le myrthe, les dattes, la pourpre, le buret, le vin résiné, le vin dur, le vin pur, le vinaigre; le moust de vin qui a bouilli; le vin cuit qui est dur; le vin de raisins séchés au soleil, l'eau chaude ou fort froide, qui est dure; c'est-à-dire, celle qui est long-tems sans se corrompre; comme l'eau de pluie; toutes les choses dures, maigres, austères, âpres, grillées, & la viande rôtie, plutôt que celle qui a bouilli.



CHAPITRE XXXI.

Des alimens qui chassent les urines.

LES alimens qui chassent l'urine, sont toutes les plantes odoriférantes qui croissent dans les jardins, comme l'ache, la ruë, l'anet, le basilic, la menthe, l'hyssope, l'anis, la coriandre, le cresson alenois, la roquette, le fenouil, l'asperge, les câpres, l'herbe au chat, le thym, la sarriette, le lampfane, le panais, sur-tout le panais sauvage, le raifort, le chervi, l'oignon: parmi le gibier, le lièvre sur-tout; le vin léger, le poivre long & rond, la moutarde, l'absynthe, les amandes de pin.

CHAPITRE XXXII.

Des plantes qui excitent le sommeil.

LES plantes qui excitent le sommeil, sont le pavot, la laitüe, sur-tout celle d'Eté, dont les tiges sont déjà remplies de lait, la mure, le porreau.

Des plantes qui réveillent les sens.

Les plantes qui réveillent les sens, sont l'herbe au chat, le thym, la sarricette, l'hyssope, le pouliot sur-tout, la ruë & l'oignon.

CHAPITRE XXXIII.

Des remèdes attractifs.

IL est plusieurs remèdes attractifs, qui attirent les humeurs au dehors ; mais comme ils sont composés pour la plus grande partie, de drogues étrangères, & qu'on ne les emploie guères que dans des cas différens de ceux où le régime seul suffit, je n'en parlerai point pour le présent ; je me contenterai d'indiquer ceux qu'il est aisé de se procurer, & qui conviennent dans les maladies dont je vais parler bien-tôt. Ces remèdes agissent en rongant la texture du corps, & en en faisant sortir les humeurs nuisibles. Telle est la vertu de la semence de la roquette, du cresson, du raifort, &

sur-tout de la semence de la moutarde : le sel & la figue ont aussi cette propriété.

Des répercussifs.

Les remèdes qui sont en même tems légèrement répercussifs , & émolliens , sont la laine grasse trempée dans du vinaigre ou du vin , auquel on a ajouté de l'huile ; les dattes écrasées , le son bouilli dans de l'eau salée , ou dans du vinaigre. Les répercussifs froids , sont la parietaire , le serpolet , le pouliot , le basilic , la renouée , le pourpier , les feuilles de pavot , les tendrons de la vigne , les feuilles de coriandre , la jusquiame , la mousse , le chervi , l'ache , le solanum , les feuilles de chou , l'endive , le plantin , la semence de fenouil , les poires , & les pommes écrasées ; le coing sur-tout , la lentille , l'eau froide , principalement celle de pluie , le vin , le vinaigre , le pain , la farine , l'éponge , la frange de soye , la laine grasse , le linge trempé dans du vinaigre ou du vin ; la terre cimolée , le plâtre , l'huile acerbe , l'ocre , le myrthe , l'huile rosat ; les feuilles de verveine broyées avec des tiges tendres , telle que la tige de l'olivier , du cyprès , du myrthe , du

lentisque, du tamaris, du troene, du rofier, du buiffon, du laurier, du lierre & du grenadier.

Les répercuffifs qui ne font point rafraîchiffans, font les coings bouillis, l'écorce de grenade, l'eau chaude dans laquelle on a fait bouillir des feuilles de verveine préparées, comme nous l'avons dit ci-deffus; la poudre faite avec la lie de vin, ou les feuilles de myrthe; l'amande amere.

Des remèdes qui échauffent.

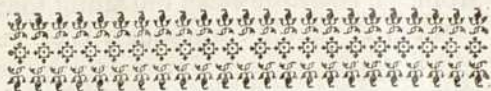
Les remèdes qui échauffent, font les cataplafmes faits avec telle espèce de farine que ce puisse être, de froment, de fleur de froment, d'orge, d'ers, d'yvraie, de millet, de panis, de lentille, de fève, de lupin, de lin, de fenu-grec: on fait bouillir ces farines, & ensuite on les applique chaudes. Les cataplafmes faits avec le vin miellé, font beaucoup plus d'effet, que ceux qu'on fait avec l'eau. On ajoute à ces farines, la pomade de troene, d'iris; la moële, la graiffe, le fiel, qu'on mélange avec de la vieille huile; le sel, le nître, la nielle, le poiyre, la quintefeuille.

Des remèdes qui durcissent ou ramolissent le tissu de la peau.

La plûpart des répercussifs violens & froids , durcissent le tissu de la peau ; mais ceux qui sont en même tems chauds & résolutifs , le ramolissent. Il n'y a rien de plus émollient que le cataplasme fait avec la semence de lin , ou de fenu grec.

Tels sont les différens remèdes que les Médecins emploient, simples ou composés , chacun plûtôt selon ses idées particulières , que selon des régles certaines.





LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Des différentes espèces de maladies

APRE'S avoir parlé de tout ce qui concerne les maladies en général ; je vais passer au traitement de chacune en particulier. Les Grecs ont divisé les maladies en deux classes : en maladies aiguës, & en maladies chroniques ; mais comme les mêmes maladies ne se terminent pas toujours de la même façon, il est arrivé que les uns ont mis dans la classe des maladies aiguës, certaines maladies que les autres ont rangées dans la classe des maladies chroniques ; d'où il est aisé de voir qu'il y a plusieurs classes de maladies ; car il est des maladies courtes & aiguës, qui se terminent promptement pour la vie, ou pour la mort. Il en est de chroniques, dans lesquelles la santé ou la mort n'arrivent qu'après un long-tems. Il en est une

troisième espèce de celles qui tantôt sont aiguës, & tantôt chroniques. C'est ce que l'on peut remarquer non seulement dans les fièvres, où cela arrive très-fréquemment; mais encore dans d'autres maladies. Enfin, il est encore une quatrième classe de maladies qu'on ne peut point appeller aiguës, parce qu'elles ne font point mourir; ni chroniques, parce que si on on y remédie dès le commencement, on les guérit facilement. Lorsque je traiterai de chaque maladie en particulier, j'indiquerai la classe dans laquelle on doit la ranger.

Je diviserai les maladies, en universelles qui semblent attaquer tout le corps; & en particulières qui sont propres à chaque partie. Je commencerai par les maladies universelles, après avoir fait quelques réflexions en forme de préface, sur toutes les maladies en général.

Dans telle maladie que ce puisse être, on ne doit point plus donner au hasard, qu'à l'Art; ni pas plus à l'Art qu'à la nature; puisque sans la nature, l'Art ne peut rien. Un Médecin qui ne guérit point, est plus excusable dans les maladies aiguës, que dans les maladies chroniques; car dans celles-là, on n'a que fort peu de tems pour

faire des remèdes, & s'ils ne réussissent point, le malade périt. Dans celles-ci au contraire, on a du tems, & pour réfléchir, & pour changer de remède; de sorte qu'il est fort rare que le malade, s'il a été obéissant, & s'il a appelé le Médecin dès le commencement, périsse sans qu'il y ait de la faute de ce dernier. Une maladie chronique profondément enracinée est aussi difficile à guérir qu'une maladie aiguë. On guérit d'autant plus facilement une maladie aiguë, qu'elle est plus ancienne; & une maladie chronique qu'elle est plus récente.

On ne doit point ignorer non plus, que les mêmes remèdes ne conviennent point à tous les malades dans les mêmes maladies; & c'est ce qui a fait que les plus grands Médecins ont vanté comme uniques dans les mêmes maladies, les remèdes les plus différens, selon le succès qu'ils en avoient éprouvé chacun en particulier; ainsi lorsqu'un remède ne réussit point, il faut préférer la vie du malade à la réputation de l'Auteur du remède indiqué, & en changer. Dans les maladies aiguës, lorsqu'un remède ne fait pas bien, il ne faut pas tarder à essayer d'un autre; dans les maladies chroniques au contraire, qui ne se

forment que lentement & qui ne se guérissent que de même, il ne faut pas rejeter tout de suite un remède qui n'a pas réussi à la première épreuve; pour le peu même qu'il ait procuré de soulagement, il ne faut pas le quitter, parce qu'avec le tems il guérira la maladie.

CHAPITRE II.

Comment on distingue les espèces de maladies; comment on voit si elles augmentent ou diminuent; & de la manière dont il faut les traiter dès le commencement.

IL est facile dès le commencement des maladies, de connoître si elles seront aiguës, ou chroniques, non seulement dans les cas où elles le sont toujours; mais même dans ceux où elles varient. Si la fièvre est continue, & la douleur violente, la maladie est aiguë; mais si la douleur est modérée, la fièvre peu considérable; s'il y a une intermission marquée entre les accès, & si l'on remarque les signes que nous avons rapportés dans le livre précédent, il

est clair que la maladie sera chronique.

On doit examiner aussi, si la maladie augmente, si elle reste dans le même état, ou si elle diminue; parce qu'il est à propos de faire quelques remèdes, lorsque la maladie augmente, & beaucoup, lorsqu'elle diminue. Dans les maladies aiguës qui vont en augmentant, il est à propos d'attendre la rémission de la fièvre, pour faire les remèdes qui conviennent. La maladie va en augmentant, lorsque la douleur est violente, que les redoublemens sont considérables, que l'un recommence avant que l'autre soit fini, ou qu'ils reviennent fort proche les uns des autres. Quoique dans les maladies chroniques, on n'ait point de signes aussi certains que ceux que nous venons de rapporter, on peut être sûr cependant que la maladie va en augmentant, si le sommeil est interrompu; si la digestion se fait mal; si les dejections sentent fort mauvais; si les sens sont appesantis; si l'esprit est plus paresseux que de coutume; si l'on ressent un sentiment de froid, & de chaleur qui se répand par-tout le corps; si l'on est fort pâle. Les signes contraires à ceux-ci, sont une preuve que la maladie tend à sa fin. Dans les

maladies aiguës , on doit différer plus long-tems à donner de la nourriture au malade : il faut attendre que la maladie aille en baissant ; afin de diminuer , par l'abstinence , le volume des liqueurs , & la violence du mal. Dans les maladies chroniques , il est nécessaire de donner plutôt de la nourriture , afin que le malade ait assez de forces pour résister à la maladie pendant tout le tems qu'elle durera. Lors même que la maladie n'affecte point tout le corps ; mais seulement une partie , il est cependant toujours plus à propos de l'attaquer par des remèdes qui agissent sur tout le corps , que par d'autres , dont l'effet seroit borné à la partie affectée ; car ce n'est que par l'action générale du corps , que les parties malades se guérissent. Il y a aussi une grande différence à faire , si le malade a été bien ou mal traité dès le commencement , parce que les remèdes font moins de bien à ceux sur qui on les a déjà employés inutilement. Cependant si un malade n'a rien perdu de ses forces pour avoir été mal traité d'abord , il est bien-tôt rétabli , lorsqu'on emploie les remèdes convenables. Comme j'ai commencé par rapporter les signes qui annoncent que la santé est sur le point

de se déranger, ce sera aussi par les remèdes qu'il est à propos de faire dans ce tems, que je commencerai le traitement des maladies. Lors donc qu'on éprouve quelques-uns des accidens dont j'ai parlé ci-dessus, rien ne fait mieux que le repos & l'abstinence. Si l'on boit, il ne faut boire que de l'eau. Il suffit quelquefois pour prévenir une maladie grave, de prendre ces précautions pendant un jour; & quelquefois pendant deux, s'il reste encore après le premier jour, quelques accidens qui donnent lieu de craindre. On ne doit prendre que fort peu de nourriture, après qu'on a fait diète, & il ne faut boire que de l'eau; le jour suivant, on peut boire du vin; & ensuite on boit alternativement de l'eau un jour, & du vin un autre; on continue d'en user ainsi jusqu'à ce qu'on n'ait plus rien à appréhender. Souvent on prévient par ces précautions, une maladie fâcheuse prête à se déclarer. Plusieurs se trompent, lorsqu'ils s'imaginent pouvoir emporter tout de suite, dès le premier jour, soit par l'exercice, soit par le bain, soit par la purgation, soit par le vomissement, soit par les sueurs ou l'usage du vin, l'accablement qu'éprouve le malade. Cette méthode, il est

vrai , réussit quelquefois ; mais elle trompe bien plus souvent , qu'elle ne réussit ; & il n'y a que l'abstinence qui soit absolument sans danger ; car on est toujours le maître de la proportionner à la grandeur du mal ; & si les symptomes sont légers , on peut se contenter de retrancher le vin au malade , ce qui lui fera beaucoup plus de bien , que si l'on diminueoit quelque chose de sa nourriture. Si les accidens sont un peu plus graves , on ne se contentera pas seulement de boire de l'eau ; mais on se passera même de viande. Quelquefois aussi , il sera à propos de manger moins de pain qu'à l'ordinaire , & de n'user que d'alimens rafraîchissans , & principalement d'herbes potagères. Si les symptomes sont fâcheux , il sera nécessaire de ne faire usage d'aucun aliment solide , de ne point boire de vin , & de s'abstenir de tout exercice du corps. Il est presque impossible , qu'un homme qui n'a point voulu dissimuler son mal , mais qui a cherché à y remédier de bonne heure , en usant des précautions dont nous venons de parler , devienne malade sérieusement.

CHAPITRE III.

Des différentes espèces de fièvres.

TELLE est la manière dont doivent se gouverner les personnes en fanté, lorsqu'elles se sentent menacées de quelque maladie. Maintenant je vais parler du traitement des différentes espèces de fièvres. La fièvre est une maladie qui attaque tout le corps, & qui est extrêmement commune. Il est plusieurs fortes de fièvres; l'une est quotidienne, l'autre tierce, & l'autre quarte. Il en est même qui ne reviennent qu'après un plus long intervalle, mais elles sont fort rares. Les premières sont de vraies maladies; mais dont on connoît le remède. La fièvre quarte est plus simple que les autres; elle commence ordinairement par un tremblement qui est suivi de chaleur; l'accès étant fini, elle laisse deux jours bons, & revient le quatrième. Il est deux espèces de fièvres tierces; l'une qui commence & finit comme la fièvre quarte; avec cette différence cependant, que le malade n'a qu'un jour bon, & que la fièvre revient le troisième jour. L'autre qui est beaucoup plus dangereuse, ne

revient à la vérité que le troisième jour comme la première ; mais sur quarante-huit heures , l'accès en dure presque trente-six ; quelquefois moins , quelquefois plus ; il n'y a pas même d'intermission parfaite entre les accès ; ce n'est qu'une simple rémission. Presque tous les Médecins appellent cette espèce de fièvre *hémittité*.

Il est plusieurs espèces de fièvres quotidiennes, fort différentes entre elles. Les unes commencent tout de suite par la chaleur, les autres par un frisson, & d'autres par un tremblement. Il y a frisson, lorsque les extrémités du corps sont froides ; tremblement lorsque tout le corps tremble. Il est aussi des fièvres quotidiennes, dans lesquelles il y a une intermission marquée ; d'autres où il n'y a qu'une simple rémission, & dans lesquelles il reste toujours quelque chose du premier accès, jusqu'à ce qu'il en revienne un autre. Enfin il en est dans lesquelles on n'apperçoit presque point de rémission, & qui continuent, comme elles ont commencé. On en voit aussi qui sont accompagnées d'une chaleur violente ; d'autres dont la chaleur est supportable ; dans les unes, les accès se répondent, & sont pareils ; dans les au-

tres, ils ne se suivent pas, & sont différens, de sorte qu'il seront modérés un jour, & un autre, fort violens. Les unes reviennent le lendemain à la même heure; les autres plus tôt ou plus tard. Dans les unes les accès durent un jour & une nuit; dans les autres plus, dans les autres moins. Dans quelques-unes, l'accès se termine par une sueur; & dans d'autres, les malades ne suent pas. Dans celles-ci, c'est la sueur qui annonce la fin de l'accès; & dans celles-là, elle ne sert qu'à rendre le corps plus foible. Tantôt on n'a qu'un accès par jour, tantôt on en a deux; & quelquefois plus; c'est ce qui fait que dans le même jour, il y a plusieurs redoublemens, & plusieurs rémissions; de façon néanmoins que chaque redoublement répond toujours à quelques-uns de ceux qui ont précédé.

Souvent les accès sont tellement confondus, qu'on ne peut remarquer ni le moment où ils commencent, ni celui où ils finissent. Il n'est pas vrai, ainsi que quelques-uns le prétendent, qu'il n'y a de fièvres erratiques, que celles qui sont occasionnées ou par un vomique, ou par une inflammation, ou par un ulcère. Si cela étoit, le traitement des

fièvres seroit fort aisé. D'ailleurs, pour-
 quoi des causes cachées ne pourroient-
 elles point faire, ce que font des causes
 évidentes? C'est disputer sur les mots &
 non pas sur les choses, que de dire,
 lorsque dans une maladie, la fièvre re-
 vient tantôt d'une façon, tantôt d'une
 autre, qu'elle n'est pas erratique pour
 cela; mais que ce sont différentes fié-
 vres qui se succèdent les unes aux au-
 tres. Au reste, que cela soit ainsi, ou
 non, le traitement n'en doit pas être
 différent. Quelquefois le tems de la ré-
 mission est considérable, d'autres fois il
 dure fort peu.

CHAPITRE IV.

Curations des différentes sortes de Fièvres.

TELLE est la nature des Fièvres; mais il y a autant de traitemens particuliers, qu'il y a d'Auteurs différens qui ont écrit sur cette matière. Asclepiade dit que le devoir du Médecin, est de guérir d'une manière sûre, prompte & agréable. Il seroit à souhaiter que cela

put se faire ainsi ; mais il y a presque toujours du danger à se trop presser , & à trop ménager la délicatesse des malades. Je ferai voir dans le détail du traitement des maladies , quel milieu l'on doit tenir , pour remplir autant qu'il est possible , ces trois points ; de manière cependant qu'on ait toujours principalement égard à la sûreté des jours du malade. Le premier soin du Médecin doit être de bien régler dès les premiers jours , la manière de traiter le malade. Les anciens qui redoutoient sur-tout l'état de crudité , tâchoient de procurer la coction par différens remédes ; ils évacuoient ensuite l'humeur qui leur paroissoit nuisible , en donnant beaucoup de lavemens. Asclepiade a retranché tous les médicamens. Il faisoit donner des lavemens dans presque toutes les maladies , mais moins souvent , & prétendoit que le principal reméde de la fièvre étoit la fièvre même. Il croyoit qu'il étoit à propos d'affoiblir les forces du malade , par la lumière , la veille , & par une soif immodérée ; ensorte que dans les premiers jours de la maladie , il ne permettoit pas même au malade de se laver la bouche. On voit par-là combien se

trompent ceux qui prétendent que sa méthode de traiter les maladies, étoit gratuite en tout point. Il est vrai qu'après avoir traité en bourreau ses malades pendant les premiers jours, il leur permettoit ensuite d'être mollement couchés dans un lit suspendu.

Pour moi, je pense qu'on ne doit donner des remèdes & des lavemens que rarement; & qu'on ne doit pas même le faire dans l'intention d'affoiblir le malade, parce qu'on n'a rien de plus à craindre que la foiblesse. Il suffit seulement de diminuer la quantité de matière qui abonde, & qui ne manque pas de se dissiper d'elle-même, lorsqu'on cesse de prendre de la nouvelle nourriture. On ne doit donc point donner à manger au malade dans les premiers jours de la maladie, & ne point le laisser dans les ténèbres pendant le jour, à moins qu'il ne soit extrêmement foible, parce que la lumière dissipe elle-même les humeurs. Il faut mettre coucher le malade dans une fort grande chambre.

Pour ce qui est de la soif & du sommeil, il faut faire en sorte, autant qu'il est possible, que le malade veille pendant le jour, & qu'il dorme pendant la

nuit, qu'il ne boive ni trop, ni trop peu. Il faut aussi lui permettre de se laver la bouche, lorsqu'elle est sèche, & qu'elle sent mauvais, quand même ce ne seroit point le moment de lui donner à boire. Car comme Erasistrate l'a fort bien remarqué, la bouche, le gosier ont souvent besoin de rafraichissement, sans que les parties intérieures en aient besoin; & le mauvais état du malade ne doit point être un obstacle en pareil cas: voilà ce qu'il convient de faire les premiers jours.

La nourriture donnée à propos, est un des meilleurs médicamens qu'on puisse employer. La première question que l'on fait à ce sujet, est de sçavoir quand on doit commencer à en donner. La plûpart des Anciens n'en donnoient que fort tard; & attendoient quelquefois au cinquième, & quelquefois au sixième jour: peut-être que la nature du climat permet d'en user ainsi en Asie, ou en Egypte. Asclepiade après avoir épuisé pendant trois jours les forces de son malade par toutes sortes de voies, lui permettoit de manger le quatrième. Thémison examinoit non pas quand avoit commencé la fièvre; mais quand elle avoit fini, ou quand elle

avoit diminué, & laissoit écouler trois jours depuis ce tems; alors si la fièvre n'étoit point revenue, il faisoit manger son malade sur le champ: si elle étoit revenue, il attendoit qu'elle fut passée, ou, si elle étoit continue, qu'elle fut diminuée, pour donner à manger. Il ne faut suivre constamment aucune de ces méthodes. Il est des cas où l'on peut donner à manger le premier, le second, & le troisième jour; il en est d'autres, où il faut attendre jusqu'au quatrième, & au cinquième; on peut le faire après un accès, après deux, ou après plusieurs. Il faut avoir égard à la nature de la maladie, au tempérament, au climat, à l'âge du malade, à la saison de l'année; & dans des choses si différentes entre elles, il est impossible de fixer précisément le tems de donner de la nourriture au malade. Il faut le faire plutôt dans une maladie qui diminue considérablement les forces, ou dans un climat où l'on transpire beaucoup. C'est pourquoi en Afrique, il ne seroit pas prudent de laisser le malade même un jour, sans prendre de nourriture: il faut en donner plutôt à un enfant qu'à un jeune homme, & plutôt en Eté qu'en Hiver. La seule chose qu'il faut obser-

ver

ver toujours, & par-tout; c'est que le Médecin soit attentif à examiner l'état du malade, & qu'il lui fasse faire abstinence, tant qu'il aura des forces de reste; mais qu'il lui fasse prendre de la nourriture, dès qu'il s'apercevra qu'elles commencent à s'affoiblir. Car il est du devoir du Médecin de prendre garde que le trop d'humeurs ne suffoque le malade, & qu'il ne périsse d'inanition. C'est aussi le sentiment d'Erasistrate: quoiqu'il n'ait pas marqué bien positivement le tems où il ne restoit rien dans l'estomac & dans tout le corps, des humeurs superflues, il n'a pas laissé de dire qu'il falloit y faire attention, & donner au malade de la nourriture lorsqu'il en étoit besoin; n'est-ce pas comme s'il avoit dit qu'il n'en falloit point donner tant qu'il y avoit des forces de reste; mais qu'il falloit prendre garde aussi de ne pas les laisser trop affoiblir.

On juge de-là, qu'il est impossible qu'un même Médecin puisse suivre à la fois un grand nombre de malades; & que le Médecin le plus en état de réussir, s'il est praticien, est celui qui quitte fort peu son malade. Mais ceux

on gagne d'avantage à se répandre beaucoup, embrassent volontiers dans cette vûe, les maximes qui ne demandent point d'affiduité; car il est aisé aux Médecins qui ne voient pas souvent leurs malades, de nombrer les accès & les jours; mais il faut de l'affiduité dans un Médecin qui s'attache à la seule chose essentielle, qui est de faire prendre de la nourriture à son malade, lorsqu'il en est tems, de crainte qu'il ne devienne trop foible. Dans la plûpart des maladies, le quatrième jour est le plus convenable pour commencer à faire prendre de la nourriture.

Il s'éleve encore un doute au sujet des jours mêmes dans lesquels on doit donner à manger aux malades; les Anciens avoient sur-tout égard aux jours impairs: ils les appelloient critiques, comme si c'eussent été ces jours qui décidassent du fort des malades. Ces jours critiques étoient le troisième, le cinquième, le septième, le neuvième, le onzième, le quatorzième, & le vingt-unième. Le septième, le quatorzième, & le vingt-unième étoient regardés comme les plus critiques. Ainsi donc dans le régime qu'ils faisoient observer à leurs malades, ils laissoient passer les

accès des jours impairs, & donnoient ensuite de la nourriture, comme si les accès suivans eussent dûs être moins considérables; en sorte qu'Hippocrate craignoit la rechute, si la fièvre cessoit tout autre jour qu'un jour impair.

Asclepiade regarda toutes ces idées comme vaines & chimériques, & prétendit que le malade n'étoit pas plus ou moins en danger, parce que le jour étoit pair ou impair: au contraire il est des jours pairs qui sont plus dangereux que les impairs; & il est plus à propos de ne donner à manger au malade que lorsque l'accès de ces jours est fini: quelquefois même dans une maladie l'ordre des jours change, & il arrive que celui où le malade a coutume de se trouver mieux, est celui où il se trouve plus mal; & le quatorze même, auquel les Anciens attribuoient tant de puissance, est un jour pair. Ils prétendoient que le huitième jour ressembloit au premier; & ils commençoient à compter d'après le huit, le second jour septenaire; en quoi ils se trompoient manifestement, puisqu'ils ne regardoient ni le huitième, ni le dixième, ni le douzième, mais le neuvième, & le onzième, comme les jours qui influoient le

plus sur le reste de la maladie. Comme ils n'avoient aucune raison plausible pour en agir de la sorte, du onzième ils passoient, non au treizième, mais au quatorzième. On trouve même dans les ouvrages d'Hippocrate, que le quatrième jour étoit le plus fâcheux pour un malade qui devoit être guéri le sept. Ainsi selon cet Auteur, dans un jour pair, la fièvre peut être plus violente, & on peut avoir une marque certaine de l'avenir. Dans un autre endroit, il regarde chaque quatrième jour de la maladie, c'est-à-dire, le quatre, le sept, le onze, le quatorze, le dix-sept, comme celui où la fièvre est plus forte, & où on a des signes plus assurés de l'avenir. Il passe, comme l'on voit, du nombre impair, au nombre pair. Ce qu'il n'a pas même constamment observé; puisqu'à compter du septième jour, ce n'est pas le quatre, mais le cinq, qui est le onzième. De quelque façon que l'on puisse envisager les idées d'Hippocrate sur le nombre pair & impair, on reconnoit qu'elles ne sont appuyées sur aucune bonne raison. Ce qui trompa sur-tout les Anciens sur cet article, furent les nombres Pythagoriciens, qui étoient alors très-rénummés. Ce ne sont

point les jours que le Médecin doit compter, mais ce sont les accès qu'il doit observer, & voir lorsqu'il est à propos de donner à manger au malade.

Il est bien plus important de sçavoir s'il faut donner à manger, lorsque la fièvre a entièrement cessé, ou lorsqu'il en reste encore un peu. Les Anciens n'en donnoient que lorsque le malade étoit absolument sans fièvre; Asclepiade, lorsqu'il restoit encore de la fièvre, mais qu'elle étoit considérablement diminuée. Il se trompoit en cela. Il est vrai qu'il faut quelquefois donner à manger plutôt, lorsque l'on craint que le second accès ne soit fort proche du premier; mais on n'en doit donner que lorsqu'il ne reste absolument plus de fièvre. La nourriture que l'on prend, lorsqu'il n'y a plus de fièvre, se corrompt moins facilement. Nous n'adoptons point néanmoins le sentiment de Thémison, qui prétendoit que si le malade étoit deux heures sans fièvre, c'étoit dans ce tems, qu'il lui falloit donner à manger, afin que la digestion se fit sur-tout dans l'apyrexie. Il n'y auroit rien de mieux, si la digestion pouvoit se faire en si peu de tems, mais comme un si court espace ne suffit

point, il vaut mieux commencer à donner à manger lorsque la fièvre diminue, afin que la digestion soit entièrement faite, lorsque l'accès suivant recommence. Ainsi, s'il y a beaucoup d'espace entre les deux accès, il ne faut point donner de nourriture, que lorsque la fièvre est entièrement passée; s'il y en a peu, il faut en donner lorsqu'elle commence à diminuer. Ce que nous disons ici de l'apyrexie des fièvres intermittentes, doit s'entendre de la rémission des fièvres continues.

Comme il est des tems où l'on ne doit point changer le malade; on demande si pour le faire, il faut attendre que l'accès soit entièrement passé; ou s'il suffit qu'il le soit en partie. Le plus sûr est de ne le changer, que lorsque l'accès est entièrement passé; cependant lorsque l'accès est long, on peut changer le malade plutôt, mais il faut toujours qu'il y en ait au moins la moitié de passée. C'est une attention qu'il faut avoir non seulement dans la fièvre dont nous venons de parler, mais encore dans toutes les autres.



CHAPITRE V.

Des différentes espèces de fièvres; de leurs curations, & premièrement, du tems où il faut donner à manger aux fébricitans.

VOILA le traitement qu'il faut suivre en général dans la fièvre; je vais à présent donner celui qui est propre à chaque espèce. Si l'on n'a eu qu'un accès de fièvre, occasionné par une tumeur dans l'aine, par lassitude, chaleur, ou autre chose semblable, sans qu'il y ait aucune cause intérieure qui y ait contribué; le lendemain, si l'heure de l'accès est passée, sans que la fièvre soit revenue, on peut donner à manger; mais si la chaleur a été fort considérable; si l'on a ressenti des pesanteurs à la tête, ou aux hypocondres, sans que l'on connoisse bien la cause qui a produit ce dérangement, alors quoiqu'il n'y ait eu qu'un accès suivi d'une parfaite apyrexie, comme on peut craindre la fièvre tierce, il faut attendre au troisième jour, & lorsque l'heure de l'accès est passée, il faut donner

à manger ; mais en petite quantité ; parce qu'on a aussi à craindre la fièvre quarte. Mais si la fièvre n'est point revenue le quatrième jour , on peut prendre de la nourriture en toute sûreté. Si la fièvre est revenue le lendemain , le trois , ou le quatre ; c'est une vraie maladie. La curation des fièvres tierces & quartes , dont les retours sont réglés , & dans lesquelles les intervalles entre les deux accès sont , absolument sans fièvre , est aisée ; je parlerai de ces fièvres en leur place. Maintenant je vais traiter de la fièvre quotidienne. Dans cette fièvre , le meilleur est de ne donner à manger que tous les trois jours ; ce qui suffit , & pour diminuer la fièvre , & pour soutenir les forces du malade ; mais il faut le faire si c'est une fièvre quotidienne qui cesse entièrement , dès que l'accès est passé. Si la fièvre est continue avec des redoublemens & des rémissions , il ne faut faire prendre de la nourriture , que lorsque la fièvre est dans sa plus grande rémission. Si le redoublement est plus violent un jour , que l'autre , on donnera à manger immédiatement après le plus violent redoublement ; car il arrive presque toujours que la nuit qui suit le plus violent

lent

lent redoublement, est plus tranquille que les autres; desorte que le plus violent redoublement est toujours précédé d'une nuit plus fâcheuse. Mais si la fièvre est continue, & toujours également violente, & qu'il soit nécessaire de donner à manger, les sentimens sont extrêmement partagés sur le tems où l'on doit le faire. Les uns pensent qu'il faut faire prendre de la nourriture le matin, parce qu'il y a presque toujours un peu de rémission dans ce tems. Si la chose arrive ainsi, il faut donner à manger au malade, non parce que c'est le matin, mais parce qu'il y a rémission. Mais si le malade n'éprouve pas même alors un peu de relâche, cela est d'autant plus fâcheux, que ce tems par sa nature, est ordinairement celui où il y a un peu de mieux: ce n'est donc qu'au mauvais caractère de la maladie, qu'on peut attribuer l'effet contraire: on doit appréhender que l'après-dînée, où le mal est presque toujours plus violent, ne soit plus mauvaise que de coutume. Il est des Médecins qui, en pareil cas, ne donnent à manger que le soir; mais comme assez communément, c'est dans ce tems, que les malades se trouvent plus mal, on doit craindre si l'on

donne quelque chose, que le mal n'augmente encore. C'est pour cette raison, que quelques-uns attendent le milieu de la nuit, pour donner à manger, parcequ'alors le tems le plus fâcheux de la maladie, est passé, & le plus éloigné qu'il est possible. Le plus sûr est de ne donner à manger qu'un peu avant le jour, qui est le tems où la plûpart des malades reposent; ensuite c'est le matin qui est le plus propre pour cela, parceque c'est le tems qui par sa nature, est le moins fâcheux de tous, dans les maladies.

Si la fièvre n'est point réglée, comme il seroit à craindre qu'elle ne revint immédiatement après avoir mangé, il faut en donner, dès que l'accès est passé. Mais si l'on a plusieurs accès dans un même jour, il faut voir si les accès sont semblables en tout; ce qui n'est presque point possible, ou s'ils sont différens. Si les accès sont semblables en tout, il est plus à propos de ne donner de la nourriture, qu'après l'accès qui ne cesse point entre midi & le soir. S'ils sont différens, il faut voir en quoi ils différent; car si l'un est plus violent, & l'autre plus léger, il faut donner à manger après l'accès le plus violent. Si

l'un est plus long, l'autre plus court, il faut en donner après le plus long; si l'un est plus violent, & l'autre plus long, il faut examiner celui qui fatigue le plus le malade, l'un par sa violence, l'autre par sa longueur; & en donner après celui qui fatigue le plus. Il est extrêmement important de considérer qu'elle est la nature de la rémission qui succède à chacun de ces accès; car si après l'un, il reste toujours un peu d'agitation dans le pouls, & si après l'autre, il y a une apyréxie parfaite, c'est après celui-ci, qu'il est plus à propos de donner à manger; mais s'il reste également après tous les deux, un peu de fièvre, il vaut mieux n'en donner qu'après l'accès qui est suivi d'une plus longue rémission; en sorte que si les accès sont subintrans, la règle est d'en donner, dès que le premier accès commence à diminuer. C'est une règle constante, de laquelle il ne faut jamais s'écarter, que le second accès soit le plus éloigné qu'il est possible, du tems où l'on donne de la nourriture au malade, & de n'en donner, en observant cette précaution, que lorsque le malade est aussi bien qu'il est possible qu'il soit; ce qu'il faut observer, non seulement lorsqu'il y

a deux accès, mais même lorsqu'il y en a plusieurs. Quoique j'aie dit plus haut, qu'il étoit à propos de ne donner à manger que tous les trois jours, cependant si le malade est fort foible, il faut lui en donner tous les jours, sur-tout si la fièvre est continue & sans rémission, & qu'elle affoiblisse considérablement le malade, ou s'il y a deux ou plusieurs accès par jour. C'est pourquoi il est à propos de donner à manger tous les jours, dès le premier accès, si le pouls est affaïssé dès le commencement ; & d'en donner même plusieurs fois par jour, si les forces manquent à cause de la multiplicité des accès: il faut observer seulement d'en donner moins dans les fièvres où l'on n'en donneroit point du tout, si les forces le permettoient. Comme la fièvre s'annonce, commence, augmente, reste dans le même état, diminue, ensuite demeure dans cet état de rémission, ou cesse entièrement; le meilleur tems de tous, pour faire prendre de la nourriture au malade, est celui où la fièvre a entièrement cessé; ensuite, lorsqu'elle demeure dans son état de rémission, & enfin, s'il est absolument nécessaire de faire prendre quelque chose, lorsqu'elle diminue; tous les

autres tems sont dangereux. Cependant si le malade étoit fort foible, & qu'il y eut un besoin pressant de lui donner à manger, il vaut mieux le faire, lorsque la fièvre est parvenue à son dernier degré d'accroissement, que lorsqu'elle va en augmentant; mieux lorsqu'elle s'annonce, que lorsqu'elle commence. Il faut observer néanmoins, que lorsque les forces manquent tout-à-fait à un malade, il n'y a point de tems où on ne doive lui faire prendre quelque chose, pour le soutenir.

Ce n'est point assez que le Médecin fasse attention aux accès; il faut qu'il ait égard encore à toute l'habitude du corps, & qu'il y donne ses soins; qu'il examine s'il y a des forces de reste, ou si elles manquent; s'il ne survient point d'accidens fâcheux.

Il est toujours à propos de rassurer les malades, afin que le mal n'attaque pas en même-tems le corps & l'esprit; mais c'est sur-tout après qu'on leur a donné à manger, qu'il est à propos de le faire. C'est pourquoi s'il survient quelque chose qui pourroit troubler la tranquillité de leur ame, il faut le leur cacher pendant tout le tems qu'ils sont malades; si on ne peut point attendre jus-

qu'à ce tems , il faut différer jusqu'à ce qu'ils ayent pris de la nourriture & du repos , & ne leur en faire part , que lorsqu'ils sont bien éveillés.

CHAPITRE VI.

Du tems où il est à propos de faire prendre de la boisson aux Fébricitans.

IL est assez facile ordinairement de faire entendre raison aux malades , au sujet du manger , parce que quand même ils auroient envie de prendre de la nourriture , leur estomac ne peut la supporter ; mais il n'en est pas de même de la boisson : on a d'autant plus de peine avec eux sur cet article , que la fièvre est plus violente. Car la fièvre allume la soif , & demande du rafraîchissement , lors même qu'il seroit fort dangereux d'en donner. Il faut représenter au malade , que dès que l'accès aura cessé , la soif cessera aussi ; que l'accès sera plus long , si on lui donne quelque aliment ; & que celui qui ne boit point , cesse plutôt d'avoir soif. Mais

de même que dans la santé , il est plus facile de supporter la faim que la soif ; de même aussi il faut être plus indulgent à l'égard du malade , sur la boisson , que sur le manger. On ne doit jamais le premier jour , donner aucune sorte de boisson au malade , à moins que le pouls ne tombe tout-à-coup , de façon qu'il soit même nécessaire aussi de donner à manger. On peut le second jour , & même dans ceux où l'on ne donne point de nourriture , si la soif est violente , donner de la boisson au malade. Et ce n'est pas sans raison , qu'Heraclide de Tarente a dit , que lorsqu'il y a un amas de bile & de crudité dans l'estomac , il est à propos de délayer ces matières corrompues , par une légère quantité de boisson qu'on fait prendre au malade. Ordinairement il faut donner à boire au malade , lorsqu'on lui donne de la nourriture ; & lorsqu'on lui donne de la boisson , sans lui donner à manger , il faut le faire dans le tems où l'on veut qu'il repose , parce que la soif empêche presque toujours le sommeil. On convient assez communément , que la trop grande quantité de boisson est nuisible aux personnes qui ont la fièvre ; mais princi-

palement aux femmes qui ont la fièvre après leur accouchement. Il ne faut donner à boire & à manger au malade, que dans le tems de la rémission de la fièvre; mais il n'est pas facile de sçavoir quand le malade a la fièvre, quand il l'a moins fort, & quand il n'en a absolument point. Cependant sans la connoissance de ces choses, il est très-difficile de bien régler un malade, pour le boire & le manger. Nous nous en rapportons au battement des artères, qui est la chose du monde la plus trompeuse; car souvent ce battement est plus fréquent ou plus lent, selon l'âge, le sexe, & le tempérament. Il arrive assez ordinairement, que dans les personnes qui sont d'une santé passable, si elles ont l'estomac foible, leur pouls est si petit & si affaïssé, lorsque la fièvre commence, qu'elles paroissent sans forces, quoiqu'elles soient en état de supporter l'accès violent dont elles sont menacées. Au contraire, le pouls devient plus vif & plus développé par la chaleur du soleil, par le bain, l'exercice, la crainte, la colére, & par toute autre affection de l'ame: à l'approche même du Médecin, la crainte & l'incertitude du malade, sur le

jugement que celui-là va porter de son état, lui causent une agitation dans le pouls. C'est pourquoi il est d'un bon Médecin, de ne point tâter le pouls de son malade, tout en arrivant; mais de s'asseoir à côté de lui, avec un visage gai; de lui demander comment il se trouve; s'il craint, de chercher à calmer ses allarmes; & ensuite de lui tâter le pouls. Mais si la présence seule du Médecin émeut le pouls du malade, combien n'y a-t-il point de choses qui peuvent le déranger. Un autre signe auquel nous nous en rapportons encore & qui est également trompeur, c'est la chaleur que l'ardeur du soleil, le travail, le sommeil, la crainte, l'inquiétude peuvent augmenter. Il faut donc avoir égard à ces choses; mais ne pas s'y rapporter entièrement. On peut être sûr qu'il n'y a point de fièvre, lorsque le pouls est bien réglé, & que la chaleur est comme dans l'état de santé: mais il ne faut pas tout de suite, parce qu'il y aura fréquence dans le pouls, & chaleur, croire qu'il y a de la fièvre. Il faut voir si la peau est inégalement sèche; si le front est chaud; s'il y a chaleur à l'intérieur; si l'air de la respiration qui sort par les narines, est fort

échauffé ; si la couleur du malade est changée ; s'il est plus rouge ou plus pâle qu'à son ordinaire ; si les yeux sont pe-
fans, fort secs, ou un peu humides ; si la sueur, lorsqu'elle survient, ne se répand pas également par-tout ; si le pouls est inégal. C'est pourquoi le Médecin ne doit point se tenir au chevet du lit de son ma-
lade, ni dans les ténèbres, mais se placer vis-à-vis lui, dans un lieu bien éclairé ; afin d'observer ces différens signes sur le visage de son malade. Lorsqu'on a eu la fièvre, & qu'elle est diminuée, il faut examiner, si les tempes ou quelques autres parties du corps ne sont point en moiteur, ce qui annonce une sueur prochaine ; si l'on en apperçoit quel-
que marque, il faut faire boire de l'eau chaude, dont l'effet salutaire est de faire répandre la sueur également par-tout le corps. Pour cette raison, il est à propos que le malade ait les mains, les jambes & les piés bien couverts ; cependant les malades se trouvent ordinairement mal de la trop grande quantité de couverture dans la violence de la fièvre, sur-tout si c'est une fièvre ardente. Lorsque la sueur commence, il faut avoir un linge chaud, & essuyer doucement avec ce linge, tous les mem-

bres les uns après les autres ; lorsque la fièvre a entièrement cessé, ou lorsqu'elle n'est point venue, après avoir tenu le malade le plus chaudement qu'il a été possible, & qu'il est tems de lui faire prendre de la nourriture, il le faut oindre légèrement sous ses couvertures, ensuite l'essuyer, & puis lui faire prendre quelque chose. Les alimens liquides, ou ceux qui en approchent le plus & qui sont peu nourrissans, sont les meilleurs pour les fébricitans. Il n'y a rien de mieux que la *sorbition* ; elle doit être même très-légère, si la fièvre est considérable. On peut y ajouter le miel bouilli, & écumé, pour la rendre plus nourrissante. Mais si l'estomac ne s'en accommode point, il ne faut point y en ajouter. Il est même à propos de se passer de *sorbition*. On peut donner à la place, de l'*Intritum* * dans de l'eau chaude ; ou de la fromentée bouillie dans de l'eau miellée, si l'estomac est en bon état, & que le ventre soit resserré ; ou préparée avec de l'oxicrat, si l'estomac est foible, & le ventre lâche. Il ne faut rien de plus pour la première

* Pain émié.

fois qu'on donne à manger ; la seconde on peut ajouter quelque chose , pourvu que ce que l'on ajoute , soit aussi très-léger , comme quelques légumes , quelques petits poissons à coquille , ou quelques fruits. Mais lorsque la fièvre va en augmentant , il faut s'en tenir à ce que nous avons dit d'abord ; lorsqu'elle cesse , ou qu'elle se rallentit , il faut commencer par faire usage des alimens les plus légers , ensuite en ajouter quelques-uns qui le soient un peu moins , ayant toujours égard aux forces du malade , & à la nature de la maladie. Lorsque le malade est dégoûté , & qu'il manque de forces , il faut lui présenter des alimens de différentes espèces , ainsi qu'Asclepiade le prescrit ; afin qu'en goûtant un peu de chacun , il se garantisse de la faim ; mais s'il a des forces & de l'appétit , il est inutile de l'exciter par la variété des mets , de peur qu'il n'en prenne plus qu'il n'en puisse digérer. Asclepiade s'est trompé , lorsqu'il a dit que la variété des alimens facilitoit la digestion. Il est vrai qu'on mange davantage ; mais la digestion dépend de la quantité & de la nature des alimens que l'on prend ; & il est toujours dangereux de faire prendre beaucoup

de nourriture à un malade, lorsque la douleur est violente, & que la maladie va en augmentant. Il ne faut jamais le faire, que lorsque la santé commence à se rétablir.

Il est aussi d'autres observations qu'il est à propos de faire dans les fièvres. On ne peut se dispenser d'examiner ce que quelques-uns regardent comme la seule chose nécessaire ; sçavoir, si le corps est resserré ou relâché. Dans le premier cas, on court risque d'être suffoqué ; dans le second, on peut périr d'épuisement. Si le corps est resserré, il faut lâcher le ventre par des lavemens, faire couler les urines, exciter la sueur par toutes sortes de moyens. Il est avantageux alors de tirer du sang, d'agiter le corps violemment, de laisser le malade exposé au grand jour, de lui faire souffrir la faim, la soif, la veille ; de le conduire au bain, de le baigner, & ensuite de l'oindre ; & de le baigner de nouveau ; de lui fomentier les aïnes avec beaucoup d'eau tiède ; de mêler de l'huile avec l'eau tiède du bain ; de manger rarement, & d'attendre plus tard pour le faire ; de n'user que d'alimens légers, simples, tendres ; de les prendre chauds, & en petite quantité ;

de faire sur-tout usage de légumes ; par exemple , de patience , d'ortie , de mauve , de bouillons de poissons à coquille , de rats de mer , de crabes , & de ne point donner de viande , à moins qu'elle ne soit bouillie. La boisson doit être plus abondante ; il faut en donner devant , après & avec le manger ; en prendre même au-de-là de la soif. On peut donner au malade , lorsqu'il sort du bain , un bouillon fort nourrissant , ou du vin doux ; il n'y a même point de danger de lui donner une fois ou deux du vin grec salé. * Au contraire , si le corps est relâché , il faut arrêter la fueur ; tenir le malade dans un parfait repos ; le laisser dans l'obscurité , & le laisser dormir tant qu'il voudra ; ne l'agiter que le plus légèrement qu'il est possible , & approprier les remèdes à l'espèce du mal. Car s'il y a flux de ventre ou vomissement , il faut , lorsque la fièvre est diminuée , lui faire boire beaucoup d'eau tiède , & le faire vomir ; à moins que le gosier , la région épigastrique , la plèvre ne soient

* Vin dans lequel les Grecs faisoient entrer de l'eau de la mer.

douloureux & enflammés, ou que la maladie ne soit ancienne.

Si le malade sue, il faut resserter le tissu de la peau avec du nître, & du sel qu'on mêle avec de l'huile; si la sueur n'est point considérable, il suffit d'oindre le corps avec de l'huile; mais si elle est fort abondante, il faut le frotter avec de l'huile de fleur de coing, de roses, ou de myrthe, à laquelle on aura ajouté du vin austère.

Ainsi donc, toutes les fois qu'on est malade avec écoulement de quelque matière, il faut, lorsqu'on est arrivé dans l'endroit du bain, d'abord se faire oindre, & ensuite se baigner. Si le mal est à la peau, il vaut mieux se servir d'eau froide, que d'eau tiède. Pour ce qui est de la nourriture, elle doit être forte, froide, sèche, simple, & très-peu corruptible; il faut user de pain grillé, de viande rôtie, de vin austère, ou qui le soit du moins un peu; si le ventre est lâche, il faut boire tiède; mais, si l'on sue trop, ou si l'on vomit, on doit boire froid.



CHAPITRE VII.

De la curation de la Fièvre Pestilentielle.

LA fièvre pestilentielle exige un traitement particulier : dans cette fièvre, il ne faut point fatiguer le malade, ni par la faim, ni par les médicamens, ni par les lavemens ; mais il n'y a rien de mieux, si les forces le permettent, que de tirer du sang, sur-tout si la fièvre est ardente. S'il y a du danger à le faire ; lorsque la fièvre est diminuée, on fait vomir. Il faut avoir recours au bain de meilleure heure que dans les autres maladies ; donner du vin chaud, & pur ; n'user que d'alimens glutineux, & de chair de même espèce : car il est nécessaire de recourir d'autant plus promptement aux remèdes, & même avec une espèce de témérité, que cette terrible maladie emporte plus rapidement le malade. Si c'est un enfant qui en est attaqué, & que ses forces ne permettent point qu'on lui tire du sang, il faut employer les ventouses ; lui donner des lavemens avec l'eau simple, ou
une

une décoction d'orge; & ne lui faire prendre que des alimens très-légers. En un mot le traitement des enfans est tout-à-fait différent de celui des personnes faites; & il faut dans cette maladie, de même que dans toutes les autres, être fort réservé sur les remédes, à l'égard des enfans: il ne faut point se déterminer facilement à les faire saigner, ou à leur donner des lavemens; il seroit dangereux de les tourmenter par la veille, la faim, ou la trop grande soif, & de leur donner du vin dans le traitement de leurs maladies. Lorsque la fièvre est passée, il est à propos de les faire vomir; de leur donner une nourriture très-légère, ensuite de les faire reposer. Le lendemain, si la fièvre subsiste, on leur fait faire diète; le troisième jour on leur rend la même nourriture, que le premier: il faut sur-tout avoir attention, qu'en leur faisant observer une diète exacte, on ne les soutienne que par une nourriture convenable.

Curation de la fièvre ardente.

Si le malade est consumé par une fièvre ardente, il ne faut lui faire prendre aucun médicament en lavage; mais

il faut l'oindre pour le rafraîchir dans le tems même des accès, avec de l'eau & de l'huile qu'on agîte ensemble avec la main, jusqu'à ce qu'elles blanchissent. Il faut le mettre dans une grande chambre, afin qu'il puisse respirer beaucoup d'air pur & frais; ne point l'étouffer par trop de couvertures; mais n'en mettre sur lui que de fort légères. On peut lui appliquer sur la région de l'estomac, des feuilles de vignes, trempées dans de l'eau froide, & ne point trop le fatiguer par la soif; il faut lui donner à manger de meilleure heure; c'est-à-dire, dès le troisième jour, & l'oindre avant que de lui donner de la nourriture, comme nous l'avons dit ci-dessus. S'il y a amas de crudité dans l'estomac, lorsque l'accès est diminué, il faut le faire vomir, & après, lui faire prendre quelques légumes ou quelques fruits rafraichissans convenables à l'estomac. Si, malgré tout cela, la région de l'estomac est toujours fort échauffée, il faut sur le champ lui faire prendre une crème de ris, de fromentée, ou d'orge, dans laquelle on aura fait bouillir de la graisse nouvelle. Lorsque la fièvre est dans toute sa force, & que le malade est tourmenté d'une violente

soif, il faut, pourvu que ce soit après le quatrième jour, lui faire boire une grande quantité d'eau froide; lui en faire avaler au-delà de sa soif, & lorsque le ventre & l'estomac sont suffisamment pleins & rafraîchis, le faire vomir. Il est des Médecins qui ne font pas même vomir, & qui se contentent de faire prendre de l'eau froide, jusqu'à ce que le malade n'en veuille plus. Lorsqu'on a fait l'une & l'autre de ces choses, il faut couvrir bien le malade, & le faire dormir. Cette quantité prodigieuse d'eau froide qu'on fait avaler au malade, même au-delà de sa soif, diminue la chaleur, & fait ordinairement succéder un sommeil plein à la longue veille, & à la soif violente qu'il a endurée. Ce sommeil est accompagné d'une sueur des plus considérables, qui est le remède le plus efficace qu'on puisse employer dans cette maladie. Mais il ne faut employer cette méthode que dans la fièvre ardente, qui n'est point accompagnée de violentes douleurs, ni de gonflement d'hypocondres; lorsqu'il n'y a rien dans le poulmon, ou dans l'intérieur de la bouche, qui s'y oppose; qu'il n'y a ni ulcère, ni foiblesse, ni flux de ventre. Si cette fièvre est

accompagnée d'une petite toux, le malade ne doit point trop résister à la soif, ni boire d'eau froide; il faut le traiter comme dans les autres espèces de fièvres.

CHAPITRE VIII.

Curation de la fièvre demi-tierce qu'on appelle hémittirée.

IL faut beaucoup d'attention pour n'être point trompé dans l'espèce de fièvre que les Médecins appellent *Hémittirée*. Les accès, d'ordinaire, reviennent si près les uns des autres, qu'on pourroit quelquefois la prendre pour une maladie tout-à-fait différente. Ils durent quelquefois vingt-quatre, & quelquefois trente-six heures; en sorte qu'il paroît que c'est un accès différent, tandis que c'est le même; & il est d'une conséquence extrême de ne point donner à manger que dans la vraie rémission, & d'en donner si-tôt qu'elle commence. Beaucoup de malades périssent brusquement par la faute du Médecin qui se trompe sur l'un ou l'autre de ces points. Il est nécessaire, à moins

qu'il n'y ait quelque forte raison qui en empêche, de tirer du sang dès le commencement; & après la saignée, de donner une nourriture qui n'augmente point la fièvre, mais qui puisse soutenir le malade pendant le long-tems que dure cette espèce de fièvre.

CHAPITRE IX.

Curation des fièvres lentes.

IL est des fièvres lentes qui n'ont aucune rémission, & dans lesquelles on ne peut trouver de tems propre pour donner de la nourriture, & faire des remèdes au malade. Alors les vûës du Médecin doivent tendre à changer la maladie; par-là il l'a rendra peut-être plus susceptible de guérison. A cet effet il est à propos de frotter souvent le corps du malade avec de l'eau froide, à laquelle on aura ajouté de l'huile. Ce frottement occasionne quelquefois un frisson qui excite un nouveau genre de mouvement dans le malade. La fièvre devient plus forte qu'à l'ordinaire, & elle est ensuite suivie d'une

rémission. Les frictions faites avec de l'huile & du sel, paroissent aussi devoir apporter quelque soulagement dans cette espèce de fièvre.

Mais si le froid, l'engourdissement, le tremblement durent trop long-tems, il est à propos de donner dans la fièvre même, trois ou quatre verres de vin miélé, ou bien un peu de nourriture, avec du vin bien délayé. Par-là on augmente la fièvre; & la chaleur plus considérable qui s'en suit, emporte souvent le premier mal & donne lieu à une rémission, dans laquelle on peut espérer la guérison du malade.

La méthode que suivent aujourd'hui certains Praticiens, pour guérir par des remèdes contraires, des maladies que d'autres Médecins plus circonspects qu'eux, n'ont pû guérir, n'est sûrement point nouvelle; puisque parmi les anciens mêmes, avant Herophile & Erasistrate, & après Hippocrate, il y a eu un certain Petron qui traitoit les personnes attaquées de la fièvre, à peu près de cette façon: il faisoit couvrir beaucoup le malade, pour exciter en même tems une violente chaleur, & une grande soif; lorsque la fièvre commençoit à diminuer un peu, il lui faisoit

boire beaucoup d'eau froide; s'il survenoit une abondante sueur, il regardoit son malade comme guéri; s'il n'en survenoit point, il lui faisoit avaler encore une plus grande quantité d'eau froide, & après, il le faisoit vomir. S'il avoit réussi par l'une ou l'autre de ces façons, à chasser la fièvre, il faisoit manger sur le champ de la viande de porc rôtie à son malade, & lui donnoit du vin. Si la fièvre n'avoit point cédé à ce traitement, il faisoit bouillir du sel dans de l'eau, & donnoit ensuite cette décoction à boire, pour faire vomir, & emporter les matières contenues dans les premières voies. Voilà en quoi consistoit toute la médecine; & elle n'étoit pas moins avantageuse autrefois à ceux que les disciples d'Hippocrate n'avoient pû guérir, qu'elle l'est maintenant à ceux que les sectateurs d'Herophile & d'Erasistrate ont traités pendant long-tems, sans succès. Ce n'est pas qu'il n'y ait du danger & de l'imprudence, à se servir d'une pareille méthode; & bien des malades périssent, pour avoir été traités dès le commencement de cette sorte; mais comme il est impossible que les mêmes remèdes conviennent à tout le

monde, il arrive quelquefois que des charlatans guérissent des malades que des Médecins sçavans & éclairés n'ont pû guérir. Aussi voit-on que cette espèce de Médecins réussit mieux sur les malades que d'autres Médecins ont déjà traités, que sur ceux qu'ils traitent eux-mêmes dès le commencement des maladies. Il est donc d'un Médecin prudent, de changer quelquefois de remède, d'augmenter la maladie, d'allumer la fièvre; parce que si la situation présente du malade n'est point susceptible de guérison, celle où on le mettra, pourra l'être.

CHAPITRE X.

Remèdes dans les fièvres, contre la douleur de tête, l'inflammation des hypocondres, la sécheresse, & l'âpreté de la langue.

IL faut aussi examiner si la fièvre est seule, si elle n'est point accompagnée d'accidens; c'est-à-dire, s'il n'y a point de maux de tête; si la langue est sèche & raboteuse; si les hypocondres
font

font tendus. S'il y a douleur de tête, il faut mêler de l'huile rosat avec du vinaigre; avoir deux linges de la grandeur du front; les tremper tour à tour dans ce mélange, & les appliquer alternativement sur le front. Au lieu de linge, on peut se servir de laine grasse trempée dans la même liqueur. Si le vinaigre incõmmodé, on n'employe que l'huile rosat; & si celle-ci fait mal, on se sert d'huile de verjus. Si l'on éprouve peu de soulagement de ces remèdes, il faut piler de l'iris sèche, ou des amandes ameres, ou quelque autre herbe rafraichissante: l'une ou l'autre de ces drogues, trempée dans du vinaigre, & appliquée sur le front, ne manque pas de diminuer la douleur de tête; l'une plus, l'autre moins, selon les personnes. On se trouve bien aussi d'appliquer sur le front, du pain bouilli avec des feuilles de pavots ou de roses, de la ceruse, ou de la litharge. On peut aussi respirer du serpolet ou de l'agnet.

Si les hypocondres sont enflammés & douloureux, il faut d'abord appliquer dessus, des cataplasmes repercussifs; car si on en appliquoit de chauds, ils pourroient attirer sur ces parties, une plus grande quantité de matière. Lorsque la

première violence de l'inflammation est appaisée, on en vient aux cataplasmes chauds & humectans, pour achever de dissiper le reste de l'inflammation. Il y a quatre signes qui caractérisent l'inflammation; la rougeur, la tumeur, la chaleur, & la douleur: ce qui fait voir combien Erasistrate s'est trompé, quand il a dit qu'il n'y avoit point de fièvre sans inflammation. S'il y a douleur sans inflammation, il ne faut rien appliquer; car la douleur est bientôt emportée par la fièvre; mais s'il n'y a ni fièvre ni inflammation, mais seulement douleur dans les hypocondres, on peut employer tout de suite les cataplasmes chauds & desséchans. Si la langue est sèche & raboteuse, il faut la nettoyer d'abord avec une compresse trempée dans l'eau chaude; ensuite la frotter avec un mélange de miel & d'huile rosat; le miel déterge, l'huile rosat repercute & empêche la sécheresse. Si la langue n'est point raboteuse, mais seulement aride, lorsqu'on l'a nettoyée avec une compresse, il suffit de la frotter avec l'huile rosat, dans laquelle on a fait fondre un peu de cire.

CHAPITRE XI.

Remède contre le frisson qui précède la fièvre.

LA fièvre est ordinairement précédée d'un frisson, qui est un mal des plus fâcheux. Lors donc qu'on l'attend, il ne faut absolument prendre aucune boisson, parce qu'elle augmenteroit le frisson considérablement. Il faut tenir de bonne heure le malade bien couvert; appliquer sur les parties pour lesquelles on craint, des fomentations sèches & chaudes; de façon cependant qu'on n'excite pas d'abord une chaleur trop violente, mais qui aille peu à peu en augmentant. Il faut frotter ces parties avec les mains trempées dans de la vieille huile, à laquelle on ait ajouté quelques drogues chaudes. Il y a eu des Médecins qui se sont contentés d'une friction faite avec telle espèce d'huile que ce fût. Quelques-uns sont d'avis de donner dans la rémission de ces fièvres, avant la fin de l'accès, trois ou quatre gobelets de *Sorbition*; ensuite, lorsque l'accès est en-

tièrement fini, ils font prendre au malade, pour le fortifier, une nourriture légère & rafraîchissante. Pour moi, je crois qu'il ne faut faire cette épreuve, que lorsque la nourriture qu'on donne en une seule fois au malade après l'accès, lui profite peu.

On ne peut être trop attentif pour n'être point trompé au sujet de la rémission. Car souvent dans cette maladie, la fièvre paroît être diminuée, & augmente de nouveau. On ne peut donc être sûr qu'il y a rémission, que lorsque cette rémission dure long-tems, que l'agitation, & la chaleur du corps sont diminuées. Si les accès sont semblables tous les jours, il n'y a point d'inconvénient de faire prendre un peu de nourriture tous les jours; s'ils sont différens, on donne de la nourriture après le plus fort, & de l'eau miellée après le plus léger.



CHAPITRE XII.

Curation du tremblement qui précède la fièvre.

LES fièvres qui sont précédées de tremblement, ont ordinairement des retours réglés, & des apyrexies parfaites; ainsi elles sont les moins dangereuses, & les plus faciles à guérir. Car lorsque les retours de la fièvre ne sont point réglés, on ne peut employer avec sûreté, ni les lavemens, ni le bain, ni faire avec succès, usage de vin, ou de quelque autre médicament que ce puisse être. On est incertain de l'heure à laquelle la fièvre recommencera; & par-là, il peut arriver, si l'accès revient tout-à-coup, que les remèdes mêmes deviennent très-pernicieux. Il faut se contenter de faire observer une diète exacte au malade, pendant les premiers jours, & ne lui faire prendre de la nourriture, qu'après la fin du plus violent accès.

Mais lorsque les retours sont réglés, on fait usage de tous les remèdes, avec plus de sûreté, parce que l'on connoît

beaucoup mieux le commencement & la fin des accès. La diète ne sert de rien dans ces fièvres, lorsqu'elles ont duré un certain tems; ce n'est que dans les premiers jours que l'on s'en trouve bien. Dans la curation, on doit se proposer deux vûes; la première, de guérir d'abord le tremblement, & ensuite de chasser la fièvre; pour cela, il faut dès que le tremblement est passé, & que la chaleur commence, faire prendre au malade, de l'eau tiède un peu salée, & ensuite le faire vomir; car le tremblement est presque toujours occasionné par un amas de bile dans l'estomac. Il faut répéter la même chose, si le tremblement revient à l'accès suivant; on le guérit souvent de cette façon: on sçait alors de quelle espèce est la fièvre. Ainsi un peu avant le retour du troisième accès, il faut mener le malade au bain, & faire en sorte qu'il soit dans la cuve à se baigner, dans le tems même du tremblement; si malgré cela, le tremblement ne se fait pas moins sentir, il faut essayer de nouveau le bain, un peu avant le commencement du quatrième accès: cette seconde épreuve prévient aussi souvent le tremblement. Si le bain ne fait rien, il faut avant l'accès,

faire avaler de l'ail au malade, ou lui faire boire de l'eau tiède mêlée avec du poivre; car ces choses prises intérieurement, excitent une chaleur qui empêche le tremblement; il faut aussi couvrir le malade, avant que le tremblement commence, ainsi que nous l'avons prescrit à l'article du frisson; faire des fomentations chaudes par tout le corps, & l'environner de briques & de tisons éteints, enveloppés dans du linge. Si malgré toutes ces précautions, le tremblement survient, on mêle dans beaucoup d'huile qu'on a fait tiédir, quelques drogues chaudes dont on oint le corps du malade sous ses couvertures; on lui fait ensuite des frictions aussi fortes qu'il peut les supporter, surtout aux piés & aux mains; pendant cette opération, le malade doit retenir son haleine. On continue d'en agir ainsi quand même le tremblement reviendrait; car il n'y a souvent que l'opiniâtreté à se servir d'un remède salutaire, qui emporte le mal.

Si le malade vomit, on lui fait prendre de l'eau tiède; & on le fait vomir de nouveau. On continue ces remèdes, jusqu'à ce que le tremblement soit entièrement fini; s'il dure trop long-

tems, il est à propos de donner un lavement qui ne manque pas de soulager, en évacuant les matières contenues dans les intestins. Enfin les derniers remèdes qu'on employe après ceux-ci, sont la gestation & la promenade. Il faut faire choix dans les fièvres, d'une nourriture qui tienne le ventre libre, ne manger que des chairs glutineuses, & ne faire usage que de vin austère.

CHAPITRE XIII.

Curation de la fièvre quotidienne.

TELLE est la méthode que l'on doit suivre dans le traitement des fièvres en général; cependant il est à propos de distinguer les différentes espèces, parce qu'elles demandent chacune, un traitement différent. Si c'est une fièvre quotidienne, il faut garder une diète exacte les trois premiers jours, & ensuite donner à manger de deux jours, l'un. Si la fièvre subsiste depuis longtemps, il faut essayer le bain après l'accès, & donner du vin au malade, surtout si la fièvre dure, après qu'on a guéri le tremblement.

CHAPITRE XIV.

Curation de la fièvre tierce.

SI c'est une fièvre tierce ou quarte qui soit parfaitement intermittente, il faut, les jours qu'on n'a pas la fièvre, se promener, faire d'autres exercices, & se faire oindre. Il s'est trouvé parmi les anciens Médecins, un certain Cléophante qui dans cette espèce de fièvre, faisoit répandre long-tems avant l'accès, beaucoup d'eau tiède, sur la tête du malade, & lui faisoit ensuite donner du vin. Quoiqu'Asclepiade ait presque suivi en tout, les préceptes de ce Cléophante, il a cependant négligé, & avec raison, de faire usage de ce remède, car il est douteux.

Asclepiade est d'avis, si la fièvre est tierce, de faire donner le troisième jour, après l'accès, un lavement au malade; de le faire vomir le cinquième, lorsque le tremblement est passé; & immédiatement après l'accès, lors même qu'il reste encore de la chaleur, de lui donner à manger, & du vin à boire, ainsi qu'il avoit coutume de faire dans les

autres maladies. Il vouloit que le malade gardât le lit le sixième jour: il prétendoit qu'avec ces précautions, la fièvre ne revenoit point le septième. Il est vrai-semblable que cela peut arriver souvent ainsi; cependant il me paroît plus sûr de suivre dans l'administration de ces remèdes, l'ordre suivant: de faire vomir le troisième jour, de donner un lavement le cinquième, & de ne faire boire du vin au malade, que le septième, même après l'accès.

Si la fièvre n'est point guérie dans les premiers jours, & si elle traîne en longueur; le jour qu'on attendra l'accès, il faut que le malade se tienne au lit, & qu'il se fasse frotter lorsque l'accès sera fini; qu'il boive de l'eau ensuite après avoir mangé; que le lendemain il ne prenne point de nourriture; qu'il ne fasse aucun exercice, & qu'il ne se fasse pas oindre; qu'il se contente seulement de prendre de l'eau, & qu'il se tranquilise. C'est tout ce qu'il peut faire de mieux. S'il est fort foible, il peut prendre du vin après l'accès, & un peu de nourriture, vers le milieu du jour.



CHAPITRE XV.

Curation de la fièvre quarte.

LA fièvre quarte demande le même traitement; mais comme elle dure ordinairement très-long-tems, à moins qu'on ne la guérisse dès les premiers jours, il faut dès le commencement, ordonner avec beaucoup de soin, les remèdes qu'il est à propos de faire. Si la fièvre quarte est accompagnée de frisson; lorsque l'accès est fini, le malade doit se tranquiliser le jour même de l'accès, le lendemain, & le sur-lendemain; ne prendre que de l'eau chaude le premier jour après l'accès; & les deux suivans, s'en passer même, s'il est possible: le quatrième jour, si la fièvre revient avec tremblement, il faut le faire vomir, de la façon que nous avons prescrite ci-dessus. Après l'accès, il faut prendre un peu de nourriture, & un demi-septier de vin; le lendemain & le sur-lendemain de l'accès, faire encore diète, & ne boire que de l'eau chaude, si l'on a soif. Le septième jour, prévenir le frisson par le bain, ne point

manger, se reposer, & boire de l'eau chaude, si l'on est pressé par la soif. Le neuf, prévenir encore le frisson par le bain; & si l'accès revient, prendre un lavement; se faire oindre, & se faire frotter fortement, lorsque le lavement a fait son effet; prendre de la nourriture comme auparavant, & se priver de vin les deux jours suivans, sans négliger de faire les frictions. Le treize, essayer de nouveau le bain; & si la fièvre revient encore, se faire frotter comme auparavant, & boire du vin plus abondamment qu'à l'ordinaire. Le repos, la diète exacte & les autres remèdes que nous avons conseillés, ont coutume d'emporter la fièvre.

Si malgré toutes ces précautions, la fièvre subsiste, il faut suivre une méthode tout-à-fait différente, & régler la diète du malade, de façon qu'il puisse supporter un mal qui doit durer longtemps. La manière dont Heraclide de Tarente traitoit la fièvre quarte, est tout-à-fait à rejeter: il faisoit donner des lavemens les premiers jours au malade, & l'empêchoit de rien prendre jusqu'au sept. Quand on avoueroit qu'il est des malades qui peuvent supporter une pareille abstinence, on ne pourroit discon-

venir qu'ils auroient toutes les peines du monde à se raccommo-der, lors même que la fièvre seroit passée. Le malade périroit infailliblement, si la fièvre duroit long-tems. Si elle va au-delà du treize, il ne faut point essayer le bain ni devant, ni après l'accès, à moins que le tremblement ne soit absolument guéri. On le guérit avec les mêmes remèdes que nous avons conseillés plus haut. Après l'accès, il est à propos d'oindre le malade, & de le faire frotter fortement; de lui faire prendre des alimens qui soient fort nourrissans, & en grande quantité, & de lui laisser boire du vin à discrétion. Le lendemain, lorsqu'il se sera suffisamment reposé, il doit se promener, s'exercer, se faire oindre, se faire donner une forte friction, & manger, sans boire de vin; le troisième jour ne rien prendre. Le jour de la fièvre, le malade doit se lever avant que l'accès commence, s'exercer, & faire en sorte que ce soit dans le tems même que la fièvre a coutume de revenir. Par-là on prévient souvent l'accès: si malgré cela, il revient, lorsque le malade est à s'exercer, il faut qu'il se repose. Les médicamens que l'on peut employer dans cette sorte de fièvre, sont l'huile,

les frictions, l'exercice, la nourriture, & le vin : si le ventre est resserré, il faut le tenir libre par des lavemens. Les personnes un peu robustes supportent à merveilles ces remèdes ; mais si le malade est foible, il doit au lieu de s'exercer, avoir recours à la gestation ; s'il n'est point même en état de la supporter, il doit au moins faire usage de la friction ; si les frictions un peu fortes l'incommodent, il faut se contenter de lui faire prendre du repos, de le faire oindre ; & de lui donner à manger. On doit sur-tout prendre garde de ne point changer cette fièvre en quotidienne, par quelque indigestion ; car la fièvre quarte ne fait mourir personne ; mais le malade est en danger, si de quarte, elle devient quotidienne ; ce qui n'arrive jamais que par la faute du Médecin, ou du malade.



CHAPITRE XVI.

Curation de la fièvre double-quarte.

SI la fièvre est double-quarte, & si l'on ne peut employer les exercices que nous avons proposés, le malade doit garder un repos parfait, ou s'il ne peut que difficilement rester en repos, il faut qu'il se contente de se promener doucement, en s'arrêtant de tems en tems, & qu'il se tienne la tête & les piés bien couverts; qu'il prenne un peu de nourriture & de vin à la fin de chaque accès, & qu'il ne mange point dans d'autres tems, à moins qu'il ne soit fort foible. Mais si les deux accès se touchent pour ainsi dire, il ne doit rien prendre que lorsque tous les deux sont passés. Il faut qu'il s'exerce un peu, lorsqu'il n'y a plus de fièvre; qu'il se fasse oindre, & qu'il mange ensuite. Comme il est fort rare qu'une fièvre quarte invétérée se termine avant le Printems, il faut bien prendre garde de rien faire dans ce tems, qui empêche la guérison. Il est à propos dans une fièvre de cette nature, de changer

de régime de vivre, de passer du vin à l'eau, de l'eau au vin, d'une nourriture douce à une nourriture âcre, & d'une âcre à une douce; de manger des racines de raifort, ensuite de vomir; de se tenir le ventre libre avec l'eau de poulet; d'ajouter à l'huile qu'on employe pour les frictions, quelques drogues chaudes; de prendre avant l'accès, ou deux verres de vinaigre, ou un de moutarde détrempée dans trois verres de vin grec salé; ou de prendre en égale quantité, & délayer dans de l'eau, du poivre, du *Castoreum*, du laser, & de la myrrhe. Il faut agiter & remuer le corps avec ces drogues, ou avec de semblables, pour le faire sortir de l'état où il est. Lorsque cette fièvre est passée, il faut se souvenir long-tems du jour de l'accès, & éviter ce jour-là, le froid, le chaud, les indigestions, & la fatigue; car elle revient facilement, à moins qu'on ne prenne des précautions, lors même qu'on est guéri, pour s'en garantir.



 CHAPITRE XVII.

*Curation de la fièvre qui est devenue
quotidienne, de quarte qu'elle étoit.*

MAIS si la fièvre, de quarte qu'elle étoit, devient quotidienne; si cela arrive dès le commencement, il ne faut point manger pendant deux jours; il faut se faire frotter le soir, & ne boire que de l'eau: il arrive souvent que la fièvre ne revient point le troisième jour; mais soit qu'elle revienne, ou qu'elle ne revienne point, il faut donner à manger après l'accès: si elle subsiste, il faut garder pendant deux jours, la diète la plus sévère qu'il est possible, & se faire frotter tous les soirs.

 CHAPITRE XVIII.

Des trois espèces de folies; & premièrement de la curation de la folie que les Grecs appellent Phrénésie.

NOUS venons de donner le traitement des fièvres; il nous reste à donner celui des autres maladies aux-

quelles le corps est exposé. Je parlerai d'abord de celles qui ne sont point particulières à certaines parties du corps. * Je commencerai par l'espèce de folie que les Grecs appellent Phrénésie, qui est une maladie aiguë, accompagnée de fièvre. Avant toutes choses, il est bon de sçavoir que dans certains accès de fièvre, les malades extravagent & tiennent des discours où il n'y a point de sens. Ce symptôme est toujours fort grave, & il n'arrive jamais, sans que la fièvre soit très-violente; cependant il n'est pas toujours également dangereux; car ordinairement il ne dure pas longtems, & la raison revient aux malades, dès que la violence de l'accès est passée. Cet accident ne demande point d'autres remèdes, que ceux que nous avons prescrits pour la fièvre même.

Mais c'est une vraie phrénésie, lorsque le malade extravague continuellement; ou bien, lorsqu'il se remplit la tête d'idées vaines & chimériques, quoiqu'il conserve encore sa raison. La phrénésie est parfaite, lorsque l'esprit du malade est entièrement fixé sur ces

* Nous avons suivi ici le texte du manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

Idées. Il est différentes sortes de phrénésies : on voit des phrénétiques qui sont gais ; d'autres qui sont tristes ; d'autres qu'il est plus aisé de contenir, & qui n'extravagent que dans leur discours ; d'autres qui sont furieux, & qui s'agitent violemment. Parmi ceux-ci, il en est qui ne font rien que par emportement ; d'autres qui employent les ruses, & qui font paroître tout le bon sens possible, pour trouver les occasions de venir à bout des mauvais desseins qu'ils se proposent, mais qui se décelent par les effets. On ne doit point trop garotter ceux qui n'extravagent que dans leur discours, ou qui ne s'agitent que légèrement ; mais il est à propos de bien lier ceux qui sont furieux, de crainte qu'ils ne se fassent mal à eux-mêmes, ou aux autres. Il ne faut point en croire un phrénétique qu'on a lié, & qui feint d'avoir recouvré sa raison, afin qu'on le délie. On ne doit point se laisser toucher de compassion, tel bon sens qu'il puisse faire paroître dans ses discours. C'est une ruse que la folie même lui suggère.

Les anciens tenoient ordinairement pareils malades dans les ténèbres, parce qu'ils pensoient qu'il étoit dange-

reux qu'un phrénétique apperçut quelque objet qui pût l'épouvanter, & qu'ils croyoient que l'obscurité même contribuoit en quelque chose, à la tranquillité de l'esprit. Mais Asclepiade prétend qu'il n'y a rien de plus capable d'épouvanter, que les ténèbres; & qu'ainsi on doit toujours laisser les phrénétiques, exposés à la lumière. Ni l'une ni l'autre de ces maximes ne doit être constamment observée. Il est des phrénétiques que la clarté épouvante; il en est que les ténèbres troublent; il en est enfin sur lesquels, ni la clarté ni les ténèbres ne font aucune impression. Ainsi donc, le plus sage parti que l'on puisse prendre, est d'éprouver l'une & l'autre de ces méthodes, & de tenir dans un endroit éclairé, un phrénétique que les ténèbres épouvantent; & dans les ténèbres, celui qui a horreur de la lumière. Mais si la lumière, ni les ténèbres n'excitent en eux aucun trouble, il faut dans ce cas, si le malade a des forces, le tenir dans un lieu bien éclairé; & dans l'obscurité, s'il est foible. Il est inutile de faire aucun remède, lorsque la phrénésie est dans toute sa violence; car la fièvre est aussi alors dans toute sa force: il faut se contenter de conte-

nir le malade. Mais dès que l'état de la maladie le permet, on doit y remédier sans perdre de tems. Asclepiade a prétendu que c'étoit égorger les phrénétiques, que de les saigner, parce que la phrénésie est toujours accompagnée d'une fièvre aiguë; & qu'il pensoit qu'il n'étoit jamais avantageux de saigner, que dans la rémission de la fièvre. Il tâchoit de les faire dormir, en leur faisant faire beaucoup de frictions; mais la violence de la fièvre empêche le sommeil, & les frictions ne font bien, que lorsque la fièvre est diminuée. Ainsi Asclepiade ne devoit point non plus prescrire ce remède. Que faire donc? Lorsque le danger est pressant, on fait avec raison bien des choses qu'il ne faudroit point faire dans d'autres circonstances; il est des tems, même dans la fièvre continuë, où, si elle ne diminue point, du moins elle ne va point en augmentant; & si ce moment n'est point le plus avantageux, pour faire des remèdes, on ne peut disconvenir qu'il ne soit assez favorable. On doit même saigner, si les forces du malade le permettent.

Il n'y a pas moins de doute, pour sçavoir si l'on doit donner des lave-

mens. Il est à propos de laisser passer un jour, & de raser ensuite la tête; après quoi, on fait dessus, des fomentations avec de l'eau dans laquelle on a fait bouillir quelques feuilles de verveine, & des plantes astringentes; ou bien on commence par les fomentations; on rase ensuite la tête, & on répète les fomentations. Enfin on couvre la tête de feuilles de roses; on en remplit les narines; on fait respirer au malade, de la rue qu'on a pilée dans du vinaigre; on excite l'éternuement par les remèdes propres pour cela. On ne doit faire tous ces remèdes, que lorsque le malade a des forces; mais s'il est foible, il faut se contenter d'humecter seulement la tête avec de l'huile rosat, à laquelle on ait ajouté du serpolet, ou quelque autre plante semblable. Dans quelque état que soient les forces, on se sert avec avantage, de la morelle & de la pariétaire; on exprime le suc de ces plantes, & on le répand sur toute la tête. Lorsque la fièvre est diminuée, on emploie les frictions; on les fait moins fortes sur les phrénétiques qui sont trop gais, que sur ceux qui sont trop tristes. Tels sont les remèdes qu'on doit employer pour

le corps, mais ceux qui peuvent guérir l'esprit, doivent être différens, selon la nature de la folie. Il est des phrénétiques dont il faut bannir les vaines terreurs; comme l'on fit dans la phrénésie d'un homme fort riche, qui avoit peur de mourir de faim, & auquel on annonçoit de fausses successions: il en est dont il faut réprimer l'audace, & qu'on est même obligé de battre, pour pouvoir les contenir. Il faut arrêter les ris insensés de quelques-uns, par les réprimandes & les menaces; chasser la tristesse de l'esprit de quelques-autres par la musique, la symphonie, le bruit des cymbales. On doit cependant se prêter plus souvent à leurs idées, qu'on ne doit y résister; & il faut tâcher de ramener petit à petit, & non pas tout-à-coup, leur esprit, de la folie à la raison: il est à propos d'exciter leur attention; quelquefois aussi, si c'est un homme de Lettres par exemple, on lui lira quelque ouvrage correctement, si cela lui fait plaisir, ou bien on le lui lira mal, si cela le choque; le malade est obligé de réfléchir, pour corriger. On force même ces sortes de malades de réciter par cœur, s'ils se souviennent de quelque chose. On en a vû qui ne vouloient point

manger, & qu'on a guéris de cette folie ; en les mettant au milieu de gens qui étoient à table.

Les phrénétiques ne dorment que difficilement ; cependant le sommeil est très-nécessaire dans cette maladie ; plusieurs ne guérissent que par-là. On se sert pour procurer le sommeil, & pour remédier en même tems, au dérangement de l'esprit, de l'onguent de safran que l'on mêle avec celui d'iris, & que l'on applique sur la tête. Si ce remède ne fait point dormir, quelques-uns donnent pour boisson au malade, de l'eau dans laquelle on a fait bouillir des pavots ou de la jusquiame ; d'autres mettent sous l'oreiller, des pommes de mandragore ; quelques-uns appliquent sur le front l'amome, ou le suc gommeux qui distille du *Sycaminum*. Je trouve ce nom dans les auteurs de Médecine. Mais pourquoi les Grecs appellent-ils le murier, *Sycaminum*, puisqu'il n'en distille point de suc gommeux ? Il faut qu'on prenne ce terme, pour exprimer le suc gommeux qui distille d'un arbre qui croît en Egypte, & qu'on appelle dans le pays, *Sycomore*. Plusieurs font bouillir l'écorce du pavot dans de l'eau, & font avec
cette

cette décoction des fomentations sur la tête, & sur le visage avec une éponge.

Asclepiade a prétendu que ces remèdes étoient dangereux, parce qu'ils changent souvent la phrénésie, en léthargie. Il veut que le malade ne boive, ne mange, ni ne dorme le premier jour; qu'on lui donne de l'eau pour boisson le soir; qu'ensuite on lui fasse une légère friction, de façon que la main de celui qui frotte, ne fasse point de forte impression sur la peau; que le lendemain, on réitère les mêmes choses; qu'on donne ensuite de l'eau au malade, & qu'on répète de nouveau la friction; que c'est le plus sûr moyen de procurer le sommeil. Cela arrive quelquefois; le sommeil même est souvent si profond, qu'Asclepiade convient que la friction trop violente peut faire tomber en léthargie. S'il arrive avec tout cela, que le sommeil ne vienne point, il faut le faire venir avec les remèdes dont nous avons parlé plus haut. Mais il faut les employer avec la modération convenable, de crainte que l'on ne puisse plus éveiller un malade, que l'on ne vouloit que faire dormir. Le bruit de l'eau qui tombe d'un tuyau qu'on place

à côté du malade ; l'agitation que l'on éprouve , lorsqu'on se fait porter , si c'est le soir après avoir mangé ; & principalement le balancement d'un lit suspendu contribuent pour quelque chose au sommeil.

Il n'y a point non plus d'inconvénient , si l'on n'a point saigné le malade , s'il est sans raison , & s'il ne peut dormir , de lui appliquer les ventouses à la nuque , avec scarification. Ce remède diminue la violence du mal , & peut par conséquent procurer le sommeil. Il faut tenir un juste milieu pour le manger ; il ne faut point trop nourrir le malade , de crainte que la phrénésie n'augmente ; il ne faut pas non plus le trop fatiguer par l'abstinence , de crainte que la foiblesse ne le jette dans la défaillance. Il ne faut donner qu'une nourriture légère , & sur-tout de la *sorbition*.

On donne pour boisson , de l'eau mielée ; il suffit d'en donner trois verres en Hyver , & quatre en Eté. Il est une autre espèce de folie , qui dure plus longtems , qui commence ordinairement sans fièvre , & qui ensuite est accompagnée d'un petit mouvement fébrile. Cette folie consiste dans une tristesse qui paroît dépendre de l'atrabile ; la saignée

est nécessaire dans ce mal : s'il y a quelque chose qui s'y oppose, il faut d'abord faire faire diète, ensuite purger, & faire vomir avec l'hellébore blanc : après qu'on a fait l'une & l'autre de ces choses, on fait au malade deux frictions par jour. S'il est fort & vigoureux, on le fait exercer souvent ; on le fait vomir à jeun ; on lui donne, sans vin, pour nourriture, des alimens de la classe moyenne. Toutes les fois que je dirai qu'on peut employer les alimens tirés de cette classe, on pourra aussi se servir de ceux de la dernière ; pourvu qu'on ne les donne point seuls ; il n'y a que ceux de la première classe qu'il faut retrancher. On doit aussi, outre ces précautions, tenir le ventre très-libre ; bannir la crainte de l'esprit du malade ; lui donner toute sorte de bonnes espérances ; l'amuser par des contes & des jeux qui lui faisoient sur-tout plaisir, lorsqu'il étoit en santé ; louer ses ouvrages, s'il en a fait quelques-uns, & les lui mettre devant les yeux ; lui reprocher doucement sa tristesse qui n'est point fondée ; lui faire sentir qu'il devroit plutôt se réjouir, que s'attrister des choses qui l'occupent. Si la fièvre survient, il faut la

la traiter comme les autres fièvres.
La troisieme espece de folie est très-longue, & n'est point un obstacle à la vie du malade; elle n'attaque que les personnes fort robustes. Elle est de deux especes: car les uns sont trompés par de vains phantômes, sans avoir l'esprit aliéné: telle étoit, au rapport des Poëtes, la folie d'Ajax & d'Oreste: d'autres ont l'esprit aliéné. Si ce sont des phantômes qui frappent l'imagination du malade, il faut avant toutes choses, voir si ces objets sont tristes ou gais: s'ils sont tristes, on purge avec l'hellébore noir; s'ils sont gais, on fait vomir avec l'hellébore blanc. Si le malade ne veut point prendre ces remèdes en lavage, on les mêle avec son pain, pour les lui faire prendre, sans qu'il s'en apperçoive: si on réussit à le bien purger, on est sûr de diminuer très-considérablement la maladie; ainsi donc si, après avoir donné une fois l'hellébore, on s'apperçoit qu'il n'a pas suffisamment agi, on le donne de nouveau au bout d'un certain tems. La folie qui dépend d'un accès de gaieté, est moins dangereuse, que celle qui vient d'un excès de tristesse. C'est une règle constante dans toutes les maladies, de dispo-

fer à la purgation, par quelques lavemens qu'on donne auparavant, pour tenir le ventre libre; & de le resserrer, lorsqu'on veut faire vomir. Si l'esprit du malade est aliéné, on employe avec succès, certaines corrections. S'il arrive au malade de dire ou de faire quelque chose mal-à-propos, on le fait jeuner, on le lie, on le bat même, pour l'empêcher de recommencer. On le force d'être attentif, d'apprendre par cœur certaines choses, & de les réciter. C'est ainsi qu'on l'oblige peu à peu par la crainte, à faire attention à ce qu'il dit. Les terreurs, les craintes subites, en un mot, tout ce qui peut troubler considérablement l'esprit, procure du soulagement dans cette maladie. Car il peut se faire un changement en mieux, lorsqu'on retire l'ame de la situation où elle étoit auparavant. Il est aussi important d'examiner si le malade rit sans sujet, ou s'il est triste & abattu. Dans le premier cas, il est à propos de l'épouvanter; dans le second, on lui fait de douces frictions qu'on continue pendant long-tems deux fois le jour; on lui répand sur la tête de l'eau froide; on le baigne dans un bain d'eau & d'huile.

Voici les remédes généraux. Il faut faire exercer beaucoup ces sortes de fous ; employer fréquemment la friction ; ne leur point laisser manger de viande grasse ; leur interdire le vin ; ne leur donner pour nourriture , après qu'ils ont été bien purgés , que les alimens les plus légers de la seconde classe ; ne les point laisser seuls , ou avec des inconnus , ou des gens qu'ils méprisent , ou dont ils ne font point de cas ; les faire changer de climat ; & si la raison leur revient , les faire voyager tous les ans.

Le délire naît quelquefois , quoique rarement , de la crainte. Ce genre de folie est de la même espèce que ceux dont nous venons de parler , & se guérit de la même façon ; la seule différence qu'il y a , c'est que cette espèce de démence est la seule dans laquelle on puisse donner du vin avec sûreté.



CHAPITRE XIX.

De la Cardialgie.

LA Cardialgie, ainsi nommée des Grecs, est une maladie tout-à-fait opposée à la phrénésie; puisque dans celle-ci, l'esprit est aliéné, & qu'il ne l'est point dans celle-là: les phrénétiques y sont fort sujets. Ce mal consiste dans une débilité extrême de tout le corps qui est épuisé par des sueurs continuelles, qui reconnoissent pour cause, l'état foible & languissant de l'estomac. On est sûr de l'existence de cette maladie, lorsque le pouls est petit & foible, & qu'on sue plus que de coutume, tant pour la durée, que pour la quantité de la sueur, aux environs de la poitrine, du cou, de la tête, tandis que les jambes & les piés sont secs & froids. Cette maladie est dans la classe des maladies aiguës. On doit commencer par appliquer des cataplasmes répercussifs sur la région de l'estomac; ensuite arrêter la sueur: on remplit cette indication avec de l'huile astringente de rose, de coing, ou de myrthe: on frotte doucement le

corps, avec l'une ou l'autre de ces huiles, & on applique par-dessus, du cerat fait avec quelques-unes de ces huiles. Si les sueurs ne cessent point, on frotte légèrement le corps du malade avec du plâtre, de la litharge d'argent, de la terre cimolée: ou l'on répand dessus, de la poudre faite avec l'une ou l'autre de ces matières. La poudre préparée avec les feuilles séchées de myrthe, d'églantier, ou de lie desséchée de bon vin austère, fait le même effet, ainsi que quantité d'autres choses semblables. Si l'on n'a rien de tout cela, il suffit de jeter sur le corps, de la poussière que l'on trouve dans les chemins. On ne couvre que très-légèrement le malade, pour qu'il sue moins; on le met dans une chambre qui ne soit point chaude, & dont on laisse les fenêtres ouvertes, afin que l'air puisse y entrer. En troisième lieu, il faut remédier à la foiblesse du malade, par le vin & les alimens convenables. On donne à manger le jour & la nuit au malade, peu & souvent, dans la vue de réparer ses forces, sans fatiguer l'estomac. La nourriture doit être des plus légères & propre pour l'estomac. Il ne faut point trop se presser de recourir au vin, à moins que

Cela ne soit nécessaire. Si l'on craint que les forces ne manquent, on fait prendre du pain émié dans du vin qui soit austère, léger, pur, & tiède; on en donne abondamment: on y ajoute de la farine de froment séché au feu, si le malade prend peu de nourriture. Le vin qu'on lui donne, ne doit être ni trop fort, ni trop foible: on peut sans aucun inconvénient, lui en faire prendre, tant le jour que la nuit, deux ou trois chopines, & même davantage, si c'est un corps d'un volume considérable. Si le malade ne prend point de nourriture, il faut avant que de l'oindre, lui répandre sur le corps, de l'eau froide, & lui donner ensuite à manger.

Si l'estomac est affoibli au point qu'il ne puisse garder les alimens, le malade doit se faire vomir avant & après le manger; & prendre de nouveau de la nourriture, lorsqu'il a vomi. Si malgré cela, il la rend, il faut qu'il prenne un verre de vin, & une heure après, un second; s'il rejette même le vin, il faut qu'il se fasse enduire tout le corps, d'oignons pilés. Lorsque les oignons seront desséchés, l'estomac gardera sûrement le vin, qui ne manquera pas de rendre de la chaleur & de la

274 T R A D U C T I O N
force à tout le corps , & de rétablir le
pouls.

Pour dernière ressource , on fait prendre en lavement , de la crème d'orge mondé , ou de fromentée ; ce qui est un excellent remède pour rétablir les forces. On fait aussi respirer au malade , quelque chose de restaurant , comme du vin , ou des roses : s'il a les extrémités froides , on les lui frotte avec les mains grasses & chaudes. Si l'on réussit par tous ces remèdes , à modérer la sueur , & à prolonger la vie , le tems qu'on gagne , devient lui-même un remède. Lorsque le malade paroît être en sûreté , il est cependant à craindre qu'il ne retombe dans son premier état. C'est pourquoi , il faut se contenter de lui retrancher le vin , & lui faire prendre tous les jours des alimens fort nourrifans , jusqu'à ce que ses forces soient suffisamment revenues.



CHAPITRE XX.

De la Léthargie.

IL est encore une autre maladie opposée à la phrénésie. Dans celle-ci, les malades ne dorment que très-difficilement ; leur esprit se porte avec une promptitude extrême aux choses les plus hardies : dans la maladie dont il est ici question , il y a un assoupissement profond, & une nécessité presque insurmontable de dormir : on l'appelle léthargie. Elle est dans la classe des maladies aiguës : elle fait périr le malade en fort peu de tems , si l'on n'y apporte un prompt secours. Les uns s'efforcent de retirer les malades de l'assoupissement où ils sont, par les sternutatoires, & par les médicamens qui ont la propriété par leurs mauvaises odeurs, de mettre les esprits en mouvement. Telle est la poix brûlée, la laine grasse, le poivre, l'hellébore, le castoreum, le vinaigre, l'ail, l'oignon. On brûle aussi à côté du malade, du galbanum ou de la corne de cerf ; si l'on n'en a point, quelque autre drogue fétide. La mauvaise

odeur que ces drogues répandent, lorsqu'on les brûle, réveille les esprits.

Il s'est trouvé un certain Tharrias qui a prétendu que la léthargie n'étoit qu'un accès de fièvre, & que cette maladie finissoit avec l'accès; qu'ainsi c'étoit mal-à-propos qu'on s'efforçoit de faire revenir les léthargiques de leur assoupissement. Il est important d'examiner si le malade s'éveille à la fin de l'accès de fièvre, ou s'il continue de dormir, quoique la fièvre soit diminuée, ou même entièrement passée. Car s'il s'éveille, il est inutile de lui donner aucun remède, pour le retirer de son assoupissement: il ne se trouvera certainement pas mieux, lorsqu'il sera éveillé; mais s'il est mieux, il s'éveillera de lui-même. Si le sommeil est continuel, il faut donner des remèdes au malade, pour l'éveiller: mais il ne faut les donner, que lorsque la fièvre est extrêmement diminuée, afin que le malade puisse aller à la selle, & prendre quelque chose. Le remède le plus efficace qu'on puisse employer, pour faire revenir ces malades de leur assoupissement, est de leur répandre tout-à-coup de l'eau froide sur le corps. Ainsi donc, lorsque la fièvre est dans sa

rémiffion , on oint tout le corps du malade avec beaucoup d'huile , & on lui verfe fur la tête trois ou quatre bouteilles d'eau froide. On ne doit employer ce remède , qu'autant que la refpiration eft égale , & que les hypocondres font moux : fi cela eft autrement , il faut employer les remèdes que nous avons prefcrits plus haut. Voilà ce qu'on peut faire de mieux contre l'affoupiffement.

Pour ce qui eft de la maladie , il eft à propos de raser la tête , & enfuite de faire deffus , des fomentations avec de l'oxicrat , dans lequel on a fait bouillir du laurier , ou de la ruë. Le lendemain , on applique deffus , du caftoreum ou de la ruë qu'on a pilée dans du vinaigre , ou des bayes de laurier , ou du lierre pilé avec des feuilles de rofes , dans du vinaigre. On emploie auffi avec fuccès , contre l'affoupiffement , la graine de moutarde qu'on fait respirer au malade , & qu'on lui applique auffi fur le front ou fur la tête , pour détruire les caufes de la maladie. On retire pareillement un foulagement marqué de la gellation. Si l'on veut que la nourriture faffe bien , il n'en faut donner , que lorsque la

fièvre est dans sa plus grande rémission. Il n'y a rien de mieux, que la *sorbition*, tant que la maladie ne va pas en diminuant : s'il y a tous les jours un accès de fièvre violent, il faut en donner tous les jours : si l'accès violent ne revient que de deux jours l'un, on donne de la *sorbition* après l'accès le plus violent, & de l'eau miellée, après le plus léger. Le vin que l'on donne avec une nourriture convenable, est aussi d'un grand secours. Si la léthargie ne vient qu'à la suite d'une fièvre qui a duré long-tems ; on emploie les mêmes remèdes. Si le ventre est resserré, on donne trois ou quatre heures avant l'accès, du castoreum avec de la scammonée ; s'il ne l'est point, on donne le castoreum seul dans de l'eau. Si les hypocondres sont moux, on donne plus à manger ; s'ils sont durs, on s'en tient à la *sorbition*, & on applique dessus, quelque chose de répercussif, & d'émollient.



CHAPITRE XXI.

De l'Hydropisie.

LA léthargie est une maladie aiguë : l'hydropisie au contraire (si l'on n'y remédie dès le commencement) est une maladie chronique. Il y a trois sortes d'hydropisie ; car tantôt le ventre est considérablement tendu, & lorsqu'on le frappe, on entend à l'intérieur, un son qui est produit par l'agitation de l'air : tantôt toute l'habitude du corps est inégale, & il s'éleve de tous côtés différentes tumeurs : tantôt l'eau s'amasse dans l'intérieur du ventre, de manière que lorsqu'on le presse, on sent la fluctuation de l'eau. Les Grecs ont appelé la première espèce d'hydropisie, *Tympanite* ; la seconde, *Leucophlegmatie* ou *Anasarque* ; & la troisième *Ascite*. La cause commune de toutes, est la trop grande abondance d'humeurs : ce qui fait que les ulcères ne se guérissent que très-difficilement chez ces fortes de malades. L'hydropisie commence souvent d'elle-même ; souvent aussi elle survient à une ancienne ma-

ladie , & principalement à la fièvre quarte.

Cette maladie se guérit plus facilement chez les esclaves, que chez les hommes libres, parce que la curation demande qu'on supporte la faim, la soif, & mille autres dégoûts qui exigent beaucoup de patience. On guérit donc bien plus vite les personnes qu'il n'est point difficile d'astreindre à toutes ces choses, que celles qui jouissent d'une liberté qui leur est nuisible. On ne guérit pas même ceux qui sont sous la puissance d'autrui, s'ils ne sont assez maîtres d'eux-mêmes, pour se refuser tout. Voici un exemple qui le prouve. Un Médecin d'un mérite distingué, disciple de Chryssippe, & qui suivoit la Cour du Roi Antigone, soutint qu'un ami du Roi, qui n'étoit que légèrement attaqué de cette maladie, mais dont l'intempérance étoit connue, ne guéreroit point: un autre Médecin d'Epire, nommé Philippe, promit au contraire de guérir le malade. Le disciple de Chryssippe dit que son Collegue ne faisoit attention qu'à la maladie, mais que pour lui, il considéroit le caractère du malade. L'événement justifia ce qu'il avoit prédit; car quoique le malade fut
gardé

gardé avec un soin extrême, non seulement de la part du Médecin, mais encore de la part du Roi, il trouva le moyen d'avalier ses cataplasmes, de boire son urine; & par-là, se perdit lui-même.

Si l'hydropisie ne fait que commencer, si le malade peut dormir, s'il supporte avec constance la faim, la soif, il n'est pas bien difficile de le guérir; mais si le mal est invétééré, on n'en vient à bout qu'avec beaucoup de peine. On rapporte qu'un certain Métrodore disciple d'Epicure, étant attaqué de cette maladie, & ne pouvant supporter la soif qui étoit nécessaire, après y avoir résisté pendant long-tems, se mettoit à boire, & vomissoit ensuite la boisson qu'il avoit prise. Si l'estomac rend tout ce qu'il a reçu, on s'épargne bien de l'ennui en buvant; mais s'il ne rend pas tout, on augmente sûrement son mal; ainsi il ne faut point conseiller ce parti à tout le monde.

Si la fièvre se met de la partie, il faut la traiter de la manière que nous avons rapportée ci-dessus: si le malade est sans fièvre, il faut attaquer la cause du mal même. De quelque espèce que soit l'hydropisie, si elle ne fait que

commencer, elle se guérit par les mêmes remèdes. Il faut se promener beaucoup, courir quelquefois, se faire faire des frictions réitérées sur les parties supérieures, pour y rappeler la chaleur : pendant ces frictions, le malade doit retenir son haleine. Il faut exciter la sueur non seulement par l'exercice, mais encore par le bain de sable chaud, les poëles, les fours, & autres choses semblables. Les sueurs que l'on excite par le moyen des étuves sèches & naturelles, telles que celles qui sont situées au-dessus de Bayes, dans des endroits plantés de myrthes, sont très-avantageuses dans cette maladie. Le bain, & généralement toute sorte d'humidité sont contraires dans l'hydropisie ; on donne avec succès à jeun, des pilules faites avec deux parties d'absynthe & une partie de myrrhe.

Les alimens que l'on donne au malade, doivent être tous tirés de la seconde classe ; il faut même choisir les plus durs : il ne faut donner de boisson qu'autant qu'il en faut pour soutenir la vie : la meilleure dont on puisse faire usage, est celle qui fait couler les urines. Il faut mieux tenir le ventre libre par les alimens, que par des médicamens.

Cependant s'il est nécessaire de purger, il faut le faire avec quelques drogues propres pour cela, qu'on fait bouillir dans de l'eau: on fait ensuite boire cette décoction au malade. Les médicamens qui ont cette propriété, sont l'iris, le nard, le safran, la canelle, la casse, la myrrhe, le baume, le galbanum, le ladanum, la lambrusque, la panacée, le cardamome, l'ébene, la semence de cyprès, le raisin des bois, l'abrotanum, les feuilles de rose pâle, l'acorus, l'amande amère, l'origan, le styrax, le cocq, la fleur du jonc quarré & du rond. Toutes les fois que je parlerai de ces plantes, j'entendrai, non pas celles qui viennent dans ce pays; mais celles qu'on nous apporte avec les aromates. On commence par employer les plus doux de ces remédes; comme sont les feuilles de rose, les gouffes du nard. Le vin austère fait aussi un bon effet, mais il faut qu'il soit fort léger.

Il est bon aussi d'avoir la précaution de mesurer le ventre tous les jours avec un fil, & d'en marquer la grosseur. On fait la même chose le lendemain, & on voit si le ventre est plus enflé, ou s'il est diminué: s'il est diminué, c'est une marque que les remédes font effet. On

doit aussi mesurer la quantité de boisson que l'on donne au malade, & la quantité d'urine qu'il rend : s'il rend plus d'urine qu'il ne prend de boisson, il y a lieu d'espérer qu'il guérira. Asclepiade rapporte qu'il guérit une hydropisie qui étoit survenue à la suite d'une fièvre quarte, en faisant faire diète & des frictions pendant deux jours, & que le troisième son malade étoit sans fièvre, & en état de prendre du vin & de la nourriture. Jusqu'à présent nous n'avons fait que donner le traitement général pour toutes les espèces d'hydropisie ; mais si le mal est considérable, il faut un traitement particulier pour chaque espèce.

Si c'est une *tympanite*, & qu'elle soit accompagnée de douleur un peu vive, il est bon de faire vomir le malade tous les jours, ou de deux jours l'un, après qu'on lui a donné à manger. On emploie des cataplasmes chauds & secs : si la douleur ne cède point à ce remède, il est nécessaire d'en venir aux ventouses sèches : si les ventouses sèches ne font rien, on emploie les ventouses avec scarification. Enfin si l'une & l'autre espèce de ventouse n'ont point soulagé le malade, on injecte pour dernière ressource, beaucoup d'eau chaude

dans le bas ventre, en forme de lavement : ont fait trois ou quatre fortes frictions par jour, avec de l'huile, & quelques drogues chaudes : on évite de faire les frictions sur le ventre. On applique à différentes reprises, de la graine de moutarde sur le ventre, jusqu'à ce qu'il y ait érosion à la peau : on fait par le moyen d'un fer chaud, différens ulcères sur le ventre, & on laisse couler ces ulcères pendant long-tems. On applique aussi avec succès sur la peau, de l'oignon de scille bouilli. Lorsqu'on a été attaqué de la tympanite, il faut s'abstenir pendant long-tems de tout ce qui peut produire des vents.

Mais s'il y a leucophlegmatie, il faut exposer au soleil, les parties qui sont tumefiées, & ne point les y laisser trop long-tems, de crainte d'allumer la fièvre : si la chaleur du soleil est considérable, il faut bien couvrir la tête ; faire des frictions avec les mains trempées seulement dans de l'eau, à laquelle on ait ajouté un peu d'huile & de nître, & n'employer à ces frictions, que des femmes ou des enfans, parce qu'ils ont la main plus douce. Si les forces le permettent, il faut faire avant midi, une friction pendant une heure, & l'après

midi, on en fait une seconde pendant une demi-heure. On se trouve aussi fort bien des cataplasmes répercutifs, sur-tout si l'on a affaire à des malades délicats. Il faut faire au-dessus du talon, une ouverture dans l'intérieur, d'environ quatre doigts, & laisser échapper le plus qu'il est possible, de sérosité par cette ouverture, pendant plusieurs jours. On fait même des ouvertures considérables sur les tumeurs; on agite violemment le corps; & lorsque les cicatrices des plaies qu'on a faites, commencent à se fermer, on augmente l'exercice, & la nourriture, jusqu'à ce que le corps soit remis dans son premier état. Les alimens que l'on donne, doivent être fort nourrissans & glutineux, principalement les viandes. Si l'estomac permet qu'on donne du vin, il doit être fort doux. Le malade même ne doit point en boire continuellement; mais il faut qu'il boive alternativement pendant deux ou trois jours, tantôt de l'eau, tantôt du vin. La semence de laitüë marine qui croît à une très-grande hauteur, le long des rivages de la mer, mêlée avec de l'eau qu'on donne pour boisson, fait fort bien. Si le malade est robuste, on peut lui appliquer sur

le ventre, de l'oignon de scille cuit. Plusieurs Auteurs prétendent qu'il faut essayer de dissiper ces enflures avec des vessies pleines d'air.

S'il y a de l'eau épanchée dans la cavité du bas ventre, il faut à la vérité se promener, mais avec plus de modération. On applique sur le ventre, un cataplasme résolutif, & on met par-dessus, un morceau d'étoffe plié en trois, qu'on assujétit par le moyen d'un bandage qu'il faut avoir la précaution de ne point trop serrer. C'est un conseil donné par Tharrias, & que bien des Médecins ont suivi. S'il paroît manifestement que le foie ou la ratte sont affectés, on fait avec des figues grasses & du miel, un cataplasme qu'on applique dessus. Si malgré ces remèdes, les eaux ne se dissipent point, mais sont toujours en aussi grande quantité, on en vient à une voie plus courte, qui est d'évacuer les eaux, par la ponction que l'on fait au bas ventre. Je sçais que cette méthode n'étoit point du goût d'Erasistrate: il croyoit que l'hydropisie ascite dépendoit toujours d'un vice du foie, qu'il falloit guérir, & que c'étoit inutilement qu'on évacuoit les eaux qui ne manquoient pas de revenir, si le foie

n'étoit point guéri. Mais premièrement cette maladie ne dépend pas toujours d'un vice du foie ; car elle peut dépendre d'un vice de la ratte , ou de la mauvaise disposition de tout le corps : d'ailleurs quand elle reconnoîtroit pour principe, le mauvais état du foie , si l'on n'évacue l'eau qui croupit contre nature, dans la capacité du bas ventre , elle nuira par son séjour, au foie & à toutes les autres parties intérieures ; & il n'est pas moins nécessaire pour cela, de corriger la mauvaise disposition du corps. Car ce n'est point l'écoulement des eaux qui guérit ; il ne fait que disposer à la guérison qui seroit impossible , si les eaux n'étoient point évacuées. On ne prétend point non plus, qu'il faille employer cette méthode à l'égard de tous les malades , mais seulement à l'égard des jeunes gens qui sont vigoureux , qui sont absolument sans fièvre , ou dont la fièvre à des intermissions très-marquées. Il est bien sûr qu'on ne pourroit guérir par la ponction , les hydropiques qui auroient l'estomac vitié , qui seroient tombés dans l'hydropisie , à la suite de l'atrabile , ou de la cachexie. Il ne faut point donner de nourriture le jour qu'on a évacué les eaux pour la
première

première fois, à moins que les forces ne manquent. Les jours suivans, il faut donner du vin pur, mais en petite quantité, & remettre petit à petit le malade à l'usage des frictions, le faire exercer, l'exposer au soleil, le faire suer, le fatiguer même, & lui donner des alimens convenables, jusqu'à ce qu'il soit entièrement guéri. Il ne faut user du bain que fort rarement, & se faire vomir souvent à jeun. Si c'est en Eté, on se trouve bien de nager dans la mer. Lorsqu'un hydropique est rétabli, il doit s'abstenir pendant long-tems du commerce de femmes.

CHAPITRE XXII.

De la Consomption & de ses espèces.

LA Consomption est une maladie qui dure souvent fort long-tems, & qui est fort dangereuse. Il y en a de plusieurs espèces. Il en est une où le corps ne prend point de nourriture, & dans laquelle rien ne répare les pertes continuelles que nous faisons naturellement de notre propre substance, le

malade devient d'une maigreur extrême, & meurt, si on ne lui donne du secours. Les Grecs ont appelé cette espèce, *atrophie*. Elle provient ordinairement de deux causes : car, ou le malade par un excès de crainte, ne prend point assez de nourriture, ou par un excès contraire, il en prend plus qu'il ne doit. Dans le premier cas, ce qu'il prend de moins, l'affoiblit; dans le second, ce qu'il prend de trop, se corrompt.

Les Grecs appellent l'autre espèce, *Cachexie*; elle dépend de la mauvaise habitude de tout le corps, en sorte que tous les alimens que l'on prend, se corrompent; ce qui arrive presque toujours, lorsqu'à la suite d'une longue maladie, le corps a été tellement affoibli, que, quoique la maladie soit passée, la nutrition ne peut plus se faire; ou bien parce qu'on a employé des médicamens pernicioeux, ou parce qu'on a manqué long-tems du nécessaire, ou parce qu'on a fait usage d'alimens extraordinaires & nuisibles, ou qu'il est arrivé quelque chose de semblable. Cette espèce de consommation est aussi quelquefois accompagnée de pustules, ou d'ulcères qui défigurent toute la

superficie de la peau ; ou de tumeurs qui attaquent certaines parties du corps.

La troisième & la plus dangereuse espèce de consommation, est celle que les Grecs appellent *Phtisie* ; elle commence ordinairement par attaquer la tête, & se jette ensuite sur le poulmon où elle produit un ulcère qui est accompagné d'une petite fièvre lente qui cesse & qui recommence. Le malade touffe beaucoup, crache du pus, & quelquefois du sang. Si l'on jette sur le feu les crachats du malade, ils sentent mauvais. C'est une marque à laquelle on reconnoît la phtisie, lorsqu'on a des doutes sur son existence.

Puisqu'il y a trois sortes de consommations, il faut d'abord examiner de quelle nature est celle dont on est attaqué. S'il paroît qu'il n'y a que défaut de nutrition, il faut en rechercher la cause ; si c'est parce que le malade prend moins de nourriture qu'il ne doit, il faut l'augmenter, mais peu à peu, de peur que si l'on en donnoit trop tout d'un coup, l'estomac ne se trouvât chargé, & que la digestion ne se fit pas bien. Si au contraire, c'est parce que le malade mange trop, il faut lui faire faire diète un jour ; le lendemain

lui rendre un peu de nourriture , & augmenter tous les jours , jusqu'à ce qu'on soit parvenu à un juste milieu. Outre cela , le malade doit se promener dans les lieux les plus froids ; éviter le soleil , & faire aussi quelque exercice de la main. S'il est foible , il faut qu'il fasse usage de la gestation , de l'onction ; & qu'il se fasse lui-même , s'il le peut , le même jour , des frictions à différentes reprises , devant & après les repas ; qu'il ajoute quelquefois à l'huile dont il se sert , quelques drogues chaudes , & qu'il continue de se frotter jusqu'à ce qu'il sue. Il se trouvera bien aussi de se prendre à jeun la peau en différens endroits , & de la tirer , afin qu'elle se relâche ; d'étendre dessus de la résine , de l'ôter , & de se tirer ensuite la peau comme nous venons de le dire. Le bain fait aussi quelquefois assez bien , pourvu que ce soit après un léger repas. Le malade peut même en toute sûreté , lorsqu'il est dans le bain , prendre quelque aliment ; s'il n'a rien pris avant que de se frotter , il faut qu'il prenne quelque chose immédiatement après la friction. Les alimens doivent être du genre de ceux qui se digèrent facilement , & qui nourrissent beaucoup ;

l'usage du vin austère est même nécessaire pour faire couler les urines. Si c'est cachexie, on doit commencer par la diète; faire prendre ensuite des lavemens; prendre peu à peu de la nourriture, & joindre à tout cela l'exercice, les onctions, & les frictions. Le bain fréquent fait bien dans cette espèce de consommation; mais il faut que les malades le prennent à jeun, & qu'ils y restent jusqu'à ce qu'ils suent. Il faut donner une plus grande quantité d'alimens, les varier, les choisir de bon suc, & de nature à ne point se rompre aisément, & faire usage du vin austère. Si les autres remèdes ne font rien, il faut tirer du sang, pendant plusieurs jours de suite, mais peu à la fois, & employer avec la saignée, les autres remèdes que nous avons prescrits ci-dessus.

Enfin, si le mal est plus grand, & si c'est une vraie phtisie, il faut y remédier dès le commencement; car cette maladie ne se guérit point facilement, lorsqu'elle est invétérée. Il faut, si les forces le permettent, entreprendre de longues navigations, changer de climat, & passer dans un air plus épais que celui que l'on quitte. On se trouve

par exemple très-bien de passer d'Italie à Alexandrie ; les malades se trouvent presque toujours en état dans les commencemens, d'entreprendre un pareil voyage, parce que cette maladie ne survient ordinairement que dans l'âge le plus robuste ; c'est-à-dire, depuis dix-huit ans, jusqu'à trente-cinq. Si les forces ne permettent point d'entreprendre de longs voyages en mer, on se trouve toujours très-bien de naviger ; mais il ne faut pas aller fort loin. Si quelque chose s'oppose à la navigation, il faut se faire porter en litière ou autrement ; il faut renoncer aux affaires, & à tout ce qui peut causer de l'inquiétude ; il faut dormir beaucoup, prendre garde de ne point s'enrhumer, de crainte que le rhume ne détruise le bien que les précautions qu'on a prises, peuvent avoir apporté ; éviter les indigestions, le chaud & le trop grand froid ; se tenir la bouche & le col couverts ; calmer la toux par les remèdes qui sont propres pour cela, & tâcher d'enlever la fièvre, tantôt par la diète, tantôt par les alimens convenables & donnés à propos. Pendant tout le tems que dure la fièvre, il ne faut boire que de l'eau. Le lait que l'on peut

regarder comme un poison dans les grandes douleurs de tête, dans les maladies aiguës, dans la soif violente qui accompagne ces maladies, & toutes les fois que les hypocondres sont gonflés, que l'urine est bilieuse, & sanguinolente, fait très-bien dans la phtisie, de même que dans les fièvres lentes, & qui résistent aux remèdes.

S'il n'y a point encore eu de fièvre, ou si elle est passée, il faut avoir recours aux exercices modérés, sur-tout à la promenade, & aux légères frictions. Le bain est contraire; les alimens doivent être d'abord âcres, comme l'ail, le porreau; il faut même les préparer avec le vinaigre. A l'ail, au porreau, on substitue la chicorée, le basilic, la laitue que l'on prépare aussi avec le vinaigre. On donne ensuite une *sorbition* adoucissante, faite avec l'orge mondé, ou la fromentée ou l'amidon, & le lait. Le ris, ou toute autre sorte de grain, si on n'a rien autre chose, fait le même effet. On employe ces alimens âcres & adoucissans alternativement les uns après les autres: on en ajoute quelques-uns de la seconde classe; parmi ceux de la première, on fait principalement usage de cervelle, de petits

poissons , & d'autres choses semblables. La farine mêlée avec la graisse de brebis ou de chevre , est aussi un remède dont on se fert. Le vin qu'on boit , doit être austère & léger.

Tant que la phtisie demeure dans cet état , on s'oppose à ses progrès sans beaucoup de peine ; mais si le mal est plus considérable , si la fièvre & la toux , sont continuelles ; si le corps commence à se décharner , il faut avoir recours à des remèdes plus efficaces. Il faut faire avec un fer chaud , un ulcère artificiel sous le menton , un autre à la gorge , deux sur chaque mamelle , & un pareil nombre à l'extrémité des os des épaules que les Grecs appellent *omoplates*. Il ne faut point laisser guérir ces ulcères , que la toux ne soit entièrement finie , contre laquelle il est clair , qu'il faut aussi employer des remèdes. On fait par jour , trois ou quatre fortes frictions sur les extrémités ; on passe seulement légèrement la main sur la poitrine ; une heure après le repas , on fait des frictions sur les jambes & sur les bras , & dix jours après , on met le malade dans un bain d'eau tiède & d'huile. Pendant tout ce tems , il ne faut boire que de l'eau ; ensuite on

prend du vin froid pour boisson, s'il ne reste plus de toux; s'il en reste, on le boit tiède. On se trouve bien de donner tous les jours, de la nourriture dans la rémission de la fièvre, de se faire porter, & de se faire faire quelques frictions. Tous les quatre ou cinq jours, on mange de tems en tems de la pimprenelle ou du plantin trempés dans du vinaigre. Le suc de plantin seul, ou celui de marrube cuit avec du miel, est un fort bon remède; la dose est d'un verre que l'on prend par cuillerée, & que l'on avale tout doucement. On peut aussi mêler ces suc & les faire cuire ensemble; y ajouter une demipartie de résine, de térébenthine, & une partie de miel & de beurre. Les remèdes qui tiennent le premier rang, sont le bon régime, la gestation, la navigation, & la *sorbition*. Il faut surtout prendre garde à ce qu'il n'arrive point de dévoiement: le vomissement fréquent, principalement le vomissement de sang, est pernicieux dans cette maladie. Lorsqu'on commence à se trouver un peu mieux, il faut augmenter l'exercice, les frictions, & la nourriture; ensuite se frotter soi-même, en retenant son haleine; s'abste-

nir pendant long-tems du vin, du bain,
& des plaisirs de l'amour.

CHAPITRE XXIII.

De l'Épilepsie.

L'ÉPILEPSIE, ou le haut mal, est une maladie des plus connues. Le malade tombe tout-à-coup, écume par la bouche, revient ensuite à lui au bout d'un certain tems, & se relève de lui-même. Cette maladie attaque plus souvent les hommes que les femmes; elle a coutume d'être fort longue, & de durer jusqu'à la mort, sans abrèger pour cela la vie. Elle fait cependant périr quelquefois celui qui en est attaqué, lorsqu'elle est récente; souvent aussi, si elle n'a point cédé aux remèdes, elle se guérit dans les jeunes garçons, lorsqu'ils commencent à jouir du commerce des femmes, & dans les jeunes filles, lorsqu'elles commencent à avoir leurs règles. L'épilepsie est quelquefois accompagnée de mouvemens convulsifs, quelquefois aussi il n'y en a point. Il y en a qui tâchent de faire revenir les

épileptiques par les mêmes remèdes qu'on emploie dans la léthargie, ce qui est absolument inutile ; car on ne guérit pas toujours la léthargie avec ces remèdes ; d'ailleurs il peut arriver qu'un léthargique ne se réveille jamais, & par-là qu'il péricule de faim ; mais un épileptique revient toujours à lui.

Lorsque quelqu'un est tombé en épilepsie, s'il n'y a point de mouvemens convulsifs, il faut saigner ; s'il y en a, il ne faut point saigner, à moins qu'il n'y ait quelque autre chose qui demande la saignée. Il est nécessaire de donner des lavemens, ou de purger avec l'hellébore noir, ou de faire l'un & l'autre, si les forces le permettent. Il faut raser la tête, la frotter avec de l'huile & du vinaigre ; il ne faut donner à manger que le troisième jour, lorsque l'heure à laquelle le malade a coutume de tomber, est passée. La *sor-bition*, les alimens doux, légers, la chair, principalement celle de porc, ne conviennent point dans cette maladie ; il ne faut que des alimens tirés de la classe moyenne, parce qu'on a besoin de forces, & qu'on doit sur-tout redouter les indigestions. Les épileptiques doivent fuir l'ardeur du soleil, le

bain, le feu, & tout ce qui échauffe; ils doivent pareillement redouter le froid, le vin, l'usage des plaisirs de Venus, de même que l'aspect d'un précipice & de tous les objets effrayans. Le vomissement, la lassitude, les inquiétudes, les affaires de toute espèce, leur sont contraires. Lorsqu'on leur a donné à manger le troisième jour, il ne faut leur rien donner le quatrième; ne leur rendre ensuite de la nourriture, que de jour à autre, & toujours à la même heure, jusqu'à ce que le quatorze soit passé. Lorsque la maladie a passé ce terme, elle n'est plus aiguë, & si elle subsiste encore, il faut la traiter comme une maladie chronique.

Si le Médecin n'a point été appelé le jour que le malade est tombé pour la première fois, & si le malade ne s'est mis entre ses mains, qu'après plusieurs attaques, le Médecin doit se contenter d'ordonner d'abord le genre de vivre que nous venons de prescrire, & attendre le jour auquel le malade tombera, pour ordonner ou la saignée, ou les lavemens, ou la purgation avec l'hellébore noir. Les jours suivans, il faut donner au malade, les alimens que nous avons conseillés, & éviter tout ce

que nous avons dit lui être contraire. Si le mal ne cède point à ces remèdes, il faut en revenir à l'hellébore blanc; le donner trois ou quatre fois, sans mettre beaucoup de jours de distance entre chaque prise; & ne le plus prendre après, à moins qu'il n'y ait une rechute. Les jours que l'on ne donnera point l'hellébore blanc, il faut soutenir les forces du malade par une nourriture convenable, ajouter même quelque chose aux alimens que nous avons indiqués. Le lendemain matin, lorsque le malade est éveillé, il faut lui frotter légèrement tout le corps, à la réserve de la tête & du ventre, avec de la vieille huile; le faire ensuite promener pendant long-tems en ligne droite; & après la promenade, le frotter dans un lieu tiède, fortement & long-tems, au moins deux cens fois, à moins qu'il ne soit foible; lui répandre ensuite sur la tête beaucoup d'eau froide; lui donner un peu de nourriture, le laisser un peu reposer, & le faire promener de nouveau; avant la nuit, réitérer les frictions avec la même force, & les mêmes précautions; après quoi, on le fait souper, & au bout de trois ou quatre jours, on lui fait prendre pendant

un jour ou deux , des alimens âcres.

Si le mal résiste à ces remèdes , il faut faire raser la tête , l'oindre avec de la vieille huile à laquelle on ait ajouté du vinaigre , & du nître ; verser dessus de l'eau salée ; faire prendre à jeun , du castoreum dans de l'eau , & ne donner pour boisson , que de l'eau bouillie. Il en est qui se sont délivrés de cette maladie , en buvant du sang chaud d'un gladiateur qui venoit d'être égorgé ; & qui se sont rendu supportable , par ce remède affreux , un mal plus affreux encore. En dernier lieu , on fait tirer un peu de sang aux deux piés ; on applique à la nuque , des ventouses avec scarification ; on fait aussi à la nuque , & plus bas à l'endroit où la première vertèbre du col s'unit avec les os de la tête , deux brûlures avec un fer ardent , pour donner une issue à l'humeur pernicieuse qui occasionne cette maladie. Si ces remèdes ne l'emportent point , il est rare qu'elle guérisse jamais ; on emploie seulement pour l'adoucir , l'exercice & les alimens que nous avons prescrits plus haut : il est sur-tout important d'éviter les choses que nous avons dit être nuisibles.

CHAPITRE XXIV.

De la Jaunisse.

LA Jaunisse est aussi une maladie fort connue : Hippocrate a prétendu qu'elle étoit sans danger, si elle survenoit après le septième jour de la fièvre, & si les hypocondres n'étoient point tendus. Dioclès soutient que cette maladie n'est nullement à craindre ; qu'elle est même salutaire, pourvu qu'elle ne commence pas avant la fièvre ; mais qu'elle est mortelle, si la fièvre ne vient qu'après. La couleur & sur-tout celle des yeux dont le blanc devient jaune, fait connoître cette maladie. Elle est accompagnée de soif, de douleur de tête, de hocquet fréquent, de dureté dans l'hypocondre droit, de difficulté de respirer, de paralysie même, si l'agitation du corps est trop violente. Lorsque cette maladie a duré un certain tems, tout le corps devient d'un jaune pâle.

Le malade doit faire diète le premier jour, le lendemain prendre un lavement : s'il y a fièvre, il faut la guérir

par le régime de vivre ; s'il n'y en a point , on peut donner de la scammonnée dans la boisson , ou de la poirée blanche pilée dans de l'eau , ou des amandes amères , de l'absynthe , de l'anis dans de l'eau miellée , de façon cependant qu'il entre moins d'anis que de toute autre chose. Asclepiade purgeoit pendant deux jours , son malade avec de l'eau salée qu'il lui faisoit boire , & n'employoit point les diurétiques. Quelques Médecins rejettoient les autres remèdes dont nous avons parlé , employoient des diurétiques , & les alimens atténuans , & prétendoient parvenir au même but.

Pour moi , je pense que si le malade a beaucoup de forces , il faut employer des remèdes fort actifs ; s'il en a peu , il faut en employer de plus foibles. Si l'on a purgé le malade , il doit prendre les trois jours suivans , peu de nourriture tirée des alimens de la classe moyenne , boire du vin grec salé , pour entretenir la liberté du ventre : les trois autres jours , il faut qu'il use d'alimens plus nourrissans , qu'il mange même un peu de viande , & qu'il s'en tienne à l'eau pour toute boisson. On doit ensuite revenir au premier genre de vivre ,
mais

mais manger davantage ; quitter le vin grec , pour se mettre au vin austère noir ; varier beaucoup la façon de vivre ; tantôt faire usage d'alimens âcres, & tantôt revenir au vin salé. Pendant tout ce tems, le malade doit s'exercer beaucoup, se faire frotter, prendre le bain, si c'est en Hyver, & se baigner dans l'eau froide, si c'est en Eté. Il faut mettre le malade dans un lit & dans une chambre bien parés ; le dissiper par la compagnie ; par la situation riante du lieu où on l'a mis ; par le jeu, par le plaisir, & par toutes les autres choses qui peuvent égayer l'esprit. Il paroît que c'est la raison pour laquelle on a appelé ce mal, la maladie royale. On applique aussi avec fruit, un cataplasme résolutif sur les hypocondres ; ou bien des figes séches, si le foie ou la ratte sont affectés.



CHAPITRE XXV.

De l'Elephantiasis.

L'ELEPHANTIASIS est une maladie chronique, qui est à peine connue en Italie, & qui est très-fréquente en certains pays. Ce mal affecte le corps au point que les os mêmes sont vitiés. Toute l'habitude du corps est couverte de taches & de boutons; leur couleur rouge se change peu à peu en une couleur noirâtre; la peau est inégale, épaisse, mince, dure, molle, raboteuse, écailleuse; le corps devient maigre, tandis que la bouche, le gras des jambes, & les piés s'enflent. Lorsque la maladie a duré un certain tems, les doigts des piés & des mains s'enfoncent, & se cachent sous les tumeurs de ces parties. Il survient ensuite une petite fièvre, qui emporte en peu de tems, le malade accablé de tant de maux.

Il faut dès le commencement, tirer du sang deux jours de suite, ou purger avec l'héllébore noir; garder pendant trois jours la plus grande abstinence qu'il est possible; ensuite on rétablit peu

à peu les forces, & on donne des lavemens. Lorsque la maladie est diminuée, il est à propos de s'exercer, & sur-tout à la course. Il faut exciter la sueur, d'abord par le travail du corps, & ensuite par les méthodes sèches que nous avons proposées. On doit employer les frictions, & garder en tout cela une telle modération que l'on conserve les forces du malade. On n'use du bain que rarement; les alimens ne doivent être ni gras, ni glutineux, ni venteux. Il est à propos de donner du vin, excepté dans les premiers jours; le plantin froissé & appliqué sur le corps, paroît faire un fort bon remède.

CHAPITRE XXVI.

De l'Apoplexie.

L'APOPLEXIE, mal dans lequel l'esprit & le corps sont en stupeur, est aussi une maladie rare en Italie. Elle est produite quelquefois, par un coup de foudre, quelquefois par une maladie. Il faut tirer du sang, purger avec l'hébéore blanc, ou donner des lavemens.

Ensuite on met en usage les frictions; on fait choix d'alimens tirés de la seconde classe, qui ne soient point gras, & mêlés même avec quelques alimens âcres : on ne doit point boire de vin.

CHAPITRE XXVII.

De la Paralyfie.

LA Paralyfie est une maladie très-fréquente dans tous les pays. Elle attaque quelquefois tout le corps, quelquefois aussi elle n'affecte qu'une partie. Les Grecs ont appelé la première *Apoplexie*, & la seconde *Paralyfie*; mais je vois qu'aujourd'hui on appelle l'une & l'autre Paralyfie. La paralyfie qui attaque tout le corps, emporte ordinairement le malade en peu de tems : s'il ne meurt pas tout de suite, il peut vivre encore du tems, mais il est rare qu'on guérisse jamais parfaitement : on mène ordinairement une vie languissante; & la mémoire reste entièrement perdue. La paralyfie qui affecte les parties, est quelquefois une maladie aiguë, quel-

quefois une maladie chronique, & presque toujours incurable.

Si la paralysie affecte violemment tous les membres, la saignée tue ou guérit: on ne guérit presque jamais par toute autre méthode; on ne fait souvent que différer la mort, & on altere à coup sûr, la santé pour toute la vie. Si le mouvement & la raison ne reviennent point après la saignée, le malade est sans ressource; s'ils reviennent, on peut espérer de guérir. Lorsque la paralysie n'affecte qu'une partie, il faut saigner, ou donner des lavemens, selon les forces du corps, & la violence du mal. On doit prendre les mêmes précautions dans les deux espèces de paralysie; car il est d'une grande importance dans l'une & l'autre, d'éviter le froid. Il faut reprendre peu à peu de l'exercice, & marcher le plutôt qu'on peut; si la faiblesse des jambes s'y oppose, il faut se faire porter, ou se faire agiter dans son lit. Il faut sur-tout tâcher de remuer par soi-même le membre qui est affecté; si on ne le peut, il faut le faire par le secours d'un autre; & faire, pour ainsi dire, violence à la partie, afin qu'elle revienne à son premier état. On se trouve bien de tourmenter la partie qui est

affectée, soit en la fouettant avec des orties, soit en appliquant dessus, de la graine de moutarde qu'on ôte dès que la peau commence à rougir. On applique aussi dessus avec succès, de l'oignon de scille pilé, des bulbes écrasés, & mêlés avec de l'encens. Il est bon aussi de frotter pendant long-tems de trois jours en trois jours, la peau, avec de la resine; d'appliquer en différens endroits du corps, les ventouses séches. La meilleure chose qu'on puisse employer pour les onctions, est la vieille huile, ou le nître mêlé avec de l'huile & du vinaigre. Il est aussi nécessaire de faire des fomentations avec l'eau chaude de la mer, & à son défaut, avec l'eau salée; & si l'on trouve quelque part des bains naturels ou artificiels de cette espèce, il est bon d'y aller; & lorsqu'on y est, ce sont sur-tout les parties affectées qu'on doit agiter. Si l'on n'a point de ces sortes de bains, on use avec succès du bain ordinaire. Les alimens doivent être tirés de la seconde classe; il faut sur-tout faire usage de gibier. On ne doit boire que de l'eau chaude sans vin. Cependant si la maladie dure depuis long-tems, on peut dans la vûe de tenir le ventre libre au

malade, lui donner tous les quatre ou cinq jours du vin grec salé. Il est avantageux de le faire vomir après souper.

De la douleur des nerfs.

La douleur attaque aussi quelquefois les nerfs; dans ce cas, on ne doit point, comme quelques-uns le prétendent, employer ni les vomitifs, ni les diuretiques, ni exciter la sueur par l'exercice du corps. Il faut boire de l'eau, deux fois par jour & se faire frotter légèrement dans le lit, le corps pendant longtemps. Lorsqu'on s'exerce, on doit retenir son haleine, & remuer sur-tout les parties supérieures. Il ne faut user que rarement du bain; & après tout cela, changer d'air. Si la douleur se fait sentir actuellement, on se contente de faire frotter la partie avec de l'eau nitrée, sans huile; on l'enveloppe ensuite, & on la met au-dessus d'un petit brasier, sur lequel on jette du soufre, pour qu'elle en reçoive la vapeur: on continue ces fumigations pendant quelque tems, mais à jeun, & après que la digestion est faite. On applique aussi souvent des ventouses sur la partie douloureuse; on comprime légèrement l'en-

droit qui fait mal, avec des vessies de bœuf, remplies d'air. On se trouve bien aussi de faire un amalgame avec parties égales de suif, de sémence de cumin, & d'orties broyées, & de l'appliquer sur la partie; on la fomenté aussi avec de l'eau dans laquelle on a fait bouillir du soufre. On met encore dessus avec succès, de petits outres remplis d'eau tiède, ou du bitume, mêlé avec de la farine d'orge. C'est sur-tout dans le fort de la douleur, qu'il faut agiter violemment la partie affectée; ce qui seroit très-pernicieux dans toute autre sorte de douleur.

Du tremblement.

Les vomitifs, les diurétiques sont également contraires au tremblement, de même que le bain & les sueurs que l'on excite par une chaleur sèche. Il faut boire de l'eau, se promener beaucoup, s'oindre & se frotter soi-même autant qu'on le peut. On doit se fortifier les parties supérieures par le jeu de paume, & autres choses semblables. On peut user de toutes sortes d'alimens, pourvû qu'on les digère. Après les repas, il faut bannir toute inquiétude; n'user que rarement des plaisirs de l'amour,

&

& lorsqu'on s'y est livré, se faire frotter légèrement & pendant long-tems, le corps d'huile dans le lit, plutôt par un enfant que par un homme.

Des suppurations internes.

Lorsqu'on s'apperçoit qu'il se forme à l'intérieur une suppuration, il faut employer les cataplasmes repercussifs, afin de ne point laisser former un amas de matière nuisible. Si ces premiers cataplasmes ne font rien, il faut avoir recours aux cataplasmes résolutifs; si par leur moyen on ne peut procurer la résolution, il ne reste d'autre parti, que d'attirer à l'extérieur les matières, & faire murir l'abcès; alors la vomique ne manque pas de s'ouvrir: le pûs qu'on rend par les selles ou par la bouche, est une preuve qu'elle est ouverte. Il ne faut rien faire qui empêche le pûs de sortir. On doit sur-tout user de *sorbition* & d'eau chaude. Lorsque le pûs ne coule plus, il faut se mettre à l'usage d'alimens à la vérité faciles à digérer, mais qui soient fort nourrissans, & froids; boire de l'eau froide; de façon cependant qu'on commence par faire un peu dégourdir toutes ces choses. On

mêle avec le miel, quelques alimens, comme les amandes de pin, ou les noix grecques, ou les avelines : il faut éviter tout ce qui pourroit former trop-tôt la cicatrice. On se trouve bien de prendre alors du suc de porreau, ou de marrube, & de mêler même du porreau avec tous les alimens que l'on prend, pour entretenir l'ulcère en bon état. Il faut se promener doucement, & se faire faire de légères frictions sur les parties qui ne sont point affectées. On doit sur-tout éviter de rien faire, soit en courant, soit en s'exerçant à la lutte, ou à quelque autre chose, qui puisse irriter les bords des ulcères, lorsqu'ils commencent à se guérir. Dans cette maladie, le vomissement de sang est très-pernicieux, il faut donc prendre toutes sortes de précautions pour s'en garantir.





LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

*De la position des parties intérieures
du corps.*

JUSQU'A présent nous n'avons parlé que des maladies qui attaquent tellement toute l'habitude du corps, qu'il est impossible de leur assigner un siège fixe; maintenant nous allons parler de celles qui sont particulières à chaque partie; mais auparavant, je crois qu'il est à propos, pour faciliter la connoissance & la curation des maladies internes, de faire connoître en peu de mots, les parties qu'elles affectent.

La tête & les parties situées dans la bouche, ne se bornent pas simplement à la langue & au palais; elles comprennent encore toutes les parties extérieures de cette portion du corps, de la façon qu'elles sont exposées à nos yeux. On trouve à droite & à gauche,

le long du cou, de grandes veines qu'on appelle *sphagitides*, & des artères qu'on nomme *carotides*, qui montent au-dessus des oreilles. Dans le gosier, sont situées des glandes qui se gonflent quelquefois avec douleur; ensuite on rencontre deux conduits; l'un s'appelle *trachée-artère*, & l'autre *œsophage*; la trachée-artère qui est en devant, va au poulmon; l'œsophage qui est derrière, conduit à l'estomac. La trachée conduit l'air; l'œsophage les alimens. Dans l'endroit où ces deux tuyaux se touchent, comme ils mènent dans des lieux différens, il y a dans la *trachée* au fond du gosier, une languette * qui s'éleve, lorsque nous respirons; qui s'abaisse, & ferme l'ouverture de la trachée, lorsque nous bûvons, ou mangeons. La trachée est dure & cartilagineuse; elle se porte en devant vers le gosier, & va toujours ensuite en s'enfonçant; elle est composée de cercles qui ressemblent assez à la figure des vertèbres de l'épine, & qui sont raboteux en devant, lisses & polis intérieurement du côté où ils touchent l'œsophage: la trachée descend vers la poitrine, &

* L'Epiglote.

Vient s'unir au poulmon. Ce viscère est spongieux, capable par conséquent de contenir de l'air; il est joint postérieurement à l'épine, & se divise en deux lobes qui ressemblent à un pié de bœuf. Au poulmon est attaché le cœur qui est musculueux; il est situé dans la poitrine, tirant un peu vers la memelle gauche; il a deux ventricules. Sous le cœur & le poulmon, est le diaphragme qui sépare le bas ventre de la poitrine, & qui est composé d'une forte membrane nerveuse, sur laquelle rampent plusieurs vaisseaux. Il sépare non seulement les intestins, mais encore le foie & la ratte, des parties supérieures. L'un & l'autre de ces viscères est situé immédiatement sous le diaphragme; l'un à droite, l'autre à gauche. Le foye est à droite; il est attaché au diaphragme; il est cave intérieurement & convexe extérieurement. Il forme une éminence, & appuye légèrement sur le ventricule; il se divise en quatre lobes. A sa partie inférieure, se trouve la vesicule du fiel. La ratte est à gauche: elle n'est point attachée au diaphragme, mais aux intestins; elle est d'une substance molle & peu compacte, d'une longueur & d'une épaisseur médiocre; elle s'avance

un peu de la région des côtes qui la couvrent en grande partie, vers le bas ventre. Ces viscères ne forment qu'une masse, mais les reins en forment deux; ils sont courbés d'un côté, & ronds de l'autre; ils sont adhérens aux lombes, au bas des hanches. Leur texture est vasculaire, & recouverte de tuniques. Telle est la position de ces viscères. L'œsophage que l'on peut regarder comme le commencement des intestins, est nerveux; il commence à la septième vertèbre de l'épine; & s'unit au ventricule, à la hauteur des hypocondres. Le ventricule qui est le réservoir du manger, est composé de deux membranes. Il est situé entre le foye & la ratte, qui le couvrent un peu l'un & l'autre. Ces trois viscères sont joints ensemble, & au diaphragme par des membranes fort déliées. La partie inférieure de l'estomac se porte un peu du côté droit, & va en se retrecissant, former le premier intestin; les Grecs appellent cette union *Pylore*, parce qu'elle laisse passer dans les intestins qui sont placés plus bas, comme par une espèce de porte, les matières que nous devons rendre. Après ce premier intestin, vient le *jejunum*, qui ne fait pas beaucoup de circonvo-

lutions, & qui est ainsi appelé parce qu'il ne retient jamais les matières qu'il reçoit ; mais les laisse passer sur le champ dans les parties inférieures. Du *jejunum* part l'intestin grêle, qui forme différentes circonvolutions, qui s'unissent toutes les unes aux autres par de petites membranes. Il se porte un peu vers le côté droit, se termine à droite vers la région des îles ; occupe cependant plus la partie supérieure du ventre, que l'inférieure. Il se joint au gros intestin, qui est situé transversalement, & qui commence du côté droit ; il est ouvert, & s'étend fort par sa gauche ; il n'a point d'ouverture à droite, ce qui lui a fait donner le nom de *cœcum*. Le côté qui est ouvert, est très-étendu ; il est moins nerveux que les intestins supérieurs ; il forme quantité de plis & de replis, qui se portent à droite & à gauche ; mais cependant plus à gauche, & vers la partie inférieure du ventre : il touche le foye & le ventricule ; il se joint à différentes membranes qui partent du rein gauche ; se courbe un peu vers la droite, se porte ensuite perpendiculairement vers le bas du ventre, pour laisser échapper les matières, d'où lui est venu le nom de *rectum*. Tous

les intestins sont recouverts de l'*omentum* qui est lisse & compacte à sa partie inférieure, & plus rare à sa partie supérieure. C'est dans l'*omentum* que se filtre la graisse, qui n'a point de sentiment, de même que le cerveau & la moëlle. De chaque rein part un vaisseau qui est d'une couleur blanche, & que les Grecs appellent *ureter*, parce que l'urine selon eux, est portée par ces tuyaux, des reins dans la vessie. Le corps de la vessie est nerveux, & composé de deux membranes; son col est plus épais & charnu; elle s'unit par des veines avec l'intestin & l'os qui est en dessous du pubis. Pour le corps de la vessie, il est libre & flottant dans le bas ventre. La vessie n'est pas placée chez les hommes, comme chez les femmes. Car chez les hommes, elle est située le long de l'intestin *rectum*, & se porte un peu vers la gauche; chez les femmes, elle est placée sur les parties de la génération, s'étend supérieurement, & est soutenue par la matrice. D'ailleurs le conduit de l'urine est plus long & plus étroit chez les hommes, dans lesquels il part du col de la vessie, & s'étend jusqu'à l'extrémité de la verge: il est plus court & plus large chez les femmes, &

est placé au-dessus du vagin. La matrice est fort petite chez les vierges; chez les femmes, à moins qu'elles ne soient enceintes, il est rare qu'elle ne puisse tenir dans la main. Elle part d'un col qui est droit & mince, qui s'appelle vagin; remonte vers le milieu du ventre; se porte ensuite un peu vers la hanche droite, s'étend sur le *rectum*, & s'attache par ses côtés aux os des îles. La situation des îles est au bas du ventre entre les hanches & le pubis. Des îles & du pubis l'*abdomen* va en remontant vers les hypocondres; il est couvert extérieurement par la peau, & intérieurement par une membrane lisse, qui touche à l'*omentum*, & que les Grecs appellent *Péritoine*.

CHAPITRE II.

Du traitement des maladies de la tête.

C E que nous venons de dire en forme d'abrégé, de la position des parties intérieures, suffit à un Médecin praticien; nous allons maintenant donner le traitement des maladies qui sont par-

riculières à chaque partie ; & nous commencerons par celles de la tête. Sous ce nom je ne désigne présentement que la partie chevelue ; nous parlerons ailleurs des maladies des yeux , des oreilles , des dents , & des autres qui leur ressemblent.

De la douleur de tête.

Il se forme quelquefois dans la tête, une maladie aiguë & mortelle , que les Grecs appellent *Cephalée*. Les signes de cette maladie sont un frisson considérable , la paralysie , l'obscurcissement de la vûe , l'aliénation de l'esprit , le vomissement , la suppression de la voix , une hémorrhagie par le nez , si considérable , que tout le corps devient froid , & que le malade tombe en défaillance. A tous ces accidens , se joint encore une douleur insupportable , principalement aux environs des tempes , ou de l'*occiput*.

On éprouve aussi quelquefois pendant long-tems une foiblesse de tête , mais qui n'est ni considérable ni dangereuse , & qui dure pendant toute la vie. De tems en tems aussi , on ressent dans cette partie une douleur violente , mais qui n'est point mortelle , qui dure

peu, & qui est occasionnée par le vin, ou par une indigestion, ou par le froid, ou par la chaleur du feu ou du soleil. Toutes ces douleurs sont sans fièvre ou avec fièvre; attaquent tantôt toute la tête, & tantôt se fixent sur une partie; elles se font aussi quelquefois sentir violemment jusques sur les parties voisines de la bouche. Outre ces maladies, la tête est encore sujette à une autre, qui peut être chronique, & qu'on appelle des Grecs *Hydrocephale*; elle provient d'une sérosité épanchée sous les tegumens de la tête, qui sont gonflés, & qui cèdent au doigt, lorsqu'on les presse.

Nous avons indiqué les remèdes qu'il est à propos de faire dans la seconde espèce de douleur, lorsqu'elle est légère, à l'article où nous avons donné la méthode que les personnes en santé doivent suivre pour remédier à la foiblesse de quelque partie. On trouvera pareillement dans le traité des fièvres, les remèdes qu'il convient d'employer dans les douleurs de tête, avec fièvre. Il ne nous reste donc à parler que des maladies de la tête, dont nous n'avons rien dit. Lorsque la douleur est aiguë; qu'elle se fait sentir plus vivement que de coutume; ou qu'elle survient tout-à-coup

d'une façon violente, mais qui cependant n'est point mortelle, il n'y a rien de mieux à faire, que de tirer du sang. Il faut observer néanmoins que la saignée est inutile, à moins que la douleur ne soit absolument insupportable, & qu'il vaut mieux s'abstenir de manger, & même de boire, si cela est possible; ou si on ne le peut, ne boire que de l'eau. Le lendemain, si la douleur continue, il faut prendre des lavemens, employer les sternutatoires, ne boire que de l'eau. Par cette méthode, souvent au bout d'un jour ou de deux, on chasse entièrement la douleur, sur-tout si elle vient d'indigestion, ou parce qu'on a bû du vin.

Si l'on éprouve peu de soulagement de ces remèdes, il faut faire raser la tête, ensuite examiner quelle est la cause de la douleur. Si elle vient de chaleur, il faut répandre sur la tête beaucoup d'eau froide; appliquer dessus une éponge concave qu'on a trempée auparavant dans de l'eau froide; faire dessus des fomentations avec de l'huile rosat & du vinaigre; ou ce qui est encore mieux, mettre dessus de la laine grasse trempée dans l'une & l'autre de ces liqueurs, ou quelques autres cata-

plâsmes rafraichissans. Si on a eu froid, il faut verser sur la tête, de l'eau chaude de la mer, ou de l'eau salée, dans laquelle on ait fait bouillir des feuilles de laurier; ensuite faire de fortes frictions sur la tête, verser dessus de l'huile chaude, & la bien couvrir: quelques-uns même font autour des bandages. Il en est qui se trouvent bien de s'entortiller la tête avec des mouchoirs & d'autres couvertures; d'autres sont soulagés par l'application des cataplasmes chauds. Mais lorsque la cause est inconnue, il faut essayer des remèdes chauds & froids, & s'en tenir à ceux qui font le mieux.

S'il est difficile de distinguer la cause, il faut commencer par répandre sur la tête, comme nous l'avons dit ci-dessus, de l'eau chaude salée, ou dans laquelle on ait fait bouillir des feuilles de laurier; & ensuite de l'oxicrat froid. En général, dans toutes les douleurs de tête invétérées, il faut employer les sternutatoires; faire de fortes frictions sur les parties inférieures; gargariser avec des matières propres à faire couler la salive; appliquer les ventouses aux tempes ou à la nuque; faire couler le sang par les narines; frotter ensuite les tempes avec de la résine; ulcé-

rer les parties douloureuses avec de la sémence de moutarde, en appliquant auparavant dessus un linge, afin que la graine de moutarde ne ronge pas trop; faire dans l'endroit où l'on ressent la douleur, des ulcères artificiels avec un fer rouge; prendre peu de nourriture, & s'en tenir à l'eau. Lorsque la douleur est apaisée, on doit se baigner, & se faire verser sur la tête, lorsqu'on est dans le bain, d'abord beaucoup d'eau tiède, ensuite de l'eau froide. Si la douleur est totalement passée, on peut se remettre au vin; mais boire par la suite toujours de l'eau, avant toute autre chose.

L'hydrocephale est une maladie d'une espèce différente. Pour la guérir, il est nécessaire de faire raser la tête, & d'appliquer dessus, de la graine de moutarde, pour produire une ulcération. Si ce remède ne fait rien, il faut employer la lancette. Les remèdes qui sont communs avec ceux de l'hydropisie, sont l'exercice, les sueurs, les frictions violentes, & l'usage des alimens & des boissons qui font sur-tout couler les urines.



CHAPITRE III.

Des maladies qui attaquent la face.

LA face est sujette à une maladie que les Grecs appellent *Spasme Cynique*. Cette maladie est aiguë & accompagnée de fièvre. Ce n'est autre chose qu'une contorsion de la bouche qui s'ouvre & qui se renverse. Toute la couleur du visage & du corps se change; le malade est fort assoupi.

La saignée est le meilleur remède qu'on puisse employer: si la maladie ne cède point à la saignée, il faut donner des lavemens; & faire vomir ensuite avec l'hellébore blanc, si le mal n'est point apaisé. Outre cela, il est nécessaire d'éviter l'ardeur du soleil, la fatigue, & le vin. Si malgré ces précautions, cette convulsion subsiste, il faut s'exercer à la course; se faire faire de douces, mais de longues frictions sur l'endroit affecté; & de plus courtes, mais plus fortes sur les autres parties. On se trouve bien aussi de faire usage des sternutatoires; de se faire raser la tête, & de verser ensuite dessus, de l'eau de la

mer, chaude, ou de l'eau salée, dans laquelle on ait mis du souffre : après ces fomentations il est à propos de se faire frotter de nouveau ; de manger de la moutarde ; d'appliquer en même-tems sur les parties affectées, du cérat, & sur celles qui ne le sont point, de la graine de moutarde, & de l'y laisser jusqu'à ce qu'il y ait érosion. Les meilleurs alimens dont on puisse faire usage, sont ceux de la seconde classe.

CHAPITRE IV.

De la paralysie de la langue.

LA paralysie de la langue vient quelquefois d'un vice de cette partie ; quelquefois aussi elle provient de quelque autre maladie. Si le malade est dans l'impossibilité de s'énoncer, il faut avoir recours à des gargarismes faits avec une décoction ou de thym, ou d'hyssope, ou de cataire ; lui faire avaler de l'eau ; lui frotter fortement la tête, la bouche, le cou & les parties qui sont situées sous le menton ; lui ratifier la langue même avec le *laser* ; lui faire manger
les

les choses les plus âcres, comme la graine de moutarde, l'ail, l'oignon; lui faire faire des efforts pour articuler ses mots. Le malade doit retenir son haleine en s'exerçant, se laver souvent la tête avec de l'eau froide, manger du raifort, ensuite vomir.

CHAPITRE V.

Du catarrhe, & de l'enchifrenement.

IL tombe de la tête quelquefois dans les narines, ce qui est léger; quelquefois dans le gosier, ce qui est plus mauvais; quelquefois aussi sur le poulmon, ce qui est le pis de tout, une humeur sereuse: si cette humeur s'est jettée sur les narines, il en découle une pituite ténue; on sent une pésanteur, & une légère douleur de tête; on éternue fréquemment: si c'est sur le gosier, elle y excite une irritation qui donne lieu à une petite toux: si c'est sur le poulmon, outre la toux & les éternuemens fréquens, le malade éprouve une pésanteur de tête; il se sent altéré, fatigué, échauffé, rend des urines bilieuses.

L'enchifrenement est une autre espèce de mal, mais peu différent de ce dernier : les malades ont les narines bouchées, la voix rauque, & une toux sèche. La salive paroît salée, il y a tintement d'oreille ; les artères de la tête battent fortement ; l'urine est trouble. Hippocrate a désigné toutes ces maladies, sous le nom de *coryza* ; mais je vois qu'aujourd'hui les Grecs entendent seulement sous ce nom, l'enchifrenement ; & qu'ils appellent *catarrhe*, toutes les fluxions d'humeurs féreuses qui se font sur quelques parties. Ces incommodités sont fort ordinaires, & durent peu ; cependant si on les néglige, elles peuvent durer long-tems : elles ne sont jamais mortelles, à moins qu'elles n'occasionnent un ulcère au poulmon.

Dès que l'on en est attaqué, il faut sur le champ éviter l'ardeur du soleil, le bain, & s'abstenir des plaisirs de Venus. On peut vivre, & se faire oindre comme à son ordinaire ; il faut se promener doucement, & en droite ligne, & après la promenade, se faire frotter au moins cinquante fois la tête & le visage. Il est rare que le mal n'aille point en diminuant, si l'on s'est ménagé

pendant deux ou trois jours. Au bout de ce tems, si la pituite est plus épaisse, lorsque c'est un catarrhe ; ou si les narines sont moins bouchées, lorsque c'est un enchifrenement ; il faut se baigner, se fomentier la bouche & la tête d'abord, avec beaucoup d'eau chaude, ensuite avec de l'eau froide ; prendre plus de nourriture, & boire du vin. Mais si la pituite est également ténue le quatrième jour, & les narines également bouchées, il faut prendre du vin d'*aminé* austère ; boire ensuite pendant deux jours de l'eau ; après quoi, on se remet au bain, & à la vie ordinaire.

Il n'est pas nécessaire les jours où l'on est obligé de se retrancher certaines choses, de se conduire comme si l'on étoit malade ; il faut à ces choses près, vivre comme si l'on étoit en santé. Les personnes cependant chez lesquelles ces sortes d'incommodités ont coutume d'être plus longues, & plus violentes, doivent prendre plus de précautions. Lorsqu'elles se sentent attaquées d'un catharre, si l'humeur s'est jettée sur les narines ou sur le gosier, elles doivent d'abord faire ce que nous avons dit plus haut ; se promener beaucoup les premiers jours ; se faire frotter forte-

ment les parties inférieures, plus légèrement la poitrine, & la tête; diminuer leur nourriture de moitié; prendre des œufs, de l'amidon, & d'autres choses semblables, qui épaisissent la pituite; boire le moins qu'il est possible. Lorsque par-là, elles se sont mises en état de prendre le bain, & qu'elles en ont fait usage, elles peuvent ajouter aux alimens qu'elles prennent, quelques petits poissons, ou un peu de viande; elles ne doivent pas cependant manger d'abord, autant qu'elles faisoient auparavant; mais elles peuvent boire du vin pur plus abondamment. Si c'est sur le poulmon que l'humour s'est jettée, il faut encore se promener, & se faire frotter davantage: on doit user des mêmes alimens; & si l'on ne s'en trouve pas suffisamment soulagé, il faut en employer de plus âcres; dormir le plus long-tems qu'on peut, & renoncer à toutes sortes d'affaires; se baigner de tems en tems; mais attendre plus tard à le faire.

Dans l'enchifrenement, il faut se tenir couché le premier jour; ne manger, ni ne boire; se couvrir la tête; s'entourer le cou de laine; se lever le lendemain; rester long-tems sans boire, ou si l'on

ne peut résister à la soif , ne boire qu'une demi-chopine d'eau ; le troisième jour manger un peu de mie de pain, avec un petit poisson , ou un peu de viande légère , & boire de l'eau : si le malade ne peut s'empêcher de manger davantage , il faut qu'il vomisse après avoir mangé. Lorsqu'on est dans le bain , il faut se fomentier la tête & la bouche avec beaucoup d'eau tiède , jusqu'à se faire suer , & ensuite se remettre au vin. Après ces précautions , il est presque impossible , que cette incommodité subsiste ; si cependant elle demeure , il faut user d'alimens froids , secs , légers ; boire le moins qu'il est possible ; s'exercer beaucoup , & se faire faire des frictions , ce qui est absolument nécessaire dans toutes ces différentes espèces d'incommodités.



C H A P I T R E VI.

Des maladies du col.

DE la tête nous passerons au col, qui est sujet à des maladies fort graves. La plus fâcheuse & la plus aiguë de toutes, est celle qui est accompagnée de convulsions qui tantôt font renverser la tête en arrière, tantôt la fléchissent vers la poitrine, & tantôt tiennent le col droit & immobile. Les Grecs ont appelé cette première espèce de convulsion, *Opisthotonos*, la seconde, *Emprosthotonos*, & la dernière *Tetanos*: ceux qui sont moins exacts, se servent indistinctement de l'un ou de l'autre de ces mots.

Le malade meurt au bout de quatre jours; s'il passe le quatre, il est hors de danger. Ces trois sortes de maladies se guérissent par les mêmes remèdes; tout le monde en convient, mais l'on n'est pas d'accord sur les remèdes qu'il est à propos de faire. Asclepiade veut qu'on saigne; d'autres Médecins disent qu'on ne doit point saigner, parce que dans cette maladie, le corps à sur-tout besoin de chaleur, & que la chaleur

consiste dans le sang. Ce sentiment est faux, car la chaleur ne dépend pas de la nature du sang; mais de certaines dispositions qui se rencontrent dans le tempérament, qui font ou que le sang s'échauffe ou se refroidit promptement. Ce que nous avons dit au sujet de la saignée, doit faire connoître s'il est à propos, ou non, de saigner. On donne avec succès le castoreum, avec du poivre ou du lafer; ensuite il faut faire des fomentations humides & chaudes: plusieurs font dans l'usage de répandre beaucoup d'eau chaude sur le col: ce remède soulage pour un instant, mais il rend les nerfs plus susceptibles du froid, ce qu'il faut absolument éviter.

Il est plus avantageux de commencer par oindre le col avec un cérat liquide, & ensuite d'appliquer dessus des vessies de bœuf, ou des outres remplies d'huile chaude, ou des cataplasmes chauds de farine, ou du poivre broyé avec des figues. Il n'y a rien de mieux que des fomentations avec la vapeur de sel: j'ai déjà expliqué comment cela se fait. Lorsqu'on a fait quelques-uns de ces remèdes, il faut mettre le malade auprès du feu; ou si c'est en Eté, l'exposer au soleil, & lui

frotter ensuite le cou, les épaules, & l'épine, avec de la vieille huile, ou à son défaut, avec de l'huile de Syrie, ou si l'on n'en a point, avec de la graisse très-vieille.

Les frictions que l'on fait tout le long des vertèbres, font très-bien; mais principalement celles que l'on fait sur les vertèbres du cou; il faut donc les continuer jour & nuit; laisser cependant quelques momens d'intervalle, pendant lesquels on applique des cataplasmes faits avec quelques drogues chaudes. On n'a rien de plus à craindre que le froid: il doit y avoir continuellement du feu dans la chambre du malade, sur-tout quelques heures avant le jour, qui est le tems où le froid se fait le plus sentir. Il est à propos de raser la tête au malade; & de l'oindre avec de la pomade chaude d'iris, ou de Chypre; & de la couvrir ensuite avec un bonnet. Il est bon aussi quelquefois de mettre le malade dans un bain d'huile chaude, ou dans un bain d'eau chaude dans laquelle on ait fait bouillir du fenu grec, & à laquelle on ait ajouté une troisième partie d'huile. Les lavemens dégagent souvent aussi les parties supérieures.

Si la douleur est fort considérable, il faut appliquer sur le cou des ventouses avec scarification ; y faire des brûlures avec un fer chaud, ou avec la graine de moutarde ; si la douleur est diminuée & si le malade commence à remuer le cou, c'est une preuve que la maladie cède aux remèdes. Il faut s'abstenir long-tems des alimens qui demandent à être mâchés. On doit s'en tenir à la *sorbition*, aux œufs frais, aux bouillons de poulet, ou de quelques animaux tendres. Si l'on se trouve bien de ce régime, & si le cou paroît être absolument en bon état, on prendra une nourriture un peu plus forte ; on commencera par prendre des potages, ou des panades fort délayées ; on se remettra cependant plutôt au pain qu'au vin, dont l'usage est fort pernicieux dans cette maladie ; ainsi on doit s'en abstenir long-tems.



 CHAPITRE VII.

Des maladies de la gorge, & premièrement de l'Angine.

IL est aussi une maladie particulière à la gorge, qui n'est ni moins aiguë, ni moins dangereuse que celle du cou, dont nous venons de parler. Nous appellons cette maladie *Angine*. Les Grecs lui donnent différens noms, selon l'espèce : car quelquefois il ne paroît ni rougeur, ni tumeur ; mais le corps est brûlant, le malade peut à peine respirer, les membres sont paralytiques. Les Grecs appellent cette espèce, *Synanquie* *. Quelquefois la langue, le gosier sont gonflés & enflammés ; le malade ne peut articuler, les yeux se renversent, le visage est pâle, il y a hoquet. Ils nomment cette seconde espèce, *Kynanquie*. Les signes communs à ces deux espèces, sont la difficulté de respirer, & l'impossibilité d'avalier ni solide, ni liquide. Le mal est moins

* Espèce de Squinancie.

dangereux, lorsqu'il n'y a que rougeur & tumeur, & que les autres symptomes dont nous avons parlé, ne se trouvent point : cette espèce se nomme *Parasynanquie*.

De quelque nature que soit l'angine, il est à propos de saigner, si les forces le permettent, quand même il n'y auroit pas plethore. Il faut ensuite donner des lavemens; on applique aussi avec succès les ventouses sous le menton, & dans les environs de la gorge, pour attirer au-dehors, la matière qui cause l'étranglement. On emploie ensuite des fomentations humides; car les séches coupent la respiration. On doit donc appliquer sur la gorge, des éponges qu'il est plus à propos de tremper dans de l'huile chaude, que dans de l'eau chaude; il n'y a rien de plus efficace, que de mettre par-dessus ces éponges, du sel enfermé dans des sachets chauds. Les gargarismes faits avec l'hyssope ou le calament, le thym ou l'absynthe, ou même le son, ou les figes séches bouillies dans de l'hydromel, font un fort bon effet. Après ces remèdes, il est à propos d'oindre le palais avec du fiel de taureau, ou avec quelque préparation de mûres; il est bon

aussi de le saupoudrer avec du poivre broyé.

Si ces remèdes procurent peu de soulagement, il faut pour dernière ressource, faire de profondes scarifications sur le cou, sous la commissure même des machoires, & au palais, aux environs de la luette, ou sur les veines qui sont placées sous la langue; on donne par-là une issue à la matière de la maladie. Si ces scarifications ne font rien, le malade est perdu; mais si le mal diminue; si le malade commence à boire, à avaler des alimens solides, il ne tarde pas à être guéri. La nature s'aide quelquefois elle-même, lorsque le mal qui occupoit peu de place, s'étend d'avantage. C'est une preuve que le gosier se dégage, si les environs de la poitrine deviennent rouges & gonflés.

Quelque remède qu'on ait employé avec succès pour la cure de l'angine, lorsque le malade se trouve en état de prendre quelque chose, il faut commencer par les matières les plus huméc-rantes, sur-tout par l'eau miellée; on en vient ensuite aux alimens doux; on évite tous ceux qui sont âcres, & on continue de la même façon, jusqu'à ce que le gosier soit remis dans son pre-

mier état. J'entends dire communément que lorsqu'on mange un petit d'hirondelle, on est exempt d'angine pour toute l'année; on peut encore, dit-on, le conserver dans du sel, & lorsqu'on est attaqué de cette maladie, on le brûle; on le réduit ensuite en poudre, que l'on mêle dans de l'eau miellée, & on fait avaler le tout au malade, qui ne manque pas d'en être soulagé. Quoique les Médecins ne disent rien de ce remède, j'ai cru que je devois le rapporter dans mon ouvrage, parce qu'il est sans danger, & qu'il est vanté parmi le peuple, par des gens dignes de foi.

De la difficulté de respirer.

La gorge est encore sujette à une autre maladie, à laquelle les Grecs donnent différens noms, selon qu'elle est plus ou moins considérable. Cette maladie consiste dans une difficulté de respirer. Si cette difficulté n'est que médiocre, & si le malade n'est point absolument en danger de suffoquer, on l'appelle *Dyspnée*; si elle est plus violente & que la respiration soit bruyante, on l'appelle *Asthme*; & *Orthopnée*, si le malade ne peut respirer, qu'ayant

le cou élevé. Ceux qui sont attaqués de la première espèce, qui est souvent chronique, peuvent traîner long-tems ; les deux autres sont ordinairement aiguës. Voici ce que ces maux ont de commun. La respiration est difficile & accompagnée de sifflement, à cause du resserrement du conduit par lequel l'air passe ; on sent à la poitrine & dans les environs, des douleurs qui s'étendent quelquefois jusqu'aux épaules ; ces douleurs cessent & reviennent. A tous ces symptomes, il se joint une petite toux. On doit saigner, à moins qu'il n'y ait quelque raison qui en empêche : la saignée seule ne suffit pas ; il faut faire prendre à jeun le lait de chèvre, chaud ; s'il n'y a point de fièvre, il faut purger, tenir toujours le ventre libre, & donner des lavemens. Ces remèdes emportent les humeurs, & rendent la respiration plus aisée ; lorsque le malade est au lit, il doit avoir la tête élevée ; on applique sur la poitrine des fomentations, des épithèmes chauds, secs ou humides, que l'on recouvre d'un emplâtre, ou de pommade de Chypre ou d'iris ; on prend pour boisson à jeun, de l'eau miellée, ou de l'eau dans laquelle on ait fait bouillir de

l'hyssope, ou de la racine de caprier, pilée. On se sert avec succès d'une préparation faite avec le nître ou le creffon, ou l'ail écrasé entre les mains, & ensuite broyé, & mêlé avec le miel. On fait bouillir ensemble du miel, du galbanum & de la térébenthine, & lorsque ces drogues se sont bien mêlées, on en prend tous les jours la grosseur d'une fève, qu'on laisse fondre doucement sous la langue; ou bien on prend une partie & un quart de souffre qui n'a point été au feu, & une partie d'abrotanum; on broye le tout ensemble, & on le prend dans un verre de vin tiède. Le foie de renard desséché, & ensuite mis en poudre, que l'on donne dans une potion, est un remède qui est vanté, & avec raison. On peut aussi manger le poulmon frais de cet animal, rôti avec une broche qui ne soit point de fer. Outre ces remèdes, il est nécessaire de ne vivre que de *sorbitions* & d'alimens adoucissans; il est à propos de prendre de tems en tems un peu de vin austère léger, & quelquefois aussi de se faire vomir. Tous les remèdes qui poussent par les urines, font un bon effet; mais rien ne soulage plus que de se promener à petits pas, jusqu'à ce qu'on se sente,

pour ainsi dire, fatigué ; & de se faire froter , ou de se froter soi-même au soleil ou au feu , les parties inférieures, jusqu'à ce que l'on sue.

De l'ulcère du gosier.

Il se forme quelquefois des ulcères à la partie intérieure du gosier. Dans ces cas, la plupart des Médecins emploient à l'extérieur , des cataplasmes chauds, & des fomentations humides , & font même respirer par la bouche des vapeurs chaudes. Il en est quelques-uns qui prétendent que ces remèdes ne font que ramollir davantage les parties qui sont attaquées, & augmenter la disposition qu'elles ont à s'ulcérer. Ces remèdes sont sans danger ; mais est-il bien sûr qu'ils puissent guérir l'ulcère du gosier ? S'ils ne le guérissent point , on ne peut disconvenir au moins qu'ils ne soient inutiles.

Il y auroit sûrement de l'inconvénient à faire des frictions sur les parties ulcérées ; les frictions les ulcéreroient encore davantage. Les remèdes qui font couler les urines , ne peuvent être ici d'aucun usage ; en passant par le gosier, ils pourroient atténuer la pituite, & il est plus à propos d'en arrêter le cours.

Asclepiade qui est l'auteur de plusieurs choses que nous avons nous même suivies, est d'avis qu'on fasse avaler au malade le vinaigre le plus âcre; il prétend que ce remède supprime sans aucun danger l'écoulement de l'humeur qui sort de l'ulcère. Le vinaigre peut à la vérité étancher le sang, mais il ne peut guérir les ulcères; la lisse qu'Asclepiade conseille aussi, le suc de porreau ou de marrube, les noix grecques pilées avec la gomme adragant & mêlées dans du raisiné, ou la graine de lin broyée & délayée dans du vin doux, valent mieux. Il est absolument indispensable de se promener, de courir, & de se faire faire de fortes frictions sur la poitrine, & sur toutes les parties inférieures.

Les alimens dont on fait usage, ne doivent être ni trop âcres, ni fort difficiles à avaler; ceux qui conviennent le mieux, sont le miel, la lentille, la *sorbition* de froment, le lait, l'orge mondé, la viande grasse, le porreau surtout, & tout ce qu'on mêle avec le porreau. Il faut boire le moins qu'il est possible, & ne boire que de l'eau pure, ou bien de l'eau dans laquelle on ait fait bouillir des coings ou des dattes. On

doit mettre en usage les gargarismes adoucissans; s'ils procurent peu de soulagement, il faut en employer d'astringens.

Cette maladie n'est point aiguë, & peut n'être point chronique; mais elle demande cependant à être traitée de bonne heure, si l'on veut qu'elle dure peu, & qu'elle ne devienne point considérable.

De la Toux.

La toux, que l'on gagne de tant de façons, n'est point ordinairement dangereuse, à moins qu'il n'y ait ulcération au gosier; en ce cas, il faut guérir l'ulcère pour faire cesser la toux; elle peut cependant avoir quelquefois par elle-même des suites fâcheuses; & on a bien de la peine à la guérir, lorsqu'elle est invétérée. Elle est tantôt sèche, & tantôt humide. Il faut boire de jour à autre, une décoction d'hyssope; courir en retenant son haleine, mais dans un endroit, où il n'y ait point de poussière; lire à haute voix: on en est d'abord empêché par la toux, dont on se délivre après par ce moyen. On se promène ensuite, on s'exerce des mains, on se fait frotter pendant long-tems la

poitrine. Après ces remèdes, on prend trois onces de figues très-grasses, cuites sur la braise. Si la toux est humide, il faut outre ces remèdes, se faire faire de fortes frictions avec quelques drogues chaudes, & en faire même sur la tête; on applique les ventouses sur la poitrine; on met à l'extérieur de la gorge, de la graine de moutarde, & on la laisse jusqu'à ce qu'il y ait une ulcération: on donne une potion faite avec la menthe, les noix grecques, & l'amidon; on commence par manger du pain bien sec, & on prend ensuite quelque aliment adoucissant.

Si la toux est sèche, on se trouve bien de prendre dans le tems-même de ses quintes les plus violentes, un verre de vin austère, mais il ne faut pas le faire plus de trois ou quatre fois, & laisser toujours une certaine distance entre chaque verre. Il est nécessaire d'avaler un peu de lafer excellent, & de prendre du suc de porreau, ou de marube; il faut fucer un morceau d'oignon de scille, prendre même du vinaigre scillitique, ou de quelque autre fort âcre; ou bien deux verres de vin avec une gouffe d'ail écrasé. Il est bon dans toutes sortes de toux de voyager,

de faire de longues navigations, d'habiter les bords de la mer, de nager. Il faut tantôt user d'alimens adouciffans, comme la mauve, l'ortie; tantôt d'alimens âcres, comme le lait qu'on a fait bouillir avec de l'ail; on met dans les *sorbitions* du lafer; on fait cuire dedans des porreaux jusqu'à ce que tout le suc en soit exprimé; on fait prendre des œufs frais, dans lesquels on met du souffre; on donne pour boiffon d'abord de l'eau chaude, ensuite de jour à autre, de l'eau & du vin, alternativement.

Du crachement de sang.

On a plus sujet de s'allarmer, si l'on crache du sang; mais le crachement de sang est quelquefois moins ou plus dangereux. Car tantôt le sang vient des gencives, & tantôt de la bouche, & quelquefois même assez abondamment de cette dernière partie, sans qu'il y ait, ni toux, ni ulcère, ni aucun vice dans les gencives, & sans qu'on rende rien du poulmon. Il se fait même quelquefois par la bouche, une hémorrhagie comme il s'en fait une par les narines. Quelquefois on rend le sang tout pur; d'autrefois il ressemble à de l'eau dans laquelle on au-

roit lavé de la chair fraîche. Quelquefois même le sang vient du fond du gosier, soit qu'il y ait ulcère ou non; mais toujours parce qu'il y a quelque vaisseau ouvert, ou parce qu'il s'est formé des tubercules qui laissent échapper le sang. Lorsque ce sont des tubercules, la boisson & les alimens que l'on prend, n'incommodent point; on ne crache pas comme lorsqu'il y a ulcère. La toux violente qui est produite par l'ulcère du gosier ou de la trachée, fait aussi quelquefois cracher le sang. Enfin il est des cas, où le sang que l'on rend, vient ou du poulmon, ou de la poitrine, ou de la plèvre, ou du foie. On voit même des femmes chez lesquelles la suppression des regles produit le crachement de sang. Les Auteurs en Médecine disent que le sang ne peut s'échapper que de trois façons, ou par l'érosion, ou par la crévasse des vaisseaux, ou par l'ouverture de leurs extrémités. Les Grecs appellent la première *Diabrosis*, la seconde *Regmochasme*, la troisième *Anastomose*: cette dernière n'est nullement dangereuse; la première est très-grave. Il arrive souvent que l'on crache du pus, après avoir craché du sang.

Il suffit quelquefois pour guérir, d'arrêter le crachement de sang. Mais si le crachement a été suivi d'ulcère, si l'on rend du pus, s'il y a toux, il survient des maladies dangereuses & qui ne diffèrent entre-elles que par la différence de la partie qui est attaquée. Si le crachement de sang est seul, on guérit plus vite, & plus aisément. Il est bon d'observer néanmoins qu'un crachement de sang modéré, pourvu qu'il n'y ait point de fièvre, n'est point nuisible aux personnes qui sont accoutumées d'en cracher, ou qui ressentent des douleurs dans l'épine, ou dans les hanches, après avoir couru, ou après s'être promenées beaucoup; le sang même qu'on rend alors par les urines, apaise la lassitude. Le crachement de sang qui survient à la suite d'une chute, n'a rien qui doive épouvanter, s'il ne paroît pas quelque autre mauvais signe dans les urines. Il en est de même du vomissement, qui est sans danger, quand il reprendroit à différentes reprises, pourvu qu'on ait eu le tems auparavant de rétablir & de remettre le corps en bon état. Enfin le crachement de sang ne peut avoir aucune mauvaise suite, s'il n'est accompagné ni de toux,

ni de chaleur, s'il est modéré, & si le malade est d'un bon tempérament. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici ne renferme que des généralités; nous allons maintenant entrer dans le détail.

Si le sang vient des gencives, il suffit de mâcher du pourpier; s'il vient de la bouche, il faut se la gargariser avec du vin pur; si le vin fait peu d'effet, il faut prendre du vinaigre; si malgré cela le sang continue de couler abondamment, comme le malade pourroit en périr, il n'y a rien de mieux, que de détourner le cours du sang qui se porte avec violence à la bouche, en appliquant des ventouses avec scarification à la nuque. Si c'est une femme chez laquelle les règles soient supprimées, il faut appliquer sur les aines les ventouses, aussi avec scarification. Si le sang vient du gosier, ou des parties intérieures, il y a plus lieu de craindre, & il faut prendre plus de précautions. On doit commencer par saigner; si malgré la saignée, le sang continue de couler, il faut la réitérer le lendemain, & le surlendemain; il est même à propos de le faire tous les jours, mais en petite quantité. On fait avaler au malade ou du vinaigre, ou du suc

de plantin, ou de porreau dans lequel on a fait dissoudre de l'encens. On applique ensuite sur l'endroit auquel répond la douleur, de la laine grasse trempée dans du vinaigre, & on la rafraichit de tems en tems avec une éponge. Erasistrate faisoit faire en différens endroits, des ligatures aux jambes, aux cuisses, & même aux bras. Asclépiade a prétendu que cela faisoit plus de mal que de bien; mais l'expérience fait voir le contraire. Il n'est pas nécessaire de faire ces ligatures en différens endroits, il suffit d'en faire au-dessous des aines, au-dessus des talons, au haut des épaules, & aux bras mêmes, si l'on veut. S'il y a fièvre, il ne faut donner que de la *sorbition* pour nourriture, & pour boisson que de l'eau dans laquelle on ait fait bouillir quelques astringens. S'il n'y a point de fièvre, on donne au malade, ou de la fromentée bouillie, ou du pain trempé dans de l'eau froide, ou quelques œufs frais. La boisson est la même que celle que nous avons prescrite plus haut, ou bien un peu de vin doux, ou de l'eau froide. On ne doit boire que très-peu, parce que la soif fait bien dans cette maladie.

Outre

Outre ces remédes, le repos, la sécurité, le silence sont absolument nécessaires. Lorsque le malade est au lit, il doit avoir la tête élevée; il est bon de la faire raser. Il est à propos de faire souvent des fomentations sur le visage, avec de l'eau froide. Le vin, le bain, l'usage des plaisirs de Vénus, les alimens préparés avec l'huile, toutes les choses âcres, les fomentations chaudes sont contraires. Il ne faut point trop couvrir le malade, ni le mettre dans une chambre exactement fermée, & où il fasse chaud. On doit attendre qu'il y ait long-tems qu'il ne crache plus de sang, pour lui faire des frictions; & lorsqu'on recommence à lui en faire, il ne faut frotter que les bras & les jambes, & ne point toucher à la poitrine. Le malade en Hyver, doit habiter les bords de la mer, & en Eté, les endroits situés dans le milieu des terres.



CHAPITRE VIII.

Des maladies de l'estomac.

SOUS la poitrine, est situé l'estomac qui est sujet à plusieurs maladies chroniques; car tantôt on y éprouve un sentiment de chaleur brûlante; tantôt on y ressent un gonflement considérable; tantôt il s'enflamme, tantôt il s'y forme un ulcère. Une autre fois c'est un amas de pituite, ou bien un amas de bile qui en derange les fonctions. Le relâchement de l'estomac est la maladie qui l'attaque le plus souvent, qui le derange davantage, & qui porte un plus grand désordre dans toute l'économie animale.

Toutes ces maladies sont différentes, & demandent chacune un traitement particulier. Dans l'ardeur d'estomac, il faut faire dessus à l'extérieur, des fomentations avec des feuilles de roses trempées dans du vinaigre; y appliquer la poudre de ces mêmes feuilles mêlées avec l'huile rosat; employer des cataplasmes qui soient en même-tems rafraîchissans & émolliens; donner

pour boisson de l'eau à la glace, à moins qu'il n'y ait quelque chose qui s'y oppose.

Le gonflement se dissipe par l'application des ventouses sans scarification, par les fomentations sèches & chaudes, mais qui cependant ne soient point trop violentes, par la diète: on fait prendre à jeun une potion d'absynthe, d'hyssope ou de rue; on fait faire au malade dans les commencemens, des exercices legers, & ensuite un peu plus forts; on a soin qu'il s'exerce sur-tout les parties supérieures; ce qui est très-avantageux dans toutes les maladies de l'estomac. Lorsque le malade s'est exercé, il est à propos de l'oindre, & de lui faire des frictions; il peut user quelquefois du bain, mais rarement, & prendre de tems en tems quelques lavemens; il faut qu'il mange chaud, & qu'il fasse usage d'alimens qui ne soient point ven eux; qu'il boive pareillement chaud, d'abord de l'eau, & lorsque le gonflement est passé, qu'il prenne du vin austère. Une chose qui est encore à observer dans toutes les maladies de l'estomac, c'est qu'il faut, lorsqu'on est guéri, continuer de vivre de la même façon qu'on a vécu pour se guérir; car le mal ne tarde

pas à revenir, si l'on n'employe pour se conserver en bonne fanté, les mêmes moyens qu'on a employés, pour se rétablir. Dans l'inflammation de l'estomac, qui est presque toujours accompagnée de douleur & de tumeur, il faut commencer par le repos, & la diète; entourer l'estomac de laine souffrée, faire prendre au malade à jeun, de l'absynthe; s'il y a chaleur, on fait des fomentations avec les feuilles de roses & le vinaigre, & ensuite on donne un peu de nourriture; on applique extérieurement des cataplasmes repercussifs & émoliens; on ôte ensuite ces cataplasmes & on en prépare d'autres avec la farine, qu'on applique chauds pour dissiper le reste de l'inflammation; on donne de tems en tems des lavemens, & on fait prendre plus d'exercice & plus de nourriture au malade. S'il y a ulcère à l'estomac, il faut faire à peu près les mêmes remédes que nous avons prescrits pour l'ulcère du gosier; il faut s'exercer, se faire frotter les parties inférieures; faire usage d'alimens adoucissans & glutineux, mais n'en point trop prendre; éviter toutes les choses âcres & acides; boire du vin doux, s'il n'y a point de fièvre, ou si le vin doux

gonfle, user d'un vin fort léger, & ne boire ni trop chaud, ni trop froid.

S'il y a amas de pituite dans l'estomac, il est nécessaire de faire vomir, tantôt à jeun, & tantôt après le repas. L'exercice, la gestation, la navigation, les frictions font un bon effet. Il ne faut rien boire, ni manger qui ne soit chaud; éviter tout ce qui peut former de la pituite.

L'amas de bile dans l'estomac est plus dangereux. Les personnes qui sont attaquées de cette maladie, ont coutume au bout de quelques jours, de vomir de la bile, & ce qui est beaucoup plus mauvais, de vomir de la bile noire. Les lavemens font très-bien, de même que les potions dans lesquelles il entre de l'abŷynthe; la gestation & la navigation sont nécessaires; il faut, s'il est possible, vomir par les simples nausées que produit l'agitation du vaisseau. On doit éviter les indigestions; user d'alimens faciles à digérer, & qui ne soient point contraires à l'estomac, & boire du vin austère.

La maladie la plus ordinaire, & la plus fâcheuse de l'estomac, est le relâchement. Par le relâchement, j'entends cet état de l'estomac dans lequel il ne

retient plus les alimens , & où le corps cesse de prendre de la nourriture , & pèrit de consommation. Rien n'est plus contraire à ce mal que le bain. Il faut lire , s'exercer , se faire oindre , se faire frotter les parties supérieures , & ensuite se faire répandre dessus de l'eau froide ; prendre des bains froids ; se faire faire des douches d'eau froide sur le corps , sur l'estomac même , & principalement depuis les épaules , jusqu'à la hauteur de l'estomac. Les bains des fontaines froides & médicinales , tels que ceux de Cutilie & de Sumbruine , sont salutaires. Dans cette maladie , il faut faire usage d'alimens froids , & de difficile digestion , qui ne soient point sujets à se corrompre : c'est pour cela que la plûpart qui ne peuvent rien digérer autre chose , digèrent fort bien la viande de bœuf ; d'où il suit qu'on ne doit donner ni oiseaux , ni gibier , ni poisson , à moins qu'ils ne soient d'une chair fort dure. On ne peut rien boire de mieux que du vin froid , ou du vin pur bien chaud , principalement du vin de Rhété , ou du vin de Dauphiné , ou de quelque autre qui soit austère ; & dans lequel on ait mêlé de la résine ; si l'on n'en a point de cette sorte , il

faut boire le vin le plus dur, & principalement du vin de Segni.

Si le malade rend la nourriture qu'il a prise, il faut lui faire boire de l'eau, & le faire vomir un peu fortement; lui donner de nouveau à manger, lorsqu'il aura vomi; lui appliquer les ventouses deux doigts au-dessous de l'estomac, & les y laisser deux ou trois heures. S'il y a vomissement avec douleur, il faut lui mettre sur l'estomac, de la laine grasse, ou une éponge trempée dans du vinaigre, ou bien un cataplasme rafraîchissant; lui faire de fortes, mais de courtes frictions sur les bras & les jambes, & lui échauffer ces parties.

Si la douleur augmente, on appliquera au malade, les ventouses quatre doigts au-dessous de l'estomac, & on lui fera prendre sur le champ du pain trempé dans de l'oxicrat froid. S'il vomit le pain, on lui donnera, lorsque le vomissement sera arrêté, quelque aliment léger, & convenable à l'estomac; s'il rend même cette nourriture, on lui fera prendre d'heure en heure, un verre de vin, jusqu'à ce qu'il ne vomisse plus. Le suc de raifort est un fort bon remède; le suc de grenade aigre, mêlé avec partie égale de suc de

grenade douce, auquel on ajoute celui de chicorée, & de menthe, de façon cependant que le suc de menthe soit en moindre quantité que tous les autres, est encore plus efficace. Il est très-à propos de délayer tous ces suc dans une égale quantité d'eau froide. Cette potion est plus propre que le vin, pour raffermir l'estomac. On doit arrêter le vomissement qui survient de lui-même, quand il y auroit des nausées. Si les alimens s'aigrissent ou se pourrissent dans l'estomac, ce que l'on connoît par les rapports, il faut faire vomir le malade, & lui faire prendre sur le champ, la potion dont nous venons de parler, pour lui rétablir l'estomac: lorsque le mal présent est appaisé, on remet de nouveau le malade à l'usage des choses que nous avons conseillées plus haut.



CHAPITRE IX.

Des douleurs de côté.

L'ESTOMAC est environné des côtés, où l'on a coutume de ressentir aussi des douleurs considérables qui proviennent ou du froid, ou de quelque coup, ou d'une course outrée, ou de l'inflammation de ces parties. Le malade en est quelquefois quitte pour la douleur, qui se termine plus ou moins promptement. Quelquefois aussi ce mal donne lieu à une maladie aiguë des plus pernicieuses, que les Grecs appellent *pleurésie*. Pour lors au point de côté, se joignent la fièvre, & la toux dans laquelle les crachats sont pituiteux, si la maladie est peu considérable, & sanguinolens, si le mal est plus grave. La toux est aussi quelquefois sèche, & le malade ne crache point; ce dernier cas est plus mauvais que le premier, & moins dangereux que le second. Si la douleur est récente & considérable, le meilleur remède est la saignée; mais si la douleur est légère ou invétérée; la saignée est inutile, ou il

n'est plus tems de l'employer ; il faut avoir recours aux ventoufes avec fcarifications. On fe trouve bien auffi d'appliquer fur la poitrine, de la graine de moutarde macérée dans du vinaigre ; on l'y laiffe jufqu'à ce qu'elle ait excité des ulcères, & élevé des phlyctènes : on y met enfuite un médicament propre à attirer les humeurs. Outre ces remédes, on entoure d'abord le côté avec une bande de laine fouffrée, & lorsque l'inflammation commence à diminuer un peu, on emploie des fomentations féches & chaudes, & on en vient enfuite aux cataplafmes. Si la douleur qui eft invétérée, ne cède point à ces remédes, on la difsipé en appliquant en dernier lieu, de la réfine fur le côté. La boiffon & les alimens doivent être chauds ; il faut éviter le froid. Pendant l'ufage de ces remédes, il n'y a point d'inconvénient de fe faire frotter les extrémités avec de l'huile & du fouffre. Si la toux eft appaifée, on peut lire doucement, on peut prendre des alimens âcres, & boire fon vin plus pur. C'eft ainfi que les Médecins traitent cette maladie ; on affure cependant que nos payfans s'en guériffent fort bien fans tous ces remédes, en bu-

vant une décoction de germendrée. Telle est la méthode générale qu'on doit suivre dans toutes les douleurs de côté ; mais si la douleur est accompagnée de pleurésie, le traitement est plus difficile. Il faut dans ce cas, outre les remèdes que nous venons d'indiquer, ne prendre qu'une nourriture fort légère & en petite quantité ; vivre principalement de *sorbition*, & sur-tout de *sorbition* faite avec l'orge mondé ; ou de bouillons de poulet, dans lesquels on fait cuire quelques porreaux ; & ne commencer à en faire usage, que le troisième jour, pourvu que les forces le permettent ; donner pour boisson, de l'eau mielée, dans laquelle on a fait bouillir de l'hyssope, ou de la ruë. L'état de la fièvre diminuée ou augmentée, fera connoître dans quel tems on doit prendre ces alimens : ce doit être dans le tems de la plus grande remission ; néanmoins il est bon d'observer qu'il seroit dangereux, eu égard à la nature de la toux, de laisser trop dessécher le gosier. Lorsqu'on ne crache point, souvent la toux ne discontinue pas, & on est en danger de suffoquer ; c'est pour cette raison que j'ai dit qu'une toux sèche étoit plus dangereuse que

celle dans laquelle on rend des crachats pituiteux. La maladie ne permet point que l'on boive du vin, comme dans la simple douleur de côté; au lieu de vin il faut prendre de la crème d'orge mondé.

Voilà la diète que l'on doit suivre dans la violence du mal; lorsqu'il commence à s'apaiser, on peut donner un peu plus de nourriture, & tant soit peu de vin; il ne faut cependant rien donner qui puisse refroidir le malade, ou causer une irritation dans le gosier. Si la toux subsiste dans la convalescence, il faut faire abstinence pendant un jour, le lendemain reprendre de la nourriture, & boire un peu plus de vin. Si la toux augmente, il n'y aura point d'inconvénient de faire boire, comme nous l'avons dit plus haut, quelques verres de vin; mais dans cette espèce de maladie, le vin le plus convenable est un vin doux, ou du moins qui ne soit point dur. Si la toux est opiniâtre, il faut soutenir le malade, en le faisant vivre à la manière des athlètes.



CHAPITRE X.

Des maladies des viscères, & premièrement des maladies du poulmon.

DES parties qui environnent les viscères, nous passerons aux viscères mêmes, & nous commencerons par les maladies du poulmon. Ce viscère est sujet à une maladie dangereuse & aiguë, que les Grecs appellent *péri-pneumonie*. Voici qu'elle est sa nature: tout le poulmon est affecté; il y a toux, & l'on rend des crachats bilieux ou purulens; on sent une pesanteur dans le poulmon, & dans toute la poitrine; la respiration est difficile; il s'allume une fièvre considérable; le malade ne peut dormir; il est dégoûté; la consommation survient. Cette maladie est plus dangereuse que douloureuse. Il faut, si les forces le permettent, tirer du sang; si elles ne le permettent point, on applique les ventouses sur la poitrine, sans scarification. Si le malade est fort, il faut tenter de résoudre la maladie, par la gestation; mais s'il

est foible , il fuffit de le transporter chez lui d'une place à l'autre. On lui donne pour boiffon , une décoction d'hyffope & de figes féches ; ou de l'eau miellée , dans laquelle on a fait bouillir de l'hyffope , ou de la ruë. On doit faire de longues frictions fur les épaules , enfuite fur les bras , puis fur les piés , & les jambes ; on frotte légèrement la poitrine ; on réitére ces frictions deux fois par jour.

Pour ce qui eft des alimens , ils ne doivent être ni falés , ni âcres , ni amers , ni de nature à refférer le ventre , mais un peu adouciffans. On donne dans les premiers jours , une *forbition* faite d'orge mondé , de fromentée , ou de ris , dans laquelle on a fait bouillir de la graiffe nouvelle. On y ajoute un œuf frais , des pignons , du pain avec du miel ou de la fromentée , bouillie dans de l'eau miellée. On donne pour boiffon , non feulement de l'eau pure , mais encore de l'eau miellée , tiède & même froide , fi c'est en Eté , à moins qu'il n'y ait quelque chofe qui s'y oppofe. Lorsque la maladie va en augmentant , on ne donne rien au malade que de jour à autre. Lorsqu'elle cefse d'augmenter , il faut , autant qu'il eft poffi-

ble , ne prendre que de l'eau tiède ; si les forces manquent , il est à propos de les soutenir par l'usage de l'eau miellée. La douleur s'appaise par l'application de cataplasmes chauds , ou qui soient en même tems répercussifs & émolliens ; on se trouve bien aussi d'appliquer sur la poitrine du sel broyé, mêlé dans du cérat ; il produit une légère érosion dans l'endroit où on l'applique , & y attire le cours de la matière qui engorge le poulmon : ces cataplasmes attractifs produisent aussi un bon effet. Lorsque le mal est dans sa violence , il n'y a point d'inconvénient de laisser le malade en repos dans une chambre dont les fenêtres soient fermées ; mais lorsque la maladie commence à diminuer ; il faut entr'ouvrir les fenêtres trois ou quatre fois par jour , pour faire respirer un air pur au malade. Dans la convalescence , il faut se priver de vin pendant plusieurs jours ; avoir recours à la gestation & aux frictions. On ajoute aux *sorbitions* & aux alimens que nous avons prescrits , le porreau par préférence aux autres légumes ; pour ce qui est des viandes , on ne doit manger que les piés & les tendrons des animaux , & quelques petits

poissons ; de façon qu'on soit long-tems à ne vivre que d'alimens légers & adoucissans.

CHAPITRE XI.

De l'Hépatite.

LA maladie qui attaque le foie & que les Grecs appellent *Hépatite*, est tantôt aiguë, & tantôt chronique. On ressent une douleur violente sous la poitrine, du côté droit ; cette douleur s'étend du même côté, le long des côtes, de l'épaule & de la gorge ; la main droite est même quelquefois engourdie, & on y éprouve un sentiment de froid considérable. Lorsque la maladie est grave, le malade vomit de la bile ; il est tourmenté d'un hocquet qui le met en danger d'être suffoqué. Tels sont les symptômes qui annoncent que la maladie est aiguë. On est assuré au contraire, qu'elle est chronique, lorsqu'il y a suppuration au foie ; lorsque la douleur cesse, & qu'ensuite elle augmente ; que l'hypocondre droit est dur & tuméfié ; que la difficulté de respirer est

plus grande après qu'on a mangé; que les machoires sont en quelque façon paralytiques. Lorsque ce mal a duré pendant un certain tems, le ventre, les jambes & les piés s'enflent, tandis que la poitrine, les environs des épaules & de la gorge, se desséchent.

Il faut tirer du sang dès le commencement, purger même avec l'hellébore noir, si les autres purgatifs ne font rien; appliquer à l'extérieur, des cataplasmes d'abord répercussifs, & ensuite résolutifs; ces derniers s'appliquent chauds. On se trouve bien d'y ajouter l'iris, ou l'absynthe; après ces cataplasmes, on met un emplâtre. On fait prendre des *sorbitions*; on donne des alimens chauds qui nourrissent peu, & qui sont presque les mêmes que ceux dont on fait usage dans l'inflammation du poulmon; on use aussi de ceux qui poussent par les urines, de même que des boissons qui sont propres pour cela. Le thym, la sarriète, l'hyssope, le calament, la marjolaine, le sésame, les bayes de laurier, les fleurs de pin, la pimprenelle, la menthe, la moelle de coing, le foie de pigeon, nouveau & crud, conviennent dans cette maladie. On donne seules quelques-unes de ces

drogues, & on en mêle d'autres dans la *sorbition*, ou dans les potions ; mais en petite quantité. On se trouve bien de prendre tous les jours, une pilule d'absynthe & de poivre broyés & incorporés dans du miel. Il ne faut rien prendre froid, parce que rien n'est plus contraire au foie. On doit se faire frotter les extrémités, éviter toute sorte de travail & tout mouvement violent ; on ne doit pas même retenir long-tems son haleine. La colére, la peur, tout ce qui pèse trop, est contraire à cette maladie, de même que l'agitation & la course. On se trouve bien de se faire répandre sur le corps beaucoup d'eau chaude, si c'est en Hyver, & de la tiède, si c'est en Eté. Il est bon de se faire de fortes onctions, & de suer beaucoup dans le bain ; s'il y a abscess au foie, il faut faire les mêmes choses que l'on fait dans toutes les suppurations intérieures. Il y en a qui outre cela, ouvrent l'abscess avec la lancette, & qui brûlent le Kiste.



CHAPITRE XII.

Des maladies de la Ratte.

SI la Ratte est affectée, il y a tumeur & gonflement dans le côté gauche qui est dur & rénitent au toucher. Le ventre est tendu, les jambes sont un peu enflées; si le malade a des ulcères, ou ils ne se guérissent point du tout, ou du moins ils ne peuvent qu'à peine se cicatrifer. Lorsqu'on se promène, ou que l'on court avec violence, on ressent de la douleur & de l'embarras dans cette partie.

Le repos augmente ce mal. C'est pourquoi il est nécessaire de s'exercer & de travailler; il faut cependant prendre garde de ne point pousser le travail, ni l'exercice trop loin, de crainte qu'ils n'allument la fièvre. Il est nécessaire de se faire oindre, de se faire froter, & de suer. Toutes les choses douces sont contraires, de même que le lait, & le fromage. Les acides conviennent parfaitement; on se trouve bien de boire du vinaigre fort âcre, & principalement du vinaigre de scille.

Il faut manger des salines, des olives conservées dans de la saumure forte; de la laitüe, de la chicorée, de la poirée trempée dans du vinaigre, de la moutarde, des raves sauvages, des panais. Pour ce qui est de la chair des animaux, on mange les piés & les bajoues: on choisit par préférence les oiseaux maigres, & le gibier de la même espèce. On donne à jeun pour boisson, une décoction d'absynthe. Après les repas, on fait boire de l'eau de forgeron dans laquelle on éteint un fer rouge. Il n'y a rien de mieux que cette eau, pour diminuer le volume de la ratte; l'expérience fait voir que les animaux nourris chez ces ouvriers, ont la ratte beaucoup plus petite que les autres. On peut faire usage d'un vin léger & austère; on fait choix d'alimens & de boisson qui poussent par les urines. La semence de tréfle, le cumin, l'ache, le serpolet, le cytise, le thym, l'hyssope, la sarriette, ont sur-tout cette propriété; & il semble qu'on ne peut rien donner de mieux, pour faire couler les urines. On se trouve aussi fort bien de manger de la ratte de bœuf. Enfin la roquette & le creffon résolvent parfaitement les tumeurs de la

ratte. On doit aussi, pour dissiper ce mal, faire usage des remèdes extérieurs; on applique l'onguent aromatique de myrobolan, ou bien un onguent fait avec la semence de lin, & de cresson, auquel on ajoute de l'huile & du vin; on fait une préparation avec le cyprès vert, & les figues séchées. On use d'un mélange fait avec la semence de moutarde & une quatrième partie de suif de bouc, pris de dessus les reins; on broye le tout dans du sel, & on l'applique tout de suite sur la ratte. On peut employer dans cette maladie, les câpres de plus d'une façon; car on peut en mêler avec les alimens que l'on prend, & on peut en avaler la saumure avec du vinaige. Il est à propos même de broyer la racine ou l'écorce du câprier, avec du son, ou la câpre elle-même, avec du miel, & de l'appliquer extérieurement. On se sert aussi d'emplâtres qu'on ajuste pour cela.



CHAPITRE XIII.

Des maladies des Reins.

LES maladies des Reins sont longues & dangereuses ; le danger est sur-tout considérable, si l'on vomit fréquemment de la bile. Le malade doit se tranquilliser, se coucher dans un lit mollet ; on doit purger, donner des lavemens, si les purgatifs ne font rien ; faire prendre souvent des bains tièdes ; ne prendre ni alimens, ni boissons qui ne soient chauds. S'abstenir de toutes les choses salées, âcres, acides ; ne point manger de fruits, boire copieusement ; ajouter tantôt à la nourriture, tantôt à la boisson que l'on prend, du poivre, du porreau, de la fêrulle, du pavot blanc. Toutes ces plantes sont très-propres pour faire couler les urines.

S'il y a ulcère aux reins, & si cet ulcère n'est pas suffisamment détergé, on prend soixante grains de semence de concombre, dont on a ôté l'écorce, quinze pignons de pin sauvage, une pincée d'anis & un peu de safran ; on

broye le tout ensemble , & on le fait prendre dans deux verres de vin miellé.

S'il ne s'agit simplement que d'adoucir la douleur ; on broye trente grains de semence de concombre , vingt pignons de pin sauvage , cinq noix grecques , & un tant soit peu de safran ; & l'on fait avaler le tout dans du lait. On se trouve aussi fort bien d'appliquer des cataplasmes , principalement des cataplasmes qui attirent l'humeur au - dehors.

CHAPITRE XIV.

Des maladies des intestins , & premièrement du cholera-morbus.

DES viscères nous passerons aux intestins , qui sont sujets à des maladies aiguës & chroniques. Nous commencerons par le cholera - morbus qui est une maladie qui paroît commune à l'estomac & aux intestins ; car le malade va par haut , & par bas ; outre cela , il y a gonflement & des tranchées dans les intestins ; la bile qu'on rend , est d'abord semblable à de l'eau ;

ensuite à de la lavure de chair ; quelquefois elle est blanche , quelquefois noire , ou de différente couleur. Les Grecs ont appellé cette maladie *cholera*. Outre les symptomes dont nous venons de parler , les jambes & les mains se retirent quelquefois ; le malade est pressé d'une soif violente , tombe dans des foibleffes ; il n'est pas étonnant , lorsque tous ces accidens se rencontrent , que l'on périsse promptement. Cependant il n'est point de maladie à laquelle on remédie avec moins d'apprêt.

Dès que les symptomes que nous venons de rapporter , commencent à paroître , il faut boire beaucoup d'eau tiède , & vomir. Il est très-rare que l'on prenne de l'eau tiède , sans qu'on la rende aussi-tôt par le vomissement ; mais quand bien même on ne vomiroit point , c'est toujours un avantage que de mêler une nouvelle matière avec celles qui sont corrompues dans l'estomac ; & d'ailleurs on est en partie guéri , lorsque le vomissement est supprimé ; il faut dans ce dernier cas , retrancher sur le champ toute sorte de boisson. S'il y a des tranchées , il faut appliquer sur l'estomac des épithèmes froids & humides , ou tièdes , si le
ventre

ventre est douloureux ; il est bon même en ce cas, de tenir le ventre médiocrement chaud. Si la soif, les selles, le vomissement tourmentent considérablement le malade, & si les matières que l'on vomit, ne sont qu'à demi digérées, il n'est point encore tems de donner du vin ; on ne doit donner que de l'eau qui ne soit point froide, mais tiède ; il faut faire respirer du pouliot trempé dans du vinaigre, ou de la farine de froment désséchée, & sur laquelle on ait répandu du vin, ou de la menthe, ou quelque chose de convenable.

Lorsqu'il ne paroît plus d'indice de crudité, c'est alors que l'on doit appréhender que le malade ne tombe en foiblesse. Il faut donc pour lors avoir recours au vin. Celui dont on fait usage, doit être léger, odoriférent ; il est à propos de le mêler avec de l'eau, ou avec de la farine de froment, séchée, ou même d'y tremper du pain, que l'on se trouve bien de manger. Toutes les fois qu'on a rendu quelque chose, soit par les selles, soit par le vomissement, il est nécessaire de rétablir les forces par les remèdes que nous venons d'indiquer. Erasistrate prétendoit qu'il falloit commencer par prendre trois ou cinq

gouttes de vin dans sa boisson ; ensuite il augmentoit peu à peu la dose. Si Erasistrate a donné du vin dès le commencement en si petite quantité , parce qu'il craignoit l'indigestion , il a bien fait ; mais il s'est trompé , s'il a cru qu'il pouvoit remédier à une grande foiblesse avec trois gouttes de vin.

Si le malade est foible , & si ses jambes se retirent , il faut ajouter à ce que nous venons de dire , une potion d'absynthe. Si les extrémités sont froides , il faut les oindre avec de l'huile chaude , à laquelle on ait ajouté un peu de cire ; il faut y rappeler la chaleur par des fomentations chaudes. Si malgré ces remèdes , les accidens ne cessent point , il faut appliquer une ventouse sur la région de l'estomac , ou mettre dessus de la graine de moutarde. Lorsque le vomissement est passé , le malade doit tâcher de dormir , ne point boire le lendemain , prendre le bain le troisième jour , réparer petit à petit ses forces par une bonne nourriture , & un long sommeil ; s'il dort facilement ; il faut éviter le froid , & la lassitude. Si lorsque le choléra-morbus est guéri , il reste un peu de fièvre , il est nécessaire de donner des lavemens ; de pren-

dre ensuite du vin & de la nourriture; cette maladie est aiguë, mais son siège paroît être placé de telle façon entre l'estomac & les intestins, qu'il est difficile de dire de quelle partie elle dépend principalement.

CHAPITRE XV.

De la Passion Cœliaque du Ventricule.

IL est aussi une maladie particulière au pilore de l'estomac; cette maladie est chronique, & les Grecs l'appellent *Cœliaque*. Dans la passion cœliaque, le ventre est dur & douloureux; le malade ne va point à la selle, il ne peut même rendre de vents. Les extrémités sont froides; la respiration est difficile. Il n'y a rien de mieux dans le commencement, que d'appliquer sur tout le ventre, des cataplasmes chauds, pour appaiser la douleur. On doit faire vomir après le manger, pour désemplir le ventre. Les jours suivans on applique sur le ventre, & sur les hanches, des ventouses sèches. On procure la liberté du ventre, en faisant boire du lait & du

vin falé froid; ou en faisant manger des figes vertes, si l'on est dans la saison. Il ne faut cependant pas donner ni beaucoup de nourriture, ni beaucoup de boisson à la fois, mais peu & à différentes reprises. Il suffit donc de faire prendre par intervalle, deux ou trois verres de boisson, & de la nourriture à proportion; on se trouve bien de mêler un verre de lait avec un verre d'eau, & de les faire prendre ensemble. On doit faire choix d'alimens chauds & âcres; l'ail pilé, mêlé avec le lait, fait aussi fort bien.

Au bout de quelque tems, il est nécessaire d'employer la gestation, & surtout de naviger; de se faire faire trois ou quatre frictions par jour avec de l'huile, à laquelle on ait ajouté du nitre; on se fait répandre sur le corps de l'eau chaude après les repas, ensuite on se fait appliquer sur tous les membres, excepté sur la tête, de la graine de moutarde, qu'on laisse jusqu'à ce qu'il y ait rougeur & érosion, sur-tout si l'on a affaire à un homme qui soit robuste. On passe ensuite par degrés aux choses qui peuvent resserrer le ventre: on ne mange que de la viande rôtie, qui soit fort nourrissante, & qui ne se corrom-

pe point facilement. On prend pour toute boisson deux ou trois verres d'eau de pluye, qu'on a fait bouillir.

Si le mal est invéteré, il faut avaler environ la grosseur d'un grain de poivre, d'excellent lafer, & boire de jour à autre du vin, ou de l'eau; quelquefois on boit un verre de vin après chaque repas. On fait prendre des lavemens d'eau de pluye-dégourdie, principalement s'il reste de la douleur vers le bas du ventre.

CHAPITRE XVI.

De la maladie de l'intestin grêle.

LES intestins sont sujets à deux maladies, dont l'une attaque les intestins grêles, & l'autre les gros intestins. La première est aiguë, la seconde peut être chronique. Dioclès de Caryste a appelé la maladie des intestins grêles, *Chordapse*, & celle des gros intestins *Ileon*. Mais aujourd'hui la plupart des Médecins appellent celle-là *Ileon*, & celle-ci Colique. La première excite des douleurs tantôt au-dessus, & tantôt au-

deffous de l'ombilic; il y a inflammation dans l'un & l'autre endroit. Il ne passe ni vent ni matière par bas. Si c'est la partie supérieure qui est affectée, on vomit le chyle; si c'est l'inférieure, on rend les excréments par la bouche. Dans l'un & l'autre cas, le danger est grand; & il le devient encore d'avantage, si le vomissement est bilieux, de mauvaise odeur, de diverses couleurs, ou noir.

Il faut saigner, ou appliquer les ventouses en différens endroits, sans cependant faire de scarifications dans tous les endroits où on les applique, il suffit d'en faire dans deux ou trois, & d'attirer l'air des autres. Il faut alors examiner où est le mal; il s'éleve ordinairement une tumeur au-deffus. Si le mal a son siège au-deffus de l'ombilic, les lavemens sont inutiles; mais s'il est au-deffous, c'est un excellent remède, que de donner de tems en tems des lavemens, ainsi qu'Erasistrate le pratiquoit; ils sont d'un très-grand secours dans les maladies de ces parties. On prépare les lavemens avec une crème d'orge mondé passée par la chauffe; on y ajoute de l'huile & du miel, & rien de plus. S'il ne paroît à l'extérieur aucune tumeur, il faut placer les deux

mains sur le bas ventre, & les faire couler doucement tout le long du ventre; par-là on trouvera nécessairement l'endroit du mal; car il sera sûrement rénitent au toucher. On sçaura alors s'il est à propos ou non, de donner des lavemens. Les remèdes généraux sont d'appliquer des cataplasmes chauds, & d'en mettre depuis les mamelles jusqu'aux aines, & à l'épine; il faut changer souvent ces cataplasmes; faire des frictions sur les bras & les jambes; mettre le malade dans un bain d'huile chaude. Si la douleur ne s'apaise point, il faut lui donner un lavement avec trois ou quatre verres d'huile chaude. Si à l'aide de ces remèdes, le malade rend des vents par bas, on peut lui donner du vin miellé tiède, mais en petite quantité; avant ce tems, il faut bien se donner de garde de lui rien laisser boire; s'il se trouve bien du vin miellé, on y ajoute la *sorbition*.

On ne donne une nourriture plus forte, que lorsque la fièvre & la douleur sont apaisées; les alimens ne doivent être ni venteux, ni fort nourrissans; ils pourroient nuire aux intestins qui sont encore très-foibles. La boisson doit être de l'eau pure; tout ce qui est vi-

neux, ou acide, est contraire à cette maladie. Il faut renoncer pour quelque tems au bain, à la promenade, à la gestation, & à tous les autres exercices du corps: car ce mal revient très-facilement; & l'on retombe, à moins que les intestins ne soient parfaitement rétablis, pour le peu qu'on s'expose au froid, ou que l'on s'agite.

CHAPITRE XVII.

De la maladie des gros intestins.

LA maladie qui attaque les gros intestins est située principalement dans les environs du *cæcum*. Il y a dans cet endroit, un gonflement considérable, accompagné de douleurs fort vives, sur-tout dans le côté droit. L'intestin semble se tordre, ce qui coupe presque la respiration. Cette maladie est ordinairement occasionnée par le froid, ou par quelque indigestion; elle s'apaise ensuite, & revient souvent dans le cours de la vie, sans cependant abrèger pour cela les jours.

Lorsqu'on commence à se ressentir de la douleur, il faut appliquer sur le ven-

tre, des épithèmes secs & chauds; on commence par les plus doux, ensuite on en applique de plus forts. On attire en même tems la matière, en faisant des frictions sur les extrémités, c'est-à-dire, sur les bras & les jambes. Si le mal ne cède point à ces remèdes, il faut appliquer les ventouses sans scarification, sur l'endroit où l'on ressent de la douleur. On se sert aussi d'un médicament fait exprès pour cette maladie, & qu'on appelle *colicon*. Cassius se van-
toit d'en être l'auteur. Ce médicament fait mieux en boisson; il appaise cependant aussi la douleur, étant appliqué extérieurement, parce qu'il dissipe les flatuosités.

A moins que la douleur ne soit entièrement passée, on ne doit donner ni à manger, ni à boire au malade. J'ai déjà dit de quelle façon devoient vivre les personnes qui sont sujettes à cette maladie. Voici quelle est la composition du médicament qu'on appelle *colicon*: Prenez de menthe cocq, d'anis, de castoreum, de chacun p. III. *; de persil p. IV. *; de poivre long & rond, de chacun p. V. *; de larmes de pavot, de jonc rond, de myrrhe, de nard, de chacun p. VI. *; incorporés le tout dans

386 T R A D U C T I O N
du miel. On peut avaler ce médicament
en forme de bol, & le prendre dans de
l'eau chaude.

CHAPITRE XVIII.

De la Dysenterie.

LA maladie des intestins qui approche le plus de celles dont nous venons de parler, ce sont les tranchées, que les Grecs appellent *Dysenterie*. La membrane interne des intestins est ulcérée; les malades rendent du sang qui tantôt est mêlé avec quelque matière fécale toujours liquide, & tantôt avec des mucosités. Ils jettent aussi quelquefois comme des espèces de raclures de chair. On a des envies fréquentes d'aller à la selle: on ressent de la douleur à l'anus: on ne rend que peu de chose à la fois, & même avec douleur, & cette douleur augmente encore, lorsqu'on va à la selle: elle s'appaise ensuite pendant quelque tems, mais elle revient bientôt & ne laisse que peu d'intervalle; le sommeil est interrompu, il y a une petite fièvre. Cette maladie, lorsqu'elle est invétérée, se termine enfin après bien

du tems par la mort, ou fait souffrir encore long-tems, lors même qu'elle est passée. Il faut commencer par garder un parfait repos; car on ne peut s'agiter, sans irriter l'ulcère: on prend ensuite à jeun, un verre de vin, dans lequel on a mêlé de la racine de quinte-feuille pilée. On applique sur le ventre des cataplasmes répercussifs, ce qui feroit un mauvais effet dans les autres maladies du ventre, dont nous avons parlé plus haut. Toutes les fois qu'on a été à la selle, il faut se laver avec de l'eau chaude, dans laquelle on a fait bouillir de la verveine. On mange du pourpier ou cuit ou confit dans de la saumure forte. Les alimens & la boisson doivent être propres à resserrer le ventre.

Si la maladie est ancienne, il faut donner des lavemens ou de crème d'orge mondé, ou de lait, ou de graisse fondue, ou de moelle de cerf, ou d'huile, ou de beurre avec l'huile rosat, ou de blancs d'œufs crus, mêlés avec la même huile dans laquelle on fait bouillir de la graine de lin. Si le malade ne dort point, on lui donne des jaunes d'œufs délayés dans une décoction de fleurs de roses. Ces remèdes appaisent la douleur, & rendent les

ulcères plus benins ; ils produisent sur tout un bon effet , si le malade est dégouté. Thémison faisoit prendre de la saumure forte & très-âcre.

On doit faire choix d'alimens qui resserent légèrement le ventre ; ceux qui poussent par les urines , s'ils produisent leur effet , font très-bien dans cette maladie , en détournant ailleurs les humeurs ; autrement , ils augmentent le mal ; c'est pourquoi il ne faut les donner qu'aux malades chez lesquels ils ont coutume d'agir promptement. S'il y a un peu de fièvre , on ne doit donner pour toute boisson , que de l'eau pure chaude , ou de l'eau qui resserent le ventre ; s'il n'y a point de fièvre , on donne un vin léger , austère. Si au bout de plusieurs jours , on ne s'apperçoit point que ces remèdes fassent effet , & si le mal dure déjà depuis un certain tems , on fait boire de l'eau bien froide ; cette eau resserent les ulcères , & commence à rétablir la santé ; on se remet à l'eau chaude , dès que l'on ne va plus à la selle.

Quelquefois les déjections sont mêlées de sanie putride , & de très-mauvaise odeur , quelquefois aussi on ne rend que du sang tout pur. Si les déjec-

tions sont sanieuses, il faut déterger l'ulcère avec des lavemens de vin miellé ; ensuite on emploie ceux dont nous avons parlé plus haut. Le vermillon en substance, pilé & mêlé avec une chopine de sel, est un fort bon remède contre l'ulcère des intestins. Si on ne veut point s'en servir de cette façon, on fait dissoudre ces deux ingrédiens dans de l'eau, & on les donne en lavement. Si c'est du sang que l'on rend, il faut user de boissons & d'alimens astringens.

CHAPITRE XIX.

De la Lienterie.

LA Dyfenterie est quelquefois suivie de la Lienterie, maladie dans laquelle les intestins ne retiennent rien, & où l'on rend presque sur le champ, les alimens tels qu'on les a pris, sans être digérés. Cette maladie traîne quelquefois en longueur ; elle fait aussi quelquefois périr brusquement le malade.

On doit employer les astringens pour rendre de la force aux intestins, & les mettre en état de retenir les alimens.

On applique sur la poitrine, de la graine de moutarde, & lorsqu'il y a ulcération, on applique un cataplasme qui attire au-dehors l'humeur. On baigne le malade dans une décoction de verveine; on ne lui donne que des alimens & des boissons capables de resserrer le ventre; on lui répand sur le corps, de l'eau froide; il ne faut cependant point faire tous ces remèdes à la fois, de crainte de produire un mal contraire, en attirant une colique violente; il faut raffermir petit à petit les intestins, & augmenter de jour en jour le nombre des remèdes. Il est nécessaire dans tous les flux de ventre, mais sur-tout dans la lienterie, de ne point aller à la selle toutes les fois qu'on en a envie, mais seulement lorsqu'il en est besoin; il faut, en faisant des efforts pour se retenir, accoutumer les intestins à garder les alimens qu'ils contiennent.

Une autre attention qu'il faut aussi avoir dans toutes les espèces de maladies, & principalement dans celle-ci; c'est que la plupart des remèdes dont on fait usage, étant désagréables, comme le plantin, les mûres sauvages, & tout ce qui est préparé avec l'écorce de grenade, on doit sur-tout faire

choix de ceux qui sont le plus du goût du malade ; & s'il arrivoit que tous lui déplussent , il vaudroit mieux , pour réveiller en lui l'appétit , lui en donner qui fissent moins d'effet , mais qui le flataissent davantage. Les frictions , l'exercice sont aussi nécessaires dans cette maladie. La chaleur du soleil , du feu , le bain , le vomissement , ainsi qu'Hippocrate l'a remarqué , font un bon effet ; on peut même faire vomir avec l'hellébore blanc , si les autres vomitifs font peu d'effet.

CHAPITRE XX.

Des vers qui s'engendrent dans les intestins.

IL s'engendre quelquefois des vers dans les intestins ; on les rend tantôt par les selles , & tantôt , ce qui est plus dégoûtant , par la bouche. Ces vers sont quelquefois plats , & ce sont les plus mauvais ; quelquefois ils sont ronds. Si les vers sont plats , il faut donner pour boisson de l'eau , dans laquelle on ait fait bouillir du lupin , ou de l'écorce de mûrier ; ou dans

laquelle on ait mêlé de l'hyssope écrasée, ou quelques pincées de poivre, & un peu de scammonée; ou bien on fait manger un jour beaucoup d'ail, & le lendemain on fait vomir. Le jour d'après qu'on a vomi, on prend une poignée de petites racines de grenadier; on les écrase; on les fait bouillir dans trois sétiers d'eau, jusqu'à diminution d'un quart; on y ajoute ensuite un tant soit peu de nître; on boit à jeun cette décoction; trois heures après, on reprend deux doses de la même boisson, ou de saumure épaisse, mêlée avec cette décoction, ensuite on se met sur un bassin rempli d'eau chaude. Si les vers sont ronds, espèce qui attaque sur-tout les enfans; on peut faire les mêmes remèdes, & même en employer quelques-uns moins forts, comme la semence écrasée d'ortie ou de chou, ou celle de cumin ou de menthe, avec de l'eau, ou l'absynte bouillie, ou l'hyssope dans de l'eau miellée, ou la semence de cresson écrasée & mêlée dans du vinaigre; on se trouve aussi fort bien de manger du lupin & de l'ail, ou de prendre des lavemens d'huile.

CHAPITRE XXI.

Du Ténésme.

IL est une autre maladie plus légère que celles dont nous venons de parler, & que les Grecs appellent *Ténésme*. On ne doit la ranger ni dans la classe des maladies aiguës, ni dans celle des maladies chroniques, puisqu'elle se guérit facilement, & qu'elle ne fait jamais mourir le malade, s'il ne survient quelque autre accident. On a dans le ténésme comme dans la dysenterie, des envies fréquentes d'aller à la selle, & l'on n'y va pareillement qu'avec douleur. Les selles sont pituiteuses, & ressemblent à de la mucosité; elles sont aussi quelquefois légèrement sanguinolentes; d'autrefois elles sont comme dans l'état naturel, mais mêlées de quelques-unes de ces matières.

Il faut prendre des bains tièdes; appliquer souvent des remèdes sur l'anus; il y en a plusieurs qui sont propres pour cela, comme le beurre avec l'huile rosat; le suc d'acacia dissous dans le vinaigre; l'emplâtre que les Grecs appellent

tetrapharmacou, liquéfié avec l'huile rosat ; l'alun étendu sur de la laine, & appliqué de cette façon. On donne les mêmes lavemens que dans la dysenterie ; on fait aussi pareillement des fomentations sur les parties inférieures, avec une décoction de verveine ; on boit alternativement de l'eau pendant un jour, & du vin léger & austère, pendant un autre ; la boisson doit être tiède, & même plus froide que tiède. Le régime de vivre est le même que dans la dysenterie.

CHAPITRE XXII.

Du flux de ventre.

LA diarrhée, maladie dans laquelle le ventre est lâche, & où l'on va à la selle plus souvent que de coutume, n'est qu'une incommodité légère, lorsqu'elle est récente. Elle est quelquefois accompagnée d'une douleur supportable ; quelquefois aussi, la douleur est des plus vives. C'est souvent un bien que d'avoir un flux de ventre pendant un jour, & même pendant

plusieurs, pourvu qu'il n'y ait point de fièvre, & que ce flux ne dure pas plus de sept jours. Le corps par-là se nétoye & se débarrasse avec avantage des matières qui étant retenues au-dedans, auroient pu lui nuire; mais lorsqu'il dure davantage, il est dangereux; il cause quelquefois la dysenterie, allume la fièvre, & consume les forces. Il suffit de se tranquilliser le premier jour, sans rien faire qui puisse arrêter le flux; s'il s'arrête de lui-même, on prend le bain, & un peu de nourriture: s'il subsiste, on s'abstient non seulement de manger, mais même de boire. Le lendemain, si le ventre continue d'être lâche, on se tranquillise encore, & on prend quelques alimens astringens. Le troisième jour, on se baigne, on se fait faire de fortes frictions sur toutes les parties, à l'exception du ventre; on se tourne le dos au feu; on use d'alimens astringens; on boit un peu de vin pur; si le flux dure encore le quatrième, on prend plus de nourriture, mais on se fait vomir. Enfin les seuls remèdes qu'on emploie, jusqu'à ce qu'il soit passé, sont la soif, la faim & le vomissement. Il est presque impossible qu'avec ces précautions, on n'arrête

le flux de ventre. Il est une autre voie pour l'arrêter ; c'est de souper ; ensuite de se faire vomir ; le lendemain de se tenir au lit ; le soir de se faire oindre , mais légèrement ; après quoi on mange environ une demi livre de pain , trempé dans du vin d'Aminée pur , puis quelque chose de rôti , sur-tout un oiseau. Après cela on boit du même vin , mêlé dans de l'eau de pluie ; on continue de vivre de cette façon , jusqu'au cinq , & on se fait vomir de nouveau. Asclepiade a prétendu contre le sentiment des anciens , que la boisson doit être froide , & très-froide ; pour moi , je pense que chacun doit se décider là-dessus , selon qu'il s'est bien ou mal trouvé de boire chaud ou froid. Il arrive quelquefois que ce mal , pour avoir été négligé pendant plusieurs jours , devient très-difficile à guérir. On doit commencer par se faire vomir ; on se fait oindre ensuite le lendemain au soir dans un lieu chaud ; on prend peu de nourriture ; on boit pur , le vin le plus dur qu'on peut trouver ; on se fait appliquer sur le ventre de la ruë avec du cérat. Il n'est point nécessaire dans la diarrhée de se promener , ni de se faire faire de frictions ; on se trouve

bien d'aller en voiture, & encore mieux d'aller à cheval; il n'y a rien qui raffermisse davantage les intestins, que l'exercice du cheval.

S'il est nécessaire d'employer pour la guérison, des médicamens, le meilleur est celui qui se prépare avec des fruits. Dans le tems de la vendange, on ramasse des poires & des pommes sauvages, on les met dans un grand vase; au défaut de poires & de pommes sauvages, on prend des poires de Tarente vertes, ou de Segni, des pommes de Scandie ou d'Amerine, & de Myrrhapié; on y ajoute des coings, des grenades avec leur écorce, des cormes, & même celles qui causent des tranchées, & qui sont le plus en usage: on met tous ces fruits ensemble, de façon qu'ils tiennent les trois quarts du vase, qu'on acheve de remplir avec du moût de vin: on fait bouillir le tout, jusqu'à ce qu'il soit entièrement liquéfié, & qu'il forme un seul & même corps. Ce remède n'est point disgracieux au goût; & on peut toutes les fois qu'il en est besoin, en prendre modérément; il resserre le ventre, sans nuire en aucune façon à l'estomac. Il suffit d'en prendre deux ou trois cuillerées par jour. Un second

remède plus fort que le premier ; c'est de choisir des bayes de myrthe, d'en faire du vin, de le faire bouillir, jusqu'à ce qu'il n'en reste que la dixième partie, & d'en boire un verre. Un troisième que l'on peut faire en tout tems, c'est d'ôter tous les pepins d'une grenade, d'y remettre ensuite les zestes qui séparent chaque grain ; d'y ajouter des œufs cruds, & de mêler le tout avec une spatule : après cela on met la grenade sur un brasier ; elle ne se brûle pas tant qu'il reste de la liqueur en dedans ; lorsqu'elle commence à se sécher, on l'ôte de dessus le feu ; on tire ensuite avec une cuillier, ce qui reste au-dedans, & on le mange. Ce remède, en y ajoutant quelques autres ingrédients, est plus efficace que les deux premiers ; c'est pourquoi on le mêle avec du poivre & du sel, & on l'avale de cette façon. On peut aussi prendre une bouillie dans laquelle on ait fait cuire un peu de vieux rayon de miel. La lentille cuite avec l'écorce de grenade, les sommités de mûrier sauvage, bouillies dans de l'eau, & mangées avec de l'huile & du vinaigre, font un bon effet ; on se trouve bien aussi de boire de l'eau dans laquelle on ait fait

bouillir ou des dattes, ou des coings, ou des cormes séches, ou des mûres sauvages. C'est cette décoction que j'entends, toutes les fois que je dis qu'il faut faire usage d'une boisson astringente. On fait aussi bouillir une chopine de froment dans du vin austère d'Aminée; on fait avaler à jeun ce froment au malade, lorsqu'il a soif, & on lui fait boire le vin par-dessus. Ce remède mérite d'être mis au rang des plus efficaces. On donne pour boisson, du vin de Segni, ou du vin souffré austère, ou tel autre qu'on voudra, pourvu qu'il soit de cette qualité. On pile, avec son écorce & ses sémences, une grenade, & on la met dans du vin austère; on fait prendre au malade, ce vin pur ou avec de l'eau. Mais il est inutile de faire aucun remède, à moins que le flux de ventre ne soit considérable.



CHAPITRE XXIII.

Du mal de matrice.

LES femmes sont sujettes au mal de matrice; maladie qui provient immédiatement de l'estomac, & qui affecte souvent tout le corps. Celles qui en sont attaquées, éprouvent quelquefois des foiblesses si grandes, qu'elles tombent par terre, comme dans l'épilepsie. Cette maladie en diffère cependant, en ce que les yeux ne se renversent point, qu'on n'écume point par la bouche, & qu'il n'y a point de mouvemens convulsifs; la malade paroît seulement comme dans un assoupissement profond. Si ce mal revient souvent à une femme, il dure toute sa vie.

Dès qu'une femme est dans cet état, on doit la saigner, si ses forces le permettent; si elle est foible, il faut lui appliquer les ventouses aux aines; si elle demeure, ou si elle a coutume de demeurer fort long-tems en foiblesse, on lui fait respirer la vapeur d'une mèche de lanterne, éteinte, ou quelque
autre

autre chose de mauvaise odeur, pour la faire revenir. L'eau froide répandue sur le corps produit le même effet; la rue pilée avec le miel, le cérat mêlé avec le parfum de Chypre, ou tout autre cataplasme chaud & humide, appliqué sur les parties naturelles jusqu'au pubis, font aussi très-bien. On doit en même-tems qu'on use de ces remèdes, faire des frictions sur les hanches, & sur les jarrets.

Lorsque la malade est revenue à elle, il faut lui interdire pendant un an l'usage du vin, quand même il n'y auroit point de rechute; il faut faire des frictions sur tout le corps, mais principalement sur le ventre, & les jarrets. On n'use que d'alimens de la classe moyenne; on applique tous les trois ou quatre jours, de la graine de moutarde sur le bas ventre, jusqu'à ce qu'il y ait rougeur. S'il reste quelque dureté, on se sert avec succès, pour ramollir les parties, du solanum qu'on trempe d'abord dans du lait; qu'on broye ensuite, & qu'on mêle avec de la cire blanche, de la moëlle de cerf, & de la pommade d'iris. Le suif de taureau ou de chevre, malaxé avec l'huile rosat, est aussi un fort bon remède. On mêle dans

les boiffons , du castoreum ou de la nielle ou de l'anet. S'il y a amas d'humours , on purge avec le jonc quarré ; si la matrice est ulcerée , on se sert d'un cérat fait avec l'huile rosat. On peut aussi employer l'axonge récente de porc , qu'on mêle avec des blancs d'œufs , ou les blancs d'œufs avec l'huile rosat , à quoi on ajoute les fleurs de roses pulvérisées , afin qu'ils prennent plus facilement consistance. Si la matrice est douloureuse , il faut faire des fumigations avec le souffre.

Si le flux menstruel est trop considérable , on doit appliquer sur les aines ou sous les mamelles , les ventouses avec scarification. Si les règles coulent en trop petite quantité , il faut les faire venir avec plus d'abondance. Les olives * blanches , le pavot noir , pris avec du miel , la gomme dissoute avec la semence d'ache pilée , & prise dans un verre de vin fait de raisins séchés au soleil , ont cette propriété.

Outre ces remèdes , il est à propos d'employer dans toutes les douleurs de matrice , des potions faites avec les sub-

* Nous avons suivi ici le texte du Manuscrit de la Bibliothèque du Roi.

stances odoriférentes, comme le nard, le saffran, le cinamome, la canelle, & autres semblables. La décoction de lentisque fait le même effet. Si la douleur est insupportable, & si les règles coulent, il est même à propos de tirer du sang, ou tout au moins d'appliquer les ventouses sur les hanches avec scarification.

Du flux d'urine.

Lorsque la quantité d'urine excède la quantité de boisson que l'on prend, si le flux est sans douleur, mais s'il rend maigre, & met le malade en danger, & si l'urine est ténue, il est nécessaire de prendre de l'exercice, de se faire des frictions, principalement au soleil, ou au feu; on ne doit prendre le bain que rarement, & y rester fort peu. Il faut user d'alimens astringens, boire du vin austère, pur, froid en Eté, & tiède en Hyver, & en prendre toujours le moins qu'il est possible; on doit prendre des lavemens, ou se purger avec le lait. Si l'urine est épaisse, l'exercice doit être plus fort, ainsi que les frictions; on doit rester plus long-tems dans le bain; il faut user d'alimens tendres, & de vin austère. Dans l'un & l'autre cas, on doit

s'abstenir de toutes les choses qui ont coutume de pousser par les urines.

CHAPITRE XXIV.

Du flux immodéré de sémence par les parties naturelles.

LE flux immodéré de sémence, est une maladie des parties naturelles, dans laquelle la sémence s'écoule involontairement, & sans que l'imagination soit frappée d'aucun objet lascif. Ce mal au bout d'un certain tems, fait périr le malade de consommation.

Ceux qui en sont attaqués, doivent se faire faire de fortes frictions; se baigner dans l'eau la plus froide, s'en faire répandre sur le corps; ne rien boire, ni manger qui ne soit froid; ne faire aucun usage des alimens indigestes, & venteux; ne rien prendre de tout ce qui peut augmenter la quantité de la sémence, comme la première fleur de farine d'épautre, la fleur de farine de froment, les œufs, la fromentée, l'amidon, les chairs glutineuses, le poivre, la roquette, les bulbes, les pi-

gnons. Il est aussi à propos, de se faire faire des fomentations astringentes sur les parties inférieures avec une décoction de verveine, & de se faire appliquer sur le bas ventre & les aines, des cataplasmes faits avec la même plante, bouillie dans du vinaigre. Il faut surtout éviter la rue, & ne point dormir couché sur le dos.

CHAPITRE XXV.

Des maladies des hanches.

IL me reste à parler des extrémités du corps, qui sont unies entre elles par le moyen des articulations; je commencerai par les hanches. On est sujet à y ressentir une douleur des plus vives, qui affoiblit certains malades, & ne se passe point chez d'autres; ce mal est d'autant plus difficile à guérir, qu'il ne se jette ordinairement sur ces parties qu'à la suite de longues maladies, & d'un caractère rebelle, qui ne quittent les parties qu'elles attaquoient d'abord, que pour venir se fixer sur celles-ci.

On commence par faire des fomen-

rations sur les hanches avec de l'eau chaude; on applique ensuite des cataplasmes chauds. L'écorce de câprier coupée en menus morceaux, & mêlée avec de la farine d'orge, ou avec des figes bouillies dans de l'eau, fait un fort bon effet; il en est de même de la farine d'yvraie, qu'on fait bouillir dans du vin & de l'eau, & qu'on mêle avec de la lie sèche; mais comme ces drogues se refroidissent aisément, il vaut mieux appliquer des cataplasmes pendant la nuit. La racine d'aunée broyée, & bouillie dans du vin austère, & qu'on applique ensuite tout le long des hanches, est un des meilleurs remèdes qu'on puisse employer. Si le mal ne cède point, il faut employer la vapeur chaude de sel; si la douleur résiste à ce dernier remède, ou s'il survient une tumeur, on doit employer les ventouses avec scarification; on donne des remèdes propres à pousser par les urines; si le ventre est resserré, on fait prendre des lavemens. Le dernier remède qu'on doit tenter, & qui est aussi très-efficace dans les maladies du bas ventre, c'est de faire des ulcères artificiels avec un fer rouge, sur les hanches dans trois ou quatre endroits. Il faut aussi faire

des frictions sur-tout au soleil, & plusieurs fois chaque jour, afin de dissiper & d'emporter les humeurs qui par leur engorgement dans ces parties, ont donné lieu à la maladie; on doit faire ces frictions sur les hanches mêmes, si elles ne sont point ulcérées, & si elles le sont, il faut les faire sur les autres parties. Une règle générale qu'on doit suivre, c'est que lorsqu'on a été obligé d'ulcérer une partie avec un fer rouge, pour donner une issue à l'humeur nuisible, on ne doit jamais guérir ces sortes d'ulcères, aussitôt qu'on le peut, mais les laisser durer jusqu'à ce que la maladie pour laquelle on les a faits, soit entièrement guérie.

CHAPITRE XXVI.

De la douleur des genoux.

SOUS l'articulation des hanches, est celle des genoux auxquels on ressent quelquefois de la douleur. Ce mal se guérit pareillement par l'application des ventouses, & l'usage des cataplasmes, dont nous venons de parler: il

en est de même des douleurs du bras, ou des autres jointures. Il n'y a rien de plus contraire pour un homme qui ressent de la douleur dans les genoux, que d'aller à cheval. Lorsque ces douleurs sont invétérées, il est presque impossible de les guérir sans le secours du feu.

CHAPITRE XXVII.

*Des maladies des articles des mains
& des piés.*

LES maladies qui attaquent les articles des mains & des piés, sont plus fréquentes, & plus longues. Pour ce qui est de la goutte soit aux piés ou aux mains, il est rare qu'elle attaque les eunuques, les garçons avant l'usage du commerce des femmes, & celles-ci à moins que leurs règles ne soient supprimées. Lorsqu'on en ressent les premières atteintes, il faut saigner. La saignée préserve quelquefois de la goutte pour toute l'année, & quelquefois même pour toute la vie. Il en est aussi qui s'étant purgés à fond, en prenant le lait d'ânesse, se sont garantis de ce mal,

mal, pour toujours. D'autres se sont procuré le même avantage, en renonçant pendant toute une année au vin, aux liqueurs, & aux femmes. Mais il est absolument nécessaire de prendre ces précautions après la première attaque, lors même que la douleur est passée. Si la goutte est formée, on peut à la vérité, se moins ménager dans les tems où la douleur s'appaise, mais on ne peut trop prendre de précautions dans ceux où elle a coutume de revenir; ce qui arrive presque toujours au Printems & en Automne. Lorsque la douleur ne se fait point sentir, on doit recourir à la gestation le matin, ensuite se faire porter, ou se promener doucement; si c'est une podagre, on doit après de courts intervalles, tantôt s'asseoir, & tantôt marcher. Après la promenade, il faut, sans prendre le bain, & avant que de manger, se faire faire de légères frictions dans un lieu chaud, y suer, se faire répandre de l'eau tiède sur le corps; ensuite prendre des alimens qui soient médiocrement nourrissans; faire usage en même-tems des diurétiques, & se faire vomir toutes les fois qu'il y a plénitude. Lorsque la douleur est dans toute sa violence, il est important d'exa-

miner si elle n'est point accompagnée de tumeur, ou s'il y a tumeur avec chaleur, ou si la tumeur est déjà cal-leuse; car s'il n'y a point de tumeur, il faut employer des fomentations chau-des. On doit faire chauffer de l'eau de la mer, ou de la saumure forte, la verser ensuite dans un bassin, & met-tre dedans les piés du malade, s'il le peut supporter; on met par-dessus un man-teau, & une couverture; on a soin ensuite de répandre petit à petit, & fort doucement, de la même eau, le long des bords du vase, pour entrete-nir la chaleur au dedans; on applique pendant la nuit des cataplasmes échauf-fans; on se sert principalement de la racine de guimauve bouillie dans du vin; s'il y a tumeur & chaleur, les ra-fraîchissans valent mieux, & l'on se trouve bien de faire mettre au malade, l'articulation attaquée, dans l'eau la plus froide; mais il ne faut point le faire tous les jours, ni long-tems cha-que fois, de crainte que les nerfs ne se durcissent. Il faut appliquer des ca-taplasmes rafraîchissans; ne pas les con-tinuer long-tems, & passer ensuite à l'usage de ceux qui sont en même-tems repercussifs & émolliens.

Si la douleur est des plus vives, on fait bouillir des têtes de pavots dans du vin, qu'on mêle avec un cerat fait avec l'huile rosat; ou bien on prend partie égale de cire, d'axonge de porc, qu'on fait fondre ensemble; on mêle ensuite le tout avec le vin dans lequel on a fait bouillir les têtes de pavots; on applique ce cataplasme; on l'ôte lorsqu'il s'est échauffé, & on en met un autre à la place.

Si les tumeurs sont calleuses & douloureuses, on se trouve bien d'appliquer dessus une éponge qu'on a trempée auparavant dans de l'huile, ou du vinaigre, ou de l'eau froide; on peut se servir aussi d'un cataplasme fait avec partie égale de cire, de poix & d'alun. Il en est plusieurs autres qui font un fort bon effet, dans la goutte des piés ou des mains. Si la violence de la douleur ne permet pas qu'on applique rien sur la partie affectée, s'il n'y a point de tumeur, on fait dessus des fomentations avec une éponge trempée dans de l'eau chaude, où l'on a fait bouillir des têtes de pavots, ou de la racine de concombre sauvage; on couvre ensuite les articles de safran mêlé dans du suc de pavots & du lait de brebis.

S'il y a tumeur, il faut la fomentier avec de l'eau tiède, dans laquelle, on ait fait bouillir du lentisque, ou de la verveine, avec quelques autres astringens. On couvre la tumeur d'un cataplasme fait avec les amandes amères pilées dans du vinaigre, ou bien avec la cerusse délayée dans du suc de pariétaire. La pierre qui ronge les chairs, & que les Grecs appellent *Sarcophage*, adoucit ce mal. On fait avec cette pierre une espèce de cuvette, dans laquelle on met & on laisse les piés, lorsqu'on y ressent de la douleur. C'est avec cette pierre qu'on fait les sépulchres à Assos. La pierre de ce nom fait aussi un bon effet.

Lorsque la douleur & l'inflammation sont apaisées, ce qui arrive ordinairement au bout de trente jours, à moins que le malade n'ait encore avec la goutte, quelque maladie particulière, on doit s'exercer modérément, vivre de régime, se faire de légères frictions, se contenter de se faire frotter les articles affectés avec les remèdes anodins, ou le cérat liquide de Chypre. L'exercice du cheval est contraire à ceux qui ont la goutte aux piés.

Ceux chez lesquels la goutte a cou-

tume de revenir dans des tems marqués, doivent avant le retour, empêcher par un régime exact, qu'il ne se forme un amas d'humeur nuisible; & si l'on a lieu de soupçonner que le corps ne soit pas en bon état, il faut se faire vomir, prendre des lavemens, & se purger avec le lait. Erasistrate a banni cette méthode du traitement de la goutte des piés; il a prétendu que c'étoit attirer l'humeur sur ces parties; mais il s'est trompé, puisqu'il est évident que toute purgation désemplit les parties inférieures comme les supérieures.

CHAPITRE XXVIII:

De la manière de rétablir les Convalescens.

SI l'on est long-tems à se remettre de quelque espèce de maladie que ce soit, il faut être éveillé dès le matin, & cependant rester au lit; se frotter doucement le corps vers la troisième heure du jour, avec les mains ointes; ensuite se promener tant qu'on le

jugé à propos, pour se recréer, & sans songer à aucune affaire. A la promenade il faut faire succéder la gestation, qui doit durer long-tems: il faut aussi se faire faire grand nombre de frictions; changer souvent de lieu, d'air, & d'alimens; boire pendant un jour ou deux de l'eau, après avoir bû du vin pendant trois ou quatre. Avec ces précautions, on ne courra point risque de tomber dans aucune maladie qui puisse produire la consommation, & l'on reprendra promptement ses forces. Lorsqu'on sera entièrement rétabli, il y auroit du danger & de l'imprudence à changer tout-à-coup cette façon de vivre: ce n'est que petit à petit qu'on peut négliger ces attentions, & en venir au point de vivre à sa fantaisie.





LIVRE CINQUIÈME.

P R É F A C E.

JUSQU'ICI je n'ai parlé que des maladies du corps auxquelles on remédie principalement par le secours du régime. J'en viens à présent à cette partie de la Médecine qui guérit surtout par les médicamens. Les anciens Médecins, Erasistrate & les Empiriques ont attribué de grands effets à ces remèdes ; mais personne n'en a fait plus d'usage qu'Herophile & ses Sectateurs : car il n'y avoit presque point de maladie où ils ne les employassent. Ils ont aussi écrit plusieurs volumes sur les propriétés des médicamens. Tels sont les ouvrages de Zenon, d'André, d'Apollonius qui fut surnommé le Rat. Asclepiade a presque banni entièrement de la Médecine, & non sans raison, l'usage des médicamens ; car comme la plupart sont contraires à l'estomac, &

d'un mauvais suc, il a mieux aimé porter presque toutes ses vûës du côté du régime. On ne peut disconvenir en effet que le régime ne procure de plus grands avantages dans la plûpart des maladies; mais il faut avouer aussi qu'il en est plusieurs qu'on ne peut guérir sans le secours des médicamens. Toutes les parties de la Médecine sont tellement liées entre elles, qu'il est impossible de les séparer entièrement; & elles ne tirent leur dénomination, que du nom de la chose dont elles font le plus d'usage. La première qui guérit à l'aide du régime, a donc besoin quelquefois de la seconde, & la seconde qui se sert sur-tout des médicamens, est aussi obligée à son tour d'avoir recours au régime qui produit de très-grands effets dans toutes les maladies du corps. Comme tous les médicamens ont leurs propriétés particulières, & que les uns sont simples & les autres composés, je crois qu'il ne sera pas hors de propos, avant toute chose, de rapporter leurs noms, leurs vertus, & leurs mélanges; par-là nous abrègerons la route à ceux qui pratiquent la Médecine.

CHAPITRE PREMIER.

Des propriétés simples de chaque médicament, & premièrement des médicamens qui ont la propriété d'arrêter le sang.

LES médicamens qui ont la propriété d'arrêter le sang, sont le vitriol que les Grecs appellent *Calcanthe*, le chalcitis, l'acacia, la lisse trempée dans de l'eau, l'encens, l'aloës, la gomme, le plomb brûlé, le porreau, la renouée, la terre cimolée, ou la terre à Potier, le misy, l'eau froide, le vin, le vinaigre, l'alun, l'huile de coing, l'écaille de fer, & de cuivre; cette dernière est de deux espèces; car il y a l'écaille du cuivre simple, & l'écaille du cuivre rouge.

CHAPITRE II.

Des Cicatrisans.

LES cicatrisans sont la myrrhe, l'encens, la gomme, principalement la gomme arabique, l'herbe aux

puces, la gomme adragant, le cardamome, les bulbes, la semence de lin, le creffon, le blanc d'œuf, la glu, la colle, la vigne blanche, les escargots pilés avec leurs coquilles, le miel cuit, l'éponge trempée dans de l'eau froide ou du vin ou du vinaigre; la laine grasse trempée dans les mêmes liqueurs; la toile d'araignée même, si la blessure est légère. Les répercussifs sont l'alun-faiol, l'huile de coing, l'alun liquide, l'orpiment, le verd de gris, le chalcitis, & le vitriol.

CHAPITRE III.

Des Maturatifs.

LES maturatifs sont le nard, la myrrhe, la menthe-cocq, le baume, le galbanum, le propolis, * le styrax, la suie, l'écorce du bois qui porte l'encens, le bitume, la poix, le souffre, la résine, le suif, la graisse & l'huile.

* Sorte de matière gluante qu'on trouve à l'entrée des ruches des Abeilles.

CHAPITRE IV.

Des Apéritifs qu'on emploie dans les blessures.

LES apéritifs qu'on emploie dans les blessures, & qui tiennent les embouchures des vaisseaux ouverts, ce que les Grecs appellent *Anastomose*, sont le cinamome, le baume, la panacée, le jonc quarré, le pouliot, la fleur de violette blanche, le bdellium, le galbanum, la résine du térébinthe & du pin; le propolis, la vieille huile, le poivre, la pyrette, l'ivette, le raisin des bois, le soufre, l'alun, la semence de ruë.

CHAPITRE V.

Des Détersifs.

LES détersifs sont la rouille, l'orpiment appelé des Grecs *Arsenic*; il est en tout semblable à la sandaraque, excepté qu'il est plus violent; l'écaille de cuivre, la pierre ponce,

l'iris, le baume, le styrax, l'encens, l'écorce de l'arbre qui porte l'encens, la résine du pin, & du térébinthe, liquide; l'œnanthe, la fiente de lézard, le sang de pigeon, de ramier & d'hyronnelle; la gomme ammoniac qui est en tout semblable au bdellium, excepté que cette première est plus forte; l'aurore, la figue sèche, le garou, la raclure d'ivoire, le verjus, le raifort, la présure, principalement la présure de lièvre, qui a les mêmes propriétés que les autres présures, mais qui est plus forte; le fiel de taureau, le jaune d'œuf crud, la corne de cerf, la glu, le miel crud, le misy, le chalcitis, le safran, le raisin des bois, la litharge, la noix galle, l'écaille d'airain, la pierre hématite, le vermillon, le cocq, le soufre, la poix crue, le saindoux, la graisse, l'huile, la ruë, le porreau, la lentille, & l'ers.



CHAPITRE VI.

Des Corrosifs.

LES corrosifs sont l'alun liquide, mais sur-tout l'alun rond; le verd de gris, le chalcitis, le misy, l'écaille de cuivre, mais principalement du cuivre rouge, l'airain brûlé, l'arsenic rouge, la mine de plomb rouge, la canelle, le baume, la myrrhe, l'écorce du bois qui porte l'encens, le galbanum, la résine du térébinthe liquide; l'un & l'autre poivre, mais sur-tout le rond; le cardamome, l'orpiment, la chaux, le nître, l'écume du nître, la semence d'ache, la racine de narcisse, le verjus, l'écume de mer, l'huile d'amandes amères, l'ail, le miel crud, le vin, le lentisque, l'écume de fer, le fiel de raureau, la scammonée, le raisin des bois, le cinnamome, le styrax, la semence de rue, la résine, la semence de narcisse, le sel, les amandes amères, de même que leur huile; le vitriol, le borax, la cendre des coquilles.

CHAPITRE VII.

Des médicamens qui rongent.

LES médicamens qui rongent sont le suc d'acacia , l'ébene , le verd de gris , l'écaïlle d'airain , le borax , la cendre de troëne , le nître , la calamine , la litharge , l'hypociste , le diphryge , le sel , l'orpiment , le souffre , la roquette , la sandaraque , la salamandre , l'écume de mer , les fleurs d'airain , le chalcitis , le vitriol , l'ochre , la chaux , le vinaigre , la noix-galle , l'alun , le lait du figuier sauvage , ou de la laitue marine , que les Grecs appellent *Tithymale* ; le fiel , la suie d'encens , le spode , la lentille d'eau , le miel , les feuilles d'olivier , le marrube , la pierre hématite , la pierre phrigienne , la pierre d'Assos , & la pierre scissile , le misy , le vin , le vinaigre.



CHAPITRE VIII.

Des Caustiques.

LES caustiques sont l'orpiment, le vitriol, le chalcitis, le misy, le verdet, la chaux, le carton brûlé, le sel, l'écaille de cuivre, la suie brûlée, la myrrhe, la fiente de lézard, de pigeon, de ramier, d'hyrondelle; le poivre, le garou, l'ail, le diphryge; l'une & l'autre espèce de lait dont nous avons parlé dans l'article précédent, l'hellébore blanc & noir, les cantharides, le corail, la pyretre, l'encens, la salamandre, la roquette, la sandaraque, le raisin des bois, le borax, l'ochre, l'alun de plume, la fiente de brebis, l'œnanthe.

CHAPITRE IX.

Des Escarotiques.

ON appelle escarotiques les remèdes qui font naître des croutes sur les ulcères, comme si on les avoit touchés avec le feu; ils ne diffèrent

presque pas des caustiques ; les principaux sont le chalcitis , principalement si on l'a fait bouillir ; la fleur d'airain , le verdet , l'orpiment , le misy , surtout lorsqu'il a bouilli.

CHAPITRE X.

Des médicamens qui font tomber les croutes des ulcères.

LES médicamens qui font tomber les croutes des ulcères, sont la farine de froment , mêlée avec de la ruë ou du porreau ; la lentille , à laquelle on a ajouté du miel,

CHAPITRE XI.

Des Résolutifs.

LES médicamens résolutifs sont ceux qui ont la vertu de dissiper les humeurs arrêtées dans quelque partie du corps. Les principaux sont l'abrotanum , l'aunée , la marjolaine , la violette

lette blanche, le miel, le lis, le marum, le soucy, le lait, le mélilot, le serpolet, le cyprès, le cédre, l'iris, la violette rouge, le narcisse, la rose, le safran, le marrube, le jonc quarré, le nard, le cinamome, la canelle, la gomme ammoniac, la cire, la résine, le raisin des bois, la litharge, le styrax, la figue sèche, l'origan, la semence de lin, & de narcisse, le bitume, les ordures qu'on ramasse dans les lieux où s'exercent les lutteurs, la pierre à feu, la pierre de meule, le jaune d'œuf crud, les amandes amères, le souffre.

CHAPITRE XII.

Des Attractifs & des Digestifs.

LES médicamens qui sont en même tems attractifs & digestifs, sont le ladanum, l'alun rond, l'ébene, la semence de lin, le verjus, le fiel, le chalcitis, le bdellium, la résine du térébinthe, & du pin; le propolis, la figue sèche bouillie, la fiente de pigeon, la pierre ponce, la farine d'yvraie, les figues qui ne sont point mures, bouil-

426 T R A D U C T I O N
lies dans de l'eau, l'élatérium, les bayes
de laurier, le nître, le sel.

CHAPITRE XIII.

*Des remèdes qui rendent lisse ce qui
est âpre & raboteux.*

CES remèdes sont l'ivoire brûlé,
l'ébene, la gomme, le blanc d'œuf,
le lait, la gomme adraganthe.

CHAPITRE XIV.

Des Sarcotiques.

ON appelle sarcotiques, les remèdes qui facilitent la régénération des chairs dans les plaies & les ulcères. Telle est la résine de pin, l'ochre d'Attique, le miel, la pierre étoilée, la cire, le beurre.



CHAPITRE XV.

Des Emolliens.

LES émolliens sont l'airain brûlé, la terre d'Erétrie, le nître, la larme du pavot, la gomme ammoniac, le bdellium, la cire, le suif, la graisse, la figue sèche, le sésame, le mélilot, la semence & la racine de narcisse, les feuilles de roses, la présure, le jaune d'œuf crud, les amandes amères, toutes les espèces de moëllles, l'antimoine, la poix, l'escargot bouilli, la semence de ciguë, les scories de plomb, la pannacée, le cardamome, le galbanum, la résine, le raisin des bois, le styrax, l'iris, le baume, les ordures ramassées dans un endroit où s'exercent les lutteurs, le souffre, le beurre, la rue.

CHAPITRE XVI.

Des médicamens qui nettoient la peau.

CES médicamens sont le miel, surtout lorsqu'il est mêlé avec la noix de galle, l'ers, la lentille, le marrube, l'iris, la rue, le nître, ou le verdet.

CHAPITRE XVII.

*Du mélange des médicamens simples
& de leurs poids.*

A PRÈS avoir parlé de la vertu des médicamens simples, il nous reste à traiter de leur mélange, duquel résultent les médicamens composés. Ce mélange se fait différemment, & on ne peut donner ladessus des règles certaines, car on retranche certaines drogues d'une espèce, pour en substituer d'autres, & lors même qu'on conserve les mêmes espèces, il y a encore quelque diversité, par rapport au poids. C'est ce qui fait que les propriétés simples des remèdes, sans être fort multipliées, donnent par leurs différens mélanges un nombre presque infini de compositions qu'il seroit inutile de rapporter ici, quand même on le pourroit, parce qu'avec peu de remèdes on remplit les mêmes indications, & qu'il est facile lorsqu'on connoît bien les propriétés simples des médicamens, de faire les changemens nécessaires. Je me contenterai donc de rapporter les compo-

tions, qui sont les plus en vogue, & d'indiquer dans ce livre, celles qui manquent dans les premiers, ou qui sont d'usage dans les maladies dont je vais parler; j'aurai soin néanmoins de rapprocher celles qui sont les plus générales; & s'il en est quelques-unes qui soient appropriées à certaines maladies en particulier, ou à un petit nombre, je n'en parlerai que lorsque je traiterai de ces maladies mêmes.

Mais avant tout, il est bon de sçavoir que l'once pèse sept deniers; que je divise le denier en six parties, c'est-à-dire, en sixièmes; & que chaque sixième équivaut à l'obole des Grecs, qui fait dans notre mesure, un peu plus qu'un demi-scrupule.

En quoi diffèrent le cataplasme, l'emplâtre, & le pastille.

Quoique le cataplasme, l'emplâtre, & le pastille, que les Grecs appellent *Trochisque*, ayent plusieurs choses communes, ils diffèrent néanmoins en ce que le cataplasme est principalement composé de fleurs, & de tiges de ces mêmes fleurs, au lieu qu'il entre plus de parties métalliques dans la composition

de l'emplâtre & du pastille. D'ailleurs le cataplasme se ramollit facilement, il suffit pour cela de le battre; on l'applique sur la peau qui n'est point entamée; au contraire les matières qui entrent dans la composition de l'emplâtre & du pastille, ont besoin d'être broiées avec plus de soin & d'exactitude, sans quoi elles feroient mal aux blessures sur lesquelles on les applique. Il y a cette différence entre l'emplâtre & le pastille, qu'il entre toujours quelque chose de liquéfié dans l'emplâtre, au lieu que dans le pastille on ne fait entrer que des matières sèches qu'on lie par le moyen de quelque liqueur. Il y a encore cette différence dans la manière dont se fait l'emplâtre; c'est qu'on broie séparément les drogues sèches qui entrent dans sa composition, & qu'ensuite on les mêle, & on verse dessus du vinaigre, ou quelque autre liqueur qui ne soit point grasse, s'il doit y en entrer; après quoi, on les broie de nouveau dans cette liqueur; on fait en même-tems fondre au feu toutes les drogues qui peuvent se fondre; & c'est alors qu'on verse l'huile, lorsqu'il est nécessaire qu'il y en entre. On commence aussi quelquefois par faire bouillir dans

l'huile quelques drogues sèches. Lorsqu'on a fait tout ce qui devoit se faire en particulier, on mêle le tout ensemble. Voici la manière dont se font les pastilles; on broie les drogues sèches, ensuite on les lie par le moyen d'une liqueur qui ne soit point grasse, comme le vinaigre, ou le vin, & après les avoir ainsi liées, on les laisse sécher de nouveau, & on les délaye avec une liqueur de la même espèce, lorsqu'on veut s'en servir. On applique l'emplâtre, on enduit le pastille, ou on le mêle avec quelque autre matière plus molle, ou avec du cérat.

CHAPITRE XVIII.

DES CATAPLASMES.

1. *Cataplasme contre la Goutte chaude.*

APRE'S ces notions générales, je passe tout de suite aux cataplasmes, dont on ne se sert presque jamais pour rafraîchir, mais pour échauffer. Il en est cependant un qui est rafraîchissant & qui convient dans la goutte chaude. Il est composé d'une mesure

de noix de galle mures & non mures, d'autant de sémence de coriandre, de ciguë, de larmes de pavots séchées, de gomme, & d'une demi-livre de cérat lavé. Presque tous les autres échauffent; il en est cependant quelques-uns qui sont résolutifs, & d'autres attractifs; on appelle ces derniers *Epispastiques*. La plupart sont appropriés à certaines parties du corps.

2. *Cataplasme attractif.*

S'il est nécessaire d'attirer la matière comme dans l'hydropisie & la pleurésie, dans un abcès qui se forme, dans une légère suppuration, on se sert du cataplasme qui est composé de résine sèche, de nître, de gomme ammoniac, de galbanum de chacun p. *; de cire p. *; ou de verdet ratissé, d'encens de chacun p. II. *; de sel ammoniac p. VI. *; d'écaïlle de cuivre, de cire, de chacun p. VIII. *; de résine sèche p. XII. *; & d'un verre de vinaigre. La farine de cumin mêlée avec d'herbe au foulon & de miel, p. II. *, fait le même effet.



Cataplasme

3. *Cataplasme contre la douleur du foye.*

Dans la douleur du foye, on se sert d'un cataplasme fait avec de larmes de baume, p. XII. * ; de coq, de cinnamome, d'écorce de canelier, de myrrhe, de saffran, de jonc rond, de semence de l'arbrisseau dont on tire le baume, d'iris d'Illyrie, de cardamome, d'amo-me, de nard, de chacun p. XVI. * ; On y ajoute une quantité suffisante d'onguent de nard, pour lui donner la consistance de cérat. Il faut employer ce cataplasme nouvellement fait ; si l'on en veut un qui puisse se conserver, on le prépare avec de térébenthine p. XVI. * ; de cire p. X. * ; qu'on broie & qu'on mêle dans un vin léger.

4. *Cataplasme pour la Ratte.*

Si on a mal à la Ratte, on prépare un cataplasme avec parties égales de myrobolans, & de nître, qu'on broie ensemble ; on verse ensuite dessus du vinaigre fort âcre, pour lui donner la consistance de cérat ; on l'étend sur un linge trempé auparavant dans de l'eau froide ; on l'applique de cette façon, &

on répand par-dessus de la farine d'orge. On ne doit point le laisser appliquer pendant plus de six heures, de crainte qu'il ne détruise la ratte; il vaut mieux en réitérer l'usage deux ou trois fois.

5. *Cataplasme pour différentes maladies.*

Lyfias a donné la composition d'un cataplasme qui est bon dans les maladies du foye, de la ratte, dans les abscesses, les écrouelles, le gonflement des parotides, dans les suppurations des articules, du talon, ou dans les autres maladies de ces parties; ce cataplasme facilite aussi la digestion; il est composé d'opoponax, de galbanum, de résine, de chacun p. II. *; de gomme ammoniac, de bdellium, de cire, de suif de taureau, d'iris sèche, p. IV. *; d'une mesure de graine de romarin, de quarante grains de poivre; on broie toutes ces drogues ensemble, & on en tempère l'activité, en les incorporant dans de la pomade d'iris.

6. *Cataplasme contre les douleurs de côté.*

On se sert dans les douleurs de côté, d'un cataplasme dont la composition est

dûë à Apollophane: il entre dans ce cataplasme, de résine, de térébenthine, de suie d'encens, de chacun p. IV. *; de bdellium, de gomme ammoniac, d'iris, de suif de veau ou de chevre pris sur les reins, de gui, de chacun p. IV. *; ce cataplasme adoucit toutes fortes de douleurs, amollit ce qui est dur & échauffe modérement.

7. *Cataplasme d'Andrée, qui a les mêmes propriétés que le précédent.*

Le cataplasme d'Andrée a les mêmes propriétés que le précédent; de plus, il est résolutif; il chasse les humeurs, fait murir le pûs, ouvre les tegumens lorsque le pûs est mur, & procure ensuite la réunion des chairs. Il fait bien sur les petits & les grands abscesses. Il soulage dans les douleurs des articles, des hanches & des piés. Il rétablit ce qu'il peut y avoir de froissé à l'intérieur, il amollit les hypocondres lorsqu'ils sont durs & gonflés; il détache les esquilles d'os, enfin il est bon dans tous les cas, où la chaleur peut être utile; il est composé de cire, p. XI. *; de gui, de suc de sycaminum, ou autrement de sycomore, de chacun p. I. *; de poivre rond & long, de parfum

préparé avec la gomme ammoniac , de bdellium , d'iris d'Illyrie , de cardamome , de bois de baume , d'encens mâle , de myrrhe , de résine sèche , de chacun p. X. * ; de pyretre , de garou , d'écume de nître , de sel ammoniac , de racine d'aristoloche de Crète , de racine de concombre sauvage , de térébenthine liquide , de chacun p. XX. * ; on ajoute à ces drogues une quantité suffisante d'onguent d'iris , pour les amollir & les lier ensemble.

8. *Cataplasme relâchant , émollient , & résolutif.*

Un des meilleurs cataplasmes qu'on puisse employer pour relâcher , amollir & résoudre en même-tems , est celui dont on attribue la composition à Poliarque. Il est fait avec parties égales de jonc quarré , de cardamome , de suie d'encens , d'amome , de cire , & de résine liquide.

9. *Autre semblable.*

Le cataplasme de Nilé produit les mêmes effets. Il est composé de la substance la plus grossière du saffran , & qui en est pour ainsi dire , comme la

storie, p. IV. * ; de parfum préparé avec la gomme ammoniac, de cire, de chacun p. XXX. * ; on broie ces deux premiers ingrédients dans du vinaigre, & on fait fondre la cire dans de l'huile rosat ; on mêle ensuite le tout ensemble.

10. *Cataplasme émollient de Moschus.*

Le cataplasme de Moschus est aussi émollient. Il entre dans sa composition, de galbanum une once, de suie d'encens p. III. * ; de cire, de parfum avec la gomme ammoniac un tiers ; de poix sèche p. II. * ; de vinaigre trois chopines.

11. *Cataplasme résolutif de Medus.*

Le cataplasme de Medus est résolutif. Il est composé de cire p. III. * ; de panace p. * & demie ; d'écaille d'airain, d'alun rond, d'alun de plume, de chacun p. I. * ; de plomb brûlé, p. I. * & demie.

12. *Autre pareil de Panthème.*

Le cataplasme de Panthème étoit aussi résolutif. Il entroit dans sa composition de chaux p. * & demie ; de graine de

moutarde broyée, de fenu-grec, d'alun, de chacun p. I. * ; de suif de bœuf p. II. * & demie.

13. *Cataplasme contre les Ecouëlles.*

On trouve dans les Auteurs plusieurs cataplasmes contre les écouëlles. Le mauvais caractère de cette maladie, la difficulté qu'il y a de la guérir, ont été cause, à ce que je crois, qu'on a tenté beaucoup de remèdes, qui ont produit différens effets chez les différentes personnes qui étoient attaquées de ce mal. Andrée conseille de se servir d'un cataplasme fait avec de semence d'ortie p. I. * ; de poivre rond, de bdellium, de galbanum, de parfum d'ammoniac, de résine sèche, de chcaun p. IV. * ; de résine liquide, de cire, de pyretre, de poivre long, de semence de titimalle, ou laitue marine, de souffre qui n'a point passé par le feu, parties égales.

14. *Autre cataplasme de Micon, contre les Ecouëlles.*

Le cataplasme de Micon, contre les écouëlles, est composé de lie desséchée, de vinaigre, d'écume de nître, de sel ammoniac, de graine de mou-

tarde, de cardamome, de racine de concombre sauvage, de résine, de chacun p. IV. *; on broye toutes ces drogues dans un vin doux.

15. *Autre cataplasme contre le même mal.*

On prépare encore contre les écrouëlles, un cataplasme plus efficace que les précédens, & qui est fait avec parties égales de gui, de fiente de chat, de résine, de souffre qui n'a point passé par le feu, & dans lequel il entre de souffre ordinaire p. I. *; de mondique p. IV. *; de cumin une mesure, & en outre une partie de mondique, deux de souffre, & trois de résine de térébenthine.

16. *Cataplasme contre les Ecrouëlles & le Phyma.*

Le cataplasme d'un certain Arabe, résout les écrouëlles & le phyma. Il est composé de myrrhe, de sel ammoniac, d'encens, de résine sèche & liquide, du saffran le plus grossier, de cire p. I. *; de mondique p. IV. *; quelques-uns ajoutent à ces ingrediens, de souffre p. II. *.

17. *Cataplasme contre les Ecouëllés,
les Tubérosités, & le Cancer.*

Un cataplasme qui est bon contre les écouëllés, les tumeurs qui suppu-
rent difficilement, & les cancers, est
celui qui est fait avec de souffre p. II. * ;
de nître p. IV. * ; de myrrhe p. VI. * ;
de suie d'encens p. * & demie ; de sel
ammoniac p. III. * ; de cire p. I. *.

18. *Cataplasme de Protarchus, contre
les Parotides, le Meliceris ou
Favus, & les ulcères malins.*

Protarchus employoit dans la tumeur
des parotides, le meliceris ou le favus,
& les ulcères malins, un cataplasme
composé avec de pierre ponce, de ré-
sine de pin, liquide, de suie d'encens,
d'écume de nître, d'iris, de chacun
p. VIII. * ; de cire p. IX. * ; & un
verre & demi d'huile.

19. *Cataplasme contre le Panus,
& le Phyma.*

On se sert contre le Panus, dès qu'il
commence à paroître, & contre le
Phyma, d'un cataplasme fait avec l'o-
cre d'Attique, deux parties de fleurs

de farine de froment, qu'on broye ensemble, & auxquelles on ajoute une quantité suffisante de miel pour leur donner la consistance de cataplasme.

20. *Cataplasme contre le Phyma.*

On employe pour résoudre toutes les espèces de phyma, un cataplasme qu'on prépare avec de chaux, d'écume de nître, de poivre rond, de chacun p. I. *; de galbanum p. II. *; de sel p. IV. *; qu'on incorpore dans un cérat fait avec l'huile rosat.

21. *Cataplasme pour arrêter la suppuration.*

Le cataplasme qui arrête la suppuration, est fait avec de galbanum, de fève écrasée, de chacun p. I. *; de myrrhe, d'encens, d'écorce de la racine du câprier, de chacun p. IV. *. Il suffit d'appliquer sur les abcès pour les faire venir à maturité, de la poudre de buret brûlé, à laquelle on ajoute le vinaigre.

22. *Cataplasme pour arrêter le sang.*

Si le sang coule trop abondamment, on employe avec succès un cataplasme

qui convient aussi dans le Phyma, & qui est composé de bdellium, de styrax, de gomme ammoniac, de galbanum, de résine de pin, sèche & liquide, de lentisque, d'encens, d'iris, de chacun p. II. *.

23. *Cataplasme pour adoucir la violence du Carcinome & du Phyma.*

On adoucit la violence du Carcinome & du Phyma, avec un cataplasme composé de galbanum, de gui, de gomme ammoniac, de résine de térébenthine, de chaque p. I. * ; de suif de taureau p. * & demie, de lie brûlée, la plus grande quantité qu'on peut en faire entrer, sans cependant rendre le cataplasme plus sec qu'il ne doit être.

24. *Cataplasme qu'on employe dans la contusion, & la meurtrissure du visage.*

On guérit la contusion & la meurtrissure du visage avec le cataplasme suivant, qu'on laisse appliqué le jour & la nuit. On prend d'aristoloche, de thapsie, de chacun p. II. * ; de bdellium, de styrax, de parfum d'ammoniac, de galbanum, de résine sèche, & de résine liquide de lentisque, d'encens

mâle, d'iris d'Illyrie, de cire, de chacun p. IV. *. Le cataplasme de fève convient aussi dans ce cas.

25. *Cataplasmes Anastomotiques, pour ouvrir.*

Il est aussi des cataplasmes que les Grecs appellent *Anastomotiques*, parce qu'ils ont la propriété d'ouvrir. Tel est le cataplasme qui est composé de poivre long, d'écume de nître, de chacun p. II. *; de velar p. IV. *; qu'on incorpore avec du miel. Ces cataplasmes sont aussi propres pour faire ouvrir les écrouelles. Un des plus efficaces qu'il y ait dans ce genre, est celui qui est fait avec de chaux p. IV. *; de poivre six grains, de nître, de cire, de chacun p. X. *; de miel p. III. *; & une chopine d'huile.

26. *Cataplasme de Micon, pour résoudre, ouvrir & déterger.*

Le cataplasme de Micon est bon pour résoudre, ouvrir & déterger; il est composé avec parties égales d'écume de la mer, de soufre, de nître, de pierre ponce, & d'une quantité de poix & de cire suffisante pour lui donner la consistance de cérat.

27. *Cataplasme pour les os, & les nerfs.*

Voici comme se fait le cataplasme d'Aristogène pour les os; on prend de soufre p. I. *; de résine de térébenthine, d'écume de nître, de la partie intérieure de l'oignon de scille, de plomb lavé, de chacun p. II. *; de suie d'encens p. VIII. *; de figue sèche très-grasse, de suif de taureau, de chacun p. VIII. *; de cire p. XXI. *; d'iris de Macédoine p. VI. *; de sesame froissé une mesure. Ce cataplasme est très-bon pour les nerfs & les articles.

28. *Cataplasme d'Euthyclée, contre les maladies des articles, & toute sorte de douleurs.*

Le cataplasme d'Euthyclée fait un bon effet dans les maladies des articles, dans toutes les espèces de douleurs, dans celle de la vessie; il convient aussi dans le resserrement des articles, occasionné par une cicatrice récente, ce que les Grecs appellent *Ankylose*. Il est composé d'une mesure de suie d'encens, d'autant de résine, de galbanum en larmes une demi-once, d'ammoniac, de bdellium, de chacun p. *; de cire

p. * demie. On en fait encore un autre avec d'iris, d'ammoniac, de galbanum, de nître, de chacun p. XIV. * ; de résine liquide p. VI. * ; de cire p. XVI. *.

29. *Cataplasme de Sofagore, contre les douleurs des articles.*

Il est un cataplasme de Sofagore contre les douleurs des articles ; il est composé de plomb brûlé, de larmes de pavots, d'écorce de jusquiame, de styrax, de pain de pourceau, de suif, de résine, de cire parties égales.

30. *Cataplasme de Chrysippe, qui a la même vertu que le précédent.*

Il entre dans le cataplasme de Chrysippe, de résine liquide, de sandaraque, de poivre, de chacun p. XII. * , & un peu de cire.

31. *Cataplasme de Ctésiphon, qui est aussi contre les douleurs des articles, la tumeur des Parotides, le Phyma & les Ecrouëlles.*

Le cataplasme de Ctésiphon est composé de cire de Crète, de résine de térébenthine, de nître très-rouge, de

chacun p. * demie ; & trois verres d'huile. Mais on doit répandre auparavant sur ce nître pendant trois jours de suite, de l'eau, le broyer, & le faire ensuite bouillir avec un sétier de cette eau, jusqu'à ce qu'elle soit toute consumée. Ce cataplasme convient dans la tumeur des parotides, dans le phyma, & les écrouelles ; il est bon aussi pour rendre de la fluidité aux humeurs qui se sont arrêtées, & épaissies.

32. *Cataplasme dont on se sert dans les maladies des articles.*

On se trouve bien aussi d'appliquer dans les maladies des articles, un cataplasme fait avec de figes séches une partie, mêlée avec l'herbe au chat, ou bien avec le raisin de bois dépouillé de ses semences, & mêlé avec le pouliot.

33. *Cataplasme d'Ariston, dont on se sert dans la goutte, le phyma récent, & les différentes espèces de douleurs.*

Les cataplasmes dont nous venons de parler, procurent aussi du soulagement dans la goutte, mais Ariston se servoit dans cette maladie, d'un cataplasme particulier, fait avec de nard,

de cinnamome, de canelle, de chamæleon, de jonc rond, de chacun p. VIII. *; de suif de chevre, fondu dans l'onguent d'iris, p. XX. *; d'iris p. I. *; qu'on a fait macérer auparavant pendant vingt jours dans du vinaigre très-fort. Ce même cataplasme résout le phyma récent, & dissipe toutes sortes de douleurs.

34. *Cataplasme de Théoxene, contre les douleurs des piés.*

Théoxene employoit dans les douleurs des piés un cataplasme fait avec un tiers de suif pris de dessus les reins, & deux parties de sel, dont il frottoit une membrane qu'il mettoit sur les piés; il appliquoit par-dessus cette membrane, du parfum d'ammoniac, dissout dans du vinaigre.

35. *Cataplasme de Numenius, contre la goutte des piés, & des autres articles, accompagnée de dureté.*

Dans la goutte des piés & des autres articles accompagnée de dureté, Numenius rendoit de la souplesse & de la mollesse à ces parties, avec le cataplasme suivant: il prenoit d'abrotanum,

de fleurs de roses séchées, de larmes de pavots, de chacun p. III. * ; de résine de térébenthine p. IV. * ; d'encens, d'écume de nître, de chacun p. VIII. * ; d'iris, d'aristoloche, de chacun p. XII. * ; de cire p. III. * ; auxquels il ajoutoit un verre de gomme de cédre, trois verres d'huile de laurier, & un sétier d'huile acerbe.

36. *Cataplasme de Décius, contre le cal des articles.*

Décius employoit contre le cal des articles un cataplasme fait avec de chaux p. IV. * ; de ceruse p. VIII. * ; de résine de pin p. XX. * ; & de poivre gr. XXX. * ; de cire p. II. *. On verse sur ces drogues à mesure qu'on les broye, une chopine de vin doux.

CHAPITRE XIX.

Des Emplâtres.

IL n'est point d'emplâtre dont on retire plus d'avantage, que de ceux qu'on applique sur les blessures, lorsqu'elles sont encore sanglantes. Les Grecs appellent ces emplâtres *Enema*; ils arrêtent

rêtent les progrès de l'inflammation, à moins qu'elle ne soit fort considérable; & dans ce cas là même, ils en diminuent la violence. Ils réunissent aussi les lèvres des plaies qui ne sont point accompagnées d'hémorragie, & les font cicatrifer. Il n'entre aucune sorte de graisse dans leur composition; c'est pourquoi les Grecs les appellent *Alipanta*.

1. *Emplâtre barbare noir, qu'on applique sur les playes, lorsqu'elles sont encore sanglantes.*

Un des meilleurs emplâtres de cette espèce, est celui qu'on appelle barbare; il est composé de verdet, p. XII.*; de litharge, p. XX.*; d'alun, de poix sèche, de résine de pin sèche, de chacun p. I.*; auxquels on ajoute une chopine d'huile, & autant de vinaigre.

2. *Emplâtre choacon noir, qui a la même propriété.*

L'emplâtre choacon a la même propriété. Il est fait avec de litharge p. X.*; & autant de résine sèche; on doit faire bouillir auparavant la litharge dans trois chopines d'huile. La couleur de ces

deux emplâtres est noire; couleur que donne presque toujours la poix & la résine, de même que le bitume donne une couleur très-noire; le verdet ou l'écaille de cuivre, une verte; le minium, une rouge; la ceruse, une blanche.

3. *Emplâtre Basilic noir, qui produit le même effet.*

Il est peu de compositions en fait d'emplâtres, dans lesquelles la variété du mélange produise quelque changement; c'est pourquoi la couleur de l'emplâtre basilic est aussi noire. Cet emplâtre est fait avec d'opoponax, p. I. *; de galbanum, p. II. *; de poix & de résine de chacun p. X. * & d'un demi verre d'huile.

4. *Emplâtre Smaragdin, qui convient dans le même cas.*

On appelle smaragdin, un emplâtre qui est très-vert, & qui est composé de résine de pin, p. III. *; de cire, p. I. *; de verdet, demi p. *; de poudre très-fine d'encens, p. II. *; d'autant d'huile & de vinaigre, pour lier ensemble la poudre d'encens, & le verdet.

5. *Emplâtre rouge, qui a la même vertu que les précédens.*

Il est aussi un emplâtre d'une couleur presque rousse, qui amène très-promptement les plaies à cicatrice. Il est composé d'encens, p. I. * ; de résine, p. II. * ; d'écaille d'airain, p. III. * ; de litharge, p. XX. * ; de cire, p. C. * , & d'une chopine d'huile.

6. *Emplâtre Paracolletique, pour la même chose.*

Il y a aussi un emplâtre qu'on appelle *paracolletique*, parce qu'il est glutinatif. Il est fait avec de bitume, d'alun de plume, p. IV. * ; de litharge, p. IV. * ; & une chopine de vieille huile.

7. *Emplâtre Céphalique de Philotas, qui convient dans les blessures de tête.*

Outre les emplâtres dont nous venons de parler, il en est encore de la même espèce, que les Grecs ont appelé *céphaliques*, parce qu'ils conviennent dans les blessures de tête. L'emplâtre de Philotas est composé de terre

d'Erétrie, de chalcitis, de chacun p. IV. * ; de myrrhe, d'airain brûlé, de chaque, p. X. * ; de colle, p. IV. * ; de verdet ratissé, d'alun rond, de misy crud, d'aristoloche, de chaque, p. VIII. * ; d'écaille de cuivre, p. XX. * ; d'encens mâle, p. II. * ; de cire, p. I. * ; d'huile rosat, & d'huile acerbe, trois verres ; & d'une quantité suffisante de vinaigre, pour pouvoir broyer dedans toutes les matières séches qui entrent dans cet emplâtre.

8. *Emplâtre vert, qui convient aussi dans les blessures de tête.*

L'emplâtre vert convient aussi dans les blessures de tête ; il est fait avec de cuivre brûlé, d'écaille de cuivre, de myrrhe, de colle, de chaque, p. IV. * ; de misy crud, de verdet ratissé, d'aristoloche, d'alun rond, de chaque, p. VIII. * ; de cire, p. V. * ; d'huile une chopine, & d'une quantité suffisante de vinaigre.

9. *Emplâtre Tetrapharmaque, suppuratif.*

Un des meilleurs emplâtres suppuratifs qu'on puisse employer, & qui est très-facile à préparer, est l'emplâtre

que les Grecs appellent *tetrapharmaque*. Il est fait avec parties égales, de cire, de poix, de résine, de suif de taureau, ou de veau, si l'on n'a point de ce premier.

10. *Emplâtre Enneapharmaque, suppuratif & détersif.*

L'emplâtre *enneapharmaque* est aussi suppuratif; mais plus détersif que le premier. Il entre dans sa composition neuf drogues qu'on mêle en pareille quantité; la cire, le miel, le suif, la résine, la myrrhe, l'huile rosat, la moëlle de cerf, de veau, ou de bœuf, l'œsipe & le beure, qu'on mêle en pareille quantité.

11. *Emplâtres qui sont en même tems suppuratifs & détersifs.*

Il est certains emplâtres qui sont en même tems suppuratifs & détersifs. Ces emplâtres valent mieux que les autres, s'il est nécessaire de faire suppurer, & de déterger; autrement ils sont moins bons. On ne doit donc les employer que lorsqu'on a ces deux indications à remplir, ou bien, lorsqu'on n'en a qu'une des deux, mais qu'on n'a pas

d'emplâtre qui y soit approprié; car si on a séparément des emplâtres de l'une & de l'autre espèce, on ne doit point faire usage de ces premiers; il vaut mieux employer ceux qui conviennent spécialement à l'indication présente. Je vais en donner deux exemples qui serviront de modèle pour la composition des autres.

12. *Emplâtre d'Attale, dont on se sert dans les plaies.*

On se sert dans les plaies, de l'emplâtre d'Attale, qui est composé d'écaille d'airain, p. VI. *; de suie d'encens, p. XV. *; d'autant d'ammoniac; de résine liquide de térébenthine, p. XXV. *; d'autant de suif de taureau; de trois chopines de vinaigre, & d'un sétier d'huile.

13. *Emplâtre de Judée, qui convient dans les fractures du crâne.*

Parmi les emplâtres qui conviennent dans les fractures du crâne, il en est un dont on attribue la composition à Judée: il est fait avec de sel, p. IV. *; d'écaille d'airain rouge, d'airain brûlé, de chacun p. XII. *; de parfum d'am-

moniac, de suie d'encens, de résine sèche, de chaque p. VI. * ; de résine de colophone, de cire, de suif de veau préparé, de chacun p. XX. * ; on y ajoute un demi verre de vinaigre, & un peu moins d'un verre d'huile ; nous appellons drogues préparées, celles que les Grecs appellent *Tetherapeumenes*, comme lorsqu'on ôte avec soin, du suif ou de quelque autre médicament, toutes les pellicules.

14. *Emplâtres Epispastiques.*

Il est aussi des emplâtres particuliers pour attirer les humeurs ; on les nomme *Epispastiques*. Tel est celui qu'on appelle *Diadaphnidon*, à cause des bayes de laurier qui entrent dans la composition. Il est fait avec de résine de térébenthine, p. X. * ; de nître, de cire, de poix sèche, de bayes de laurier, de chaque p. XX. *, & un peu d'huile. Toutes les fois que je dirai qu'on doit employer, ou des bayes, ou des amandes, ou quelque chose de semblable, il est bon de sçavoir que j'entends toujours qu'on doit ôter la pellicule dont elles sont couvertes, avant que de les mettre en usage.

15. *Autre de la même espèce, attractif
& suppuratif.*

On donne aussi le nom de *diadaphnidon* à un autre emplâtre, qui est attractif & suppuratif. Il est fait avec parties égales de suif de veau, de parfum d'ammoniac, de poix, de cire, de de nître, de bayes de laurier, de résine sèche, daristoloché & de pyrette.

16. *Emplâtre de Philocrate, attractif
& suppuratif.*

L'emplâtre de Philocrate a les mêmes vertus que les précédens ; il est composé de sel ammoniac, p. VII. * ; d'aristoloché, p. VIII. * ; de cire, de résine de térébenthine, de suie d'encens, de chaque p. XV. * ; de litharge d'argent, p. XXXII. * ; on ajoute à cet emplâtre, pour le rendre suppuratif, d'iris, p. III. * ; de galbanum, p. VI. *.

17. *Emplâtre attractif.*

Un des meilleurs emplâtres attractifs est l'emplâtre que les Grecs appellent *Rhypodes* à cause de sa ressemblance avec des ordures. Il est composé de
myrthe,

myrrhe, de safran, d'iris, de propolis, de bdellium, de grains de grenade, d'alun de plume & d'alun rond, de misy, de chalcitis, de vitriol bouilli, d'opoponax, de sel ammoniac, de gui, de chacun, p. IV. * ; d'aristoloche, p. VIII. * ; d'écaille d'airain, p. XVI. * ; de résine de térébenthine, p. LXXV. * ; de cire, & de suif de taureau ou de veau, de chacun p. C. *.

18. *Emplâtre d'Hecaté, attractif.*

Hecaté faisoit aussi un emplâtre attractif, avec de galbanum p. II. * ; de suie d'encens, p. IV. * ; de poix, p. VI. * ; de cire, & de résine de térébenthine, de chaque p. VIII. *. On ajoute à ces drogues, un peu de pommade d'iris.

19. *Emplâtre Alexandrin, verd, attractif.*

L'emplâtre Alexandrin, verd, est aussi attractif; il est composé d'alun de plume, p. VIII. * ; de sel ammoniac, p. VII. * ; d'écaille d'airain, p. XVI. * ; de myrrhe, d'encens, de chaque p. XVIII. * ; de cire, p. CL. * ; de résine de colophone ou de pin, p. CXC. * ;

d'huile une chopine, & d'un sétier de vinaigre.

20. *Des emplâtres rongeurs.*

Il est aussi quelques emplâtres rongeurs, que les Grecs appellent *Septiques*. Tel est celui qui est composé de résine de térébenthine, de suie d'encens, de chaque p. II. *; d'écaïlle d'airain, p. I. *; de ladanum, p. II. *; d'autant d'alun, de litharge d'argent, p. IV. *.

21. *Emplâtre qui ronge les parties molles, détruit la texture des os, & consomme les chairs fongueuses.*

Il est un emplâtre qui ronge puissamment les parties molles du corps, qui détruit la texture des os, & consomme les chairs fongueuses. Cet emplâtre est fait avec une once de litharge d'argent, une once d'écaïlle d'airain, deux onces de nître qui n'a point passé par le feu; de pierre d'Assos, d'aristoloche, de chaque un sixième; de cire, de résine de térébenthine, d'encens, de vieille huile, de vitriol, de sel ammoniac, p. demie; de verdet ratissé, huit onces; d'une chopine de vinaigre de scille, & d'autant de vin d'Aminée.

22. *Emplâtre contre les morsures, & les autres plaies récentes.*

EMPLATRE NOIR DE DIOGENE.

Il est aussi des emplâtres contre les morsures. Tel est l'emplâtre noir de Diogene, qui est composé de bitume, de cire, de résine de pin sèche, de chaque p. XX. *; de litharge d'argent, p. C. *, & d'un sétier d'huile; ou bien d'écaille d'airain, p. IV. *; de ceruse, & de verdet ratifié, de chaque p. VIII. *; d'ammoniac, p. XII. *; de cire, de résine de pin, de chaque p. XXV. *; de litharge d'argent, p. C. *, & d'un sétier d'huile; ou bien enfin, d'écaille d'airain, p. XIV. *; de galbanum, p. VI. *; de ceruse, & de verdet ratifié, de chaque p. VIII. *; d'ammoniac, p. XII. *; de cire, de résine de pin, de chaque p. LV. *. On fait bouillir la litharge d'argent dans ces drogues.

23. *Emplâtre d'Ephese, rouge, qu'on emploie dans les mêmes cas.*

L'emplâtre rouge, d'Ephese, convient dans les mêmes cas; il est fait avec de résine de térébenthine, p. II. *;

de galbanum , p. I V. * ; de garou , p. V I. * ; de suie d'encens , p. V I. * ; de cire , p. V I I I. * ; de litharge d'argent , p. L V I. * , & d'une chopine de vieille huile.

24. *Autre emplâtre dont on se sert aussi dans les mêmes cas.*

On se sert aussi dans les mêmes cas de l'emplâtre suivant , qui est fait avec d'écaille d'airain , de suie d'encens , de chaque p. I V. * ; de galbanum , p. V I. * ; de sel ammoniac , p. X I I. Z. * ; de cire , p. X X V. * , & de trois chopines d'huile. On applique aussi avec succès ces emplâtres sur les autres blessures récentes.

25. *Emplâtres blancs qui conviennent dans les blessures légères & récentes.*

Il est aussi des emplâtres blancs , adoucissans , qu'on appelle en Grec *Leuca* , qui conviennent presque dans toutes les blessures légères , & récentes. Tel est l'emplâtre qui est fait avec de ceruse , p. L I I. * ; de suif de veau , préparé , & de cire , de chacun p. L V I I I. * ; de trois chopines d'huile , dans laquelle on fait bouillir la ceruse.

26. *Emplâtre d'Elephant.*

Il est encore un autre emplâtre très-blanc , qui est fait avec de ceruse , p. XX. * ; de cire , p. LV. * ; d'une chopine d'huile , & d'un sétier d'eau. Il faut remarquer que toutes les fois qu'on fait entrer la ceruse , ou la litharge dans un emplâtre , on doit les faire bouillir dans de l'huile , & de l'eau. L'emplâtre dont nous venons de donner la composition , est très-blanc ; c'est pourquoi on l'appelle l'emplâtre d'Elephant.

27. *Emplâtres adoucissans.*

Il est aussi certains emplâtres adoucissans , qu'on appelle en Grec *Lipara*. Tel est celui qui est fait avec de minium , p. IV. * ; de litharge d'argent , p. XXV. * ; de cire & de graisse de porc , de chaque p. XXXV. * ; & de quatre jaunes d'œufs.

28. *Emplâtre adoucissant.*

Voici un autre emplâtre de la même espèce. Prenez de cire , de résine de térébenthine , de chaque p. V. * ; de

ceruse, p. VIII. * ; de litharge d'argent, de recrément de plomb, de chaque p. X. * ; d'huile de palme de christ, & de myrrhe, de chaque le tiers d'une chopine.

29. *Emplâtre adoucissant d'Archagatus.*

Archagatus a aussi donné la composition d'un emplâtre adoucissant, qui est fait avec de misy bouilli, d'airain brûlé, de chacun p. IV. * ; de ceruse bouillie, p. VIII. * ; de résine de térébenthine, p. X. * ; de litharge d'argent, p. VI. *.

30. *Emplâtres de la même espèce qui sont aussi propres pour adoucir.*

Les emplâtres suivans sont aussi de la même espèce. Ils sont faits avec de litharge d'argent, de cire, de graisse de porc, de chaque p. XXVII. * ; de jaunes d'œufs cuits, & une chopine d'huile rosat ; ou bien avec de cérat préparé avec l'huile de myrrhe, trois parties ; de graisse de porc, un quart, & un peu de recrément de plomb. Tel est encore l'emplâtre fait avec une demi-

livre de litharge d'argent, qu'on fait bouillir dans une chopine d'huile, & une chopine d'eau de la mer, jusqu'à ce que la liqueur soit entièrement réduite; on y mêle un peu de cire. On peut aussi faire un emplâtre de la même espèce, avec parties égales de cire, de suif, d'antimoine, de litharge d'argent, & de ceruse.

CHAPITRE XX.

DES PASTILLES.

Et premièrement des Pastilles qui sont propres pour cicatrifer, & guérir les blessures récentes.

LES pastilles ont aussi différentes propriétés; il en est qui sont propres pour cicatrifer, & guérir les blessures récentes. Tel est celui qui est fait avec de chalcitis, de misy, d'écume de nître, de fleurs d'airain, de noix de galle, d'alun de plume qu'on fait bouillir légèrement, de chaque p. I. *; d'airain brûlé, de grains de grenade, de chacun p. III. *. On délaye ce pas-

tille dans du vinaigre, & on l'étend ainsi sur la playe, lorsqu'il est tems de la cicatriser. Mais si la partie blessée est nerveuse ou musculieuse; il est plus à propos de mêler ce pastille avec du cérat dont on met un neuvième, avec huit parties de ce premier.

1. *Autre pastille qui fait le même effet.*

Voici un autre pastille de la même espèce. Prenez de bitume, d'alun de plume, de chacun p. I. *; d'airain brûlé, p. IV. *; de litharge d'argent, p. XI. *, & un sétier d'huile.

2. *Du Pastille Sphragis, propre à cicatriser les playes, & dont la composition est due à Polyidas.*

Le Pastille dont Polyidas est l'Auteur, est très-rénoimé: on l'appelle en Grec *Sphragis*. Il est fait avec d'alun de plume p. IV. *; de vitriol p. II. *; de myrrhe p. V. *; autant d'aloës; de grains de grenade, de fiel de taureau, de chacun p. VI. *. On broye ensemble toutes ces drogues, & on les mêle dans du vin austère.

3. *Pastille qu'on employe dans les ulcères sordides & gangreneux des oreilles, des narines, des parties honteuses, & dans l'inflammation de ces mêmes parties.*

On employe dans les ulcères sordides & gangreneux des oreilles, des narines, des parties honteuses, & dans l'inflammation de ces mêmes parties, un pastille fait avec de borax p. I. * ; de vitriol, d'alun de plume, de chaque p. II. * ; d'écorce d'alkekenge p. IV. * ; de minium p. VI. * ; de litharge d'argent p. XII. * ; de ceruse p. XVI. * , qu'on lie avec le vinaigre, & qu'on délaye dans la même liqueur, lorsqu'on veut s'en servir.

4. *Pastille d'Andron, contre l'inflammation de la luelle, les ulcères sordides & le chancre des parties honteuses.*

On se sert du Pastille d'Andron dans l'inflammation de la luelle, les ulcères sordides, & le chancre des parties obscènes. Il est composé avec de noix de galle, de vitriol, de myrrhe, de chaque p. I. * ; d'Aristoloché, d'alun de

plume, de chaque p. II. *; de grains de grenade p. XXV. *. On incorpore toutes ces drogues ensemble avec du vin cuit, & lorsqu'on veut s'en servir, on les délaye dans du vin ou du vinaigre, selon que le mal qu'on a à traiter, est plus ou moins grave.

5. Pastille contre les fissures de l'anüs, la rupture des vaisseaux sanguins, & le chancre.

Il est un Pastille dont on se sert spécialement dans les fissures de l'anüs, la rupture des vaisseaux sanguins, & le chancre; il est fait avec de verdet, p. II. *; de myrrhe p. IV. *; de gomme p. VIII. *; d'encens p. XII. *; d'antimoine, de larmes de pavot, d'acacia, de chacun p. XVI. *; qu'on broye dans du vin, & qu'on délaye aussi dans la même liqueur, lorsqu'on veut en faire usage.

6. Pastille pour faire sortir la Pierre de la vessie.

Le Pastille suivant paroît propre pour faire sortir avec l'urine la Pierre de la vessie; il est composé avec parties égales de canelle, de safran, de myrrhe,

de coq, de nard, de cinnamome, de réglisse, de baume, d'hypericum : on broye toutes ces drogues ensemble, on verse dessus du vin doux, & on en forme des pastilles qui pesent chacun p. I.*; on en fait prendre un tous les matins à jeun.

CHAPITRE XXI.

Des Pessaires.

LES trois compositions dont nous venons de parler, le Cataplasme, l'Emplâtre, & le Pastille, sont d'un usage aussi varié qu'étendu. Mais il est encore d'autres genres de remèdes qui ont aussi leur utilité; comme ceux qui sont destinés uniquement à l'usage des femmes. On les appelle en Grec *Pessaires*. Voici la manière dont on s'en sert: lorsqu'ils sont faits, on les étend sur une laine fort douce, & on introduit cette laine dans les parties naturelles des femmes.

1. Pessaire pour faire venir les règles.

Pour provoquer les menstrues, on fait un pessaire avec deux figues de caunus,

auxquelles on ajoute de nître p. I. * ;
ou bien avec la sémence d'ail broyée,
à laquelle on ajoute un peu de myrrhe
qu'on incorpore avec l'onguent de lis ;
ou bien avec la moëlle de concombre
sauvage qu'on délaye dans du lait de
femme.

2. *Pessaire émollient.*

Le Pessaire émollient se prépare avec
un jaune d'œuf, le fenugrec, l'huile
rosat, & le safran qu'on mêle ensem-
ble. On peut aussi le préparer avec d'é-
laterium p. III. * ; autant de sel, de
raisin des bois p. VI. * ; qu'on incor-
pore avec du miel.

3. *Autre Pessaire qui fait le même
effet.*

Le Pessaire de Boëthus produit le
même effet ; il est fait avec de safran,
de résine de térébenthine, de chaque
p. IV. * ; de myrrhe p. III. * ; d'huile
rosat p. I. * ; de suif de veau p. III. * ;
de cire p. II. *. On mêle toutes ces
drogues ensemble.

4. *Pessaire de Numenius, dont on se sert dans l'inflammation de la matrice.*

Un des meilleurs Pessaires qu'on puisse employer dans l'inflammation de la matrice, est le Pessaire de Numenius; il est fait avec de safran p. III. *; de cire p. I. *; de beurre p. VIII. *; de graisse d'oye p. XII. *; deux jaunes d'œuf cuits, & un peu moins d'un verre d'huile rosat,

5. *Pessaire pour faire sortir de la matrice, l'Enfant mort.*

Si l'Enfant est mort dans la matrice, il faut pour le faire sortir plus facilement, préparer un Pessaire avec l'écorce de grenadier pilée dans de l'eau, & en faire usage.

6. *Pessaire qu'il faut employer dans la suffocation de matrice.*

Si une femme est sujette à avoir des suffocations de matrice, on se sert d'un Pessaire fait avec les escargots broyés & brûlés avec leurs coquilles, qu'on incorpore dans du miel.

7. *Pessaire contre la stérilité.*

Si une femme est stérile, on a recours à un Pessaire fait avec la graisse de lion, mêlée avec l'huile rosat.

C H A P I T R E X X I I .

Des Médicamens qu'on employe sous une forme sèche ; & en premier lieu, de ceux qui sont propres pour ronger les chairs fongueuses.

IL est des Médicamens qu'on employe sous une forme sèche, & dont les parties ne sont point liées entr'elles ; on les répand alors en forme d'aspersion ; ou bien les parties sont unies entr'elles par l'interméde de quelque liquide, & on s'en sert en manière d'onction. Tel est un mélange qui est propre pour ronger les chairs baveuses, & qui est fait avec d'écaille de cuivre, de suie d'encens, de chaque p. I. * ; de verdet p. II. *. Ces mêmes ingrédiens mêlés avec du miel, détergent les ulcères, & procurent la régénération des chairs, lorsqu'ils sont mê-

lés avec la cire. Le misy & la noix de galle mêlés ensemble en parties égales, rongent aussi les chairs. On peut s'en servir sous une forme sèche, en les répandant sur la partie qu'on veut ronger, ou bien en forme d'onction, en les incorporant dans de la calamine.

2. *Différentes Compositions pour ronger doucement les chairs, s'opposer à leur pourriture, & l'empêcher de s'étendre.*

On se sert avec succès pour ronger doucement les chairs, s'opposer à leur pourriture, & l'empêcher de s'étendre, du miel mêlé avec la lentille, ou le marrube, ou les feuilles d'olivier, qu'on a fait bouillir auparavant dans du vin; du mélilot bouilli dans du vin miellé, & ensuite écrasé; de la chaux incorporée dans du cérat; des amandes amères mêlées avec de l'ail, mais de façon qu'il n'y ait qu'un tiers d'ail, & auxquelles on ajoute un peu de safran; on employe aussi une composition faite avec de litharge d'argent p. VI. *; de corne de bœuf brûlée p. XII. *; d'huile de myrthe & de vin trois verres; ou bien avec de fleurs de grenade, de

vitriol, d'aloës, de chaque p. II. * ; d'alun de plume, d'encens, de chaque p. IV. * ; de noix de galle p. VIII. * ; d'aristoloche p. X. *. On peut aussi faire usage de l'orpiment mêlé avec le chalcitis, ou le nître, ou la chaux, ou le papier brûlé; mais il agit plus puissamment, car il brûle même les parties sur lesquelles on l'applique; on se sert encore du sel mêlé avec du vinaigre, ou de la composition suivante. Prenez de chalcitis, de grains de grenade, d'aloës, de chaque p. II. * ; d'alun de plume, d'encens, de chaque p. IV. * ; de noix de galle p. VIII. * ; d'aristoloche p. X. * ; de miel quantité suffisante pour lier ensemble tous les ingrédients. Ou bien prenez de cantharides, de soufre, de chaque p. I. * ; d'yvraie p. III. * ; incorporez-les avec une quantité suffisante de poix liquide; ou bien faites un mélange de chalcitis, de résine, & de ruë, ou de diphryge & de résine, ou de raisin des bois avec la poix liquide. La lie de vin brûlée, la chaux & le nître mêlés en parties égales, produisent les mêmes effets, de même qu'une composition faite avec d'alun de plume p. I. * ; d'encens, de sandaraque, de nître, de chaque p. I. * ; de noix de galle p. VIII. * ;
d'aristoloche

d'aristoloche, p. X. * ; & d'une quantité suffisante de miel.

3. *Composition d'Hera.*

La composition d'Hera est faite avec de myrrhe, de chalcitis, de chaque p. II. * ; d'aloës, d'airain, d'alun de plume, de chaque p. IV. * ; d'aristoloche, de noix de galle non mures, de chaque p. VIII. * ; d'écorce de grenade pilée, p. XX. *.

4. *Composition de Judée.*

Nous avons encore la composition de Judée, dans laquelle il entre deux parties de chaux, un tiers de nître fort rouge, qu'on lie ensemble avec de l'urine d'un jeune enfant, pour leur donner la consistance de raclure de peau. Mais on doit avant que de s'en servir, mouiller la partie sur laquelle on veut l'appliquer.

5. *Composition d'Iolle.*

Iolle faisoit un mélange avec de papier brûlé, de sandaraque, de chaque p. I. * ; de chaux, p. II. *, & autant d'orpiment.

6. *Mélange pour arrêter l'hémorragie des membranes du cerveau ou des autres parties, & dont on se sert aussi pour guérir le chancre, cicatrifer les playes, & consumer les chairs fongueuses.*

Si le sang coule de la membrane qui enveloppe le cerveau, il faut répandre dessus un jaune d'œuf cuit & mis en poudre. Mais si l'hémorragie vient de quelque autre partie, on se sert d'une poudre faite avec d'orpiment, d'écaille d'airain, de chaque p. I. *; de sandarague, p. II. *, & de marbre bouilli, p. IV. *; ces mêmes ingrédiens font aussi un bon effet dans le chancre. On emploie pour cicatrifer les playes, une composition faite avec d'écaille d'airain, de suie d'encens, de chaque p. II. *; de chaux partie IV. Cette même composition est aussi propre pour consumer les chairs fongueuses.

7. *Composition de Timée contre le feu sacré & le chancre.*

Timée employoit dans le feu sacré, & dans le chancre, une composition faite avec de myrrhe, p. II. *; d'encens,

de vitriol, de chaque p. III. * ; de sanda-
 d'orpinement, d'écaille d'air-
 rain, de chaque p. IV. * ; de noix de
 galle, p. VI. * ; de ceruse brûlée,
 p. VIII. *. Ces ingrédiens font le mê-
 me effet, soit qu'on les employe en
 poudre, soit qu'on les incorpore avec
 du miel.

8. *Mélanges pour exciter l'éter-
 nument.*

On excite l'éternument, en faisant
 respirer par les narines de l'hellébore
 blanc, ou de l'herbe au foulon. On
 fait aussi éternuer avec un mélange de
 poivre, d'hellébore blanc, de chaque
 p. III. * ; de castoreum, p. I. * ; d'écai-
 lle de nître, p. II. *, & d'herbe au fou-
 lon, p. III. *.

*Des ingrédiens qu'on doit employer
 dans les gargarismes.*

On emploie les gargarismes ou pour
 adoucir, ou pour répercuter, ou pour
 faire couler l'humeur. Les gargarismes
 adoucissans se font avec le lait, la crê-
 me d'orge, ou de son ; les astringens
 avec de l'eau dans laquelle on a fait

bouillir ou de la lentille , ou des fleurs de roses ou de ronces , ou des coings , ou des dattes. Les attractifs se préparent avec la moutarde & le poivre.

CHAPITRE XXIII.

Des antidotes , & des maladies où il convient de les employer.

ON se sert rarement des antidotes ; mais leur usage est quelquefois fort nécessaire , parce qu'ils remédient à de très-grands maux. On les emploie avec succès , toutes les fois qu'il y a quelque chose de froissé dans le corps , soit parce qu'on a reçu quelque coup , soit parce qu'on est tombé de quelque endroit élevé. On s'en sert aussi dans les douleurs des viscères , de la plevre , du gosier , & des parties intérieures. On en fait sur-tout usage , lorsqu'on a été mordu par une bête venimeuse , ou lorsqu'on a bu ou mangé du poison.

1. Composition de l'antidote.

Il est une espèce d'antidote qui se fait avec de larmes de pavot , p. * Z.

d'acorus, de feuille indienne, p. V. * ;
 d'iris d'Illirie, de gomme, de chaque
 p. II. * ; d'anis, p. III. * ; de nard des
 Gaules, de feuilles de roses séches, de
 cardamome, de chaque p. IV. * ; de
 persil, p. * III. Z. de tresse, p. V. * ;
 de casse noire, de fil, de bdellium, du
 fruit de baume, de semence de pavot
 blanc, de chaque p. * Z. de styrax,
 p. V. * Z. de myrrhe, d'opoponax, de
 nard de Syrie, d'encens mâle, de suc
 d'hypociste, de chaque p. VI. * ; de
 castoreum, p. VI. * ; de coq, de poi-
 vre blanc de galbanum ; de résine de
 térébenthine, de safran, de fleurs de
 jonc rond, de chaque p. VI. * Z. de
 réglisse, p. VIII. * Z. On mêle toutes
 ces drogues dans du miel ou dans du
 vin de raisins cuits au soleil.

2. *Autre antidote qu'on appelle am-
 brosie, que Zopyrus fit pour le
 Roi Ptolémée.*

Il est une autre espèce d'antidote
 qu'on appelle Ambrosie, que Zopyrus
 fit pour le Roi Ptolémée; il se prépare
 avec les drogues suivantes. Prenez de
 coq, d'encens mâle, de chaque p. V. * ;
 de poivre blanc, p. * Z; de fleurs de

jonc rond, p. II. * ; de cinnamome, p. III. * ; de casse noire, p. IV. * ; de safran de Cilicie, p. IV. * Z ; de myrrhe, qu'on appelle stacté, p. V. * ; de nard d'Inde, p. * V. Z. On broye tous ces ingrédiens, & on les incorpore dans du miel cuit, & l'orsqu'on veut s'en servir, on en prend la grosseur d'une fève d'Egypte, qu'on délaye dans du vin.

3. *Antidote de Mithridate.*

L'antidote de Mitridate est des plus renommé. On dit que ce Roi étoit dans l'usage d'en prendre tous les jours, & que par-là, il se mit à l'abri de tous les poisons. Il entre dans la composition du mithridate, de coq, p. Z. * ; d'acorus, p. V. * ; d'hypericum, de cumin, de sagapenum, de suc d'acacia, d'iris d'Ilirie, de cardamome, de chaque p. II. * ; d'anis, p. III. * ; de nard des Gaules, de racine de gentiane, de feuilles de roses séches, de chaque p. IV. * ; de larmes de pavots, de persil, de chaque p. IV. * Z ; de casse, de livêche, d'yvraie, de poivre long, de chaque p. VI. * ; de styrax * p. V. Z ; de castoreum, d'encens, de suc d'hypociste, de myrrhe, d'opoponax, de chaque p. VI. *, de

feuilles de malabar, p. VI. * ; de fleurs de jonc rond, de résine de térébenthine, de galbanum, de semence de carotte de Crete, de chaque p. * V. Z ; de nard, de baume, de chaque p. * VI. Z ; de thlaspi, p. VI. * ; de racine de Pont ; p. VII. * ; de safran, de gingembre, de cinnamome, de chaque p. VIII. *. On broye toutes ces drogues & on les incorpore dans du miel. On en fait prendre contre le poison, la grosseur d'une noix grecque délayée dans du vin. Dans les autres maladies du corps, il suffit d'en donner selon leur violence, ou la grosseur d'une fève d'Egypte, ou d'une semence d'ers.

CHAPITRE XXIV.

DES ACOPEs *.

1. *Acope bon pour les nerfs.*

LES *Acope*s sont bons pour les nerfs. Tel est celui qui est fait avec de fleurs de jonc rond, p. * II. ZZ ; de coq, de jonc quarré, de

* Remède pour délasser.

bayes de laurier, d'ammoniac, de cardamome, de chaque p. * IV. Z; de myrrhe, d'airain brûlé, de chaque p. VII. *; d'iris d'Illirie, de cire, de chaque p. IV. *; de calamus d'Alexandrie, de jonc rond, d'aspalat, de bois de baume, de chaque p. XVIII. *; de suif p. * & d'un verre d'huile d'iris.

2. *Acope elæodes, bon pour les nerfs.*

Il est un autre Acope qu'on appelle elæodes, & qui se prépare de la manière suivante. Prenez de cire, p. * Z; d'huile autant, de résine de térébenthine, de la grosseur d'une noix; faites bouillir le tout ensemble; broyez-le ensuite dans un mortier, & versez par-dessus une mesure d'excellent miel, d'huile d'iris, & d'huile rosat trois verres.

3. *Encristes pour déterger les ulcères
& procurer la régénération
des chairs.*

Les Grecs appellent *Encristes*, des liquides, dont on se sert pour faire des onctions. Tel est celui qu'on emploie pour déterger & incarner les ulcères situés dans les environs des nerfs, & qui

qui se fait avec parties égales de beurre, de moëlle de veau, de suif de veau, de graisse d'oye, de cire, de miel, de résine de térébenthine, d'huile rosat, & d'huile de ricin. On fait fondre tous ces ingrédiens séparément; & lorsqu'ils sont fondus, on les mêle & on les broye ensemble. Cet encriste est fort détersif: si on veut le rendre plus émollient, on substitue à l'huile rosat, l'huile de chypre.

4. *Encriste contre l'Erysipele.*

On employe contre l'Erysipele, un encriste fait avec de litharge d'argent p. X.*; de corne de bœuf brûlée p. XI.*. On broye ces deux drogues, & on verse dessus, alternativement du vin ordinaire, & du vin de myrthe, la valeur de chacun trois verres.

CHAPITRE XXV.

DES PILULES.

- I. *Pilule pour procurer le sommeil, calmer la douleur, & faciliter la digestion.*

IL est différentes sortes de Pilules, dont on fait usage dans différens cas. On appelle pilules anodines, celles qui calment la douleur, en procurant le som-

meil. On ne doit les employer, que dans une extrême nécessité. Elles sont composées de remèdes fort violens, & contraires à l'estomac. Il en est une néanmoins, qui aide à la digestion, & qui se fait avec de larmes de pavots, de galbanum, de chacun, p. I. * ; de myrrhe, de castoreum, de poivre, de chaque p. II. * : Il suffit d'en prendre la grosseur d'une semence d'ers.

2. *Pilule plus forte, pour procurer le sommeil.*

Il est une autre Pilule moins bonne à l'estomac, mais plus sûre pour procurer le sommeil: elle se fait avec de mandragore * p. Z ; de semence d'ache & de jusquiame, de chaque p. IV. *, broyées dans du vin: elle se donne à la même dose; que la précédente.

3. *Pilules pour appaiser différentes sortes de douleurs, en procurant le sommeil.*

Dans les douleurs de tête, dans les ulcères, la chassie, les maux de dents, la difficulté de respirer, les tranchées, l'inflammation de la matrice, des hanches, les douleurs de la rate, du foye, dans le point de côté, dans les attaques d'hystericie, on se sert avec

succès, de la pilule suivante qui calme la douleur, en procurant le sommeil. Prenez de sil, d'acorus, de semence de ruë sauvage, de chaque p. II. *; de castoreum, de canelle, de chaque p. II. *; de larmes de pavot, de racine d'héliantheme, de pommes de mandragore, séches, de fleurs de jonc rond, de chaque p. II. *; & de LVI. grains de poivre. On broye ces drogues séparément; on verse dessus, du vin de raisins cuits au soleil, ensuite on les broye toutes ensemble, jusqu'à ce qu'elles ayent la consistance convenable; on en prend un peu, ou en substance, ou délayé dans de l'eau.

4. *Autre Pilule, bonne contre différens maux.*

On fait aussi des Pilules de coquelicoq, de la manière suivante. Prenez de coquelicoq bien mur, une bonne poignée que vous mettrez dans un vase; versez dessus, de l'eau, de façon que le coquelicoq soit entièrement couvert; faites-le ensuite bouillir, & lorsqu'il aura suffisamment bouilli, après l'avoir exprimé, jetez-le hors du vase, & ajoutez à la liqueur qui reste dedans, une pareille quantité de vin de raisins cuits au soleil; faites bouillir de nou-

veau le tout, jusqu'à ce qu'il soit réduit à une consistance convenable ; laissez-le ensuite refroidir, & faites-en des pilules de la grosseur d'une fève ordinaire. Ces pilules conviennent dans différens cas. Elles procurent le sommeil, étant prises seules, ou délayées dans de l'eau ; elles appaisent les douleurs d'oreilles, lorsqu'on y ajoute un peu de suc de ruë, & de vin de raisins cuits au soleil. Elles arrêtent la dysenterie, étant prises dans du vin. Elles guérissent l'inflammation de matrice, étant mêlées avec du cérat, & un peu de safran ; étant détrempées dans de l'eau, & appliquées sur le front, elles détournent le cours des humeurs qui se jettent sur les yeux.

5. *Pilule pour faire cesser l'insomnie occasionnée par les douleurs de matrice.*

On employe contre l'insomnie occasionnée par des douleurs de matrice, des pilules faites avec de safran p. II. * ; d'anis, de myrrhe, de chaque p. I. * ; de larmes de pavot p. IV. * ; de semence de ciguë p. VIII. * On mêle le tout ensemble dans du vin vieux ; on en prend la grosseur d'un grain de lupin, délayé dans trois verres d'eau. Il seroit dan-

gereux de faire usage de ces pilules, dans la fièvre.

6. *Pilule pour guérir les obstructions du foye.*

Pour guérir les obstructions du foye, on fait des pilules avec de nître p. Z. * ; de myrrhe, de safran, de nard de Gaule, de chaque p. I. * ; qu'on incorpore dans du miel, & dont on fait prendre la grosseur d'une fève d'Egypte.

7. *Pilule contre le point de côté.*

On se sert contre le point de côté, de Pilules faites avec parties égales de poivre, d'aristoloche, de nard, & de myrrhe.

8. *Pilules pour appaiser les douleurs de poitrine.*

Dans les douleurs de poitrine, on fait usage de Pilules composées de nard p. I. * ; d'encens, de casse, de chaque p. III. * ; de myrrhe, de canelle, de chaque p. VI. * ; de safran p. VIII. * ; d'un quart de résine de térébenthine, & de trois chopines de miel.

9. *Pilule d'Athenion contre la toux.*

On se sert contre la toux, des Pilules d'Athenion, qui sont faites avec de myrrhe, de poivre, de chaque p. I. * ; de castoreum, de larmes de pavot, de

chaque p. I. *. On broye ces drogues séparément, & ensuite on les mêle. On en prend le matin, deux pilules de la grosseur d'une feve ordinaire, & autant le soir, en se couchant.

10. *Pilule d'Heraclide de Tarente, pour appaiser la toux, & procurer le sommeil.*

Si la toux empêche de dormir, il faut avoir recours aux Pilules d'Heraclide de Tarente. Ces pilules se font avec de safran p. I. *; de canelle, de castoreum, de larmes de pavot, de chaque p. I. *; de myrrhe, de poivre long, de coq, de galbanum, de chaque p. *. Z.

11. *Pilules pour déterger les ulcères du gosier, occasionnés par la toux.*

On déterge les ulcères du gosier, occasionnés par la toux, avec les Pilules suivantes. Prenez d'heliantheme, de myrrhe, de résine de térébenthine, de chaque p. V. *; de galbanum p. *. Z; d'hyssope p. *. Z. On broye ces ingrédients, & on les mêle dans une chopine miel. La dose est ce qu'on peut en prendre avec le bout du doigt.

12. *Colice du Médecin Cassius.*

Ce médicament est fait avec les dro

gues suivantes: Prenez de safran, d'annis, de castoreum, de chaque p. III. *; de persil p. IV. *; de poivre long & rond, de chacun p. V. *; de larmes de pavot, de jonc rond, de myrrhe, de nard, de chaque p. VI. *; incorporez le tout avec du miel. On peut prendre ce remède en substance, ou délayé dans de l'eau.

13. *Potion pour faire sortir le fœtus mort & l'arrière faix, de la matrice.*

Pour faire sortir l'enfant mort, ou l'arrière faix, de la matrice, on fait une potion avec de l'eau, dans laquelle on a fait dissoudre de sel ammoniac p. I. *; ou à laquelle on a ajouté de dictame de Crète, p. I. *.

14. *Potion dont on doit se servir dans l'accouchement difficile.*

Dans l'accouchement difficile, on doit faire prendre à jeun, à la malade, une infusion de velar dans du vin tiède.

15. *Potion pour fortifier la voix.*

On peut prendre pour se fortifier la voix, d'encens p. I. *, dans deux verres de vin.

16. *Pilules contre la difficulté d'uriner.*

On employe dans la difficulté d'uriner, des Pilules faites avec de poivre long, de castoreum, de myrrhe, de galbanum, de larmes de pavot, de safran, de coq, de chaque, une once; de styrax, de résine de térébenthine, deux onces, de miel d'absynthe, un verre. On en prend le matin, & après souper, la grosseur d'une fève d'Egypte.

17. *Manière dont se fait l'Artériace.*

Voici comment se fait l'*Arteriace*. Prenez de casse, d'iris, de canelle, de nard, de myrrhe, d'encens, de chaque p. I. *; de safran p. I. *; de poivre, gr. XXX. Faites bouillir le tout dans trois sétiers de *Passum*, jusqu'à ce qu'il soit réduit en consistance de miel. Ou bien, prenez de safran, de myrrhe, d'encens, de chaque p. I. *, mêlés avec la même quantité de *Passum*, & bouillissez comme ci-dessus. Ou bien enfin, faites bouillir trois chopines de *Passum*, jusqu'à ce que les gouttes qu'on en retire, se durcissent, & ajoutez-y de casse broyée, p. I. *.

Fin du premier Volume.

